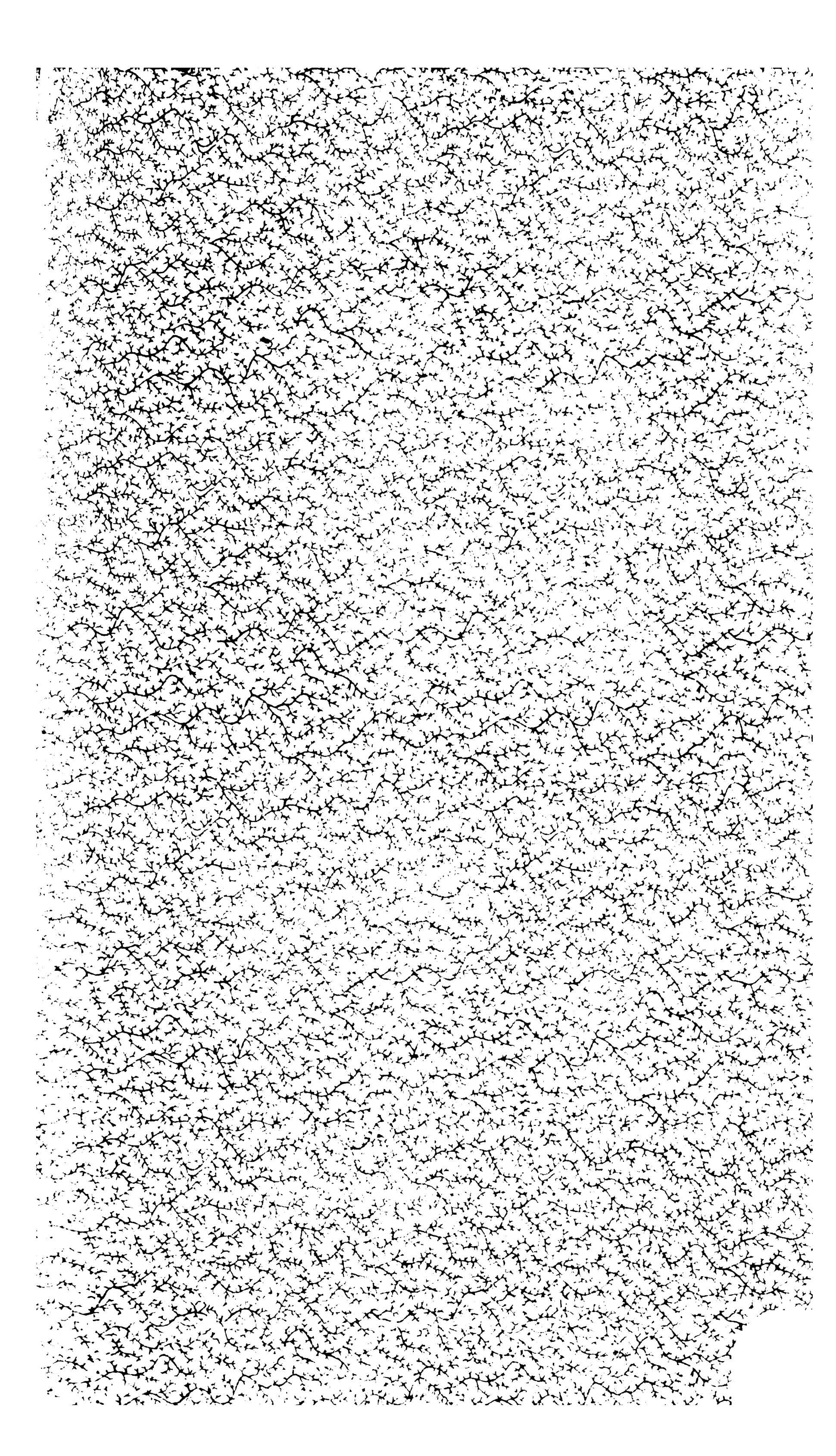

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07439433 3





ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ.

THÉORIE

DE LA

GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE.

ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ

ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΥΠΟ Κ. ΜΙΝΩΪΔΟΥ ΜΗΝΑ·

ΤΟΥ ΤΗΝ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΝ ΚΑΙ ΡΗΤΟΡΙΚΗΝ ΕΝ ΜΑΚΕΔΟΝΙΑ ΔΙΔΑΞΑΝΤΟΣ.

Ἀτοπώτατον ἂν εἴη ἁπάντων, εἰ λόγῳ μόνῳ τῶν λοιπῶν ζώων εὐδαιμονέστερον βιοῦντες, τὸ αἴτιον τοῦ καλῶς εἶναι διὰ ῥαθυμίαν ἀφῶμεν κατολιγωρήσαντες.

Ἀριστοτ. Ῥητορ. πρὸς Ἀλέξανδρον.

ΕΝ ΠΑΡΙΣΙΩ

Ἐν τοῖς βιβλιοπωλείοις τοῦ

ΒΟΣΣΑΓΓΟΥ πατρὸς, ἀγυιᾷ Ῥισχελείᾳ· ἀριθ. ξʹ.
ΤΡΩΤΤΕΛΩ καὶ ΒΟΥΡΣΟΥ, ἀγυιᾷ Βορβωνείᾳ, ἀριθ. ιζʹ.

ΕΝ ΛΟΝΔΙΝΩ.

ΒΟΣΣΑΓΓΟΥ, ΒΑΡΘΟΥ, καὶ ΛΟΒΕΛΟΥ, μεγάλῃ ἀγυιᾷ Μαρλβορουγείᾳ, ἀριθ. ιδʹ.
ΤΡΩΤΤΕΛΟΥ καὶ ΒΟΥΡΟΥ, 30 Σώχου Αγορᾷ.

ΑΩΚΖʹ.

THÉORIE

DE LA GRAMMAIRE

ET

DE LA LANGUE GRECQUE,

PAR C. MINOIDE MYNAS,

EX-PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ET DE RHÉTORIQUE EN MACÉDOINE.

Il serait très inconséquent, si la parole seule nous fait vivre plus heureux que le reste des animaux, de négliger par paresse le principe de cette félicité. (Arist. Rhétor. à Alexand.)

PARIS,

Chez Bossange père, rue Richelieu, n° 60.
Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n° 17.

LONDRES,

Bossange, Barthès et Lowel, 14 great Marlborough street.
Treuttel et Wurtz, 30 Soho-Square.

1827.

DE L'IMPRIMERIE DE C. FARCY,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

PRÉFACE.

LETTRE A MON AMI,

M. GASTON DEURBROUCQ.

Je crois avoir satisfait, Monsieur et ami, à votre question relativement au grec ancien, et à ce qu'en Europe, excepté en Grèce, on appelle *grec moderne;* mais je prévois qu'en voyant la manière dont a été traité le sujet, quelque censeur s'écriera peut-être : *Quoi! les Grecs sont venus apporter en France leurs interminables discussions?* Si toutefois il réfléchit que le projet chimérique de créer une langue nouvelle pour les Grecs; projet rêvé en 1580, ou 127 ans après la chute de Constantinople, par quelques professeurs allemands, et qui échoua alors contre le bon sens populaire, vient de se reproduire en France, et que, malgré la défaveur qui l'a accueilli, il a pu répandre des germes nombreux de discorde parmi les jeunes gens et les professeurs de la Grèce; mon censeur conviendra, sans doute, qu'il est juste de discuter cette idée dans le pays où on l'a vue reparaître. Il ne sera pas hors de propos de vous présenter ici un Apperçu historique de l'origine de ce système, et des effets qu'il a produits.

Mais, avant d'entrer dans la discussion de mon sujet, je dois dire quelques mots de l'état des lettres

grecques et de la langue de Platon aux diverses époques.

Depuis Homère jusqu'au seizième siècle, on n'avait jamais imaginé en Grèce que la langue des Hellènes dût dégénérer ou subir des changemens si notables qu'il fallût en réformer la grammaire, ou nous offrir de nouveaux principes à la place des vieilles traditions. La langue des habitans de la Grèce n'était pas uniforme sous tous les rapports, à cause de la différence des dialectes; vous vous rappelez que nous avons discuté cette question l'année dernière auprès de la fontaine de M. Budée, fameux helléniste, dans votre retraite d'Hyère, où nous prouvâmes que ces dialectes ne constituaient pas autant de langues différentes. Outre le changement de quelques voyelles; comme η en α, et de quelques consonnes, comme σ en τ, δ en ζ, ou π en φ, ainsi que de quelques désinences de certains temps des verbes, et de quelques cas des noms déclinables, il y avait sans doute des mots encore qui variaient dans chaque dialecte; cependant les hommes instruits, les écrivains et les poètes, regardaient la langue grecque comme une source qui formait divers ruisseaux, qui se rejoignaient dans le même lit sans altérer leur qualité par le mélange d'eaux étrangères.

Les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon, de Pindare, de Sapho, de Callimaque, de Théocrite; les hymnes et les chants des Pères de l'Église grecque; d'autres ouvrages poétiques, qui furent composés même après la chute de l'empire de Cons-

tantinople, en offrent des preuves irréfragables. En effet, quelle différence trouveriez-vous entre les vers suivans d'un poëme élégiaque, composé par Antoine de Corfou, après la chute de Constantinople, et où l'auteur déplore les malheurs de la Grèce :

Νῦν ὀλοφυδνῆς πιερίδες νῦν ἄρχετ' ἀοιδᾶς·
Δάκρυα νῦν Ἑλικὼν λεῖβ' ἄματον γοόων·
Νῦν χάριτες τρισσαὶ Ζηνὸς περικαλλέα τέκνα,
Ἑλλάδος οὐλομένην συντυχίην κλάετε.
Ἄθρει Ζεῦ περίσημον, ἄθρει γένος, οἷον ὀλεῖται·
Μύρεο σὴν Ἑλλάς, μύρεο δυσμορίην, etc.

et entre les vers des anciens poètes, si ce n'est peut-être par rapport aux idées et au style ?

En jettant aussi un coup-d'œil sur les ouvrages d'Hérodote, de Thucydide, de Platon, de Xénophon, et sur ceux des Pères de l'Église, et des écrivains qui ont vécu avant et après la chute du Bas-Empire, vous trouverez la même langue, et les mêmes règles de grammaire admises partout.

Une autre preuve, qui est aussi incontestable que la première, c'est que les péripatéticiens et les stoïciens, qui ont posé les bases de la grammaire sur une logique profondément raisonnée, renfermèrent tous les dialectes dans une seule grammaire, parce qu'ils ne trouvèrent pas entre eux de différences assez grandes pour mériter d'être traitées à part.

L'objection que quelques littérateurs étrangers nous présentent souvent, et qu'ils tirent de l'influence des Romains dans les affaires politiques de

la Grèce, n'est pas difficile à résoudre. Vous vous rappelez sans doute ce que j'en ai dit dans ma *Calliope*: la langue latine n'était, dans son origine, qu'un dialecte composé d'après celui des Doriens et des Éoliens, et basé sur les mêmes principes que la grammaire grecque. Les Latins eux-mêmes ont prouvé que leur langue ne pouvait se comparer avec celle de Platon, quant à la perfection des sons et à l'élégance du discours, et Cicéron nous en donne la preuve. D'un autre côté, les Grecs qui ont fait tant de progrès dans la littérature, dans l'éloquence et dans la poésie, ne voyaient pas chez les Latins d'inventions de ce genre, qui pussent devenir l'objet de leur imitation, tandis que les Romains imitaient toujours les Grecs, dont la langue était à la mode dans la capitale du monde....

Il est surprenant, en effet, de voir des Grecs instruits résider à Rome, traiter de barbare la langue latine, dans leurs écrits, Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν, οὔτ' ἄκραν βάρβαρον, οὐδ' ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, (Denys d'Halycarnasse, Antiq., pag. 76), et conserver les mêmes prétentions, en soutenant, qu'à l'exception de leur langue, toutes les autres ne pouvaient être que des langues barbares.

L'opinion de Denis d'Halicarnasse n'est pas juste, il est vrai, mais elle prouve d'une manière évidente que les Grecs étaient fiers de leur langue, et qu'ils ont cultivé la grammaire plus que toutes les autres nations dont ils voulaient par-là se distinguer; or, ce sentiment était devenu si naturel pour

eux, qu'il existe encore de nos jours. Quelques mots latins s'introduisirent dans le langage des courtisans de Constantinople; mais au lieu d'altérer l'idiôme de la langue grecque, ils lui furent soumis et se revêtirent de ses désinences; on voit même dans Xénophon quelques mots persans, qui sans doute ne corrompent ni la langue, ni la naïveté de son style. Mais il est à remarquer que les Hellènes n'entendaient jamais sans déplaisir des mots étrangers, lorsque leur langue en fournissait d'équivalens; j'ai sous mes yeux la lettre d'un évêque de l'île de Naxos, qui vivait en 1580. Ce prélat ayant entendu dire à un individu de cette île le mot italien *intrada*, *revenu*, pour *πρόσοδον*, ou *εἰσόδημα* en grec, écrit au premier notaire du patriarche de Constantinople : *ἡ τὰς ἰντράδας (κατὰ τὴν αὐτῶν βάρβαρον φωνὴν) τὰς μεγάλας τῶν Μοναστηρίων*: *ces grands revenus qu'ils appellent* intrada, *d'après un langage barbare*..

Vous pensez, Monsieur, qu'il y avait de l'injustice, comme je viens de le dire, à traiter de barbare la langue latine, basée sur les mêmes principes que celle des Grecs, et dans laquelle avaient écrit tant d'hommes illustres; car enfin, vous n'ignorez pas que la qualification de barbare, donnée à une langue, exprime une irrégularité des mots eux-mêmes, ou des rapports qu'ils ont entre eux, relativement aux règles d'une grammaire quelconque, et que les ouvrages des latins s'appliquaient à des règles positives. Cependant, vous pouvez tirer de cet exposé une conséquence bien

juste : c'est que des hommes qui regardaient comme barbare une langue, qui ne méritait pas ce nom, ne pouvaient envisager sans horreur celle des Turcs, dont le mot *barbare* ne suffit pas à rendre l'incohérence et la rudesse. Que si la langue de Platon s'est préservée du mélange de celle de Cicéron, certes, l'idiôme grossier des Musulmans n'aura pu nullement altérer la langue des Hellènes, qui restèrent toujours séparés des Turcs.

Peut-être est-il nécessaire de reprendre d'un peu plus haut l'histoire des lettres grecques, qui n'ont jamais cessé d'être cultivées depuis l'époque où le christianisme a commencé à s'étendre, jusqu'à nos jours. Tous les littérateurs de l'Europe n'ignorent pas que des hommes d'un grand mérite, platoniciens, péripatéticiens, pythagoriens, et stoïciens, ont successivement professé leurs doctrines à Athènes, à Alexandrie et à Rome, jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople.

Lorsque la religion se répandit en Grèce, les juges de l'Aréopage s'empressèrent de lui prêter l'appui de leurs suffrages; les hommes instruits y trouvèrent un sujet digne de leur éloquence, et d'autant plus élevé, que son influence céleste devait régner sur les grands de la terre. Mais pendant qu'elle régénérait l'Orient, l'Europe occidentale, où la décadence de la civilisation se montrait par des révolutions sans objet d'amélioration, et par le mépris où les sciences et les arts étaient tombés, semblait préparer l'époque de cette ignorance, où

l'invasion des barbares la laissa plongée pendant plus de huit siècles; Constantin, en abandonnant Rome à ses faux dieux et à son culte suranné, entraîna avec lui toutes les forces de l'empire, et les peuples du nord de l'Europe fondirent sur la capitale du monde, pour s'en partager les dépouilles. Dans cet intervalle, les Latins n'élevèrent aucun monument à l'histoire, ni à l'éloquence; la langue de Cicéron et de Virgile, négligée et mêlée à des idiômes barbares, donna naissance aux langues modernes qui prirent une forme plus régulière vers le seizième siècle.

Si l'on veut maintenant jeter un coup-d'œil sur la Grèce, on verra que la succession des lettres et de la philosophie, depuis le siècle de Platon jusqu'à la chute du Bas-Empire, s'est continuée sans interruption. Je présente ici un tableau rapide des principaux savans depuis Constantin jusqu'à la chute de l'empire.

Du temps de l'empereur Constantin, l'école d'Alexandrie florissait sous les successeurs de Plotinus, Amilius, Porphyrius et Jamblychus; à ceux-ci succédèrent Sopater, Édessius et Eustathe, etc., qui, protégés par l'empereur Julien, maintinrent en Égypte, en Syrie, et dans l'Asie Mineure, notre langue et leurs doctrines (1); après eux vinrent Eusèbe le Myndien, Priscus, Maxime d'Éphèse, Chrysanthe,

---

(1) Voyez l'Histoire des Philosophes par Eunapius, et sur les Progrès de la Philosophie, la Logique d'Eugène Bulgaris.

et d'autres. La secte d'Iamblichus était très-répandue en Grèce; elle avait formé Plutarque de Nestorius, son fils Hiérius, Syrien, Proclus de Syrie, Marinus de Palestine, Agapius, qui fut appelé dans la suite à l'école de Constantinople, Isidore, Zénodote, Damascus le Syrien, Ammien, Thèon, et Simplicius, etc., qui successivement ont professé à Athènes, jusqu'au quatrième siècle. Je passe ici sous silence les pères du premier concile, qui fut composé des évêques, philosophes et littérateurs, Thémistius, Libanius, saint Grégoire de Nazianze et autres.

L'école d'Alexandrie, du temps du grand Théodose, était encore florissante, par les soins du péripatéticien Anatole, et des mathématiciens Théone, Hiron, Pappus, etc.

C'est dans le quatrième siècle que vivaient aussi Théophile d'Antioche, Athènagore, l'évêque Irénée, Panténète, Clément d'Alexandrie, Origène, Didyme, et Chalcydion. Cette école célèbre fut long-temps un foyer de lumières; vers la fin du cinquième siècle, elle avait cessé d'exister; et certes on prouverait difficilement que la langue était corrompue à cette époque, où, comme vous le savez, Monsieur, tant de grammairiens la parlaient et l'enseignaient dans toute sa pureté; où tant d'écrivains, disciples du portique, de l'académie ou du lycée, donnaient un nouvel éclat aux doctrines des fondateurs de ces sectes diverses.

Dans le sixième siècle, existaient Énée de Gaza, Michel Apostolos, Androni surnommé Kallicste

Zacharie surnommé Scholastique, Jean Philopone et d'autres, dont on peut voir les noms et la biographie dans l'Histoire de l'Église grecque.

Dans le septième siècle, s'éleva parmi les pères de l'église grecque, la question de savoir laquelle de la philosophie de Platon ou de celle d'Aristote était la plus conforme aux dogmes du christianisme. Plusieurs écrivains s'étaient occupés de prouver le pour, et d'autres, le contre, sinon avec autant de raison, du moins avec un égal talent. À la même époque, les vers hexamètres et les vers iambiques furent introduits dans les chants de l'Église grecque, et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours. Les querelles sanglantes des iconoclastes ne tardèrent pas à s'élever, et s'opposèrent aux progrès de la philosophie; mais elles ne nuisirent ni à l'étude de la langue, ni à celle de la grammaire. Vers le neuvième siècle, sous les empereurs Michel et Varda, jusqu'au dixième, la philosophie d'Aristote fit quelques progrès, et les dogmes de Platon ne furent pas tout-à-fait négligés. Au temps de Photius, plusieurs hommes instruits, Michel Psélos et Léon surnommé le Savant, Nicétas David, Michel d'Ephèse, Eusthate, etc., rendirent un nouvel éclat à la littérature. Notre Mélétius, archevêque d'Athènes, dans son Histoire de l'église, donne de ces savans un catalogue exact. Tout cela prouve que la langue grecque ne fut pas négligée jusqu'à la chute du Bas-Empire. Chrysoloras de Byzance, Georges Pléthon, Théodore Gazès, Georges de Trébizonde, Jean Argyropou-

los, Démétrius Chalcondyle d'Athènes, George de Sparte, Yanos Lascaris, Constantin Lascaris, et Marcos de Candie, et tous les Grecs qui se refugièrent en Italie vous sont déjà connus.

Je dois faire encore mention de Georges Scholarius, surnommé Gennadius, qui fut malgré lui élu patriarche de Constantinople, par Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ce vénérable prélat a toutefois imprimé une grande tache à son nom, en brûlant les ouvrages de Pléthon le platonicien, au système duquel il était opposé, et en qui il voyait un rival; comme si l'incendie de tant de bibliothèques détruites par la main sacrilège des empereurs, ou par le calife Omar, ne suffisait pas à l'ignorance! Cependant, dans la triste situation où la nation grecque était réduite, il prévenait les obstacles que le tyran de Byzance aurait pu mettre à l'instruction de ses rayas. Mahomet II, qui avait avec lui de fréquens entretiens, admirait ses connaissances; et ce fut précisément ce qui le porta à interdire l'instruction aux rayas, par un firman envoyé au même patriarche, dont les prières eurent assez de crédit sur son esprit pour le déterminer à défendre aux Grecs la construction des *églises*, plutôt que la fréquentation des *écoles* (1).

---

(1) Cette substitution des églises aux collèges fut connue en 1808, lorsque l'église de Jérusalem fut brûlée, et qu'un grand nombre de villages en Grèce, privés d'églises, adressèrent des pétitions aux patriarches et aux pachas, pour

Avant de citer quelques hommes de lettres qui professèrent en Grèce successivement après la chute du bas-empire, il ne serait pas inutile d'examiner en peu de mots, 1° ce que les littérateurs entendent par dialecte macédonien et dialecte des alexandrins, ou, pour mieux dire, sous quel point de vue ils envisagent, dans ce cas, le mot dialecte; 2°. l'éloquence des Pères de l'Eglise; et 3° l'influence que la traduction des Septante a pu exercer sur le style de la langue grecque.

Pour résoudre la première question, il ne faut que parcourir les ouvrages des écrivains d'Alexandrie; pour moi, en lisant ceux de Clément, de saint Anathase, de saint Cyrille, de Synésius de Cyrène, et ceux de saint Basile, de saint Grégoire, de Libanius, j'y vois la même grammaire et la même langue, et si l'on y trouve quelques mots peu usités, ils sont

qu'ils sollicitassent du divan la permission de rebâtir le temple du Saint-Sépulcre, et de construire des églises dans les villages qui en manquaient. Le divan ayant examiné les registres anciens, y vit que, dans les hati-chérifs de Mahomet II, le mot *église* avait été substitué à un autre mot effacé et qu'on ne pouvait pas lire. D'après cela, en permettant aux Grecs de bâtir des églises, il pensait qu'il ne pouvait être accusé par le peuple turc de négligence ou de mépris envers les lois de Mahomet; car la substitution du mot église paraissait postérieure à ce prince. On pourrait croire que ce stratagème fut inventé par le gouvernement turc pour ne pas irriter le peuple; mais je tiens ce fait comme vrai et positif des évêques du synode qui ont eu part à cette affaire, qui même a été notée dans les archives de l'Église.

tellement rares qu'ils ne peuvent jamais devenir caractéristiques d'une grande différence. La désinence de l'imparfait actif et contracte en ουσαν, que le peuple grec emploie quelquefois, et celle du passif en όντωσαν: ἐλεγόντωσαν, ἠγωνιζόντωσαν, dont les Péloponésiens font usage, mais rarement, même aujourd'hui, sont des désinences doriennes.

Les Macédoniens, qui n'étaient que des Éoliens, n'avaient pas un dialecte bien différent. Lorsque nos grammairiens parlent des dialectes, comme vous le savez, ils entendent par-là le changement des voyelles ou des consonnes pour le même mot, et j'ai dit, dans ma Calliope, que les Macédoniens, dans un grand nombre de mots, au lieu de φ employaient β: Βίλιππον, Βερονίκην pour Φίλιππον, Φερονίκην, de façon qu'un tel changement ne pouvait pas corrompre la langue grecque, basée déjà sur des règles de grammaire. Il est à remarquer qu'en grec un seul mot peut avoir la marque de plusieurs dialectes; l'ancien grammairien Héraclide, dans le parfait εἰλήλουθμεν reconnaît quatre dialectes: ἤλυθα, dit-il, *est le parfait commun, avec le redoublement attique, il devient* ἐλήλυθα; *en ajoutant* ι, à, ε, *selon l'idiôme ionien, il fait* εἰλήλυθα; *en ajoutant encore* ο, à, υ, *selon l'idiôme béotien, il devient* εἰλήλουθα, *dont le pluriel* εἰληλούθαμεν *est, par syncope éolique*, εἰλήλουθμεν. Ce grammairien continue même de prouver que ce verbe est syncopé, en s'appuyant sur ce que toute première personne plurielle en μεν, doit avoir une voyelle devant μεν; par conséquent ce verbe fait

εἰληλούθαμεν, et syncop. εἰλήλουθμεν, comme ἐπέπιθμεν de ἐπεπίθομεν; ἴσμεν de ἴσαμεν, etc.

Sans doute dans les dialectes il y avait quelques mots qui différaient entre eux, mais cela, loin de corrompre la langue, l'avait plutôt enrichie; et de-là provient ce qu'on appelle *synonymie* dans la langue grecque; sous ce rapport, on ne peut pas dire que le dialecte attique, par exemple, est composé de mots qui lui appartiennent exclusivement. Ainsi les dialectes n'étaient que la manière d'exprimer les divers accents des différentes contrées de la Grèce.

Vous vous rappelez que Xénophon dit, dans l'Exped. de Cyr., qu'il y avait des béotiens dans le nombre des dix mille, et que l'un d'eux lui adressa la parole avec l'accent béotien : βοιωτιάζων τῇ φωνῇ. Cette distinction d'accent existe même aujourd'hui en Grèce, et nous reconnaissons au parler les habitans des îles, ceux du Péloponèse, de l'Épire, de l'Acarnanie, de la Thessalie, et de la Macédoine.

Tout ce que je viens d'avancer prouve que les dialectes ne pouvaient pas corrompre la langue, et que leur différence était légère. Ils étaient connus de tous les Grecs, qui se fréquentaient entre eux.

Parler de l'éloquence des Pères de l'Eglise c'est toucher une corde un peu délicate, non par rapport au sujet lui-même, mais bien par rapport aux idées que les littérateurs modernes se sont formées de l'éloquence des anciens comparée à celle des écrivains

modernes. Vous savez, Monsieur, que je me suis permis d'en dire quelques mots dans la préface de mon Orthophonie ; ainsi que dans le chapitre où j'ai traité de la division des discours des anciens orateurs, en chapitres et en paragraphes, division qui n'a pas été reproduite exactement, même dans les éditions les plus soignées, où elle se trouve en opposition avec les préceptes de la rhétorique, préceptes de ces gens qu'on appelle *ignorans*. Mais vous n'avez pas oublié sans doute le paradoxe que j'ai avancé dans une réunion de littérateurs éclairés que l'amitié appelait près de vous dans votre agréable retraite. Et comment en effet ne se serait-on pas étonné, d'entendre dire à *un Grec* (1), qu'il ne retrouvait pas sous tous les rapports, l'art de parler des anciens dans les écrits des modernes ; que les ouvrages d'Aristote et des autres rhéteurs grecs ne lui paraissaient pas avoir été assez compris ; et que la traduction de ceux du philosophe de Stagyre ressemblait plutôt à celle d'Averroes qu'aux traductions latines de Théodore Gazès. Cependant ce paradoxe paraîtra moins étrange, lorsque les écrivains de ce siècle voudront bien se donner la peine de lire

(1) Lorsque je publiai mon Orthophonie en 1824, un homme de lettres la présenta à un helléniste académicien, qui, sans daigner l'ouvrir, lui répondit : *Que peut savoir un Grec ?* Pourtant lorsqu'il s'agit de la langue, de la poésie, de la rhétorique et de la logique des Hellènes, je prends la liberté de penser que les savans littérateurs de l'Europe doivent reconnaître que les Grecs en sont les juges naturels.

avec attention les discours de Démosthènes et de Cicéron.

Vous pressentez, Monsieur, ce qui me détermine à avancer une pareille opinion. Comme j'ai à parler de l'éloquence des Pères de l'Eglise grecque, je me vois obligé à cette profession de principes, afin que l'on sache pourquoi je ne suis d'accord avec les littérateurs de l'Europe, ni sur l'origine de cet art divin, ni sur son objet, ni sur la décadence que l'on lui attribue, à partir de Démétrius, de Phalère. Je me réserve d'en parler ailleurs avec plus de détail; je vous dirai seulement ici que *les ignorans* professeurs de la Grèce, comme tous les anciens célèbres rhéteurs de l'antiquité, pensent que la rhétorique renferme toutes les espèces de propositions et de questions que l'on puisse employer, de même qu'elles sont renfermées dans la logique sous un autre point de vue; chaque phrase rhétoriquement parlant est susceptible du *pour* et du *contre*, parce que, selon les règles de la logique, elle ne peut être qu'*affirmative* ou *négative*; que chaque proposition, développée selon les principes de la rhétorique, peut donner lieu à un discours; et qu'enfin la rhétorique, basée sur ce principe, est applicable à toutes les langues et à toutes les questions; car ni les mœurs des nations, ni les caractères individuels, ni la nature oppressive ou libérale des gouvernemens, n'en change les bases et n'en altère la direction.

Vous voyez que je ne parle pas ici des *tropes* ni des *figures*, qui, n'affectant pas le sens des propo-

sitions, ne sont pas une partie essentielle de cet art: je parle de ce qui constitue l'art lui-même, qui, envisagé ainsi, se représente d'une manière identique dans tous les ouvrages des auteurs grecs, depuis Homère jusqu'aux écrivains qui survécurent au bas-empire. En effet, les argumens que l'éloquence d'Ulysse emploie dans Homère pour prouver à Achille de prendre les armes pour secourir les Grecs menacés par Hector, en faisant valoir l'avantage qu'il en retirera, sont les mêmes que Démosthènes emploie pour persuader aux Athéniens de venir au secours des Olynthiens assiégés par Philippe. Ces formes se reproduisent encore dans le discours des Corcyréens aux Athéniens dont ils sollicitaient l'alliance contre les Corinthiens, comme on le voit dans Thucydide; vous les trouverez aussi dans les harangues des Pères de l'Eglise. Le discours d'Eschine contre Ctésiphon, et celui de Démosthènes sur la couronne, sont, comme vous le savez, les chefs-d'œuvre de l'art oratoire; et, cependant les moyens et les argumens en sont renfermés dans une partie de l'Hécube d'Euripide; en effet Hécube soutient à Ulysse que *c'est blesser les lois humaines que d'immoler des hommes*, de même qu'Eschine, dans son discours, avance que, *c'est blesser les lois que de couronner Démosthènes*. Ulysse objecte à Hécube *que les cités prospèrent, et acquièrent le bonheur, lorsqu'elles honorent leurs bienfaiteurs*. Et Démosthènes qui, dans son discours, joue le rôle d'Ulysse, dit la même chose: *La couronne, Eschine, anime le zèle des*

citoyens à concourir à la prospérité de notre ville (1).

C'est ainsi que nos orateurs avaient compris la rhétorique : et je suis encore à deviner quelle altération on a pu remarquer à ces principes dans les ouvrages des Pères de l'Eglise. Du temps de Libanius, de saint Basile et de saint Grégoire, l'art oratoire était florissant dans les écoles de la Grèce ; et la critique que Photius a faite du style de différens auteurs prouve qu'il l'était aussi de son époque. Les auteurs qui ont vécu dans la suite : Nicéphore Blemmide, George de Cypre, Nicéphore Grigoras, et Joseph Bryennius, contemporain des Paléologues, prouvent aussi que l'enseignement en a été continué jusqu'à la chute de Constantinople.

Quoique mon but ne soit pas ici de traiter de la rhétorique, je me vois cependant forcé à vous présenter quelques exemples où l'on pourra voir que les discours des auteurs du Bas-Empire sont composés d'après le même art que ceux des anciens orateurs. En jettant donc un coup-d'œil sur les exordes de leurs discours, vous les trouverez basés sur les préceptes de la rhétorique *des ignorans Grecs*. Dans nos pauvres écoles de la Grèce on nous apprend

(1) Vous vous rappelez sans doute ce que je vous ai dit, que Démosthènes avait, il est vrai, beaucoup profité des harangues de Thucydide, mais que les tragédies d'Euripide, le poëte qui a le mieux connu les artifices du style, faisaient ses plus chères délices.

que l'exorde doit se composer de trois ou quatre parties, ou de deux exprimées, et de deux autres sous-entendues. Ouvrons les discours de Démosthènes, par exemple, celui sur la Chersonèse:

1° Ἔδει μὲν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι· τοὺς λέγοντας ἅπαντας ἐν ὑμῖν, μήτε πρὸς ἔχθραν ποιεῖσθαι λόγον μηδένα, μήτε πρὸς χάριν. ἀλλ' ὃ βέλτιστον ἕκαστος ἡγεῖται, τοῦτ' ἀποφαίνεσθαι.

2° Ἄλλως τε καὶ περὶ κοινῶν πραγμάτων καὶ μεγάλων ὑμῶν βουλευομένων·

3° Ἐπειδὴ δ' ἔνιοι, τὰ μὲν φιλονεικίᾳ, τὰ δ' ἡτινιδήποτ' αἰτίᾳ προάγονται λέγειν, ὑμᾶς δεῖ τοὺς πολλοὺς πάντα τ' ἄλλ' ἀφέντας, ἃ τῇ πόλει νομίζετε συμφέρειν, ταῦτα καὶ ψηφίζεσθαι καὶ πράττειν.

Voyons maintenant l'exorde du cinquième Discours de Théodorite, Père de l'Eglise, évêque de Cyre, sur la Providence:

1° Ὅση τοῦ ποιητοῦ τῶν ὅλων ἡ περὶ τὴν ἡμετέραν φύσιν κηδεμονία, ὑμεῖς μὲν ἴστε σαφῶς, ὦ φίλοι καὶ θιασῶται, καὶ τῆς τῶν λόγων διδασκαλίας οὐ δεῖσθε·

2° Τὰς γὰρ πηγὰς τῶν εὐεργεσιῶν διηνεκῶς ἐκεῖθεν δεχόμενοι, εἰς δύναμιν τῷ χορηγῷ τὸν ὕμνον προσφέρετε·

3° Ἐπειδὴ δέ τινες πολλὴν ἀναλγησίαν νοσοῦντες, τῶν θείων οὐκ ἐπαισθάνονται δωρεῶν, ἀλλὰ τοῖς θεοδότοις ἀγαθοῖς ἐντρυφῶντες, ἀχαρίστους κατὰ τοῦ πεποιηκότος φωνὰς ἐρυγγάνουσιν, ἀναγκαίως ὁ λόγος καὶ τὴν κτίσιν σὺν τάχει πολλῷ περινοστήσας, καὶ τὴν φύσιν τὴν ἀνθρω-

πίνην εἰς μέσον παραγαγὼν, ὑπέδειξεν ἑκάστῳ μορίῳ καὶ τῆς κτίσεως, καὶ τῆς ὑμετέρας φύσεως, τοῦ Θεοῦ τὴν πρόνοιαν ἐναργῶς μάλα προφαινομένην.

N'est-ce pas ici le même ordre d'idées, et la même construction, ou bien n'y verriez-vous qu'une rencontre due au hasard? Mais voyons Isocrate :

1° Εἰδότες ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι καὶ τοῖς ἀδικουμένοις προθύμως βοηθεῖν εἰθισμένους, καὶ τοῖς εὐεργέταις μεγίστην χάριν ἀποδιδόντας, ἥκομεν ἱκετεύσοντες μὴ περιϊδεῖν ἡμᾶς, εἰρήνης οὔσης, ἀναστάτους ὑπὸ Θηβαίων γενομένους·

2° Πολλῶν δὲ ἤδη πρὸς ὑμᾶς καταφυγόντων, καὶ διαπραξαμένων ἅπανθ' ὅσων ἐδεήθησαν. πολλὴν ἡγούμεθα μάλιστα προσήκειν ὑμῖν περὶ τῆς ἡμετέρας πόλεως ποιήσασθαι πρόνοιαν·

3° Οὔτε γὰρ ἀδικώτερον... οὔτ' ἐκ πλείονος ... ἔτι δὲ περὶ τοιούτων... jusqu'à καὶ δικαιοτάτους εἶναι τῶν Ἑλλήνων.

Ajoutons encore le commencement du troisième Discours sur la Providence, du même Père de l'Eglise:

1° Οἱ μὲν εὖ μάλα τὸ σῶμα διακείμενοι, τῆς ὑπὸ τῶν ἰατρῶν θεραπείας οὐ δέονται· (ἀκραιφνὴς γὰρ ὑγεία τῆς τῶν φαρμάκων ἐπικουρίας οὐκ ἐνδεής·) οἱ δ' ὑπὸ νόσου πολεμούμενοι, καλεῖν εἰώθασι τοὺς ἰατροὺς εἰς βοήθειαν, καὶ τοῖς ὅπλοις τῆς τέχνης κατὰ τῶν παθῶν χρώμενοι συνέρ-

χαῖς, ὥσπερ τινὰς πολεμίους ἐκ τῶν σωμάτων διώκειν ἐπιχειροῦσιν. (ἰατρικὴ γὰρ τέχνη σωμάτων ἐπίκουρος, καὶ παθῶν ἐπίβουλος.)

2° Καὶ τὰς ψυχὰς τοίνυν οἱ μὲν ἐῤῥωμένας ἔχοντες, καὶ τῇ τῆς εὐσεβείας ὑγείᾳ λαμπρυνομένας, τῶν διδασκαλικῶν φαρμάκων οὐ χρῄζουσιν. οἱ δὲ προλήψει πονηρᾷ κατεχόμενοι, καὶ τῶν βδελυρῶν δογμάτων τὴν νόσον δεξάμενοι, καὶ τῷ χρόνῳ τὴν διάθεσιν, ἕξιν ἐργασάμενοι, πολλῶν μὲν δέονται καθαρτηρίων, τὴν μοχθηρὰν ἐκείνην ὕλην ἀναμοχλεῦσαι δυναμένων, καὶ τὰς ψυχὰς καθαρὰς ἀποφῆναι, πολλῶν δὲ φαρμάκων τοὺς γεννητικοὺς ἐκείνης πόρους τῷ δραστηρίῳ κλειόντων τε καὶ φραττόντων, καὶ τὰς πονηρὰς ὀδύνας παυόντων.

3° Ἐπειδὴ τοίνυν παγχάλεπος καὶ δυστράπελος τῶν τὴν κτίσιν προνοίας ἀποστερεῖν ἐπιχειρούντων ἡ νόσος, δύο μὲν αὐτοῖς ἤδη φάρμακα προσηνέγκαμεν, ἐκ τῶν τῆς κτίσεως μορίων ταῦτα κεράσαντες. [ἵνα δὲ πρόῤῥιζον ἀνασπάσωμεν τὴν νόσον, καὶ τέλεον αὐτοὺς τῆς χαλεπῆς ἀπαλλάξωμεν ἀῤῥωστίας,] καὶ τρίτον αὐτοῖς κατασκευάσαι τε καὶ προσενεγκεῖν πειρασόμεθα.

Les particules μὲν, δὲ, et les phrases intercalées, marquent l'amplification dans les deux premières parties: la phrase que j'ai mise entre parenthèses dans la 3e partie, est celle que nos rhéteurs nomment αἰτία τῆς ἀξιώσεως, dont l'emploi n'est pas toujours nécessaire. Mais faut-il encore penser que cela ne soit pas le résultat d'un art, quand nous le retrouvons dans le discours de Démosthènes contre Timocrates.

1° Τοῦ μὲν ἀγῶνος, ὦ ἄνδρες δικασταί· τοῦ παρόντος, οὐδ' ἂν αὐτὸν οἶμαι Τιμοκράτην εἰπεῖν, ὡς αἴτιός ἐστιν ἄλλος τις αὐτῷ, πλὴν αὐτὸς αὑτῷ·

2° Χρημάτων γὰρ οὐκ ὀλίγων ἀποστερῆσαι βουλόμενος τὴν πόλιν, παρὰ πάντας τοὺς νόμους νόμον εἰσήνεγκεν, οὔτ' ἐπιτήδειον, οὔτε δίκαιον, ὦ ἄνδρες δικασταί· (ὃς τῷ τὰ μὲν... phrase incidente, jusqu'à ὁ τουτουῒ νόμος.)

3° Ουχ' ἵνα κοινῇ τι τὴν πόλιν ὠφελήσῃ· (πῶς γὰρ, ὅς... phrase incidente.) ἀλλ' ἵνα τῶν πολὺν χρόνον ὑμᾶς τινες ἐκκεκαρπωμένων...

4° Καὶ τοσοῦτον ῥᾷόν ἐστιν ἰδίᾳ τινὰς θεραπεύειν, ἢ τῶν ὑμετέρων δικαίων προΐστασθαι, ὥστε οὗτος μὲν ἔχει παρ' ἐκείνων ἀργύριον· καὶ οὐ πρότερον τοῦτον εἰσήνεγκεν ὑπὲρ αὐτῶν τὸν νόμον. ἐμοὶ δ' ἐν χιλίαις ὑπὲρ ὑμῶν ἔσθ' ὁ κίνδυνος· τοσοῦτ' ἀπέχω τοῦ λαβεῖν τι παρ' ὑμῶν.

Ici Démosthènes a renversé l'ordre des parties, ce qu'il fait souvent pour cacher l'art; la troisième partie devrait être à la place de la quatrième. Saint Basile, dans son Discours sur la Tristesse, a observé les mêmes principes.

1° Ὅταν ἴδω καὶ τὸ κακὸν εὐοδούμενον, καὶ τὴν ὑμετέραν εὐλάβειαν κεκμηκυῖαν καὶ ἀπαγορεύουσαν πρὸς τὸ συνεχὲς τῶν ἐπηρειῶν, ἀθυμίας πληροῦμαι. Ὅταν δὲ πάλιν τὴν μεγάλην χεῖρα τοῦ θεοῦ ἐννοήσω, καὶ ὅτι οἶδεν ἀνορθοῦν τοὺ κατεῤῥαγμένους, καὶ ἀγαπᾶν δικαίους, συντρίβειν τε ὑπερηφάνους, καὶ καθαιρεῖν ἀπὸ θρόνων δυνάστας,

πάλιν μεταβαλὼν, κουφότερος γίνομαι ταῖς ἐλπίσι· καὶ οἶδα, καὶ πέπεισμαι, ὃ καὶ ὑμᾶς γινώσκειν βούλομαι, ὅτι ταχεῖα ἔσται ἡ ἀντίληψις, καὶ οὐκ εἰς τέλος ἔσται ἡ ἐγκατάλειψις·

2° Ἃ μὲν γὰρ πεπόνθαμεν, διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν πεπόνθαμεν, τὴν δὲ αὐτοῦ βοήθειαν, διὰ τὴν.....

3° Τίς γὰρ οὕτως ἀδαμάντινος τὴν ψυχήν; τίς οὕτω παντελῶς.......

4° Ταῦτα δὲ λέγω, οὐ παρακλήσεως ἕνεκεν· τίς γὰρ καὶ λόγος εὑρεθείη τοσαύτης συμφορᾶς ἰατρός; ἀλλὰ τὴν ὀδύνην τῆς καρδίας μου καθ' ὅσον δυνατὸν, ἐκ τῆς φωνῆς ταύτης ὑμῖν διασημαίνων.

Ajouter de nouveaux exemples, tirés des autres auteurs, me paraîtrait inutile, parce que les règles de l'art se représentent les mêmes partout, dans les exordes, dans les preuves ainsi que dans les récapitulations.

De ce que je viens d'avancer sur l'art de parler, vous pouvez, Monsieur, tirer les conséquences suivantes : 1° Tous les écrivains, depuis Périclès jusqu'à l'époque désastreuse du Bas-Empire, guidés par les mêmes principes de l'art de parler, n'offrent d'autres différences dans leurs écrits, que celle du style, celle de l'ordre plus ou moins exact des argumens, et celle de la matière qui fut le sujet de leur éloquence; 2° S'il est absurde à quelques littérateurs modernes, qui ont l'ambition de se distinguer comme novateurs, de se déclarer con-

tre des règles établies depuis long-temps, qui sont le fruit de l'expérience et de la réflexion, et dont les hommes ont trouvé la source dans la nature de l'esprit humain, il est bien plus ridicule, qu'en se déclarant contre ceux qui écrivent d'après une méthode quelconque, et tout en blâmant l'imitation comme une *servitude* de l'esprit et comme une *superstition stupide,* ils se soumettent à cette *servitude* et à cette *stupidité*, lorsqu'il s'agit d'écrire et d'exprimer leurs idées; 3° Enfin, l'art de parler a nécessairement pour base une langue régulière, comme le fut celle des Grecs jusqu'à la fin de l'empire de Byzance.

La traduction de la Bible des *Septante*, dont le style n'est peut-être pas très-pur, n'a pu avoir une si funeste influence qu'il ait altéré la langue même.

Si l'on traduisait mot à mot un ouvrage d'une langue étrangère en français, vous diriez aussitôt : Je comprends les mots, mais je ne comprends pas le sens. Les traducteurs de la Bible craignant de s'écarter du sens, ont traduit littéralement plusieurs passages; mais les Pères de l'Eglise se sont efforcés de les expliquer, et de là tous ces commentaires de la Bible.

Au reste dans les prières de l'Eglise les passages de la Bible sont rapportés comme des citations; lorsqu'ils deviennent la base des prières, alors on n'en prénd que le sens; on le revêt des couleurs du style; on le plie au joug de la grammaire, comme nous le voyons dans les chœurs et dans les hymnes. Les Psaumes de David sont d'un usage fréquent dans

notre culte; mais comme ils sont divisés en versets, indépendans les uns des autres, dans le cas où leur construction n'est pas conforme aux règles de la grammaire, on s'en aperçoit facilement.

Revenons à la chute du Bas-Empire.

Le siècle de Gennadius, patriarche de Constantinople, avait aussi ses savans et ses littérateurs; et nous voyons dans les ouvrages historiques que nous ont laissés des Grecs contemporains, que le patriarche Josaphat, qui lui succéda, avait appelé à Constantinople, de toutes les parties de la Grèce, des hommes instruits pour professer les lettres grecques, et entre autres Jean Zygomalas d'Argos; et voici comment son fils Théodose s'explique à ce sujet dans une lettre imprimée dans l'ouvrage *Turcograecia* :

Πατὴρ Ἰωάννης ὁ ἐμὸς, καὶ ἐγὼ, ἔχων ἀδελφὸν ἕνα, καὶ ἀδελφὰς δύο, μετοικήσαντες ἀπὸ Ναυπλίου πρὸ ἐτῶν κέ ἐνταῦθα, ἀξιώσαντος τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου ποτὲ κυροῦ Ἰωάσαφ, τῶν μαθημάτων ἕνεκεν, ἵνα μεταδῷ ταῦτα ὁ ἐμὸς πατήρ· καὶ ἐδίδασκε τὴν Ἑλλήνων φωνὴν καὶ τέχνην.

N'est-il pas étonnant de voir quelques beaux génies s'occuper des lettres dans un moment où tous les maux accablaient les malheureux Hellènes! N'ont-ils pas montré même à leur décadence cette passion pour la science, qui a toujours caractérisé les infortunés habitans de la terre classique des arts?

Le patriarche Maximus, qui vivait en 1480, fut surnommé *l'éloquent*, et vécut honoré du sultan. C'est à cette époque que l'on traduisit dans la langue arabe les Codes des empereurs de Constantinople, par ordre du sultan lui-même, qui paraissait avoir quelque considération pour les gens instruits, ἠγάπα δὲ τοὺς σοφοὺς, καὶ μᾶλλον τοὺς ἡμετέρους τῶν χριστιανῶν. L'archevêque d'Ephèse, nommé David, est cité comme un homme éclairé, ainsi que celui de Salonique, appelé Niphon, qui fut élevé en 1510 à la dignité de patriarche.

Vers le seizième siècle, Gabriel Sébirus, Mélétius Pigas, qui fut nommé patriarche d'Alexandrie, Maxime Margonnius, qui fut aussi nommé évêque de Cythère, et qui passe pour le meilleur des écrivains modernes, soit pour la pureté du style, soit pour l'étendue des connaissances, et plusieurs autres savans secondèrent, autant que les circonstances le permettaient, l'essor des lettres grecques.

Vers le dix-septième siècle, Cyrille, surnommé Lucar, élu patriarche de Constantinople, augmenta l'émulation qui donnait aux lettres une nouvelle vie; ses rivaux, jaloux de son mérite, s'en vengèrent en l'accusant d'hérésie, et l'amour de la vérité causa sa perte.

Dans le même temps parut aussi Théophile Korydaléus d'Athènes, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques dans le système des péripatéti-

ciens (1). Mais les ouvrages de ce grand homme ne sont pas les seuls bienfaits qui lui méritent la reconnaissance de sa patrie; plusieurs de ses disciples, répandus dans les villes de la Grèce, y ont enseigné avec distinction les lettres grecques, et la philosophie des péripatéticiens, et ont popularisé les doctrines qu'ils avaient héritées de leur maître. Aussi quelques uns d'entre eux dûrent-ils à leur instruction la dignité épiscopale. Tels furent Denis, l'archevêque de Napolie, Nectarius, patriarche de Jérusalem, Jean de Byzance et Germain d'Etolie.

Dans le dix-septième siècle, l'île de Scio a produit des hommes très-instruits, tels que Georges, surnommé Coressius, Paësius Ligaridès, qui a professé avec succès à l'école de Jassy, en Moldavie, et Antoine, surnommé Coray; les odes que ce dernier a composées, prouvent jusqu'à l'évidence que Pindare, après tant de siècles, pouvait avoir des successeurs et des rivaux; et l'ode adressée à l'illustre chancelier de France, d'Aguesseau, n'est pas indigne des plus sublimes olympiques.

L'île de Candie a vu naître Athanase Patélarius, et Gérasène, dont le premier fut nommé patriarche à Constantinople, et l'autre à Alexandrie, comme

---

(1) La logique, la rhétorique, et un ouvrage intitulé : Ἐπιστολάριον, dont on se sert dans les écoles de la Grèce, ont été imprimés; j'ai vu encore plusieurs autres manuscrits des ouvrages de cet homme célèbre dans l'ancienne école de Salonique; ces manuscrits n'ont pas été imprimés.

successeur de Lucar, Gérasène Vlachos et Kaloudès, tous hommes d'une grande érudition.

L'île de Chypre a donné le jour à Hilarion Kigalas qui, à cause de ses vastes connaissances, fut nommé archevêque de son pays natal.

A la même époque vivait aussi Sébastos de Trébizonde, qui avait professé d'abord avec distinction à l'école de Constantinople et celle de Bucharest : Eugène enseignait en Acarnanie, et Chysanthe en Épire, d'abord dans la ville de Moscopolis, et plus tard à l'école d'Arta. Cette école a été féconde en savans distingués, parmi lesquels se sont fait remarquer Gordius, Athanase, et Gérassène, qui fut appelé à Constantinople pour continuer ses nobles fonctions.

De la ville de Verria, en Macédoine, est sorti Jean, surnommé Catunius, et de la ville de Naoussa, Anastase, surnommé Philoponos.

Vous sentez, Monsieur, que je ne parle pas ici de différens professeurs qui enseignaient dans toutes les villes ou tous les villages de la Grèce; je me contente de citer ceux dont la réputation est la plus vaste et la mieux fondée.

Le dix-huitième siècle fut bien plus heureux pour les lettres grecques. De l'école d'Acarnanie, où professait Gordius, on a vu sortir un grand nombre d'élèves. A cette époque vivaient aussi Chrysanthe Notaras du Péloponnèse, à qui ses ouvrages philosophiques et mathématiques acquirent un grand nom, et Alexandre Maurocordatos, que ses con-

naissances élevèrent à la dignité d'interprète de la Porte, et qui nous a laissé un grand nombre d'ouvrages; il avait encouragé les lettres autant que la faveur du sultan lui permettait de le faire, et les hommes instruits trouvaient en lui un protecteur éclairé; son exemple et ses leçons formèrent un grand nombre d'élèves, tels que Bissarion Macris de Janina, et Jacob Manos d'Argos qui, professeur au collége de Constantinople, y reçut le titre de chef des philosophes contemporains. Le même siècle a vû naître Iérothée de Byzance, Denis Mantoucas de Castorie, Méletius évêque d'Athènes, Kallinicus de l'île de Naxos, Jérémie Kakavèlas, Abraham; Nicolas Kalliaquis, Thomas Katanis, Nicolas Commnéne, tous de l'île de Kandy; Miniate de Céphalonie, Antoine de Corfou, et Antoine Katiphore de Zanthe. Dans l'école de Patmos florissaient Macairéus et Gérassène; dans celle de Janina, Sougdouria, Methodius et Balanos; dans celle de Bucharest, Mancos de l'île de Cypre, George de Trébisonde, Alexandre de Tournabe, ville située en Thessalie, et plusieurs autres que je pourrais nommer.

Cependant, je n'ai pas dû passer sous silence Eugène, surnommé Bulgaris, et Nicéphore Théotoquis; le dernier nous a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les mathématiques et sur les autres sciences, qu'il a enseignées à Corfou; il a aussi formé un grand nombre d'élèves dans les principes de la rhétorique grecque. Mais Eugène, entraîné par l'étendue de son génie, avait embrassé toutes les sciences;

après avoir achevé les études que nous appelons ἐγκύκλια, par ex. : la grammaire, la poésie, la logique et la rhétorique, auprès de Gordius; après avoir parcouru l'Europe, où il étudia les sciences, il retourna en Grèce pour y répandre ses connaissances. Il avait professé à Moscopolis, à Jannina, à l'école du Mont-Athos, et enfin à Constantinople; delà, sortaient de nombreux élèves, qui se rendaient dans différentes villes et villages de la Grèce, pour y propager les lumières des lettres et des sciences; la Grèce entière a regretté le départ de ce grand homme, que des évènemens politiques forcèrent à se réfugier en Russie. Sa logique, sa métaphysique, les ouvrages mathématiques et physiques qu'il a composés, ou qu'il a traduits, ainsi que la traduction de l'Énéide de Virgile, en vers hexamètres, faite par ordre de l'impératrice Catherine, témoignent de l'étendue de ses connaissances et de la flexibilité de son talent.

Tel est le tableau abrégé de quelques hommes instruits qui successivement ont professé en Grèce, jusqu'à nos jours, et qui ont conservé la langue d'Homère et de Platon, en observant, dans leurs écrits, les règles de la grammaire grecque. Reste maintenant à jeter un coup-d'œil sur l'histoire du grec qu'on appelle *moderne*.

Depuis Homère, comme je l'ai déjà dit au commencement de cette lettre, jusqu'au seizième siècle, les Hellènes ignorèrent ce qu'on appelle *grec moderne*; mais ils comprirent bien que le *langage du peu-*

ple se distinguait de la langue écrite: le premier avait quelques irrégularités, soit à cause de différens dialectes qui s'y trouvaient confondus, soit parce que le peuple, privé d'instruction, ne pouvait y appliquer les règles de la grammaire. Vers la fin du seizième siècle, la formation des langues nouvelles de l'Europe occidentale excita la curiosité des savans; on chercha à savoir quel était le langage du peuple ignorant de la Grèce; et Martinus Crussius (professor in Academia Tybingensi), adressa une lettre à un grec, homme de lettres, Théodose Zygomalas, qui avait été premier notaire du patriarche de Constantinople, pour lui demander des ouvrages ou des dictionnaires qui renfermassent la nomenclature du grec vulgaire. Théodose lui répondit: *que jusqu'à ce jour personne ne s'était occupé de pareilles choses, et que, quand on le paierait pour cela, il pourrait s'en occuper*: περὶ βιβλίου ἁπλῶν τῆς δημώδους φωνῆς, ἢ λεξικοῦ, ἴσθι, οὐδὲν τοιοῦτόν τινι πεπόνηται: ὅτι οὔτε μισθὸς οὐδεὶς ἐστι τούτου ἕνεκα, οὔθ' ὁ κοπιάζων· ἂν δέ τις τῶν αὐτόθι πλουσίων, καὶ βοηθεῖν ἡμῖν ἐθελόντων τοιαῦτα βούληται, πεμψάτω τὸν μισθὸν, καὶ ἔργον ποιήσομεν. (Voir sa lettre dans l'ouvrage Turcogræcia, pag. 437.) Zygomalas avait traduit lui-même quelques lettres en grec vulgaire; c'est-à-dire dans un langage semi-patois, et on peut les voir dans ce même ouvrage.

Mais il est à remarquer qu'il ne l'avait fait qu'à regret, et qu'il regardait comme barbare un langage qui n'était pas, sous tous les rapports,

conforme aux règles grammaticales. Il s'écriait, avant de commencer d'écrire : *πῶς ἂν τὴν βάρβαρον γράψαιμι, ἀπορῶ*, et ce n'était pas sans raison ; car si l'on disait à un Français : *écrivez-moi dans votre langue, en y mêlant des locutions patoises ?* il répondrait, sans doute : *qu'ai-je à démêler avec un jargon informe ?* (voir pag. 238, même ouvrage.)

Cependant cette idée n'a pas été entièrement réalisée, parce que, même sous le joug de l'esclavage, les Grecs désiraient vivement de connaître leur langue écrite. Zygomalas, lui-même, avoue que *les Hellènes avaient un amour naturel pour les lettres, quoique l'on manquât de moyens d'instruction, sous un joug tyrannique ; mais ils priaient le ciel de leur donner la liberté, et de les rendre à leur premier état :* Τὸ δ' αἴτιον, dit-il, *ὅτι αἱ κακώσεις τῶν τυραννούντων δειναί· πλὴν δεκτικώτατοί εἰσιν, οἱ τοῖς τόποις τούτοις ἐνοικοῦντες, ὅταν διδασκάλου τύχωσι, τῶν μαθημάτων λαμβάνειν, διὰ τὴν ἐνοῦσαν, ὡς οἶμαι, τῷ Ἑλληνικῷ γένει εὐγένειαν, καὶ τὴν κρᾶσιν, καὶ θέσιν τῶν τόπων αὐτῶν· ἃ πλεονεκτήματά εἰσι θεόθεν ἐμπεφυκότα, καὶ σχεδὸν ἀνεξάλειπτα· τὰ νέφη δὲ τῶν ἐπισυμβαινόντων καθ' ἡμέραν συμφορῶν, τὸν ἥλιον τῶν καλῶν τούτων λάμπειν οὐκ ἐᾷ, καὶ τὴν σοφίαν θάλλειν· θεός ποτε ἄνεσιν καὶ ἐλευθερίαν, τήν τε εἰς τὸ ἀρχαῖον, ἀποκατάστασιν.* (pag. 94.)

Le même auteur ajoute, qu'à cette triste époque il connaissait soixante professeurs dans différens villages et villes de la Grèce. (Voir pag. 216.)

Telle fut, Monsieur, la première origine de l'idée

du *grec moderne*; mais personne ne s'occupa de composer ni grammaire, ni dictionnaire de ce langage; car il n'y avait pas une assez grande différence entre le langage vulgaire et la langue écrite, pour qu'on sentît le besoin d'en donner des règles distinctes. Pourtant cette idée prit toute la force d'une réalité aux yeux de l'Europe occidentale, lorsque le système de la ridicule prononciation d'Erasme s'y répandit, favorisé par l'influence qu'avaient acquise à son auteur ses querelles religieuses avec les doctrines de Luther: et certes la prononciation d'Erasme fait croire à une langue tout-à-fait différente de celle des Grecs; tandis qu'en s'occupant de leur grammaire classique, les Hellènes regardaient la langue de Platon comme leur patrimoine.

Pendant qu'en Grèce l'on apprenait ainsi sa langue dans la grammaire ancienne, en 1709, un missionnaire, Thomas Parisinus, qui avait parcouru quelques îles de la Grèce, publia à Paris une grammaire intitulée: *Nouvelle Méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire*. Cette grammaire a servi de modèle dans la suite à toutes celles que l'on a plus ou moins calquées sur l'original; de pareils ouvrages sont ordinairement plutôt un objet de spéculation qu'un service rendu à l'instruction, et surtout dans un pays où l'on aime la nouveauté. L'auteur avait négligé de chercher dans les locutions du peuple grec, à quel dialecte ancien chaque mot appartenait, et de reconnaître ainsi la trace de ces légères dévia-

tions ; c'était pourtant le moyen de se convaincre que les deux langages dépendaient de la même grammaire.

Vers le milieu du 17e siècle, les relations des Grecs avec les autres peuples de l'Europe furent bien plus fréquentes qu'auparavant, et un grand nombre d'Hellènes s'établirent dans diverses cités de l'Occident. Quelques-uns d'entre eux voulurent se distinguer par leur savoir ; mais plus instruits dans les langues étrangères que dans le grec, ils publièrent à peine quelques opuscules, ou quelques traductions d'ouvrages scientifiques, dans un langage où des locutions du peuple ignorant de la Grèce, se trouvaient mêlées à celles des idiômes qu'ils traduisaient. De pareils écrits devenaient inintelligibles, non-seulement pour le peuple, mais encore pour les hommes instruits de la Grèce. Eugène, dont j'ai fait mention plus haut, attaqua avec beaucoup de vivacité ce système chimérique de style, dans sa Logique publiée à Leipsick en 1765, et que les Grecs regardent comme un chef-d'œuvre, où il avança que celui qui désire mériter le nom sublime de philosophe, devrait d'abord bien connaître la langue écrite : *Ceux donc*, dit-il, *qui, dans un langage irrégulier, mêlé de termes philosophiques, se flattent par-là d'avoir acquis des connaissances universelles, sont des philosophes ignorans, et qui joignent l'audace à l'ineptie : rejetez donc ces bro-*

chures qui vous présentent la philosophie (1) *dans un langage informe, et occupez-vous bien de votre langue grecque, dont la connaissance vous mettra à même d'entendre les anciens philosophes; pour moi je désire même que mon philosophe sache la langue latine et la langue française, ou l'italienne.* Τοῖς γὰρ ἐν ὕφει χυδαίῳ παρενυφασμένοις ἐγκομβούμενοι φιλοσοφικοῖς λεξειδίοις, αὐτοῦ μονονουχὶ τοῦ τῆς γνώσεως ὕψους τῇ κεφαλῇ ψαύειν ἐοίκασι· καὶ φιλοσοφοῦντες ἀπαιδεύτως, ἀνοηταίνουσι νεανικῶς. Ἐκσυρικτέον ἄρα τὰ χυδαϊστὶ φιλοσοφεῖν ἐπαγγελλόμενα βιβλιδάρια, τῆς Ἑλλάδος φωνῆς ὡς οἷόντε ἐπιμελουμένους, ἧς ἄνευ, οὐδὲ τῶν παλαι πεφιλοσοφηκότων ἐστὶν ἀπόνασθαι· ὡς ἔγωγε καὶ τῆς Λατινίδος ἂν αὐτῆς ἔμπειρον βουλοίμην εἶναι καθ' ἡμᾶς τὸν φιλοσοφίας ἁπτόμενον, ἢ τῆς Γαλλικῆς, ἢ τῆς Ἰταλίδος γοῦν. (pag. 50.)

Ces réflexions d'Eugène avaient soulevé contre lui le petit nombre de ses adversaires. Un d'eux, Joseph de Valachie, se mit en avant pour répondre, dans la préface d'une géographie qu'il publiait; mais le style qu'il affecta, soit dans cet ouvrage, soit dans une philosophie morale qu'il avait traduite de l'italien, offrant un mélange des expressions populaires, des idiotismes étrangers, et des termes homériques et pindariques, parut tellement bizarre, que non-seulement Eugène, mais

(1) Le mot *philosophie*, chez nous, renferme la connaissance de toutes les sciences et de tous les arts.

encore les autres professeurs de la Grèce, ne lui firent pas l'honneur d'y répliquer. Car, ce qu'il y a de ridicule dans les écrivassiers de ce *grec moderne*, c'est que tout en se moquant du style des érudits qui observent les règles de la grammaire, tout en traduisant des passages de l'ouvrage de Merlinus Cocaïus, pour flétrir d'un ridicule impuissant les disciples de la langue écrite, ils se créent pour eux-mêmes un langage tellement absurde, qu'il ne peut pas même entrer en comparaison avec l'idiôme de l'Italien Merlinus; car dans celui-ci l'on ne voit du moins qu'un mélange plaisant de latin et d'italien; mais le grec que chacun de ces hommes se forme, est un pot-pourri de termes et de locutions qui

Hurlent d'effroi de se voir accouplés.

Prenez quelques mots du patois du peuple ignorant de Scio, et quelques expressions de la langue écrite par les Grecs érudits, donnez-leur ensuite une allure française, ou contournez-les en phrases italiennes, et vous aurez une idée juste de la langue des novateurs : tels sont les écrits, ou les prolégomènes de ceux qui proposent le système du *grec moderne*, et qui les présentent pour modèle à l'imitation.

Psalidas, professeur à un des colléges d'Ianina, ne craignit pas de s'élever contre les principes d'Eugène, qui, dans une réplique qu'il lui adressa, réduisit au silence tous les partisans du langage de l'ignorance. Après la mort d'Eugène, en Rus-

sie, Psalidas poussa plus loin ce système, et rejeta tout-à-fait l'orthographe usuelle; il ne faisait aucun usage de $\alpha\iota$, $\epsilon\iota$, $o\iota$, diphthongues, ni de η, ω; il mêlait différens mots de différentes langues, s'il les regardait comme connus et susceptibles de nos terminaisons; il voulait même que les habitans de chaque village ou ville, s'ils avaient quelques mots patois, les employassent; mais son système, loin d'être reçu, ne trouva pas même grâce auprès des ignorans eux-mêmes.

A la même époque un certain Katarzis voulut aussi soutenir ces opinions; mais il ne fut pas assez heureux pour trouver des partisans.

Athanase Christopoulos, de Constantinople, a publié une grammaire, où il soutenait que le langage du peuple grec était un mélange du dialecte éolien et de celui des Doriens. Son ouvrage était assez curieux; mais ne pouvait s'appliquer exactement au langage du peuple. Constantin Chrysocéphale, de Kallipolis, composa aussi une grammaire de la langue vulgaire, en trois volumes (Leipsick, 1811); mais elle ne fut pas mieux accueillie, et avec raison. En effet, les professeurs de divers colléges de la Grèce ont observé que le langage du peuple, quoique mêlé des différens dialectes, n'était pas assujetti à une grammaire particulière, puisque toutes ses expressions s'appliquent à la grammaire classique; ce qui a fait que la grammaire classique a été en usage jusqu'à nos jours dans nos écoles, et le sera aussi pour l'avenir. Au reste, dans la gram-

maire pratique qui est déjà sous presse, vous verrez en quoi consiste la différence de la langue écrite d'avec celle du peuple.

J'ai dit dans ma Calliope, et j'aurai l'occasion d'en parler encore, que la langue écrite fut différente de la langue parlée dans tous les temps, non-seulement chez nous, mais chez tous les peuples. Si vous me demandez d'autres preuves que celles que j'en ai données dans la préface de ma Calliope, lisez la rhétorique d'Aristote, et vous verrez que ni les poëtes, ni les orateurs attiques, ne parlaient comme ils écrivaient : Ὥσπερ γὰρ πρὸς τοὺς ξένους οἱ ἄνθρωποι, καὶ πρὸς τοὺς πολίτας, τὸ αὐτὸ πάσχουσι καὶ πρὸς τὴν λέξιν· διὸ δεῖ ποιεῖν ξένην τὴν διάλεκτον· θαυμαστὸν γὰρ τῶν ἀπόντων ἐστίν· ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *La différence des locutions produit sur l'esprit des auditeurs le même effet que la vue des étrangers comparés aux citoyens. Il faut donc que vos expressions paraissent étrangères, parce qu'on est porté à admirer les productions étrangères.* Vous n'ignorez pas ce qu'Aristote dit dans le même ouvrage (Liv. III de la Rhétorique), relativement aux syllabes longues et brèves qui conviennent à la prose; Denis d'Halycarnasse regarde les premières comme propres à exprimer l'élévation du style, ainsi que l'affirme Hermogène dans sa Rhétorique. Vous savez aussi que la prose a son rythme et son harmonie; de façon que si au lieu de πρῶτον μέν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εὔχομαι θεοῖς πᾶσι καὶ πάσαις, vous dites, en changeant l'ordre des mots : εὔχομαι θεοῖς πᾶσι πρῶτον μέν, ὦ ἄνδρες

Αθηναῖοι, ce n'est plus Démosthènes qui parle, et toute l'harmonie de la phrase est détruite. Peut-on supposer, après cette observation, que les anciens orateurs parlaient, à la tribune, comme le peuple d'Athènes?

Enfin, vers la fin du 18e siècle, M. Coray, réfugié en Hollande, et s'y occupant du commerce depuis long-temps, vint à Montpellier, en France, pour y apprendre la médecine. Bientôt il se rend à Paris, et se décide à se livrer aux lettres grecques. Il était donc très-naturel pour lui d'attaquer l'étude de la langue écrite, dont toute sa vie avait été distraite par des occupations d'un autre genre; car, long-temps éloigné de la Grèce, il connaissait mieux les langues étrangères que le langage du peuple grec. La preuve en est, que les notes qu'il joint en grec littéraire à ses éditions, sentent l'étrangeté, et que ses prolégomènes écrits en grec, qu'il appelle *moderne*, n'offrent que des termes grecs, combinés le plus souvent en style français, comme vous le verrez dans la *Théorie*.

En publiant (en 1805) son Πρόδρομος, il avait donné aux Grecs un conseil assez ingénieux; c'était de brûler les grammaires de l'ancien grec, (Voyez plus bas chap. I, page 52 ou 53 de la Théorie.) de n'écrire que sous la dictée de l'inspiration, et de ne pas s'asservir à un système de règles. Parmi les gens de lettres en Grèce, les uns n'y firent pas même attention, les autres attaquèrent vigoureusement ces insinuations dangereuses. M. Coray trouva aussi

quelques partisans : M. Coumas, professeur au collége d'Ambélaqui, et Constantin OEconomos, professeur à celui de Rapsany, en Thessalie, que la tyrannie d'Ali-Pacha avait forcés d'abandonner leur pays, ayant été nommés professeurs à un des colléges de Smyrne, par des négocians de Scio, amis de M. Coray, furent obligés d'embrasser son système; plusieurs de ces jeunes gens, qui aiment à tout savoir sans se donner la peine de rien apprendre, trouvèrent la doctrine bien commode, parce qu'ils pouvaient se croire en droit d'écrire, dès qu'ils connaissaient seulement les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Ainsi ont commencé quelques-uns qui, connaissant des langues étrangères, nous ont traduit quelques opuscules, mot à mot, du français, de l'italien, de l'allemand et de l'anglais, en grec dit *moderne*; et voilà ce que certains Grecs appellent *la littérature du grec moderne!* Or, il faut reconnaître que ces traductions ne ressemblent pas plus au langage du peuple qu'à la langue écrite.

Les professeurs qui s'opposaient à ce système, voyant cette manière d'écrire tout-à-fait étrangère, et en même temps incompréhensible, non-seulement pour les ignorans, mais encore pour les Grecs instruits, et désirant ramener dans une direction plus vraie et plus utile une partie de la jeunesse égarée et entraînée dans l'ignorance, se sont consultés plusieurs fois à ce sujet : faut-il créer une langue nouvelle? mais les ignorans auraient à l'apprendre. Faut-il écrire dans le langage irrégulier des igno-

rans? mais la difficulté paraissait ici insurmontable; le langage du peuple, dans chaque ville ou village en Grèce, offre des différences, soit par le retranchement, le changement ou l'addition de quelques voyelles ou syllabes, soit par l'emploi des mots eux-mêmes; quel dialecte préférer? quelles locutions feront autorité? laquelle de ces exceptions deviendra règle? telles étaient leurs réflexions. A cela on ajoutait encore, que tout le clergé, tous les hommes instruits, et tous ceux qui ont un peu étudié la grammaire de la langue écrite, écrivaient conformément aux règles grammaticales. Ces observations, et l'affinité du langage du peuple avec la langue écrite, les avaient déterminés à s'en tenir à notre grammaire. Ainsi le système des réformateurs de notre langue a trouvé de grands obstacles en Grèce, malgré les efforts de quelques écrivains réfugiés dans les pays étrangers.

Comme je me proposais d'examiner cette question, pour satisfaire à votre demande, je me suis vu obligé de la traiter, en réfutant les improvisations de M. Coray; et voici ce qui m'y a déterminé: 1° C'est que le système de créer une langue nouvelle n'a pas d'autre base que ces sophismes; 2° les grammairiens anciens qui ont donné à la grammaire les principes les plus exacts qu'il était possible d'établir, y sont traités comme des ignorans, qui n'auraient pas même su distinguer les parties du discours; aussi me suis-je vu obligé encore de les discuter à part, pour rendre *la Théorie de la gram-*

maire et de la langue grecque plus utile à ceux qui s'occupent de la langue de Platon ; 3° qu'on pourra ainsi juger de la force des argumens et des preuves que les réformateurs emploient pour soutenir leur système ; 4° M. Coray regarde comme inexacts, et les temps des verbes de la langue grecque et leur nomenclature ; et taxe d'ignorance tous les professeurs de la Grèce ; j'étais donc forcé de prouver, dans *la Théorie de la grammaire*, l'absurdité de ce paradoxe, et de donner à ces questions quelques développemens.

La signification des temps et des verbes moyens n'était pas assez approfondie par les hellénistes, qui en assujettissaient trop servilement l'explication au génie de leur propre langue. Celle que j'offre ici au public est reçue dans nos écoles depuis les temps premiers, et conforme aux préceptes de tous nos savans grammairiens.

Je n'ai pas voulu parler ici des augmens, que les anciens grammairiens ont établis dans les temps passés, pour indiquer une action déjà faite par rapport au temps de la parole, parce que dans les anciens dialectes l'emploi en était très-irrégulier, et n'était pas soumis à ce principe.

Tel est enfin le sujet de cet ouvrage, et il s'agit de savoir si les Hellènes doivent conserver la grammaire en usage dans leurs écoles depuis Platon jusqu'à nos jours, ou bien écrire d'après les formes de la langue étrangère que chacun d'eux connaîtrait ; en effet, si la langue du peuple était diffé-

rente de la langue écrite de même que l'italien, ou le français du latin, il serait injuste de forcer la nation à parler une langue écrite; mais puisque cette différence est semblable à celle que les langues écrites de chaque peuple ont avec son langage; et que de tels systèmes naissent de l'ignorance de ceux qui les proposent plutôt que d'un véritable principe; n'est-ce pas un devoir pour moi d'élever la voix en faveur de la vérité?

J'ai essayé de défendre par mes écrits la cause sacrée de mes malheureux compatriotes, et peut-être mes forces ont-elles trahi mon zèle. Je crois de mon devoir de prendre aussi la défense de leur grammaire et de leur langue. Le succès de la liberté en Grèce dépend de la prudence et du courage des Hellènes, et de la volonté des cabinets européens; quant à la seconde question, c'est aux hommes éclairés parmi les Grecs qu'il appartient de la décider, et de juger si la raison est de mon côté.

Agréez, Monsieur, les complimens de

Votre très-dévoué ami

MINOÏDE MYNAS.

Paris,
le 31 mai 1827.

ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ.

THÉORIE

DE LA

GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE.

ΘΕΩΡΙΑ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΓΛΩΣΣΗΣ

ΚΑΙ ΕΠΙΣΤΑΣΙΣ

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΤΟΥ ΚΟΡΑΗ ΑΥΤΟΣΧΕΔΙΟΥΣ

ΣΤΟΧΑΣΜΟΥΣ.

Τί δέ; φαίη τις ἄν, ἦν ἔριδος φιλολογικῆς ὁ καιρὸς οὗτος, καθ' ὃν τὰ τῆς Ἑλλάδος πράγματα εἰς τοῦτ' ἀκμῆς ἥκει, ὥστε μικροῦ δεῖν σώζεσθαι, ἢ ἀπολέσθαι; τί δέ; ὑπολάβοι δ' ἄν τις ἕτερος, ἐχρῆν καὶ κατὰ τόνδε τὸν καιρὸν καὶ ὄνομα Ἑλληνικὸν, καὶ γλῶσσαν καταργεῖν, δι' ἃ καὶ μόνα τὰ σοφὰ τῶν τῆς Εὐρώπης ἐθνῶν οἴκτῳ κάμπτεται ταῖς ἡμετέραις συμφοραῖς, ἀναμιμνησκόμενα τῶν ἀγαθῶν, ὧν ἡ Εὐρώπη ἀπολαύει διὰ τοὺς προγόνους ἡμῶν; ἐπεὶ διάγε ἡμᾶς αὐτοὺς, μήθ' Ἕλληνας καλουμένους, μήτε γλῶσσαν τὴν ἐκείνων λαλοῦντας, πῶς οὐκ εἰκὸς ἦν καὶ βαρβάρους ὑπὸ πάντων καὶ Σκύθας καλεῖσθαι, καὶ μὴ μόνον βοηθείας, ἀλλὰ μηδ' ἐλέους του τυγχάνειν; Εἰ μὲν οὖν τὸ πρῶτον φιλέριδος ἀνδρὸς ἄν τῳ δόξειε. τὸ δεύτερον δέγ' οὐ μόνον τὴν μὴ προσοῦσαν τῷ Ἑλληνικῷ γένει προστρίβει ἀδοξίαν, καὶ

THÉORIE

DE LA

GRAMMAIRE ET DE LA LANGUE GRECQUE,

ET

RÉFLEXIONS

SUR LES IMPROVISATIONS DE M. CORAY.

Hé quoi? dira-t-on, lorsqu'il s'agit pour la nation grecque de périr à jamais ou de conserver son existence, est-il temps de s'occuper de discussions littéraires? Il est facile de répondre. Faut-il, dans ce moment même, conseiller aux Hellènes d'oublier et leur langue et leur nom, ces deux mobiles de l'intérêt qu'inspirent nos malheurs aux nations éclairées de l'Europe, qui doivent à nos ancêtres la civilisation dont elles jouissent? Que si nous n'avions conservé ni leur nom, ni leur langue, ne devrait-on pas nous regarder comme des barbares et des Vandales? Comment l'Europe civilisée voudrait-elle s'intéresser à nos malheurs, et venir à notre secours? Si donc quelques censeurs me reprochaient de soulever de vaines disputes, qu'ils se rappellent qu'il en faut accuser ceux qui accablent les Hellènes d'un injuste mépris; en les présentant comme

des barbares déshérités des mœurs et de la langue de leurs pères, et par cela même indignes de la liberté, ils se font ainsi les complices des accusateurs des Grecs; car, en les taxant de barbarie, ils confirment les reproches de leurs adversaires, qui ne cessent de dire : *Pourquoi soutenir les Hellènes plutôt que leurs maîtres, puisqu'ils sont les uns et les autres des barbares ?*

Pour moi je désire, et tout Hellène raisonnable doit aussi le désirer, que les Grecs, sauvés une fois des dangers qui les menacent, paraissent au monde de véritables descendans de leurs ancêtres; imiter leurs exploits dans les combats livrés pour le salut de la patrie, et parler ensuite un langage barbare, un jargon, un idiôme qui, en effet, est tout autre chose qu'une langue, c'est ce qui ne suffirait point à l'honneur de la Grèce. En suivant les conseils de ceux qui n'ont pas appris à fond leur langue maternelle, les Hellènes rappelleraient la fable du renard qui a la queue coupée ! Quelle honte pour nous, qui avons conservé notre langue et notre grammaire jusqu'à ce jour, de vouloir paraître aux yeux du monde littéraire sans grammaire et sans langue, tandis que les autres nations se sont servies de nôtre grammaire pour former la leur ! Il y en a même qui, admirant l'esprit philosophique qui a guidé nos anciens grammairiens, ne craignent pas d'avouer qu'ils n'ont pu encore atteindre à la perfection de leur système. Et nous, rejeterons-nous ces distinctions précieuses des nations entre elles, distinctions qui sont comme les empreintes de la supériorité du génie pour celle qui a su donner à sa langue et à sa grammaire les

ἀνάξιον δ' αὐτὸ ἐλευθερίας παρεμφαίνει· προσμαρτυρεῖ γὰρ τοῖς κατηγοροῦσι τῶν Ἑλλήνων, ὡς βαρβάρων, καὶ μηδὲ ἤθη, μηδὲ τὴν πάτριον γλῶσσαν διασωσάντων· καὶ ἢ τοιούτων, φασὶ, τί μᾶλλον αὐτοῖς, ἢ τοῖς αὐτοὺς βοηθητέον καταδουλώσασιν;

Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν, καὶ πᾶς δ' Ἕλλην οἶμαι, τῶν κινδύνων τοὺς Ἕλληνας διασωθέντας, αὐτίκ' ἀναφανῆναι τοῦθ' ὅπερ καὶ λέγονται· καὶ μὴ ἐν μὲν τοῖς κινδύνοις ἔργα πατέρων ἀναδείξαντας, γλῶσσαν δὲ παράσημον, καὶ πᾶν ἄλλο τι μᾶλλον οὖσαν, ἢ Ἑλληνικὴν, προΐεσθαι· ἀτελὲς γὰρ θάτερον παρὰ θάτερον πρὸς τὴν τῆς Ἑλλάδος εὐδοξίαν· μηδὲ τῶν ὑπ' ἀμαθίας ταύτην καταργούντων ἀκούειν· οἵπερ μὴ μαθόντες, μηδὲ διδαχθέντες τὴν πάτριον αὐτῶν γλῶσσαν, βούλονται, κατὰ τὴν Αἰσώπειον Ἀλώπεκα, καὶ τοὺς ἄλλους, ὥσπερ αὐτοὶ τραυλίζειν τραυλίζουσιν· αἴσχιστον γὰρ νὴ Δίαγε, τὰ μὲν ἄλλα τῶν ἐθνῶν πρὸς τὴν πάτριον ἡμῶν Γραμματικὴν τὴν τῆς σφετέρας αὐτῶν γλώσσης ἐλέσθαι διαμορφοῦν, ἡμᾶς δὲ Ἕλληνας ὄντας, καὶ τὴν γλῶσσαν ἡμῶν διαφυλάξαντας ἐς δεῦρο, ἀγραμμάτους νῦν καὶ ἀγλώσσους ἐθέλειν εἶναι· κἀκεῖνα μὲν θαυμάζειν τὸ ἀκριβὲς καὶ φιλόσοφον τῆς καθ' Ἕλληνας γραμματικῆς διαθέσεως, καί τιν' αὐτῶν ὁμολογεῖν οὔπω δεδυνημένα ταύτης ἐξικνεῖσθαι, ἡμᾶς δὲ παραμελεῖν τηλικούτων ἀγαθῶν, ἅπερ καὶ ἔθνους ἔθνος διΐστησι, καὶ τὸ καὶ γλῶτταν καὶ Γραμματικὴν κρείττω ἐπεξεργασθὲν,

ἀγχινούστερον καὶ σοφώτερον τῶν ἄλλων ἀνέδειξε· καίγε εἰκότως· ἀνθρώπου γὰρ λόγος, γνώρισμα οὐσιῶδες· καὶ ὅσῳ περ ἂν οὗτος ἐπὶ τὸ κρεῖττον ποιωθῇ καὶ διατεθῇ, τοσόνδε καὶ τὴν τοῦ νοὸς ἐξαγγέλλει βελτίω διάθεσιν· καθὸ δὴ καὶ ἀληθέστατα εἴρηται τὸ, ἀνδρὸς χαρακτὴρ ἐκ λόγου γνωρίζεται· ἐφ᾽ ᾧ καὶ τὰ μέγιστα οἱ καθ᾽ ἡμᾶς πρόγονοι, ὡς πολλῷ τοὺς ἄλλους παρελάσαντες, θαυμάζονται ὑπὸ πολλῶν ἐθνῶν, οἵπερ καὶ θείαν τὴν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν καλέσαι οὐκ ὤκνησαν, καὶ τὸν Δία αὐτὸν ἐν κόσμῳ γενόμενον, μὴ ἔχειν βέλτιον τοῦ Πλάτωνος λαλεῖν, τινὲς αὐτῶν εἰρήκασι.

Τηλικαύτης οὖν τῆς ἐκ τῆς διατηρήσεως τῆς πατρίου ἡμῶν γλώσσης εὐδοξίας τῷ Ἑλληνικῷ γένει προσούσης, βουλοίμην ἂν τοὺς παῖδας τῶν Ἑλλήνων ἀμφιλαφῶς ἀντέχεσθαι τῆς μέχρι τοῦδε εἰθισμένης παρ᾽ ἡμῶν γραμματικῆς· μηδὲ προσέχειν ταῖς χυδαιολογίαις τινῶν, οἵ περ τὸ φύσει ἀφιλόπονον τῆς αὐτῶν νεότητος λόγοις κολακευτικοῖς καὶ αὐτοσχεδίοις, καταδιαιτῶντες, εἰς ῥαθυμίαν ὑπάγονται, κατεπάδοντες συνεχῶς τὸ γελοιωδέστατον μὲν, εἰς ἀμαθίαν δὲ, τὴν τῶν κακῶν μεγίστην αἰτίαν, προτρεπτικώτατον· γράφετε παιδίαμου, καθὼς ἐξεύρετε· ἡμεῖς θέλομεν γενῆν πατέρες γλώσσης· τίνος, καὶ τίνες; ὢ γῆ καὶ Θεοί· οἱ μηδὲ τὴν γραφομένην πάτριον ἡμῶν γλῶσσαν καλῶς ἐπιστάμενοι, μηδὲ τὴν ὑπ᾽ αὐτῶν μὲν πρότερον, ὑφ᾽ ἡμῶν δ᾽ ἤδη λαλουμένην καλῶς εἰδότες, ὡς ὁ λόγος προϊὼν τὸν ἔλεγχον δώσει· καὶ μὰ Δί᾽ ὢ προσφιλὴς νεολαία τῶν Ἑλλήνων, ἡ χρηστὴ ἐλπὶς τῆς δυστυχοῦς ἡμῶν πατρίδος· εἰ

règles les plus conformes à la raison ? Le signe caractéristique de l'homme est la parole : plus les règles en sont fondées sur la philosophie du langage, plus elle annonce de génie dans celui qui la parle ; et nos ancêtres ont annoncé une grande vérité, en disant : *La parole est l'expression du caractère de l'homme.* C'est ainsi qu'ils ont surpassé les autres nations, à la grande admiration des peuples contemporains, qui n'ont pas balancé à nommer langue divine celle des Hellènes, et même à dire que, *si Jupiter descendait sur la terre, il ne parlerait pas mieux que Platon.*

N'y aurait-il pas quelque gloire pour la nation grecque, ô jeunes Hellènes, à conserver la langue de ses aïeux ? Abandonnerez-vous la grammaire qui depuis Homère jusqu'à nos jours n'a cessé d'être en usage dans nos écoles ? Attacherez-vous quelque prix aux paroles de ces hommes qui n'ont d'autre but que de vous plonger dans l'ignorance, source de tous les maux, par des flatteries propres à augmenter ce penchant à l'indolence, qui est déjà trop naturel à la jeunesse ? Ajouterez-vous foi à leurs maximes ridicules ? Et quelle maxime pourrait être plus ridicule que celle que l'on ne cesse de vous faire entendre ? *Écrivez, mes enfans, d'après votre propre inspiration ; nous deviendrons les créateurs d'une langue nouvelle.* Mais, des hommes qui n'ont approfondi (on le verra plus tard), ni la langue écrite de nos ancêtres, ni celle qu'ils parlaient autrefois, et que nous parlons encore aujourd'hui, quelle langue formeraient-ils aux Hellènes ? Jeunes Grecs, vous qui êtes le seul espoir de notre triste patrie, j'en atteste le ciel,

si je n'avais connu par expérience tous les malheurs que de semblables conseils entraînent après eux, je ne me serais jamais décidé à réfuter ces absurdes prétentions. Si les savans hellénistes de l'Europe connaissaient à fond la langue que le peuple grec parle, ils auraient taxé de la plus grande ignorance, ceux qui se sont permis d'avancer de si mauvais principes ; sans doute encore ils auraient pu me blâmer de m'être occupé d'un sujet aussi peu digne d'attention, je le sens moi-même ; mais c'est votre intérêt qui m'y détermine : un sujet plus futile encore n'eût pas été sans intérêt pour moi, s'il m'eût laissé l'espoir de vous être utile.

Examinez, je vous prie, combien il se trouve parmi nous de savans philosophes, d'éloquens orateurs, de mathématiciens instruits, ou d'habiles artistes, depuis qu'on a commencé à vous donner de si mauvais conseils. Tous les Grecs instruits, qui dispersés çà et là par les malheurs de notre patrie, jettent quelque éclat par leur savoir, ne sont-ils pas du nombre de ceux qui existaient avant que l'on eût publié de pareilles improvisations ; ne se sont-ils pas formés par l'étude de la grammaire, de la poésie, de la logique de nos ancêtres, et des préceptes de la rhétorique qu'ils nous ont laissée ? Mais tournez vos yeux vers les adeptes de ce malheureux système, et demandez-leur, où sont les écrits qu'a produits leur génie ? Et cependant vous n'ignorez pas qu'il en est parmi eux qui sont restés dans l'Europe civilisée, les uns dix ans, les autres plus ou moins, pour s'instruire dans la connaissance du droit, de la médecine, de la littérature, ou des autres sciences ? Ne devraient-ils pas les faire servir à l'ins-

μὴ ἐκ πείρας ἔγνων, ἡλίκη ἡ ἐκ τοιούτων ὑμῖν ἐπιπολαίων συμβουλιῶν βλάβη, οὐκ ἂν μὰ Δί᾿ ἐς τόδε κατέστην τοὐγχείρημα, ὥστε τὰ ἀκατασκεύαστα ταῦτ᾿ ἀνασκευάζειν Σχέδια· καὶ εἴπερ οἱ σοφοὶ Ἑλληνισταὶ τῆς Εὐρώπης ἐγίνωσκον ἐπ᾿ ἀκριβὲς τὴν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ἤδη λαλουμένην γλῶσσαν, καὶ τὸν ταῦτα γράψαντα κατέγνων ἂν ἀμαθίας, κἀμὲ αὐτὸν σμικροπρεπείας, ὡς ἀσχοληθέντα περὶ τὰ οὐδενὸς λόγου ἄξια. διὰ δὲ τὴν ὑμετέραν ὠφέλειαν καὶ τοῦτον, καὶ εὐτελέστατον ἂν ὑπέδυν ἄλλον ἀγῶνα.

Σκέψασθε πρὸς Θεοῦ· πόσοι σοφοὶ, πόσοι ἐλλόγιμοι, πόσοι μαθηματικοὶ, καὶ ἄλλοι, ἵνα μὴ διατρίβω καθ᾿ ἕκαστον λέγων, ἄλλων μαθήσεων καὶ ἐπιστημῶν ἐγκρατεῖς, ἄνδρες τοῦ γένους ἡμῶν προέκυψαν, ἀφ᾿ οὗ αἱ τοιαῦται ἐπιβλαβεῖς συμβουλαὶ πεφήνασιν; ὅσοι δὲ καὶ σώζονται, ὧδε κἀκεῖσε διεσπαρμένοι, καὶ ὑπολάμποντες μαθήσει καὶ σοφίᾳ, οὐχὶ, πρὶν ἢ φανῆναι τὰ Σχέδια ταῦτα, ὑπῆρξαν, μαθόντες μὲν τὴν πάτριον ἡμῶν Γραμματικὴν, καὶ ποιητικὴν, διδαχθέντες δὲ τὴν Λογικὴν, ἐγγυμνασθέντες δ᾿ ἐν τῇ τέχνῃ τῶν λόγων τῆς παλαιᾶς ἡμῶν ῥητορικῆς, ἣν ὁ δαιμόνιος Ἑρμογένης ἡμῖν κατέλιπε; καίτοι τινὲς αὐτῶν διέτριψαν καὶ διατρίβουσιν, οἱ μὲν δέκα, οἱ δὲ καὶ πλείω ἢ ἐλάττον᾿ ἔτη ἐν τῇ σοφῇ Εὐρώπῃ, διδασκόμενοι οἱ μὲν τὴν νομικὴν, οἱ δὲ τὴν ἰατρικὴν, ἄλλοι δὲ τὴν φιλολογίαν, καὶ ἕτεροι ἄλλην τινὰ ἐπιστήμην, ἢ τέχνην· ἀλλὰ ποῦ τὰ συγγράμματα, ποῦ τὰ ὑπομνήματα τὰ ἐκ τῆς παιδείας αὐτῶν

παραχθέντα; Καὶ ταῦτα λέγων οὐχ ὑμῖν τοῖς καλοῖς κἀγαθοῖς νέοις μέμφομαι· πολλοῦ γε καὶ δεῖ· οἶδα γὰρ τοὺς Ἕλληνας καὶ ἀγχίνοας καὶ νοήμονας ὄντας, καὶ δυναμένους πάντοτε, ἀπ' ὀλίγων ἀρχῶν ὁρμηθέντας, πλεῖστα παράγειν καὶ ἐπινοεῖν. ἀγανακτῶ δὲ μᾶλλον ἐπὶ τοῖς ὑμᾶς ἐξαπατήσασι, καὶ ὁσημέραι ἀπατῶσιν· οἵπερ αὐτοί τε μὴ δυνάμενοι, ὅπως δεῖ, καὶ ὅθεν δεῖ ἄρχεσθαι γράφειν, καὶ ὑμᾶς βούλονται ἀμαθεστέρους αὐτῶν εἶναι· ἢ φήσειεν ἄν τις συγγράμματα, μεταφράσεις τινὰς ἀθλίας, ἢ προλεγόμενά τινα ἄμουσα, καὶ ταῦτα γαλλικίζοντα, ἢ γερμανίζοντα, καὶ μηδὲν Ἑλληνικὸν ἰδίωμα ἔχοντα τὸ παράπαν; τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι οὐδὲ τάξιν ἐπιχειρημάτων, οὔτε διάθεσιν ἐννοιῶν, οὔτ' ἀλληλουχίαν ἰδεῶν, ἢ συνάφειαν νοημάτων δύναταί τις ἐν τούτοις εὑρεῖν; ποῦ γὰρ πρότασιν, ἢ κατασκευὴν, ἢ παράδειγμα, ἢ ἐνθύμημα καὶ ἐπενθύμημα γνοίη τις ἂν ἐν τούτοις τοῖς ἀληθῶς παρασήμοις κέντροσιν.....; Εἶτα, τοιούτοις παραμορφώμασι, παραδείγματι τοῦ καθ' Ἕλληνας χαρακτῆρος τοῦ λόγου χρήσεσθε ὑμεῖς, ἀπόγονοι ὄντες Ἑλλήνων; καὶ οὐ μιμήσεσθε τὸν ἀφελέστατον Ξενοφῶντα, καὶ τὸν γλαφυρώτατον Πλάτωνα, καὶ τὴν τοῦ Δημοσθένους εὐγλωττίαν.

Ναὶ φιλόμουσοι καὶ Ἕλληνες νέοι· τούτους μιμούμενοι γράφοντες, καὶ τῶν κανόνων τῆς πατρίου ἡμῶν Γραμματικῆς ἀντεχόμενοι, καὶ ἄξιοι τῶν προγόνων ἡμῶν ἔσεσθε ἀπόγονοι, καὶ γράφειν, ὡς δεῖ, μαθήσεσθε, καὶ τὰ ὑφ' ὑμῶν γραφόμενα, λόγου ἄξια ἔσονται, εἰδότες, ὅτι ἡ λαλουμένη γλῶσσα διάφορος ἦν ἀείποτε τῆς γραφο-

truction de leurs compatriotes? Ce n'est point pour blâmer la jeunesse grecque que je me suis permis d'avancer ces mots; loin de moi cette pensée! je n'ignore pas que les Grecs ont de l'esprit, et même du génie, et qu'ils peuvent dans tous les temps, en partant d'un principe, en embrasser toutes les conséquences, et trouver de nouvelles vérités; mais je m'indigne justement contre ceux qui les ont trompés, qui ne cessent de les tromper encore, et qui, ne sachant eux-mêmes par où il faut commencer, ni comment il faut écrire, voudraient vous voir partager leur ignorance. Accordera-t-on en effet le titre d'ouvrages à quelques misérables traductions, où à quelques prolégomènes pleins de gallicismes, et de germanismes, et dont le style n'a rien de grec? Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on n'y trouve ni ordre dans les argumens, ni disposition dans les pensées, ni enchaînement dans les idées, ni continuité dans le sens; on ne voit dans ces morceaux bizarrement cousus, ni *propositions*, ni *preuves*, ni *exemples*, ni *enthymêmes*, ni, etc. Hé bien, prendriez-vous pour modèles de votre langue grecque de tels écrits, vous, descendans de si savans ayeux? et n'imiterez-vous pas plutôt la naïveté de Xénophon, l'élégance de Platon, et l'éloquence de Démosthène?

O jeunes Hellènes! en étudiant les écrits de ces grands hommes, et en suivant les règles de grammaire qu'ils nous ont laissées, vous mériterez le titre de leurs descendans; vous parviendrez à vous former un style qui ne sera pas indigne de ce nom, et vos ouvrages obtiendront le suffrage des gens éclairés. Vous savez qu'en Grèce la langue écrite a toujours été différente de la langue parlée; j'en

ai donné la preuve dans ma Calliope. Mais hélas! *si*, dans vos écrits, vous prenez l'ignorance pour guide, vous n'écrirez rien de bon, ni de correct; ou pour mieux dire, vous ne pourrez rien écrire; ceux même qui vous conduisent à ces erreurs vous en offrent la preuve, ils n'ont rien écrit, et ils n'écriront jamais; en effet, se contenteraient-ils du rôle modeste d'éditeur, s'ils savaient exposer leurs idées? Ne pouvant rien produire par eux-mêmes, ils cherchent à puiser quelque honneur dans les œuvres de nos ancêtres, dont ils s'efforcent de détruire la langue. Quelle grammaire leur devons-nous, à ceux qui accablent d'outrages nos anciens grammairiens? Quelle logique, ou quel autre ouvrage utile ont-ils composé? Mais quoi! les uns entassant sans ordre les idées qu'ils empruntent à des philosophes allemands, n'offrent qu'un manteau, semblable à celui de Ménippe, et s'en font un titre au nom de *philosophe*; les autres, dans les éditions des auteurs grecs, guidés par les notes qu'ils traduisent de Reisk et de Schneider, sans pouvoir éclaircir les phrases difficiles, veulent passer pour *les bienfaiteurs de la nation grecque*. Et tandis que d'un côté ils aspirent à des titres pompeux, et considèrent comme usurpateurs les écrivains qui en ont acquis de réels, de l'autre ils lancent des injures contre ceux qui portent le titre de *prince*, ou celui de *baron*. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en méprisant la langue écrite, et la langue parlée, pour la remplacer par une autre qu'ils s'imaginent devoir créer, en vous disant: *écrivez d'après votre inspiration*; si vous ne les imitez pas, et si, dans vos écrits, vous suivez les règles de notre grammaire, et le véritable

μένης ἐν τῇ Ἑλλάδι, ὡς ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς ἐμῆς Καλλιόπης εἴρηκα· ἐὰν δὲ τὴν ἀμάθειαν ὁδηγὸν ἐπὶ τὸ γράφειν προσλάβητε, οὐδέν τι τῶν καλῶν, ἢ τῶν ὀρθῶν γράψετε· μᾶλλον δὲ, οὐδὲ δυνήσεσθέ τι γράψαι. Παράδειγμα δὲ τοῦ λόγου, ὅτι οὐδ' αὐτοὶ οἱ ἐπὶ τὴν ἀμάθειαν ὑμᾶς ὁδηγοῦντες, ἔγραψάν τι, ἢ καὶ γράψουσιν· οὐ γὰρ ἂν ἐγίνοντο ἐκδόται συγγραφέων, εἴπερ εἶχον αὐτοὶ συγγράφειν· οὐκ ἔχοντες δὲ, δι' ἐκείνους τιμᾶσθαι βούλονται, ὧν τὴν γλῶσσαν καταργῶσι· ποίαν οὖν Γραμματικὴν οἱ κατὰ τῶν Ἑλλήνων γραμματικῶν τὰ ἐξ ἁμάξης λέγοντες, ἢ Λογικὴν, ἢ ἄλλο τι σύνταγμα λόγου ἄξιον, οὗτοι συνετάξαντο; ἀλλὰ τί; οἱ μὲν τὰς τῶν σοφῶν Γερμανῶν ἰδέας ἀτάκτως συῤῥάπτοντες εἰς ἓν τριβώνιον ὅμοιον τῷ τοῦ κυνικοῦ Μενίππου, φιλόσοφοι ἀξιοῦσι λέγεσθαι. οἱ δὲ Ἕλληνας ἐκδίδοντες συγγραφεῖς, ὁδηγούμενοι ἐκ τῶν τοῦ Σνεϊδέρου, καὶ Ῥεϊσκίου, καὶ ἄλλων σημειώσεων, καὶ ταύτας μεταφράσαντες, μὴ δυνάμενοι δηλονότι παρ' ἑαυτῶν τι εἰσενεγκεῖν, εὐεργέται τοῦ γένους καὶ σοφώτατοι μετὰ κόμπου ἐθέλουσι καλεῖσθαι μὲν αὐτοὶ, ἐκφαυλίζουσι δὲ τὰ, ὁ Πρίγκιψ, ἢ ὁ Βαρῶνος ἐπίθετα, καὶ καταβοῶσι κατὰ τῶν ἀξίως κληθέντων Ἑλλήνων φιλοσόφων, ἀφαιρεῖσθαι τῆς ἐπωνυμίας ταύτης οἰόμενοι, ὡς αὐτοῖς καὶ οὐκ ἄλλοις τισὶν ἁρμοζούσης· τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι καὶ τῆς γραφομένης καὶ λαλουμένης Ἑλληνικῆς γλώσσης ὀλιγωροῦντες, καὶ νέαν γλῶσσαν σχηματίσαι ἐπιχειρήσαντες, καὶ λέγοντες ὑμῖν τοῖς νέοις τὸ, γράφετε, καθὼς ἐξεύρετε, αὐτίκ' αὐτῶν ὑμῶν κατεπανίστανται

βλάψοντες, μὴ αὐτοὺς μὲν μιμουμένων, γραμματικώτερον δὲ τὸν λόγον καὶ Ἑλληνικώτερον διαμορφούντων.

Εἰ μὲν τοίνυν τοιοῦτοι ἄνδρες πατέρες γλώσσης γενέσθαι δύνανται, ὑμεῖς κριταὶ γίνεσθε, ἀναγνώσαντες τάς τ' ἐκδόσεις αὐτῶν, καὶ ἐπιστήσαντες, ὡς δεῖ, τοῖς περὶ τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης ὑπ' αὐτῶν ῥηθεῖσιν. ἐγὼ δὲ τοσαῦτα εἰπὼν, εἰς τὴν ἐξέτασιν τῶν Σχεδίων χωρῶ, τοῦτο μόνον ὑμῶν δεηθεὶς, ἵνα μετὰ προσοχῆς ἀναγνώσητε τὰ ῥηθησόμενα, καὶ μὴ νομίσητε δι' ἰδίαν τινὰ ἔχθραν, ἢ πάθος, τὰ σχέδια ταῦτ' ἀνασκευάσαι ἐπεχείρησα, καὶ ἀποκαταστῆσαι τὴν πάτριον ἡμῶν Γραμματικὴν τοσοῦτον λαμπροτέραν, ὅσον οἱ ταύτης διῶκται ἀμαυρῶσαι ὅλαις δυνάμεσιν ἠγωνίσθησαν. ἀλλὰ διὰ τὴν ὑμετέραν ὠφέλειαν, ὑπὸ μάρτυσιν, οὐ μόνον τοῖς ἐλλογίμοις τοῦ γένους ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ αὐτοῖς τοῖς σοφοῖς τῶν ἄλλων ἐθνῶν· εἰδέγε πάθος εἴποιτε τὸ πρὸς τὴν ἀμάθειαν μῖσος, ὁμολογοίην ἂν καὶ αὐτὸς, τὰ μέγιστα πάσχων, ὁρῶν ὑμᾶς ὑπαγομένους εἰς τὴν ἀμάθειαν. Εἰδέπου ὁ λόγος ἐπὶ τὸ σφοδρότερον ἐξενήνεκται, καὶ θυμοειδέστερον, οὐκ ἐγὼ τούτου οὐδαμῶς αἴτιος, ἀλλ' οἱ κατηγοροῦντες Περιπατητικῶν, Στωϊκῶν, Ἀπολλωνίου, Εὐσταθίου, Θεοδώρου Γαζῆ, Λασκάρεως, Τζέτζων, Συγγέλλου, ἄλλων πολλῶν ἐπὶ παιδείᾳ λαμψάντων Ἑλλήνων, οὐ μόνον παλαιῶν, ἀλλὰ καὶ νεωτέρων, οἷον Δανιὴλ Πατμίου, Νεοφύτου Πελοποννησίου, Ἀθανασίου Παρίου, καὶ ἄλλων· ἀλλ' οὐδ' οἱ ἀοίδιμοι Εὐγένιός τε καὶ Θεοτόκης, ἀνεπίληπτοι τούτοις ἐφάνησαν. Ὁρῶν οὖν τοιούτους ἄνδρας ὀνειδιζομένους, καὶ τὰς γραμματικὰς αὐτῶν συντάξεις πυρὶ παραδιδομένας, αἵπερ ἐς δεῦρο τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν διέσωσαν, πῶς οὐκ ἄντις ἀγανακτήσειε, καὶ μὴ εἰς τὸ ἐλεγκτικώτερον τοῦ λόγου ἀέκων παρενεχθείη; ἢ πῶς οὐ δικαιότερον

style grec, ils vous accablent d'outrages, et ils cherchent même à vous nuire, sous tous les rapports.

Lisez leurs éditions, et examinez attentivement ce qu'ils ont dit sur notre langue, et vous jugerez vous-mêmes, si de pareils hommes sont capables d'en être les réformateurs. Après ce prélude j'entre dans l'examen de ces *improvisations*. En me lisant avec attention, n'allez pas croire que j'aie cédé à quelque sentiment d'animosité personnelle, lorsqu'il ne s'agissait pour moi que de rétablir les vrais principes de notre grammaire ancienne, et de la présenter sous un aspect d'autant plus favorable que ses ennemis se sont efforcés de la décréditer; c'est une vérité dont peuvent se convaincre tous mes lecteurs instruits, non-seulement dans la Grèce, mais encore chez les étrangers. Si vous trouvez en moi un sentiment profond, c'est plutôt celui de la haine que je porte à l'ignorance, dans la quelle il m'est si douloureux de vous voir entraînés. Peut-être quelques expressions vous paraîtront-elles sortir des bornes étroites de la modération; ce n'est pas moi qu'il en faut accuser, mais bien les détracteurs des péripatéticiens, des stoiciens, d'Apollonius, d'Eustathe, de Théodore Gazès, de Lascaris, de Tzetzès, de Synguelle, et de plusieurs aut.. grecs anciens, connus par leur savoir. Ce n'est pas tout, ils attaquent encore ceux qui ont vécu dans notre siècle, Daniél de Patmos, Néophyte du Péloponnèse, Athanase de Paros, et d'autres savans grammairiens; Eugène, et Théotoquis, ces hommes illustres qui ont répandu les sciences modernes dans toute la Grèce, n'ont pu échapper à leurs calomnies. Quand on voit ces savans hommes mal-

traités, et leurs grammaires, qui jusqu'à ce jour ont conservé la langue grecque, condamnées à être brûlées, comment rester dans l'indifférence et ne pas faire passer dans son langage l'indignation de son cœur? Ne serait-il pas juste de l'imputer aux adversaires plutôt qu'à moi, qui défends la cause de nos grands génies, et celle de la nation? Reprenons la question dès le commencement, et examinons d'abord leurs prolégomènes, puis leurs réflexions sur notre grammaire.

L'auteur a donné à la matière qu'il traite le titre de *Pensées improvisées*; le mot *αὐτοσχεδιάζειν*, *improviser* indique de vastes connaissances, quelque chose de grand, et une élévation d'esprit au-dessus du commun; nous l'appliquons aux hommes qui se distinguent des autres dans les conseils et dans les délibérations, et qui peuvent ouvrir sur-le-champ un avis, dont ils prévoient le résultat; c'est ainsi que Thucydide parle de Thémistocle, comme d'un orateur qui portait au plus haut point ce genre de talent; le mot dont il se sert pour le désigner, est employé ici dans la même acception; car il s'agit de former une langue grecque, chose difficile pour qui que ce soit. Cependant plus l'improvisateur est admirable, lorsqu'il atteint un but réel, plus il tombe dans le ridicule, lorsqu'il le manque; et les anciens orateurs tels que Périclès et Démosthènes, invités à parler en public, ne rougissaient point d'avouer *qu'ils n'étaient pas préparés*. Démosthène, il est vrai, a dit, par modestie, dans les Olynthiacques *qu'il serait possible à quelques orateurs d'improviser*, mais en ajoutant, *que c'était à la bonne étoile des Athéniens à les inspirer*. Dans le dis-

αὐτις μᾶλλον μέμψαιτο τοῖς κατηγοροῦσιν, ἤπερ τῷ ὑπὲρ ὅλου τοῦ γένους ἀπολογουμένῳ. Ἀλλ' ἀναλάβωμεν ἐξ ἀρχῆς τὸ πρᾶγμα, καὶ ἐξετάσωμεν πρῶτον μὲν τὰ οἷον προλεγόμενα, ἔπειτα τὰς περὶ τῆς γραμματικῆς συμβουλάς.

Ἐπιγράφονται οὖν αἱ συμβουλαὶ αὗται Αὐτοσχέδιοι Στοχασμοί· τὸ δὲ αὐτοσχεδιάζειν μεγαλειότητά τινα σημαίνει καὶ περιουσίαν γνώσεως, ὑπερηρμένης τῆς τῶν ἄλλων· ἐπ' ἀνθρώπων γὰρ λεγόμενον, ἀποφαινομένων τι, ἢ συμβουλευόντων, διαστέλλει τούτους τῶν ἄλλων, ὡς δυναμένους ἐκ τοῦ προχείρου γνώμην ἀποφήνασθαι, συμβαίνουσαν τοῖς πράγμασιν· οὕτω δ' ὁ Θουκυδίδης ἔφη περὶ τοῦ Θεμιστοκλέους, κράτιστος ἐγένετο αὐτοσχεδιάζειν· καὶ ἡ λέξις ἐκεῖθεν φαίνεται ἐπὶ τῆς αὐτῆς σημασίας εἰλημμένη· περὶ γὰρ σχηματισμοῦ νέας γλώσσης πρόκειται λέγειν, πράγματος οὐ σμικροῦ τοῖς γε ἄλλοις· ἀλλὰ μὴν, ὅσον ὁ αὐτοσχεδιάζων θαυμάζεται, τοῦ ἀληθοῦς σκοποῦ ἐπιτυγχάνων, τοσοῦτον καὶ ἀτευκτῶν ψέγεται· διὸ καὶ οἱ πάλαι θαυμαζόμενοι σύμβουλοι, οἷον Περικλῆς, καὶ Δημοσθένης, οὐκ ἥδοῦντο ἐπιλέγειν, εἰς τὸ βῆμα προσκαλούμενοι, ὁ μὲν ἀσύντακτος εἶναι, ὁ δὲ, οὐ συντετάχθαι· εἰ δ' ἐν τοῖς Ὀλυνθιακοῖς ἔφη τὸ, ἐνίοις ἐπελθεῖν ἐκ τοῦ παραχρῆμα λέγειν, ἀλλ' οὐχ ἑαυτῷ, τῇ τῶν Ἀθηναίων δὲ τύχῃ τὴν αἰτίαν ἀπένειμε· διὸ καὶ ἐν τῷ

κατὰ Μειδίου ὁ Δημοσθένης ὁμολογεῖ, ὅτι ἐσκεμμένος παρῆλθεν εἰς τὸ βῆμα, ὀρθῶς γε ποιήσας νὴ Δία· πρῶτον μὲν γάρ, τὸ αὐτοσχεδιάζειν οἰηματίαν ἐμφαίνει τὸν λέγοντα. δεύτερον δὲ, λέγων περὶ πραγμάτων ἤδη ἐγνωσμένων, εὐήθεις τοὺς ἀκροατὰς ὑποτίθησιν, ὡς δῆθεν μηδὲν εἰδότας περὶ ὧν συμβουλεύει. Τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι καὶ εἰς ἀταξίαν ἐννοιῶν πολλάκις, καὶ εἰς παρεκτροπὰς, καὶ πολυλογίας ἀφέλκει τὸν σύμβουλον. Εἴδέτις προσθείη καὶ ἅπερ ὁ Εὐστάθιος, Ἰλ. π, σελ. 1801, φησὶ περὶ τοῦ αὐτοσχεδιάζειν· τὸ, ἀσκέπτως καὶ ἀμελετήτως λαλεῖν εἶναι, ἢ γράφειν παρὰ τὸ ἀληθὲς, ἢ ἄλλως ἀκριβές· οὕτω γοῦν τις ἔγραψεν, ὡς αὐτοσχεδιάζουσιν οἱ τὴν Λαΐδα Κορινθίαν εἶναι ἱστοροῦντες. προσφυῶς ἂν εἴποι περὶ τῶν Σχεδίων ταῦτα εἰρῆσθαι. Τὸ δὲ θαυμαστὸν, ὅτι ἐπιγράψας τὰ δοκοῦντα αὐτῷ αὐτοσχεδίους Στοχασμοὺς, κατωτέρω φησίν, ὅτι ἐμελέτησε τὰς Γραμματικάς. Ἡ μὲν οὖν ἐπιγραφὴ τοιαύτη, ὡς ἐν συντόμῳ διαλαβεῖν.

Ὁ δὲ πατὴρ τῶν Σχεδίων τούτων, κατὰ μὲν τὸ φαινόμενον περὶ τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ παιδείας συμβουλεύει. τῆς δὲ προαιρέσεως αὐτοῦ τὸ σκοπιμώτατόν ἐστιν, ἡ κατάργησις τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης· ὑποτίθησι γὰρ τὸ Ἑλληνικὸν γένος, μὴ ἔχειν χαρακτῆρα λόγου, μήτε γραφομένου, μήτε λαλουμένου, ἐξ οὗ καὶ συνάγει τὸ ἀναγκαῖον τοῦ διαμορφῶσαι νέαν γλῶσσαν, καλουμένην Γραικικὴν, ἀλλ' οὐχὶ Ἑλληνικήν· οἴεται γὰρ, ὅτι οἱ Ἕλληνες ἐπαύσαντο Ἕλληνες ἤδη ὄντες· διὸ καὶ χρῆναι αὐ-

cours contre Midie, l'orateur avoue même qu'il s'était préparé avant de monter à la tribune; il avait raison: car improviser, c'est en quelque sorte manifester un peu d'orgueil, ou si l'on parle de choses déjà connues, c'est supposer les auditeurs dans une ignorance absolue du sujet, ce qui marque toujours une espèce de mépris. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'improvisateur tombe souvent dans un désordre d'idées, dans des digressions, et dans des répétitions insupportables. Que si l'on prend le mot improviser dans la même acception qu'Eustathe, lorsqu'il disait: « c'est parler sans réflexion et sans étude, ou écrire « sans aucun égard à la vérité pas plus qu'à l'exactitude; « un écrivain de ce genre ressemble à ces historiens im- « provisés, qui voulaient que Laïs fût originaire de Co- « rinthe »; dans cette acception, dis-je, l'auteur des improvisations est en droit de donner ce nom à ses pensées. Mais par une étrange contradiction, tout en donnant à ses pensées le titre *d'improvisations*, il nous dit plus bas qu'il a parcouru toutes les grammaires grecques, pour en recueillir les matériaux.

L'auteur semble avoir pour objet l'instruction de la jeunesse; mais, son véritable but est de détruire tout-à-fait la langue grecque; il suppose que les Grecs n'ont aucune langue formée ni pour écrire, ni pour parler; aussi se croit-il dans la nécessité d'organiser une langue nouvelle, et de la nommer *grecque*, et non pas *hellénique*, nom généralement connu chez nous; il croit que *les Hellènes* ont déjà cessé d'être *Hellènes*, et qu'ils désirent abandonner ce nom, pour recevoir celui de Grecs, que les nations étrangères leur donnent; il souffre à en-

tendre le nom *d'Hellènes*, blâme ceux de nous qui l'emploient, et le défend même aux petits enfans qui sont nouvellement arrivés de la Grèce: je fus vraiment étonné, lorsque j'entendis le fils de Canaris me demander : *pourquoi nous sommes des Grecs*, et non pas des Hellènes?

L'auteur propose en même temps ses *improvisations* comme le modèle, d'après lequel les Grecs doivent parler et écrire; ce qui m'a obligé, en examinant le sens de ses pensées, d'insister un peu sur la formation de la langue qu'il prétend créer, et de prouver, tout en prenant pour base de mes observations l'existence de la nation Hellènique, et la tradition conservée de la langue de nos ancêtres, de prouver, dis-je, que ce caractère de langage si difforme, et si étrange, n'a aucun rapport ni avec la langue grecque écrite, ni avec la langue parlée; et j'arrive à cette conclusion en examinant non les mots, mais ce qui caractérise l'idiotisme d'une langue. Je n'ai pas voulu m'occuper *de la disposition des idées* rhétoriquement parlant, parce qu'il m'aurait été difficile d'y trouver un enchaînement d'idées qui s'appliquât aux préceptes de la rhétorique; ce serait *filer des cordes avec du sable* selon le proverbe, et faire une occupation sérieuse de choses qui n'en valent pas la peine. Revenons à notre examen.

N. B. Les pages et les lignes de ces *improvisations* imprimées dans le Πρόδρομος de la Bibliothèque grecque, à Paris, 1805, sont marquées par les lettres de l'alphabet grec, et celles des *improvisations* imprimées isolément à Vienne, en Autriche, 1815, par des chiffres arabes.

τοὺς ἐάσαι τὸ ἀρχαῖον ὄνομα Ἕλληνες, καλεῖσθαι δὲ Γραικοὺς, ὥσπερ τὰ ἄλλα ἔθνη αὐτοὺς καλοῦσιν· εἶδε τοῦτο, καὶ τὴν γλῶσσαν αὐτῶν Γραικικὴν, ἀλλ' οὐχὶ Ἑλληνικὴν λέγεσθαι. Τοσοῦτον δὲ τὸ Ἕλλην ἀποστέφεται, ὥστε καὶ τὰ ἐκ τῆς Ἑλλάδος νεωστὶ ἐλθόντα εἰς Παρίσιον παιδία διδάσκουσιν οἱ περὶ αὐτὸν Γραικοὺς, ἀλλ' οὐχὶ Ἕλληνας καλεῖσθαι· καὶ ἐθαύμασ' ἀκούσας τοῦ παιδὸς τοῦ Κανάρεως ἐρωτῶντος, διὰ τί ἡμεῖς εἴμεσθε Γραικοὶ, καὶ ὄχι Ἕλληνες;

Ἐπεὶ δὲ τὰ Σχέδια ταῦτα προβάλλονται καὶ παράδειγμα πρὸς ὃ δεῖ λέγειν καὶ γράφειν, εὔλογόν μοι δοκεῖ οὐ μόνον τὸ πραγματικὸν, ἀλλὰ καὶ τὸ λεκτικὸν αὐτῶν ἐν μέρει ἐξετάσαι, καὶ ἀποδεῖξαι. ὁμολογουμένου δηλονότι ὄντος, ὡς πρὸς ἐμὲ, τοῦ καὶ τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος εἶναι, καὶ γλῶσσαν γραφομένην, τὴν ἀρχαίαν καὶ πάτριον· καὶ λαλουμένην, ἀρχαίαν καὶ πάτριον καὶ αὐτὴν· ἀποδεῖξαί φημι τὸ παράσημον καὶ ξένον χαρακτῆρα τοῦ λεκτικοῦ, ὃν περ, οὐδ' εἴτι γένοιτο, δυνατὸν ἂν εἴη παραβληθῆναι οὔτε πρὸς τὴν γραφομένην, οὔτε πρὸς τὴν λαλουμένην ἡμῶν γλῶσσαν· λέγω δὲ οὐχὶ ἡ λέξις, ἀλλ' ὁ χαρακτὴρ λόγου, βουλομένῳ ἰδεῖν περὶ αὐτῆς. Παραιτοῦμαι δὲ διαλαβεῖν περὶ Διαθέσεως τῶν ἐννοιῶν, διὰ τὸ μή τινι Ἑλληνικοῦ ποιᾷ λόγου ἰδέᾳ ταῦτα ὑποπίπτειν· ὅθεν καὶ πειρᾶσθαί τι περὶ αὐτῆς λέγειν, κλώθειν ἂν εἴη τὰ ἀσύγκλωστα, καὶ σπουδαιολογεῖν περὶ τὰ παιδιᾶς μάλιστα, οὐχὶ δὲ σπουδῆς ἄξια. Ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον.

Ἰστέον δ' ὅτι τῶν μὲν ἐν τῷ Προδρόμῳ τῆς ἐν Παρισίῳ τοῦ ͵αωε Ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης Σχεδίων ὁ ἀριθμὸς τῶν σελίδων καὶ τῶν στίχων δηλοῦται τοῖς γράμμασι, τῶν δὲ τῆς ἐν Βιέννῃ ἐκδόσεως τοῦ 1815 τοῖς ἀραβικοῖς χαρακτῆρσι.

ΣΕΛΙΔΙ ιά, στίχ· ά, ή, 61. 1. " Σᾶς ἐδίδαξεν ἱκανῶς ἡ
" προκήρυξις, ὅτι οἱ φιλογενέστατοι Ζωσιμάδαι ἐπεχεί-
" ρησαν τὴν ἔκδοσιν τῶν Ελληνικῶν ποιητῶν καὶ συγγρα-
" φέων."

Τὸ μὲν τῶν Ζωσιμάδων ἔργον μεγίστης δήπου φιλογενείας δεῖγμα καὶ τοσούτων ἐπαίνων αὐτοὺς ἀποκαθίστησιν ἀξίους, ὥστε δικαίως λέγοιεν τ' ἂν τῶν Ἑλλήνων εὐεργέται· καὶ ὅς τις τῶν ἐλλογίμων, στόμ' αὐτοῖς μὴ παραβάλλῃ, κωφὸς ἀνὴρ τῷ ὄντι ἐκεῖνος. ἀλλὰ φεῦ· ὅσον αὐτοὶ πρόθυμοι πρὸς εὐεργεσίαν ἐφάνησαν, τοσοῦτον τὸ φιλοκερδὲς καὶ τὴν αὐτῶν προθυμίαν 'συνέστειλε, καὶ τῇ τοῖς Ἕλλησιν ἐσομένῃ ὠφελείᾳ ἀντέκρουσεν. · οὐ γὰρ οἱ πτωχοὶ καὶ φιλομαθεῖς τῶν μαθητῶν ἔλαβον τὴν τοῖς τῶν Ζωσιμάδων χρήμασιν ἐκδοθεῖσαν ἐν Παρισίῳ βιβλιοθήκην. οἱ δὲ πλούσιοι ταύτην ἁδροτάτῃ τιμῇ ἠγόρασαν, καὶ εἰς ἀμαθίαν ἐξέκλιναν· ἐδιδάχθησαν γάρ, ὅτι ἄνευ μαθήσεως, καὶ αὐτοσχεδίως δυνατὸν ἦν αὐτοῖς γενέσθαι φιλόσοφοι.

ςιχ· δ', ή 4. " Ἐξαιρέτως δὲ τῶν εἰς ὅσους ἡ τύχη δὲν
" ἔδωκεν ἀνάλογα μέσα μὲ τὸν ἔρωτα τῆς παιδείας."
" Ἀνάλογα μέσα μὲ τὸν ἔρωτα,"

Ξένου ἰδιώματος ἡ φράσις· τὸ γὰρ ἀνάλογον τῶν κατὰ σχέσιν ὄν, ἀπῄτει τὴν πρὸς, ἢ τὴν εἰς, ἢ Δοτικὴν, ἢ καὶ γενικήν· οἷον, ἀνάλογα πρὸς τὸν ἔρωτα· ἀλλ' οὐδὲ Γαλλιστὶ λέγεται ὀρθῶς analogue avec l'amour, ἀλλὰ analogue à l'amour. Τὸ δέγε οὐσιαστικὸν analogie συντάσσεται κατ' αὐτοὺς τῇ avec μετὰ· ὡς, il y a de l'analogie avec cela: ὅπερ δεῖ ἑρμηνεύειν ἑλληνιστί, ἀνάλογόν ἐστι πρὸς τοῦτο, ἀλλ' οὐχὶ μὲ τοῦτο· καὶ θαυμάζω, ὅτι βουλόμενος Γραικικήν τινα γλῶσσαν διαμορφῶσαι κατὰ τὴν Γαλλικὴν, παρεκτρέπεται καὶ τοῦ Γαλλικοῦ ἰδιώματος· ἐχρῆν δὲ καὶ τὴν πρόθεσιν μετὰ, γρά-

Page 15, ligne 2, ou 16. « Le prospectus vous a suffi-
« samment avertis que les très-généreux Zocimadès ont
« entrepris l'édition des écrivains et des poètes grecs. »

L'entreprise des Zocimadès montre sans doute une grande générosité, et les rend dignes de tant d'éloges, qu'à juste titre on peut les nommer les bienfaiteurs des Grecs; *et celui qui balance à admirer leurs sacrifices est un homme insensé.* Mais plus ils ont manifesté de zèle et de bienfaisance, plus l'intérêt, qui est venu s'associer à cette opération, a mis d'obstacles à leurs intentions et aux avantages que les Grecs pouvaient en retirer; *les pauvres élèves*, malgré leur amour pour les sciences, n'ont pas reçu les ouvrages imprimés aux frais des Zocimadès; les riches les ont achetés à prix d'or; ils ont appris à aimer l'ignorance, et à croire que l'on pouvait devenir savant sans étude et sans direction.

Ligne 3, ou 4. « Principalement pour l'avantage de
« ceux auxquels la fortune n'a pas donné des moyens
« analogues *avec* le désir de s'instruire. »

« *Moyens* analogues avec le désir, » locution étrangère et vicieuse: le mot *analogue*, exprimant un rapport, exige les prépositions πρὸς, εἰς; un datif, ou enfin un génitif, ἀνάλογον πρὸς τὸν ἔρωτα, etc.; même en français on ne dit pas *analogue avec le désir*, mais *au désir*; *avec* est usité pour le substantif: *il y a de l'analogie avec cela*; ce qu'on doit rendre en grec par ἀνάλογον ἔχει πρὸς τοῦτο, et non pas μὲ τοῦτο. Il est étonnant qu'ayant pris pour base le français, en formant une langue grecque, l'auteur s'écarte même du gallicisme; encore devait-il pour μετὰ écrire μετ plus correctement, comme

nous l'avons dit dans notre Orthophonie, page 525 et non pas μέ.

Ligne ε', ou 5. « Parmi les obstacles qui *ont retardé* « jusqu'à présent la renaissance de la Grèce, il faut « compter aussi le manque de livres. »

Nouvelle dérivation dans *ἀργοπορίζω*, pour l'inusité ἀργοπορῶ, auquel les ignorans ne donnent pas de régime direct, et le construisent avec le subjonctif : *ἀργοπορῶ ἵνα ἔλθω*, tandis que les hommes instruits font suivre les verbes en ιζω, qui marquent le temps, d'un infinitif : *χρονίζω ἐλθεῖν*, *je suis venu tard*, ou d'une préposition : *ἀπαυθημερίζω ἐπὶ τὸ στρατόπεδον*, *je retourne le même jour dans le camp*, et personne ne dit *ἀργοπορῶ*, ou *ἀργοπορίζω τὸ πρᾶγμα*, *retarder l'affaire* ; en français, cependant, on dit : *retarder son départ*, ce qu'on devrait rendre en grec par *ἀναβάλλει τὴν ἀποχώρησιν αὐτοῦ*, et non par *ἀργοπορεῖν*.

Ligne ζ', ou 7. « Puisqu'il tenait les pauvres élèves « qui étudiaient la langue grecque, dans une grande « ignorance des livres grecs. »

« Tenir dans l'ignorance de quelque chose » n'est point grec ; en français on dit bien *tenir les esprits en admiration*, mais non en grec ; le verbe *σπουδάζω étudier* n'est point transitif, il demande une préposition ou un infinitif : *σπουδάζω πρός τινας*, ou *σπούδασον ἐλθεῖν* ; ce verbe indique une personne qui se hâte, qui s'empresse, qui s'occupe de quelque chose. Observez qu'ayant avancé la proposition : « Parmi les obstacles qui jusqu'à présent ont re- « tardé la renaissance de la Grèce, était aussi le manque « de livres » ; il y ajoute deux raisons pour la développer, dans une phrase disjonctive ; savoir : « Le manque de

φειν ὀρθότερον μετ', οὐχὶ μὲ, ὥσπερ καὶ ἐν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ μου εἶπον.

Στιχ. ς', ἢ 5. " Ἀφ' ὅσα ἕως τώρα ἠργοπόριζον τῆς
" Ἑλλάδος τὴν ἀναγέννησιν ἦτο καὶ ἡ ἔλλειψις τῶν βι-
" βλίων."

Νεοφανὴς παραγωγὴ τὸ, ἀργοπορίζω, ἀντὶ τοῦ συνήθους ἀργοπορῶ, ὅπερ οἱ μὲν χυδαῖοι οὐ μεταβατικῶς, ἀλλ' ὑποτακτικῇ συντάσσουσιν· οἷον, ἀργοπορῶ ἵνα ἔλθω. οἱ δὲ πεπαιδευμένοι τὰ εἰς ιζω, χρονικὴν ἔννοιαν δηλοῦντα, ἤτοι Ἀπαρεμφάτῳ συντάττουσιν· ὡς τὸ, χρονίζω ἐλθεῖν, ἢ προθετοπτώτως· ὡς, ἀπαυθημερίζω ἐπὶ τὸ στρατόπεδον· οὐδεὶς δὲ λέγει ἀργοπορῶ, ἢ ἀργοπορίζω τὸ πρᾶγμα· ἡμέντοι Γάλλοι λέγουσι retarder son départ, ὃ δεῖ μεταφέρειν εἰς τὸ, ἀναβάλλει τὴν ἀποχώρησιν αὐτοῦ, οὐχὶ δ' εἰς τὸ, ἀργοπορεῖ.

Στιχ. ζ', ἢ 7. " Ἐπειδὴ ἐκράτει τοὺς σπουδάζοντας
" τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν πτωχοὺς μαθητὰς εἰς πολλὴν
" τῶν Ἑλληνικῶν βιβλίων ἄγνοιαν."

Ξένου ἰδιώματος ἡ φράσις, κρατῶ τινα εἰς ἄγνοιαν τινός. Λέγουσι δὲ οἱ Γάλλοι tenir les esprits en admiration, en ignorance. Ἀλλὰ καὶ τὸ σπουδάζω, οὐ συντάσσεται μεταβατικῶς, ἀλλὰ προθετοπτώτως· ὡς τὸ, σπουδάζω πρός τινας, καὶ ἀπαρεμφατικῶς· ὥστε, σπούδασον ἐλθεῖν· σημαίνει γὰρ τὸν ἐν σπουδῇ ὄντα, τὸν σπουδαίως ἔχοντα πρός τι, περί τι, ἀμεταβάτως. Ἰστέον δ' ὅτι προθεὶς τὴν φράσιν·

" ἀφ' ὅσα ἕως τώρα ἠργοπόριζαν τὴν ἀναγέννησιν τῆς
" Ἑλλάδος ἦτο καὶ ἡ ἔλλειψις τῶν βιβλίων,"

Διπλῆν ἐπέφερε τὴν αἰτίαν κατὰ διάζευξιν· ὃ δὲ βούλεται λέγειν, τοιοῦτόν ἐστιν·

“ Ἡ ἔλλειψις τῶν βιβλίων ἐκώλυε τὴν Ἑλλάδα προ-
“ οδεύειν ἐπὶ τὰ καλά· οἱ γὰρ πτωχοὶ μαθηταὶ, ἤδὶ οὐκ
“ ἐγίνωσκον τοὺς Ἕλληνας συγγραφεῖς, ἢ κατηναγκά-
“ ζοντο ἀντιγράφειν τινὰς αὐτῶν, πολλάκις τυπωθέντων,
“ καὶ ἐγνωσμένων κοινῇ πᾶσι τοῖς ἀλλογενέσιν.”

Ἀλλ' οὔτε ἡ διττὴ αὕτη αἰτία καλλῶς ἐπάγεται, οὔτε τὰ τῆς διαζεύξεως ἔρρωται· καὶ ἡ ἔλλειψις τῶν βιβλίων οὐκ ἐπιφέρει τὴν ἄγνοιαν αὐτῶν· δυνατὸν γὰρ ἐλλείπειν, καὶ γνωστὰ εἶναι τὰ βίβλια. ἐπιφέρει μέντοι αὐτῶν τὴν τινῶν ἀντιγραφήν. Μεγάλως δὲ ταράττει τὴν ἔννοιαν καὶ τὸ, πτωχοὺς, παρεντεθέν· πρῶτον μὲν γὰρ ἐμφαίνει, ὅτι ἡ Ἑλλὰς ἐπὶ τὰ καλὰ προκόψει διὰ τοὺς πτωχοὺς μαθητὰς, τοὺς ἐστερημένους δηλονότι βιβλίων, οὐχὶ διὰ τοὺς πλουσίους, τοὺς δυναμένους ταῦτα κτᾶσθαι. ἔπειτα δίδωσιν ὑπονοεῖν, ὅτι οἱ πλούσιοι μαθηταὶ ἐγίνωσκον τοὺς συγγραφεῖς, καὶ μὴ ὄντες ἐστερημένοι τούτων, οὐκ ἤθελον τὴν Ἑλλάδα εὐτυχεῖν.

Στχ· ιϛ', ἡ 10. « Τὰ ὁποῖα ἐτυπώθησαν πολλάκις, καὶ « εἶναι κοινότατα μεταξὺ τῶν ἀλλογενῶν Εὐρωπαίων. »

Λέγεται μὲν Γαλλιστὶ les livres sont très communs parmi les nations étrangères. Ἑλληνιστὶ δὲ τὸ κοινὸν, οὐ μεταξύ τινων ἐστὶ κοινὸν, ἀλλὰ πρός τινας, τισὶ, καὶ κτητικῶς ἔσθ' ὅτε ὡς, κοινὰ τούτων.

Στιχ· ιη', ἡ 15. « Ἔκβαινον ὀλίγοι τινὲς πλουτι-
« σμένοι μὲ μετρίαν εἴδησιν τῆς γλώσσης. »

Καὶ νὴ Δία, ἡ μετρία εἴδησις τῆς γλώσσης κάλλιον χειραγωγεῖ τὸν νέον εἰς τὴν φιλοσοφίαν, ἢ ἡ παντελὴς αὐτῆς ἄγνοια, καὶ ὁλικὴ περιφρόνησις. δηλοῦσι δέ μοι τὸ λεγόμενον, ὅσοι τῇ καινοτομίᾳ ταύτῃ ἠκολούθησαν, οἵπερ θέλοντες φα-

« livres empêchait la Grèce de faire des progrès, puis-
« que les pauvres élèves ne connaissaient pas les auteurs
« grecs, ou qu'ils étaient obligés d'en recopier quelques-
« uns, imprimés souvent, et très-connus dans l'Europe
« éclairée. » Or, ces raisons manquent de solidité, et la phrase disjonctive n'est point exacte; car le manque de quelques ouvrages n'empêche pas d'en avoir la connaissance; je suis privé de plusieurs auteurs, et cependant je les connais. Les mots « élèves pauvres » intercalés mal à propos, mettent beaucoup d'incertitude dans le sens de la phrase : 1°. ils laissent croire que la Grèce ne doit attendre ses progrès que de la classe pauvre qui est privée de livres, et nullement des élèves riches qui peuvent en acheter; 2° il suppose que les élèves riches connaissaient déjà les écrivains grecs, et que n'en étant pas privés eux-mêmes, ils ne désiraient point le bonheur de la Grèce.

Ligne ιε', ou 10. « Qui ont été souvent imprimés,
» et qui sont très-communs parmi les nations étrangères
» de l'Europe. »

En français on dit bien : « les livres sont très-com-
« muns parmi les nations étrangères »; mais cette locution n'est pas grecque; l'adjectif κοινὸν, *commun*, demande πρὸς, le datif, ou le génitif, comme κοινὰ πρὸς τούτους, κοινὰ τούταις, ou κοινὰ τούτων.

Ligne ιη', ou 15. « Et c'était un miracle, si d'un grand
« nombre d'élèves, il en sortait quelques-uns enrichis
« *avec* une médiocre connaissance de la langue. »

Une médiocre connaissance de la langue conduit bien les jeunes gens aux sciences et aux arts, mais le mépris de leur langue les jette tout-à-fait dans l'ignorance;

témoins, tous ceux qui ont suivi ce système ridicule : sans avoir appris leur langue, sans avoir acquis aucune instruction, ils se proclament philosophes ; mais dès qu'ils ouvrent la bouche ou qu'ils prennent la plume, ils trahissent leur ignorance. Je ne sais dans quelle langue on dit, πλουτισμένοι μὲ μετρίαν εἴδησιν ; en français on ne dit pas *enrichir avec quelques connaissances*. Πλουτίζω signifie *enrichir quelqu'un*, πλουτίζομαι, dans la voix passive, demande non μετὰ, mais πρὸς, παρὰ, ou ὑπὸ ; ou bien, quand on voudrait considérer πλούσιος, *riche*, duquel dérive πλουτίζω, comme *adjectif indéterminé*, selon la grammaire grecque, la préposition μετὰ ne conviendrait pas mieux ; car avec le génitif elle signifie *ensemble* : μετ' αὐτοῦ, *avec lui* ; et avec l'accusatif *après* : μετ' αὐτὸν, *après lui*. Ainsi je ne conçois pas qu'on puisse dire πλουτισμένοι μὲ, *enrichis avec*. On me répondra peut-être que ce sont là des *improvisations*, où il ne faut pas chercher une exactitude grammaticale : à la bonne heure ; mais puisque les mots sont grecs, j'ai le droit de leur demander quelles règles ont présidé à leur construction ; les Hellènes, même les plus ignorans, ne diraient pas πλουτισμένοι μὲ. Enfin πλούσιος, *riche*, peut-il aller avec μέτριος, *médiocre* ? c'est ce que je laisse à l'examen de mes lecteurs. Πλούσιος dérive de πλέον οὐσίας, *plus de biens* ; tandis que μέτριος se dit *d'une fortune médiocre*.

Page 16', ligne α', ou 16. « Une école sans livres est « la même chose que la boutique d'un ouvrier, dépour- « vue d'instrumens nécessaires à son métier. »

Serait-ce une sentence, une conséquence, un exemple,

νῆναι φιλόσοφοι αὐτοσχέδιοι, μὴ μαθόντες τὴν πάτριον αὐτῶν γλῶσσαν, ἐλέγχονται ἀμαθέστατοι, καὶ λέγοντες, καὶ γράφοντες. Οὐκ οἶδα δὲ, ὅπως λέγεται τὸ " πλουτι-" σμένοι μὲ μετρίαν εἴδησιν" Γαλλικὸν γὰρ οὐκ ἔστι τὸ enrichir avec quelque chose· εἰδὲ τὸ, πλουτίζω ἕτερον, μεταβατικὸν, τὸ πλουτίζομαι εἴη ἂν παθητικὸν, καὶ ἀπαιτοῦν ἄλλην πρόθεσιν· τὸ δὲ πλουτίζω δύναται τὸ, ποιῶ τινα πλούσιον· τὸ δὲ πλούσιος τῶν ἀπροσδιορίστων πως ὂν, οὐ δύναται εἶναι μετά τινος πράγματος πλούσιος· ἡδὲ πρόθεσις μετ', κατὰ τοὺς χυδαίους, καὶ αἰτιατιακῇ, σημαίνει τὸ, ὁμοῦ· οἷον, ἔρχομαι μετ' αὐτὸν, ἀντὶ τοῦ, μετ' αὐτοῦ· πῶς οὖν λέγεται τὸ " πλουτισμένοι μὲ μετρίαν εἴδησιν "; αὐτοσχεδίως φαίη τις ἂν, καὶ οὐ δεῖ ζητεῖν τὸ, ὅπως· ναίχι, ἀλλὰ τῶν λέξεων Ἑλληνικῶν οὐσῶν, ζητῶ, ὅπως ἑκάστη τούτων λέγεται· οὐδεὶς γὰρ τῶν χυδαίων λέγει" πλουτισμένος εἰμὶ μὲ" εἰ δὲ τὸ πλούσιος ἐμφαῖνον τὸ, πλέον οὐσίας, συνάδει τῷ, μέτριον οὐσίας, ἄλλοι λεγόντων.

Σελ· ιϐ'· ςιχ· α', ἢ 16. " Σχολεῖον χωρὶς βιϐλία " εἶναι τὰ αὐτὸ καὶ τεχνίτου ἐργαστήριον, γυμνὸν ἀπὸ τὰ " ἀναγκαῖα τῆς τέχνης ἐργαλεῖα ".

Γνωμικόν ἐστι τοῦτο, ἢ συμπέρασμα, ἢ ἀπόφθεγμα, ἢ

παράδειγμα, ἢ κατασκευὴ τῶν ἀνωτέρω; ἐχρῆν γὰρ εἰπεῖν τι πρότερον περὶ Σχολείου, ἵν' εἶχεν ἐπενεγκεῖν τοῦτο· ἄλλως δὲ πάμπαν ἀσυνάρτητον τὸ λεγόμενον· ἀλλ' ἔστω καὶ τοῦτο, παράδειγμα αὐτοσχέδιον.

Στιχ· δ'. ἡ. 19. "Ἀλλὰ νὰ γένῃ δραστήριος ἡ θερεπεία "τῆς ἐλλείψεως ταύτης"

"Θεραπεία τῆς ἐλλείψεως." κακόζηλος ἡ μεταφορὰ, καὶ πόῤῥωθεν εἰλημμένη· τὸ γὰρ ἐλλεῖπον οὐ θεραπεύεται, ἀλλ' ἀναπληροῦται· ὅθεν ἐχρῆν εἰπεῖν ἀναπλήρωσις τῆς ἐλλείψεως· φησὶ γὰρ Ἀριστοτέλης, οὐ πόῤῥωθεν δεῖ, ἀλλ' ἐκ τῶν συγγενῶν καὶ ὁμοειδῶν μεταφέρειν· συγγενῆ δὲ τὰ ὁμοιότητα πρὸς ἄλληλα ἔχοντα· εἰ οὖν ἐστιν ὅμοιον ἡ θεραπεία τῇ ἐλλείψει, ἐγὼ μὲν οὐκ ἐννοῶ. οἶδα δ' ὅτι, οὐ λέγομεν θεραπεύω τὰ ἐλλείποντα, ἵν' ᾖ ὀρθὸν καὶ τὸ "θεραπεία τῆς ἐλλείψεως"· εἰδέ τις λέγει τὴν νόσον ἔλλειψιν ὑγείας, καὶ τὸν θεραπεύοντα τὴν νόσον, θεραπεύειν τὴν ἔλλειψιν τῆς ὑγείας, βεβιασμένως λέγει· ὅτι ἡ νόσος οὐχ ἁπλῶς ἔλλειψις, ἀλλ' ὑγείας ἔλλειψις, τεθέντος πάλιν τοῦ ὁρισμοῦ ὀρθῶς ἔχειν· διὰ γὰρ τὴν ἔλλειψιν ἀοριστaῖνον τὸ κατηγορούμενον, δύναται καὶ τὰ παρὰ τὴν ὑγείαν συνεισάγειν, δύναμιν, εὐκρασίαν καὶ ἄλλα· ὅτι οὐδηλοῖ τὸ, τί ἐστιν, ἀλλὰ τὸ τὶ, οὐκ ἔστιν· ἔπειτα ὁ θεραπεύων, οὐ τὴν νόσον, τὸν δέγε νοσοῦντα θεραπεύει κυρίως. Οἶδα δ' ὅτι λαμβάνουσιν οἱ Γάλλοι τὸ remédier εἰς σημασίαν διορθώσεως, καὶ ἀναπληρώσεως· ὡς, nous naissons trop tard pour apercevoir le principe des choses politiques; nous mourons trop tôt pour en découvrir la fin : l'Histoire remédie à ces deux inconvéniens· βραχυτάτης οὔσης τῆς ζωῆς ἡμῶν, καὶ

un apophthegme, ou la preuve de ce qui est déjà avancé? N'aurait-on pas dû nous parler plus haut des écoles, afin que cette phrase ne fût pas entièrement isolée? mais il paraît que c'est ici *un exemple improvisé.*

Ligne δ', ou 19. « Mais pour que le remède de ce « manque de livres devienne efficace. »

On ne dit point par métaphore en grec θεραπεία τῆς ἐλλείψεως, *remède du manque*, l'on peut compléter ce qui manque, l'on ne peut pas y remédier; ainsi l'on dit bien *le complément de ce qui manque.* Aristote observe qu'on ne doit employer la métaphore que pour des objets qui ont quelque affinité ou quelque ressemblance; et quelle ressemblance y a-t-il entre le *remède* et *le manque?* L'expression θεραπεία τῆς ἐλλείψεως serait juste, si l'on disait en grec θεραπεύω τὰ ἐλλείποντα, remédier à ce qui manque. Celui qui objecterait que la maladie est un manque de santé, et qu'on porte remède à ce manque de santé, serait obligé de reconnaître au moins que l'expression en grec est forcée: 1° la définition νόσος ἐστὶν ἔλλειψις τῆς ὑγείας est loin d'être exacte: elle ne définit point ce qu'est la maladie, mais ce qu'elle n'est pas; ainsi l'on peut dire *la maladie est un manque de forces dans les organes*, ou *dans le tempéramment*, ou, etc. D'ailleurs on ne donne pas de remède à la maladie, mais bien au malade. Je sais cependant que l'on prend en français *remédier* au figuré pour *corriger, suppléer*, etc. *Nous naissons trop tard pour apercevoir le principe des choses politiques; nous mourons trop tôt pour en découvrir la fin; l'Histoire remédie à ces deux inconvéniens;* delà sans doute l'auteur s'est cru autorisé

à donner cette signification au mot θεραπεία. Il est en outre à observer qu'il s'est servi d'une phrase très-longue, dont les membres ne sont pas joints par des conjonctions, comme le veut pourtant le style grec, et dont voici les derniers mots : « Pour toutes ces choses on a « besoin de plusieurs moyens que tout autre qu'un « professeur ne saurait employer. »

En parlant ici de la métaphore, il ne serait pas hors de notre sujet de faire observer quelques différences qui existent entre l'esprit de la langue française et celui de la langue grecque.

1° On peut en français tirer les métaphores de choses qui ne se ressemblent pas, ex. : *règne végétal, règne animal*, etc., ce qui ne convient point à la langue grecque.

2° On n'aime pas en français à lier les phrases, les membres, les incises, ni les mots par des conjonctions; et cette locution est en usage non-seulement dans les péroraisons, dans les preuves et dans les cas où l'on veut donner de la concision et de la véhémence au discours ; mais dans toute manière de parler, et même dans les proèmes, ex. : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ; dans sa douleur elle se trouvait malheureuse d'être immortelle, etc.*, ce qui ne se dit pas en grec, parce que cette sorte de locution est une figure, et non un caractère de diction particulier à notre langue.

3° Les Français ne commencent jamais un discours par des conjonctions copulatives; ils ne disent pas : *et sérieuse je considère et essentielle la question;* ils n'em-

μὴ ἔχουσιν ἐκ τούτου κατιδεῖν τὰς ἀρχὰς τῶν πολιτικῶν πραγμάτων, μηδὲ διορᾷν τὸ τέλος αὐτῶν, προςπαραληπτέα ἡ Ἱστορία πρὸς ἀναπλήρωσιν τῶν δύω τούτων ἐλλείψεων· καὶ δῆλον, ὅτι Γαλλικὴ ἡ μεταφορά. Ἰστέον δ' ὅτι ἡφράσις αὕτη σχοινοτενής ἐστι, καὶ ἀσυνδέτως προηγμένη μέχρι τοῦ, " εἰς " ὅλα ταῦτα εἶναι χρεία πολλῶν ἄλλων μέσων, τὰ " ὁποῖα παρὰ τοὺς φιλογενεῖς διδασκάλους, νὰ μεταχει- " ρισθῇ ἄλλος δὲν δύναται. "

Ἐν ταῦθα δὲ τοῦ λόγου γενομένῳ, οὐκ ἔξω τοῦ πράγματος ἂν εἴη εἰπεῖν τινα καὶ περὶ τοῦ Γαλλικοῦ λόγου, παραβαλλομένου πρὸς τὸν καθ' Ἕλληνας·

Α'. Ἴδιον Γαλλικοῦ χαρακτῆρος τὸ πόῤῥωθεν λαμβάνειν τὰς μεταφορὰς, ὡς τὰ **règne animal**, **règne végétal**, βασίλειον τῶν φυτῶν, τῶν ζώων, καὶ πλεῖστα τοιαῦτα, λόγου Ἑλληνικοῦ ἀπᾴδοντα.

Β. Τὸ ἀσύνδετον, κατά τε φράσιν, καὶ κῶλον, καὶ κόμμα, καὶ λέξιν· καὶ χρῶνται τούτῳ, οὐ μόνον ἐν Ἐπιλόγοις, καὶ Ἀγῶσι, καὶ ὅπου βούλονται τὸν λόγον συντετμημένον, καὶ γοργὸν ποιεῖν, ἀλλὰ καὶ κατὰ πᾶσαν ἁπλῶς ἰδέαν λόγου, καὶ κατ' αὐτὰ τὰ Προοίμια· οἷον, τὸ ἐν ἀρχῇ τῆς βίβλου τοῦ Τηλεμάχου· ὅπερ ἔθει μὲν Γαλλικῷ μεταφρασθείη ἂν· ἡ Καλυψὼ οὐκ ἠδύνατο παραμυθεῖσθαι ἐπὶ τῇ τοῦ Ὀδυσσέως ἀποχωρήσει· ἡ ἀθανασία ἀπετέλει αὐτὴν ἀθλίαν, ὡς μείζω ἢ κατὰ ἄνθρωπον πάσχουσαν· κ.τ.λ. οὐχὶ δ' Ἑλληνιστί· καὶ οὐχ ὅτι οὐ χρώμεθα τῷ ἀσυνδέτῳ, ἀλλ' ὅτι σχῆμά ἐστι τοῦτο παρ' ἡμῖν, οὐ μὴν δὲ χαρακτὴρ λόγου.

Γ. Τὸ μηδέποτε ἄρχεσθαι λέγειν ἀπὸ συμπλεκτικῶν μορίων, ὥςπερ ἡμεῖς· καὶ σπουδαῖα νομίζω, καὶ

ἀναγκαῖα· ἡγουμένης, δὲ φράσεως, εἰώθασι λέγειν συμπλεκτικῶς· οἷον, νομίζω καὶ σπουδαῖα καὶ ἀναγκαῖα· Πολλῶν δὲ κώλων, ἢ κομμάτων, ἢ καὶ λέξεων, ἡγουμένων, πρὸ τῆς ἐσχάτης τιθέασιν ἓν μόνον συμπλεκτικόν· εἰδ᾽ ἐπαναλαμβάνουσι τὴν ἔννοιαν πρὸ τῆς ἀποδόσεως, παραλιμπάνουσι καὶ τοῦτον· τοιαύτη δέ ἐστιν ἡ παροῦσα σχοινοτενὴς φράσις τῶν Σχεδίων. " Ἀλλὰ νὰ γένῃ δραστή-" ριος ἡ θεραπεία τῆς ἐλλείψεως ταύτης, νὰ ἐξαπλωθῇ " καὶ νὰ κατασθῇ κοινὴ ἡ σοφία, νὰ καινουργισθῇ καὶ νὰ " ἀναζήσῃ τὸ Ἑλληνικὸν γένος· εἰς ὅλα ταῦτα," ἡ δὲ ἐφεξῆς ἔχει τὸ συμπλεκτικὸν ἐν τῷ τέλει· οἷον, " ἡ ὁποία " ἕξις τὸν κάμνει νὰ φορῇ πάντοτε τὰ αὐτὰ ἐνδύματα, νὰ " τρώγῃ τὰ αὐτὰ βρώματα, νὰ κοιμᾶται καὶ νὰ ἐξυπνίζεται " τὴν αὐτὴν ὥραν, καὶ νὰ ὑπάγῃ καθ᾽ ἡμέραν διὰ τῆς " αὐτῆς ὁδοῦ." Ἡνίκα δὲ μετὰ πολλὰ τοιαῦτα ἀσύνδετα, ἐπάγουσι τὸ tel, ἢ telle, ἢ καὶ ἄλλα τούτοις ἰσοδύναμα, ἑπομένου τοῦ que, ἀποβάλλουσι καὶ τότε τὸ συμπλεκτικόν· ὡς τὸ ἀνωτέρω, " τοιουτοτρόπως ἡ διδασκαλία, γινομένη " ἀπὸ διδασκάλους στερημένους καὶ αὐτοὺς βιβλίων, ἐγί-" νετο μακρά, πολύπονος, ἀηδής, τοιαύτη εἰς βραχυ-" λογίαν, ὥστ᾽ ἦτο θαῦμα, ἂν μετὰ πολλοὺς χρόνους, " καὶ ἀπὸ χορὸν μαθητῶν πολυάριθμον, ἔκβαινον ὀλίγοι " τινὲς πλουτισμένοι μὲ μετρίαν εἴδησιν τῆς γλώσσης."

Δ΄. Ἐπὶ τῶν διεζευγμένων φράσεων σπανίως χρῶνται δυσὶ διαζευκτικοῖς· εἰδὲ πολλά εἰσι τὰ παρ᾽ ἡμῖν διεζευγμένα,

ploient les conjonctions qu'après une ou plusieurs propositions : *je considère la chose* et *comme sérieuse*, et *comme essentielle*. S'il y a plusieurs membres, incises ou mots, dans une phrase, c'est devant le dernier qu'ils mettent la conjonction; mais si, après tous les membres, on résume le sens dans une seule phrase, il n'est pas nécessaire d'exprimer la conjonction : telle est la phrase suivante de M. Coray, que je traduis de son grec mot à mot en français : « Mais pour que le remède de ce man« que de livres soit efficace, que l'instruction se ré« pande et devienne commune, que la nation grecque « se renouvelle et renaisse, *pour tout cela*, etc. » Dans la période suivante, la conjonction ne se trouve qu'à la fin de l'énumération : « C'est ainsi que l'habitude lui fait « porter toujours les mêmes habits, manger les mêmes « mets, dormir et s'éveiller à la même heure, *et* mar« cher tous les jours par le même chemin. » Lorsque les écrivains français font suivre plusieurs phrases ou membres de phrases, de ces mots : *tel*, *telle*, ou d'autres équivalens qui entraînent après eux la particule *que*, ils rejettent aussi la conjonction *et*, comme dans cette phrase du même auteur : « De cette manière l'ensei« gnement fait par des hommes privés eux-mêmes de « livres, devenait long, pénible, dégoûtant, tel, en un « mot, que c'était un miracle si, après plusieurs an« nées, et même d'un grand nombre d'élèves sortaient « quelques jeunes gens enrichis *avec* (de) une connais« sance médiocre de la langue. »

4° Les phrases que nous séparons par des conjonctions disjonctives, en français, une seule le plus souvent

les divise, même dans les périodes où il y a plusieurs membres semblables, comme dans ces vers d'Homère, que l'on rend ainsi en français : *Ajax, Idoménée, divin Ulysse,* ou toi, *fils de Pélée.*

5° Dans les phrases négatives, qui entraînent après elles des prépositions affirmatives, il est élégant en français de supprimer la conjonction *mais* qui devrait marquer la transition du raisonnement. Ex. : *Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire; il faut seulement les distraire de faire le mal;* telles sont entre autres les premières phrases de la lettre adressée par M. Coray à Alexandre Vassilios, comme prolégomènes de son Héliodore : « Ne regardez pas cette épître, mon cher « Alexandre, comme une de ces dédicaces qu'autorise « l'usage; supposez que ce n'est qu'un entretien philo- « logique. » Quant à la phrase, page ιϛ', lig. ιε', ou 62, 8 : « Cette exposition improvisée n'est pas un con- « seil » jusqu'à la page ιγ', lig. δ' ou 24, elle n'est ni française, ni latine, ni grecque. Après avoir fait suivre de plusieurs autres propositions la phrase négative, dans la dix-septième ligne, au lieu d'exposer sa pensée par une affirmation, l'auteur nous présente une conséquence qui ne se rapporte à aucune des propositions déjà établies : « Cette improvisation est donc une voix qui encourage « les professeurs. »

6° Devant les phrases qui expriment la cause, ou qui sont le dévelopement d'une phrase précédente, on ne met pas en français de particules causatives. Ex.: *Homme, prends patience, tes maux sont un effet nécessaire de ta nature,* et *de la constitution de cet univers.* En grec on

πρὸ τοῦ ἐχάτου τιθέασι τὸ, ou, ἰσοδύναμον τῷ παρ' ἡμῖν ἤ· οἷον, τὸ παρ' Ὁμήρῳ·

Ἤ Αἴας, ἢ Ἰδομενεὺς, ἢ δῖος Ὀδυσσεὺς,
Ἤ ἐσὺ Πηλείδη·

ῥηθείη ἂν Γαλλιστί·

Ajax, Idoménée, divin Ulysse,
***Ou* toi, fils de Pélée.**

Ε'. Ἄρσεως ἡγουμένης, γλαφυρόν ἐστιν αὐτοῖς, μὴ ἐπιφέρειν τὴν θέσιν· οἷον, οὐ πρόκειται προτρέπειν τοὺς ἀνθρώπους εἰς εὐποιΐαν· δεῖ μόνον ἀποκωλύειν αὐτοὺς τῆς κακοποιΐας· τοιαύτη δ' ἐστὶ καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς πρὸς Ἀλέξανδρον ἐν τῷ Ἡλιοδώρῳ ἐπιστολῆς·

" Ταύτην, Ἀλέξανδρε φίλε, τὴν ἐπιστολὴν βλέπε μὴ " τὴν βάλῃς εἰς τὸν ἀριθμὸν τῶν συνειθισμένων προσφωνή- " σεων· ὑπόθες τὴν ὡς μίαν ἀπὸ τὰς φιλολογικὰς ὁμιλίας·" Ἑλληνιστὶ δὲ, ἡ θέσις ἀείποτ' ἐπάγεται, ἤτοι τῷ δὲ, ἢ τῷ ἀλλά· Ἡ δέγε φράσις σελ' ιϐ', στιχ' ιε', ἢ 62, 8. " Ἡ αὐτοσχέδιος ἔκθεσις αὕτη δὲν εἶναι συμβουλή," ἄχρι τῆς σελ' ιγ', στιχ' δ', ἢ στιχ' 24· οὔτε Γαλλικὴ, οὔτε Λατινικὴ, οὔθ' Ἑλληνικὴ ἐστί· καταχωρήσας γὰρ πολλὰς φράσεις μετὰ τὴν ἄρσιν, ἐπάγει μετὰ δεκαπτὰ στίχους, οὐ θέσιν, οὐδὲ συνᾶδον ἑπόμενον αὐτῇ, ἀλλὰ συμπέρασμα, τὸ,

" Ἡ ἔκθεσις λοιπόν αὕτη εἶναι φωνὴ συνεπισχύουσα."

ϛ'. Προτάσεως οἱασοῦν προτεθείσης ἐν τῷ λόγῳ, ἐπάγουσι τὴν αἰτίαν, ἤγουν τὴν κατασκευὴν ἄνευ τῶν αἰτιολογικῶν μορίων· οἷον, ἄνθρωπε ὑπόμενε· αἱ δυστυχίαι σου εἰσὶν ἀποτέλεσμα ἀναγκαῖον τῆς σῆς φύσεως, καὶ τῆς τοῦδε τοῦ παντὸς συναρ-

μογῆς· Ἑλληνιστὶ δὲ χρὴ λέγειν, ὅτι αἱ δυστυχίαι σου· παράδειγμα δὲ ἐκ τῶν Σχεδίων ἔστω ἓν ἐξ ἁπάντων· τοιῶς δε γὰρ συναρμολογεῖ, ὅσα γράφει ὁ ἀνήρ. τὸ,

" Ἡ αὐτοσχέδιος ἔκθεσις αὕτη δὲν εἶναι συμβουλή·
" πολλοὶ ἀπὸ τοὺς διδασκάλους δὲν ἔχουσι χρείαν συμ-
" βουλῆς·"

Ὤφελε δ' εἰπεῖν, πολλοὶ γὰρ, ὅτι πολλοί.

Ζ' Ἀφόρητόν ἐστι τοῖς Γάλλοις ἡ ἐπανάληψις τῶν αὐτῶν λέξεων, καὶ ἐννοιῶν· ἐκ τοιαύτης οὖν ἀρχῆς ὁρμώμενος ὁ ἀνὴρ, περιαιρεῖ φράσεις, καὶ λέξεις τῶν Ἑλληνικῶν συγγραφέων, οὓς ἐκδίδωσι· καὶ οὐ μόνον ἐν τοῖς Ἀγῶσι τῶν λόγων, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς Ἐπιλόγοις, καὶ Προοιμίοις, ἔνθα κανόσι τῶν ῥητόρων ἡμῖν ἐντέταλται διπλασιάζειν καὶ λέξιν, καὶ κόμμα, καὶ κῶλον· οἷον, πᾶσι καὶ πάσαις· καὶ, τῇ τε πόλει, καὶ πᾶσιν ὑμῖν· ὁ δὲ ἀμαθὴς τῶν κανόνων τούτων ὢν, καὶ τοῦ καθ' Ἕλληνας λόγου χαρακτῆρος, διαφθείρει τὸ κείμενον τῶν συγγραφέων, ἀφαιρῶν, καὶ ἐξοβελίζων καὶ λέξεις, καὶ μόρια, καὶ φράσεις, ἀπεκδύων αὐτοὺς τῆς Ἑλληνικῆς στολῆς, καὶ περιβάλλων τὴν Γαλλικήν· αὐτίκα, ἐν τῷ τοῦ κατὰ Λεωκράτους Λυκούργου λόγῳ, ἐν Παρισίῳ ἐκδοθέντι τῷ 1826 περιεῖλε τοῦ Προοιμίου τὴν φράσιν, μὴ παρέχοντας συγγνώμην σελ. ι. ὅτι, φησὶν ἐν ταῖς Σημειώσεσι, ταὐτὸν δύναται τῇ ἀνωτέρω, ἀπαραιτήτους δικαστάς· καὶ σελίδι 3 ἐξωβέλισε κακῶς τὴν, τιμωρίαν ἀξίαν τῶν ἁμαρτημάτων· καὶ τὸν καὶ, κατὰ τὸ τέλος τοῦ Προοιμίου ἐν τῷ, καὶ δι' οὓς ἀναγκάζομαι· ὅρα δὲ κατωτέρω καὶ εὑρήσεις πάμπολλα ἀστερίσκοις σεσημειωμένα, ὡς δῆθεν περιττὰ, ἐπι-

doit dire : *car tes maux*. Il serait peut-être inutile d'en chercher des exemples dans ces improvisations, parce que nous n'aurions que l'embarras du choix; j'en citerai néanmoins un seul : « Cette exposition improvisée n'est « pas un conseil; il y a plusieurs professeurs qui n'en « ont pas besoin. » Il faudrait dire en grec, *parce qu'il y a*, ou *car il y a*.

7° En français, on ne souffre la répétition ni des mots, ni des pensées, à moins qu'elle ne fasse image. En partant de ce principe, M. Coray rejette et mots et phrases entières des auteurs classiques dont il est l'éditeur, et ce n'est pas seulement dans les discussions, que renferment les discours de nos orateurs, qu'il introduit ces corrections, mais encore dans les péroraisons, et dans les prooemes, où les préceptes de notre réthorique exigent que l'on répète les mots, les incises et les membres, ex. : πᾶσι καὶ πάσαις, *tous* et *toutes*; et τῇ τε πόλει, καὶ πᾶσιν ὑμῖν, *et pour votre ville* et *pour vous tous*. Au mépris de ce principe, l'éditeur se permet de retrancher du texte des auteurs grecs, des phrases, des membres et souvent des particules dont il n'apprécie pas la valeur, les dépouillant ainsi de leur caractère grec, pour les habiller à la française. Par ex., dans le discours de Lycurgue contre Léocrate, imprimé à Paris, 1826, il retranche du prooeme, pag. 1, la phrase : μὴ παρέχοντας συγγνώμην, *ne lui accordant point de pardon*, et avance dans ses notes que cette phrase exprime la même idée que ἀπαραιτήτους δικαστὰς, *juges sévères*. Page 3, il rejète aussi τιμωρίαν ἀξίαν τῶν ἁμαρτημάτων, *digne châtiment de ses crimes*; ainsi que la conjonction καὶ à la fin du prooeme, dans la

phrase : *καὶ δὶ οὖς ἀναγκάζομαι*, tandis qu'il fallait lire : *δὶ οὖς καὶ ἀναγκάζομαι*, *à cause desquels même je suis forcé.* Poursuivez, et dans ce même discours, vous trouverez plusieurs autres mots qu'il marque d'une astérique *, comme s'ils étaient *redondans.* Souvent il dit dans ses notes : « J'ai suivi l'exemple de mes devanciers « en retranchant ces mots; » mais s'asservir à l'autorité de l'exemple, dans de pareils cas, c'est user d'une modestie déplacée. Ces inadvertances pouvaient bien échapper aux Héllénistes; élevés dans l'habitude de leur langue maternelle, il leur est naturel de la prendre pour guide dans l'étude d'une langue étrangère; mais on pardonne rarement à un grec de prendre ses autorités dans une autre langue, en corrigeant des locutions qui ont pour elles l'assentiment des siècles.

Dans ce moment le hasard a fait tomber sous mes yeux une phrase de Plutarque, imprimée à Paris, 1814, tom. 6, pag. 134, *Vie de Dion*, où il retranche l'infinitif *εἶναι*, qu'il regarde comme un obstacle à l'enchaînement des idées de l'auteur. La phrase étant ici en regard, en voici la traduction : *d'autres cependant réfutant cette erreur, pensent que l'esprit d'aucun homme raisonnable ne peut être frappé de fantômes ni de spectres; mais bien les enfans, les femmes et ceux qui, par quelque faiblesse dont la source est dans l'égarement de l'esprit, ou dans une lésion organique, se laissent, au gré d'une imagination superstitieuse, entraîner à cette vaine et étrange opinion qu'un mauvais génie résidait dans ces deux grands hommes.* « Mes devanciers, dit-il « dans ses notes, ont jugé à propos d'effacer *εἶναι*; »

λέγοντι συνεχῶς, " Ὡς καὶ τοῖς πρὸ ἐμοῦ ἔδοξε." καὶ τίσιν, ἄνθρωπε; τοῖς Ἑλληνισταῖς; ἀλλ' οὗτοι μὲν, ὡς ἐν ἄλλῃ γλώσσῃ ἐντεθραμμένοι, συγνωστοὶ ἂν εἶεν, μὴ εἰδότες ἐπ' ἀκριβὲς τὸν Ἕλληνα λόγον, καὶ ὁδηγούμενοι ἐκ τῆς ἰδίας αὐτῶν γλώσσης ἐπὶ τὴν διόρθωσιν τῶν συγγραφέων. σοὶ δὲ πῶς οὐκ ἄτοπον Γραικῷ ὄντι τὴν τῶν Γραικῶν γλῶσσαν μὴ εἰδέναι, καὶ ξένων γλωσσῶν ἰδίωμα αὐτοῖς περιάπτειν;

Οὐ σιωπήσομαι δὲ καὶ ὅπερ αὐτίκα συμπέπτωκέ μοι ἰδεῖν ἐν τῷ τοῦ Πλουτάρχου ὑπ' αὐτοῦ ἐκδοθέντος αωιδ' Δίωνι τομ. 6· σελ. 134· ἴδον γὰρ τὸ ἀπαρέμφατον εἶναι περιαιρεθὲν κακῶς ἐν τῇ φράσει " Καίτοι λόγος τίς ἐστι τῶν ἀναιρούντων τὰ τοιαῦτα, μηδενὶ ἂν νοῦν ἔχοντι προσπεσεῖν φάντασμα δαίμονος, μηδ' εἴδωλον, ἀλλὰ παιδάρια καὶ γύναια, καὶ παραφόρους δι' ἀσθένειαν ἀνθρώπους, ἔν τινι πλάνῳ ψυχῆς, ἢ δυσκρασίᾳ σώματος γενομένους, δόξας ἐφέλκεσθαι κενὰς καὶ ἀλλοκότους, δαίμονα πονηρὸν ἐν αὐτοῖς εἶναι, δεισιδαιμονίαν ἔχοντας." Ἐν δὲ ταῖς Σημειώσεσι σελ. 388, φησὶν " Ἐμποδὼν εἶναι τῇ τοῦ λόγου συναρτήσει τὸ ἀπαρέμφατον εἶναι καὶ οἱ πρὸ μοῦ συνῆκαν." Κάκιστα νὴ Δία, καὶ σύγε καὶ οὗτοι, ἀμαθεῖς ὄντες· περιελὼν γάρτις τὸ εἶναι, οὐδὲν ἂν πλήρη νοῦν εὕροι· και εἴπερ ἔγνως τὸν νοῦν τοῦ συγγραφέως, ἤτοι

corrections faites par M. Coray, les nombreuses erreurs que j'ai observées sur deux ou trois pages, dans l'édition de la Politique d'Aristote 1822, à Paris. Cependant c'est une question que je me réserve de traiter ailleurs ex-professo; seulement, je me suis laissé entraîner à de pareilles observations, pour faire voir qu'on ne doit point corriger une langue d'après les principes d'un autre, principes tout-à-fait différens.

8° Les noms qui accompagnent les pronoms démonstratifs, en français, ne reçoivent pas l'article : *cet homme*, tandis qu'en grec on dit : *ce l'homme*. M. Coray emploie, rarement il est vrai, ce genre de gallicisme; comme dans les notes des Conseils des trois évêques, pag. 43, où il dit : *τοῦτον ἅγιον·* ce passage offre une phrase tellement obscure et construite si étrangement, qu'elle ne ressemble pas même aux locutions françaises, à l'exception du gallicisme *τοῦτον ἅγιον ce saint*. Mais revenons à notre sujet.

Pag. ιϐ, lig. ιδ' ou 62, 17 : « et tout ce qu'on attend « de bien de ces moyens employés avec discerne- « ment. »

Il a bien fait de conserver ici au participe *λελογισμένην*, et plus bas à celui du parfait *πεπαλαιωμένην* l'augment et le redoublement; mais pourquoi ne pas dire plus haut *ἐστερημένους* au lieu de *στερημένους*, au parfait, sans retrancher l'augment?

« Ligne έ ou 8 : cette exposition improvisée n'est pas « un conseil. »

Certes, elle ne peut pas être un conseil parce qu'elle ne sert ni la gloire, ni l'intérêt des grecs, pas plus que les

μειώσεις, ἔνθα ὄψει πληθὺν σφαλμάτων τοῦ Κοραῆ ἐν μικρῷ μέρει τοῦ β'. κεφ. τῆς τοῦ Ἀριστοτέλους Πολιτικῆς, ἣν τῷ ͵αωκϐ' ἐν Παρισίῳ ἐξέδοτο· ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων καὶ ἐν ἄλλοις ἐρῶ· δεδήλωται νῦν δέ μοι, ὅτι οὐ φιλοῦσι μὲν οἱ Γάλλοι ταὐτὰ ἐπαναλαμϐάνειν ἐν τῷ λόγῳ. ἡμῖν δὲ τοὐναντίον εἴθισται.

Η'. Τὰ ταῖς δεικτικαῖς τῶν Ἀντωνυμιῶν συμφερόμενα ὀνόματα ἀνάρθρως ἐκφέρουσιν οἱ Γάλλοι· οἷον, οὗτος ἄνθρωπος, παρ' ἡμῖν δ' ἀεὶ ἐνάρθρως, οὗτος ὁ ἄνθρωπος· χρῆται δὲ καὶ τῷ Γαλλικισμῷ τούτῳ ὁ ἀνὴρ, ἀλλ' οὐ συνεχῶς, ὡς τὸ " Περὶ τοὺς αὐτοὺς σχεδὸν χρόνους " ἐϐλάστησε τὸ μοναχικὸν τάγμα τῶν Φραγκισκανῶν, οὕ- " τως ὀνομασθέντων ἀπὸ τὸν ἀρχηγέτην Φραγκίσκον, " καὶ τοῦτον ἅγιον, καὶ τόσον ἅγιον, ὥστε πολλοὶ " ἐτόλμησαν νὰ τὸν παραϐάλλωσι μὲ τὸν Χριστόν· " σελ. 43· Σημ. ἐν τῇ Συμϐουλῇ τῶν τριῶν Επισκόπων· κακόφραστον δὲ ὅλως τὸ χωρίον, καὶ οὔτε Γαλλικισμὸς κυρίως, πλὴν, τοῦ " τοῦτον ἅγιον " · ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον·

Σελ. ιβ'. ϛ. ιδ', ἢ 62, 7. " Καὶ ὅσα καλὰ προσμέ- " νονται ἀπὸ τὴν λελογισμένην αὐτῶν μεταχείρησιν. "

Ὀρθότατα λέλεκται διάγε τὸν ἀναδιπλασιασμὸν· καὶ κατωτέρω ὀρθῶς ἐρεῖ " πεπαλαιωμένου "· ἀλλὰ διὰ τὶ τὸ, " στερημένους " ἀνωτέρω, ἀτελῶς, δέον εἰπεῖν ἐστερημένους;

Στιχ. ιε', ἢ 8. " Η αὐτοσχέδιος ἔκθεσις αὕτη δὲν εἶναι " συμϐουλή. "

Καὶ μὰ Δί, οὔτ' ἐκ τοῦ Ἐνδόξου, οὔτ' ἐκ τοῦ Συμφέροντος, οὔτ' ἐκ τοῦ Νομίμου, οὔθ' ἁπλῶς ἐκ τῶν εἰκότων

ἐστίν· οὐδὲν γὰρ τῶν πεπαιδευμένων ἐθνῶν ἄνευ τέχνης γραμματικῆς γράφει· τὰ γὰρ ὑπὸ τοῦ ἀνθρώπου πραττόμενα, τέχνῃ γίνεται καλά· οὐδεμία δὲ τῶν τεχνῶν αὐτοσχέδιος· ἧτε καινοτομία πρὸς κατάργησιν τῆς τῶν ἐνδόξων πατέρων ἡμῶν γλώσσης ἀφορῶσα, καὶ ὁδηγὸν τὴν ἀμάθειαν προβαλλομένη, μεγίστης βλάβης τοῖς Ἕλλησι γίνεται·

Τὸ δέγ' αὐτοσχεδίως συμβουλεύειν ἤτοι εὐηθείας εἶναι, ἢ τόλμης, οὐκ ὀρθῶς οἴονται τινές· τὸ γὰρ κοινῶς λεγόμενον, καὶ ὑπὸ τοῦ Κοραῆ συνεχῶς κατηγορούμενον τῶν τῆς Ἑλλάδος διδασκάλων, τ ο λ μ η ρ ὸ ν ἡ ἀ μ ά θ ε ι α, ἐσύναψεν ἀμφότερα· ὁ γὰρ μαθὼν, καὶ εἰδὼς ἃ ἔμαθεν, ἀναλογίζεται, εἰ καλῶς τούτοις συγκεκρότηταί πρὸς συμβουλήν· σύνοιδε γὰρ καὶ ἄλλους, παρ' ὧν δηλαδὴ ἔμαθε, ταὐτὰ εἰδότας αὐτῷ, τάχα δὲ καὶ πλείω, διὸ καὶ προβουλεύεται, εἰ δεῖ συμβουλεύειν. ὁ δὲ μὴ μαθών τι, οὐδὲ τοῦτο δύναται εἰδέναι, ὅτι ἄλλοι τινὲς, οἴδασι τί· ὅθεν καὶ μὴ δεδιὼς τοὺς εἰδότας, πρόχειρος εἰπεῖν ὅ, τι κ ε ν ἐ π' ἀ κ α ι ρ ί μ α ν γ λ ῶ τ τ α ν ἔ π ο ς ἐπέλθοι, κατὰ τὸν Αἰσχύλον·

Στιχ. κη', ἢ 20. "Τοῦ δὲ πονηροῦ καὶ γόητος αἱ " κραυγαὶ γεννῶνται καὶ ἀπὸ τὸν φόβον, μή πως ἡ κίνη- " σις τοῦ πεπαλαιωμένου πράγματος ταράξει τὴν τιμήν."

lois, ni les habitudes reçues. En effet, aucune des nations civilisées n'écrit sans le secours de l'art grammatical. Toute production humaine, pour prétendre à la perfection, demande à suivre les préceptes de quelqu'art. Or, aucun art n'est sorti perfectionné d'une improvisation. Innover pour détruire la langue de nos ancêtres et pour introduire l'ignorance dans notre patrie, c'est faire aux Grecs un fort mauvais présent.

Vainement croirait-on qu'il n'y a que de la légèreté ou seulement de l'audace à improviser des conseils qui ne sont pas le fruit de la réflexion; le proverbe grec: *l'ignorance est audacieuse*, dont M. Coray fait trop souvent l'application aux professeurs de la Grèce, ne sépare point la légèreté d'esprit de l'audace. En effet, l'homme instruit, l'homme qui ne s'est pas contenté d'un demi-savoir, se demande, avant de donner des conseils, s'il a mûri ses propres idées assez long-temps pour les enseigner. Il est déjà convaincu que plusieurs, et surtout ceux auxquels il doit son instruction, peuvent penser comme lui et peut-être plus mûrement; et il se forme une conviction avant de chercher à convaincre. Mais l'ignorant ne peut même savoir si les autres hommes savent quelque chose, ce qui l'encourage à mépriser les gens instruits, et à avancer *tout ce qui lui vient dans l'esprit*, comme le dit Eschyle :

« Lig. κη' ou 20 : les cris des professeurs pervers et « imposteurs sont encore excités par la crainte que le « renversement d'un ordre de choses invétéré ne « porte en même temps atteinte à leurs propres hon- « neurs. »

L'auteur nomme *pervers* et *imposteurs* les professeurs de la Grèce, parce que quelques-uns d'entre eux se sont permis de dire qu'il ne connaissait à fond ni la langue du peuple, ni la langue écrite; que d'autres ont critiqué sévèrement ses prolégomènes, ainsi que quelques mauvaises traductions faites par ses amis, plutôt comme une spéculation commerciale, que comme une entreprise utile à la nation grecque; peut-être aussi parce que d'autres proclamaient, à haute voix, qu'abandonner la grammaire et écrire sans règles, c'est précipiter la jeunesse à l'ignorance.

Pag. ιγ', lig. ἠ ou 27 : « quant à ceux qui pensent ou « qui feignent de penser que ce sont des innovations « religieuses, »

Et pourquoi ne pas dire : *ὑποκρίνονται, ὅτι στοχάζονται;* car le verbe ὑποκρίνομαι demande un infinitif que le grec vulgaire analyse, selon les règles de la grammaire, non par *ἵνα ut*, mais par *ὅτι quòd*. Les ignorans même disent en grec : ὑποκρίνεται, ὅτι ἶνε σοφὸς, et ὑποκρίνεται τὸν σοφόν.

Ligne ί, ou 29, « je me contente de dire avec Iso- « crate : *Nous voyons que les arts et toutes les choses de « ce genre, doivent leurs progrès à ces esprits hardis, « qui sont toujours occupés de changer pour perfec- « tionner.* »

Isocrate dit, il est vrai, que l'on fait des progrès en changeant le mal en bien; mais en négligeant les règles de la grammaire, *quels progrès* espérer pour les sciences? Quel avantage reviendra-t-il à la jeunesse, d'écrire sans principes certains? Par ex. : tantôt πολιορκοῦσι cor-

Πονηροὺς καὶ Γόητας ὀνομάζει τοὺς ἐλέγχοντας αὐτοῦ τὴν ἀμάθειαν, καὶ τὸ φιλοκερδὲς, δι ὃ ἑταίρους συμπαραλαβών τινας, οὗτός τε κἀκεῖνοι συνεπαινούμενοι ἀλλήλους, ἀπατῶσι τὸ γένος, πωλοῦντες μεταφράσεις τινὰς, καὶ προλεγόμενα, ξένων ἰδιωμάτων πλήρεις· ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἀντιλέγοντας διδασκάλους τῇ καινοτομίᾳ ταύτῃ, ὡς ἐπιβλαβεῖ, καὶ εἰς ἄγνοιαν καταχρημνιζούσῃ τὴν νεολαίαν.

Σελ. ιγ', ϛ. η', ἢ 27. "Πρὸς δὲ τοὺς ὅσοι στοχάζονται, " ἢ ὑποκρίνονται νὰ στοχάζωνται τὰς τοιαύτας καινότητας, " ὡς καινοτομίας θρησκευτικάς."

Καὶ διὰ τί οὐλέγεις "ὑποκρίνονται, ὅτι στοχάζονται"; τὸ γὰρ ὑποκρίνομαι οὐ τελικὸν Ἀπαρέμφατον, ἀναλυόμενον διὰ τοῦ ἵνα, ἀλλ' Εἰδικὸν ἀπαιτεῖ· καὶ οἱ ἀμαθεῖς δὲ τῆς Ἑλλάδος λέγουσιν, ὑποκρίνεται, ὅτι ἶνε σοφὸς, καὶ προσποιεῖται τὸν σοφόν·

Στιχ' ι', ἢ 29. "Ἀρκοῦμαι νὰ εἴπω τὰ τοῦ Ἰσοκράτους, " τὰς ἐπιδόσεις ὁρῶμεν γιγνομένας καὶ τῶν τεχνῶν καὶ " τῶν ἄλλων ἁπάντων ··· διὰ τοὺς τολμῶντας ἀεί τι κινεῖν " τῶν μὴ καλῶς ἐχόντων·"

Ἀλλὰ σύγε, οὐ τὰ μὴ καλῶς, τὰ δὲ καλῶς ἔχοντα κινεῖς· τίς γὰρ ἐπίδοσις ἐκ τοῦ παραβαίνειν τοὺς τῆς πατρῴας Γραμματικῆς ἡμῶν κανόνας, καὶ ὁτὲ μὲν γράφειν " πο—

" λιορκοῦσιν " ὀρθῶς, ὁτὲ δὲ " τολμοῦν " χυδαϊκῶς; καὶ ἄλλοτε μὲν τῷ, ὅταν, καὶ ἵνα ἐπάγειν ὑποτακτικόν· ὡς τὰ, " ὅταν ἀναγινώσκῃ, νὰ καινοτομήσῃ ", ἄλλοτε δ' ὁριστικόν· ὡς τὰ, " ὅταν ἀναγκάζεται, νὰ ἐξυπνίζεται "; καὶ ἐνίοτε μὲν γράφειν ἐντελῆ τὸν παρακείμενον μετ' αὐξήσεως, καὶ ἀναδιπλασιασμοῦ, ὁτὲ δ' ἀτελῶς; τίς ἐπίδοσις ἐκ τοῦ ὑποτιθέναι τοῖς νέοις τὸ, " γράφετε παιδία μου " καθὼς ἐξεύρετε· ἡμεῖς θέλομεν γενῆν πατέρες γλώσ- " σης "; ἤ, οὐκ ἀνατροπὴ ταῦτα τῶν καλῶς ἐχόντων;

Ἀλλ' ἴδωμεν τὰ περὶ τῆς Γραμματικῆς, διελόντες εἰς κεφάλαι ἄττα, ἵν' ἕκαστα τῶν μερῶν τοῦ λόγου, χωρὶς ἐξεταζόμενα, σαφέστερα γένοιντο·

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Α'.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗΣ.

Στίχ· ιϛ', ἢ 32. " Καὶ πρῶτον μὲν πρέπει νὰ λαλήσω " περὶ τῆς Γραμματικῆς, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν, περὶ τῶν " ἀναρίθμων Γραμματικῶν, αἱ ὁποῖαι πολιορκοῦσι " τὰ Ἑλληνικὰ φροντιστήρια, μὲ τόσην βλάβην τῶν σπου- " δαζόντων τὴν γλῶσσαν, ὥςτε (πρᾶγμα παράδοξον,

rectement, tantôt τολμοῦν d'une manière incorrecte; de faire suivre quelquefois du subjonctif les particules ἵνα, ὅταν conformément à la grammaire : ὅταν ἀναγινώσκῃ, νὰ καινοτομήσῃ, souvent, de l'indicatif au mépris des règles grammaticales : ὅταν ἀναγκάζεται, ἵνα ἐξυπνίζεται? Tantôt, d'ajouter l'augment et le redoublement au parfait, et tantôt de le retrancher? Quels progrès fera l'instruction dans la Grèce, si les jeunes hellènes suivent le conseil qu'on leur donne *d'écrire d'après leur inspiration, et de devenir de cette manière les créateurs d'une nouvelle langue.* N'est-ce pas là en effet renverser une perfection consacrée par l'autorité des siècles?

Nous allons voir maintenant ce qui concerne la grammaire, en divisant la question en autant de chapitres qu'il y a de parties du discours, pour que les idées soient distribuées avec plus d'ordre et de clarté.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GRAMMAIRE.

Lig. ιϛ', ou 32. « D'abord, il faut parler de la « grammaire, ou, pour mieux dire, des nombreuses « grammaires qui *assiègent les écoles* de la Grèce, et « qui font tant de mal à ceux qui étudient la langue, « que, (chose étonnante, mais malheureusement trop

« vraie) celui qui *brûlerait* les grammaires, rendrait un « plus grand service à la nation grecque, que celui qui « en écrirait. »

Il y a beaucoup d'observations à faire sur ce passage : 1° la particule μὲν placée dans la première phrase, demande pour la suivante δὲ, ἀλλὰ, ou ἔπειτα, qu'on ne trouve nulle part. Aussi a-t-il employé exactement le verbe λαλῶ dans sa propre signification, le faisant dériver de λάλος. Des locutions aussi incomplètes, seraient-elles de nouvelles figures introduites dans la prose?

2° Remarquez encore l'infinitif εἰπεῖν dans le style de celui qui traite les professeurs de la Grèce, *de calomniateurs, d'hommes pervers, et d'imposteurs*, parce qu'ils ne cessent de répéter que, si l'on introduit *les infinitifs dans le langage du peuple*, la langue écrite n'en différera plus.

3° Le verbe *assiéger* forme ici une métaphore inexacte, sans doute, mais peut-être utile à la pensée de l'auteur, et du moins étrangère, non-seulement au style grec, mais encore à la langue latine et à la française. Or, cette métaphore n'est pas sans intention; car, après le siége, vient l'incendie de toutes les grammaires; cependant, elle s'adresse plutôt aux écoles qu'aux grammaires: car enfin, si les grammaires assiégaient les écoles, elles ne pouvaient pas être dans les écoles, parce que celui qui assiège ne peut pas être dans la ville assiégée; or, les grammaires sont dans les mains des élèves, ceux-ci se trouvent dans les écoles, donc les grammaires sont à-la-fois au dedans et au dehors des écoles qu'elles assiégent. Certes, le fameux dialecticien Chrysippe, qui

" ἀλλὰ κατὰ δυστυχίαν ἀληθέστατον) περιστότερον ἤθελ'
" ὠφελήσει τὸ γένος, ὅςτις καίει παρὰ ὅςτις γράφει
" Γραμματικάς. "

Πολλὰ τὰ ἐνταῦθα θεωρίας ἄξια· α'. Κατ' ἐπιμερισμὸν λέγων, μόνον τὸν μὲν ἔθηκεν, οὐχ εὑρισκομένου οὔτε τοῦ δὲ, οὔτε τοῦ ἀλλὰ, οὔτε τοῦ ἔπειτα· ἐχρήσατο μέντοι τῷ, λαλῶ ἐπὶ τῆς κυρίας σημασίας, παράξας αὐτὸ ἐκ τοῦ λάλος· δίκαιον δέγε διὰ τὸ ἀνανταπόδοτον τοῦ μὲν, κληθῆναι τὸ σχῆμα τοῦτο ἐν τῷ πεζῷ λόγῳ αὐτοσχέδιον.

β'. Τὸ Απαρέμφατον εἰπεῖν, καὶ ταῦτα ὁ τῶν τῆς Ἑλλάδος διδασκάλων κατηγορῶν, ὡς συκοφαντῶν, καὶ πονηρῶν, καὶ γοήτων, ὅτι καθ' ἑκάστην βοῶσιν, εἰσαχθέντων τῶν Απαρεμφάτων, ἡ λαλουμένη γλῶσσα ἐντελὴς ἔσται·

γ'. Δ' αὖ τὸ, πολιορκοῦσι, μεταφορὰ ἴσως μὲν ἀξιόλογος κατ' αὐτὸν, ἀλλοτρία δὲ, οὐ μόνον τοῦ καθ' ἡμᾶς λόγου, ἀλλὰ καὶ τοῦ τῶν Γάλλων, καὶ τοῦ τῶν Λατίνων, ἀλλ' οὖν αὐτῷγε λυσιτελοῦσα. ἴσως, ἵνα μετὰ τὴν πολιορκίαν ἐπιφέρῃ τὴν πυρπόλησιν τῶν Γραμματικῶν· αὕτη δέγε μᾶλλον ἀνάγεται εἰς τὰ Σχολεῖα· Εἰ μὲν γὰρ αἱ Γραμματικαὶ "πολιορκοῦσι τὰ Σχολεῖα", πῶς αὗται ἦσαν ἐντὸς τῶν Σχολείων; τὸ γὰρ πολιορκοῦν οὐκ ἔστι τῶν πολιορκουμένων· ἀλλὰ μὴν οἱ μαθηταί εἰσιν ἐντὸς τῶν Σχολίων, αἱ δὲ Γραμματικαὶ ἐνταῖς χερσὶ τῶν μαθητῶν. αἱ ἄρα Γραμματικαὶ ἐντὸς οὖσαι, καὶ ἐκτός εἰσιν ἅμα τῶν φροντηστηρίων· πῶς γὰρ ἂν πολιορκοῖεν ταῦτα; Νὴ Δία γ' οὐδὲ ὁ διαλεκτικώτατος Χρύσιππος, ὁ πάντα λόγον εἰς

πρότασιν ἀνάξας, συμπεριέλαβε τὴν “ αἱ Γραμματικαὶ “ πολιορκοῦσι τὰ φροντιστήρια ” ἐς τὸν 103,049, ἀριθμὸν τῶν συμπεπλεγμένων προτάσεων· καὶ τῷ ὄντι δαιμόνιος νοῦς καὶ ἱκανὸς, πατὴρ γλώσσης γενέσθαι·

δ'. Ἔτι τὸ, “ μὲ τόσην βλάβην· ” ἡ μὲ σημαίνει ἐνταῦθα τὸ ὁμοῦ; ἵν' ᾖ, αἱ Γραμματικαὶ συμπαραλαβοῦσαι πρὸς συμμαχίαν τὴν βλάβην “ πολιορκοῦσι τὰ φροντιστήρια ”; ἢ ἀντὶ τῆς πρὸς, τὸ τελικὸν δηλούσης αἴτιόν ἐστιν, ὥςτε εἶναι τὸν νοῦν, ἵνα βλάψωσι τοὺς μαθητάς; ἄλλοι κρινόντων·

ε'. Δὲ, τὸ, “σπουδαζόντων”· περὶ οὗ καὶ ἀνωτέρω εἶπον, ὅτι τοῖς ὀρθῶς γράφουσι τὴν γλῶσσαν ἀμετάβατον ἐστίν·

ϛ'. Πρὸς τούτοις τὸ, “ ἤθελεν ὠφελήσει ”· πῶς δύο ῥήματα δυνατὸν συναφθῆναι ἄνευ συνδέσμου, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα. ἐπὶ δέγε τῶν ἄλλων προσώπων καὶ γελοιωδέστατος ὁ λόγος· ἤθελον δώσει· καὶ σημείωσαι, ὅτι οἱ ἀμαθεῖς Ἕλληνες ὀρθότερον λέγουσιν, ἤθελε νὰ ὠφελήσῃ, εἰς δήλωσιν τῶν παρὰ τοῖς Γάλλοις ὑποθετικῶν χρόνων καλουμένων, οὓς οἱ πεπαιδευμένοι τῷ ἂν δυνητικῷ ἐμφαίνουσι· συνάπτουσι γὰρ τῷ νὰ τὰ δύο ῥήματα· ὁδὲ τῶν χυδαίων νὰ ἰσοδυναμεῖ καὶ τῷ ἂν, ὡς καὶ ἐν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ μου σελ· 150 εἶπον · καὶ εἴπερ ὁ ἡμέτερος φιλολόγος ἐγίνωσκεν ὀρθῶς γράφειν, οὐκ ἂν ἡμάρτανε λέγων ἤθελεν ἂν ὠφελῆσαι· καὶ οὐκ ἀκατάληπτον ἂν ἦν τῷ χυδαίῳ λαῷ τὸ λεγόμενον, διάγε τὸ Ἀπαρέμφατον· πῶς γὰρ αὐτὸ ἐν τῷ “ μᾶλλον εἰπεῖν ” καταληπτὸν ὑπέλαβεν; εἰ δὲ μαθητὸν τὸ εἰπεῖν, τί μὴ καὶ τὸ ὠφελῆσαι; Ταὐτὰ δὲ ῥηθήσεται καὶ περὶ τοῦ γελοιώδους μέλλοντος θέλω δώσει, καὶ

a voulu rapporter chaque phrase à une espèce de proposition, n'a point compris celle-ci dans le nombre des 103,049 *propositions compliquées et affirmatives*. Espérons que la langue que l'auteur se propose de créer pour la nation grecque sera mieux raisonnée.

4° Dans *μὲ τόσην βλάβην* la préposition *μὲ* signifie-t-elle *ὁμοῦ avec*, pour que le sens soit : « les grammaires ayant pris le malheur pour auxiliaire, assiégent les écoles; ou bien est-elle l'équivalant de *πρὸς* dans le sens de *pour*; c'est-à-dire : « pour le malheur de la jeunesse? » J'en fais juges mes lecteurs.

5° J'ai parlé plus haut du verbe *σπουδάζω*, que ceux qui écrivent correctement la langue grecque font suivre d'un régime indirect.

6° Ἤθελεν ὠφελήσει: Est-il possible de joindre deux verbes autrement que par une particule copulative? Je l'ignore; mais lorsque chacun de ces deux verbes indique une personne différente, l'expression est inexcusable : ἤθελε δώσει, *je voulais*, *il donnera*. Quand les ignorans disent: ἤθελε νὰ ὠφελήσῃ à la place des temps du conditionnel, ils s'expriment correctement, parce qu'ils joignent les deux verbes par *νὰ*, qui dans le langage vulgaire est employé pour *ἂν*, dont se sert la langue écrite. (Voir Orthophonie, pag. 130.) Que l'auteur dise : ἤθελεν ἂν ὠφελῆσαι, il sera tout aussi bien compris par le peuple. En se servant, plus haut, de l'infinitif εἰπεῖν, il a cru employer un mot connu du vulgaire, pourquoi ne pas faire le même honneur à l'infinitif ὠφελῆσαι? On en peut dire autant du futur ridicule θέλω δώσει, *je veux*, *il donnera*, et de la locution plus ridicule encore θέλε

δώσω, *il veut, je donnerai.* Comment en effet deux verbes, soit de même personne, soit de différentes personnes, peuvent-ils se joindre sans aucune particule? M. Coray lui-même a reconnu l'absurdité de cette locution, et a remplacé dans la suite le futur de l'indicatif par celui de l'infinitif θέλω δώσειν, en suivant l'exemple de quelques écrivassiers qui ont vécu vers la moitié du seizième siècle. On voit en effet ces formes vicieuses dans quelques lettres écrites à cette époque, par des hommes peu instruits, et copiées ensuite par Démétrius Zygomalâs, comme je l'ai dit dans le proœme. Ces lettres ont été imprimées à Bâle, dans l'ouvrage intitulé : *Turcogræcia.* On voit, pag. 266, les phrases ἤθελα σὲ γράψει : *je voulais, il t'écrira;* et θέλομεν κάμειν τὸ πρέπον, *nous voulons faire ce qu'il convient de faire;* dont la première équivaut à ἔγραψα ἄν σοι, j'aurais voulu t'écrire; et la deuxième à ποιήσομεν, ou καμοῦμεν, *nous ferons.* En parcourant cet ouvrage, vous rencontrerez souvent les mêmes locutions. On en trouve aussi de semblables dans une lettre du cardinal Bissarion, imprimée d'abord en 1613, par Jean Meursius, dans l'édition des Hommes Illustres d'Hésychius; on y voit, pag. 59 : θέλουσι μερισθεῖν, *ils veulent se partager*, pour *ils se partageront;* θέλουσιν ἀπομένειν, *ils veulent rester*, pour *ils resteront;* ἤθελα γράψειν, *je voulais écrire*, pour *j'écrirais;* etc., une seconde édition en fut donnée par un grec nommé *Codrica*, dans un ouvrage intitulé : *Méditations sur le dialecte vulgaire*, et imprimé à Paris, en 1818. Tout cela prouve que ce sont des expressions qu'on a essayé de faire regarder comme des temps composés, et que

τοῦ γελοιωδεστέρου θέλει δώσω· πῶς γὰρ κὰν ταῦθα δύο ῥήματα ταὐτοπρόσωπα, καὶ ἑτεροπρόσωπα ἄνευ συνδέσμου συνάπτεται; ἴσως δὲ καὶ αὐτὸς ἐννοήσας τὸ ἄτοπον, τὸ δεύτερον εἰς Ἀπαρέμφατον μετέβαλε Μέλλοντος· Ἀλλὰ τί λέγω, ἐννοήσας μετέβαλε, καὶ οὐ φημὶ, παρ' ἄλλων ταῦτα ἔλαβεν; εὕρηται γὰρ τὰ τοιαῦτα καὶ ἔν τισιν ἐπιστολαῖς χυδαϊκῶς γραφείσαις, καὶ ἀντιγραφείσαις παρά τινος Δημητρίου Ζυγομαλᾶ, κατὰ τὸ 1578. ἔτος ἀκμάσαντος, περὶ οὗ καὶ ἐν τῷ Προοιμίῳ εἴρηκα· τύποις δ' ἐξεδόθησαν αὗται ἐν Βασιλείᾳ ἐν τῇ βίβλῳ ἐπιγραφομένῃ Τουρκογραικίᾳ, ὅπου σελ· 266 ἀναγινώσκεται, ἤθελα σοὶ γράψειν, θέλομεν κάμειν τὸ πρέπον, τὸ μὲν ἀντὶ τοῦ ἔγραψ' ἄν σοι, τὸ δὲ, ἀντὶ τοῦ, καμοῦμεν, ποιήσομεν· ἀνάγνωθι καὶ ἄλλας αὐτόθι ἐπιστολὰς, καὶ εὑρήσεις παράπολλὰ τοιαῦτα· ἀλλὰ καὶ ἀλλαχοῦ· οἷον, ἔν τινι ἐπιστολῇ τοῦ Καρδηνάλίου Βησσαρίωνος, ἥπερ ἐξεδόθη μὲν πρῶτον τῷ 1613 ὑπὸ Ἰωάννου Μεουρσίου μετὰ τοῦ, περὶ τῶν ἐν παιδείᾳ διαλαμψάντων σοφῶν τοῦ Ἡσυχίου, ἐν ᾗ γράφεται θέλουσι μερισθεῖν, θέλουσιν ἀπομένειν, ἤθελα γράψειν, καὶ ἄλλα τοιαῦτα· ὅρα σελ· 59· δεύτερον δὲ ὑπό τινος Παναγιωτάκη Κοδρικᾶ, ἐν βίβλῳ τινὶ Μελέτην τῆς κοινῆς διαλέκτου ἐπιγραφὴν ἐχούσῃ, καὶ ἐν Παρισίῳ ἐκδοθείσῃ τῷ αωιη'· ἐξ ὧν δηλοῦται, ὅτι οὐκ αὐτὸς ἐξεῦρε τοὺς τοιού-

τοὺς νομιζομένους συνθέτους χρόνους, ἀλλ᾽ ἔχρήσατο γεγραμμένοις οὖσιν· ἐρῶ δὲ περὶ τούτων κατωτέρω·

ζ΄. Τὸ "ὅστις καλεῖ Γραμματικάς·" εἰ γὰρ ἦν ἡ Ὅμηρος, ἡ Πλάτων, ἢ Ἀριστοτέλης, ἢ Ζήνων ἐδόκει ἄν τι λέγειν· τὸν δὲ μήτε τὴν γραφομένην γλῶσσαν ἐξηκριβωκότα, μήτε τὴν λαλουμένην εἰδότα, λέγειν τοιάδε, ἡλίκης εὐηθείας, ἄλλοι λεγόντων· ξύμφωνος μέντοι ὁ λόγος τῇ τε προαιρέσει καὶ τῷ αὐτοῦ στοχασμῷ· εὐδοκίμει γὰρ ἂν τότε τὰ Σχέδια, πρὸς μηδένα γραμματικὸν κανόνα παραβαλλόμενα·

Στιχ· κβ΄, ἢ 63, 5. "Ὁποιουδήποτ᾽ ἔθνους τῆς γλώσ-
" σης ἡ Γραμματικὴ ἄλλο δὲν εἶναι, εἰ μὴ συλλογὴ κα-
" νόνων, κατὰ τοὺς ὁποίους γράφει, ἢ λαλεῖ εἰς περίο-
" δόν τινα διωρισμένην, τὸ πλέον πεπαιδευμένον μέρος
" τοῦ ἔθνους."

Διαφέρει ἄρα ἡ γλῶσσα τῶν πεπαιδευμένων τῆς τῶν ἀπαιδεύτων· ἐπεὶ δὲ ἡ Ἑλληνικὴ Γραμματικὴ τοὺς κανόνας "τῶν πλέον πεπαιδευμένων τῆς γλώσσης" περιέχει, οὐκ εὐηθείας τὸ βούλεσθαι φλογὶ ταύτην παραδοῦναι; ὁμολογεῖ γὰρ μὴ συνίστασθαι Γραμματικὴν ἐκ τῆς τῶν ἀμαθῶν γλώσσης· εἰ δὲ τοῦτο, διὰ τί προὔτρεψάς τινας γράφειν παρασήμους Γραμματικὰς τῆς δῆθεν Γραικικῆς γλώσσης; διὰ τί συμβουλεύεις τοῖς νέοις γράφειν ἄνευ κανόνων Γραμματικῆς, ὥσπερ σύ, δέον καὶ σέ, κἀκείνους μιμεῖσθαι "τὸ πλέον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους;" εἰ δὲ αὕτη εἰς περίοδόν τινα χρόνου ὥρισται, πῶς ἀφ᾽ Ὁμήρου ἐς δεῦρο τῇ αὐτῇ ἐχρῶντο οἱ Ἕλληνες; ἢ ὅτι ἐθεώρουν

M. Coray a voulu imiter. Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

7° « Celui qui brûlerait les grammaires. » Si Homère, Platon, Aristote, ou Zénon avait condamné les grammaires à être brûlées, on aurait pu croire que la sentence était juste; mais des hommes qui n'ont approfondi ni la langue écrite, ni la langue parlée, comment se permettent-ils de porter un pareil arrêt? Sans doute ils ont leurs raisons : car les grammaires une fois brûlées et oubliées, on ne pourrait plus dire que les improvisations s'écartent des règles de la grammaire.

Lig. κϐ', ou 63, 5. « Pour chaque nation, la grammaire de la langue n'est autre chose que le recueil « des règles, selon lesquelles les hommes les plus ins-« truits écrivent, ou parlent à une certaine époque. »

La langue des hommes les plus instruits de chaque nation n'est donc pas celle des ignorans; mais puisque la grammaire grecque renferme des règles, « selon les-« quelles les grecs les plus instruits écrivent, ou par-« lent, » n'est-ce pas une folie de vouloir la jeter au feu? Vous avouez qu'on ne peut pas tirer une grammaire de l'observation du langage des ignorans; si cela est vrai, pourquoi être de l'avis de ceux qui écrivent des grammaires pour ce langage de l'ignorance? Pourquoi conseiller à la jeunesse de vous imiter en écrivant, sans observer les règles de notre grammaire? Ne valait-il pas mieux, et pour vous et pour eux, d'imiter les plus instruits de la nation grecque? En outre, si la grammaire n'est faite que pour le temps qui l'a vue naître, comment se fait-il que, depuis Homère jusqu'à nos jours, les Grecs

se soient toujours servis de la même grammaire? Certes, ils ne croient pas que leur langue soit changée : la différence des dialectes qui distinguent à quelques égards la langue d'Homère de celle de Platon, ne change pas la langue elle-même. Les dialectes grecs entrent dans une grammaire, et ne constituent pas autant de grammaires diverses; l'altération d'une consonne, ou d'une voyelle; l'addition et le retranchement de quelques lettres, oú la contraction de quelques voyelles, ne produisent aucune altération à la grammaire, qui en indique toujours le son et la valeur, comme le dit Platon dans son Cratylus.

Il faut encore observer que l'homme instruit n'écrit jamais comme il parle. Il n'est pas facile d'assujétir à un rythme invariable des paroles échappées à un mouvement spontané; et pour converser avec des ignorans, n'est-on pas forcé de se servir des formes de langage qui leur sont connues? En écrivant, au contraire, on s'attache aux règles grammaticales, on choisit des termes propres ou figurés, et l'on embellit le discours de périodes et d'images. Il s'ensuit donc que la langue de toute nation éclairée, se divise nécessairement en trois idiômes : la langue écrite, celle que parlent les hommes instruits, et celle des ignorans; la première se rapporte exactement aux règles de la grammaire, la deuxième garde un terme moyen, observant souvent les préceptes et s'en écartant quelquefois; et la troisième, qui est celle des ignorans, s'en éloigne plus souvent. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que l'auteur en affirmant d'une part que la grammaire doit être composée d'après la langue *des hommes les plus instruits* d'une nation, soutient de l'autre, sans

καὶ θεωροῦσι τὴν γλῶσσαν μὴ μεταβεβλημένην, εἰ μή τις φαίη μεταβολὴν τὴν κατὰ Διάλεκτον, ἢ καὶ ἡ γλῶσσα τοῦ Ὁμήρου διενήνοχε τῆς τοῦ Πλάτωνος· ἀλλὰ διάγε τὰς διαλέκτους οὐκ ἀναγκαία ἑτέρα Γραμματική, ὡς τῇ ὅλῃ γλώσσῃ ὑπαγομένας· ἡ γὰρ Φωνήεντος εἰς Φωνῆεν, καὶ Συμφώνου εἰς Σύμφωνον μεταβολή, συναίρεσίς τε καὶ πρόσθεσις, καὶ ἀφαίρεσις, περὶ τὰ αὐτὰ οὖσαι Γράμματα, ταὐτὰ ὄντα, καὶ ὁμοίως ἐκφωνούμενα, οὐδόλως μεταβάλλει τὴν Γραμματικήν, ὥς που καὶ Πλάτων ἐν Κρατύλῳ φησίν·

Ἔτι δὲ ὁ πεπαιδευμένος τοῦ ἔθνους, οὐχ ὥσπερ γράφει, καὶ λαλεῖ, διά τε τὸ δυσχερὲς τὸν λόγον εἰς τὸ ἐμμελέστερον ῥυθμοῦντα κοσμεῖν, καὶ διὰ τὸ καὶ ἀμαθέσι λαλεῖν συνεχῶς, πρὸς οὓς ἀνάγη ποιεῖσθαι τὰς ἐντεύξεις δἰ οὗπερ γινώσκουσι σχήματος· γράφει δέγε κατὰ τέχνην Γραμματικῆς, καὶ λέξει γε κυριωτέρᾳ, ἢ τροπικωτέρᾳ, καὶ περιόδοις, καὶ σχήμασι διαφόροις ποικίλλων τὸν λόγον· εἰ δὲ τοῦτο, τριπλῆ ἂν εἴη παντὸς ἔθνους ἡ μορφὴ τῆς γλώσσης· ἥ τε γραφομένη, καὶ ἡ λαλουμένη ὑπὸ τῶν πεπαιδευμένων, καὶ τελευταία ἡ τῶν ἀπαιδεύτων· ἡ μὲν οὖν πρώτη τῇ τῆς Γραμματικῆς στάθμῃ παρατίθεται, ἡδὲ οἱονεὶ μεταίχμιον τῆς γραφομένης καὶ τῆς ὑπὸ τῶν ἀπαιδεύτων λαλουμένης, ἣ δὴ καὶ παρεκτρέπεται τῶν τῆς Γραμματικῆς κανόνων· Ὁμολογῶν οὖν τὴν Γραμματικὴν συνίστασθαι ἐκ τοῦ γράφειν ἢ λαλεῖν "τὸ πλέον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους", ἀποφαίνῃ κατωτέρω δεῖν

γράφειν " καθὼς ὁμιλεῖ τὸ ἔθνος", ἐπιλαθόμενος τῆς, ἣν ὑπέθου διαφοράν.

Στιχ. κε', ἡ 8. " Ὅταν ἡ γλῶσσα, περὶ τῆς ὁποίας " γίνεται ἡ Γραμματική, ζῇ, οἱ πεπαιδευμένοι τοῦ ἔθνους, " δὲν ἔχουν σχεδὸν οὐδεμίαν χρείαν τοιαύτης συλλογῆς, " ἐπειδὴ αὐτοὶ ἐνομοθέτησαν τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης· " καὶ οἱ ἀπαίδευτοι ἔχουν πολλὰ ὀλίγην, ἐπειδὴ ἀκού" ουσι, καὶ ἀναγινώσκουσι τοὺς ζῶντας τούτους νομο" θέτας."

Πάμπαν ἀσυλλόγιστα τὰ λεγόμενα· ἡ γὰρ Γερμανική, Γαλλική, Ἀγγλική, αἱ ἄλλαι τῶν σοφῶν ἤδη ἐθνῶν ζῶσαι γλῶσσαι, οὐ παρήκμασαν, ἀλλ' ἀκμάζουσι· διὰ τί δὲ τοσαῦται ὑπὸ τῶν ἑκάστου τούτων τῶν ἐθνῶν ἐλλογίμων γράφονται Γραμματικαί; καὶ ζώσης οὖν τῆς γλώσσης ἀναγκαία ἡ Γραμματική· ἄραγε ἐπὶ Πλάτωνος, καὶ Δημοσθένους, καὶ Ὁμήρου, οὐκ ἦν Γραμματική, οὐ δὲ Ῥητορική, οὐ δὲ Ποιητική; ἀλλ' ἐν τοῖς τούτων ξυγγράμμασι καταφαίνεταί τις τέχνη ἐντελεστάτη· τελειοποιεῖται δ' ἑκάστη τῶν τεχνῶν ἀρξαμένη ἀπὸ τῶν μικρῶν καὶ ἀτελῶν· ἵνα γοῦν συλλεγῶσιν οἱ κανόνες, πολλοῦ ἐδέησε τοῦ χρόνου· καθάπαξ δ' εὑρημένων, ῥᾴδιον τὸν προφορικὸν λόγον τούτοις ἐφαρμόζειν· δείκνυται δ' ἔτι τὸ ἀναγκαῖον τῆς Γραμματικῆς γλώσσης τινὸς ἀκμαζούσης τῷ μικρὸν μέρος τοῦ ἔθνους κατὰ τὸν ἡμέτερον φιλολόγον ταύτην γινώσκειν, καὶ ὀρθῶς γράφον χρῆσθαι· καὶ τῷ πᾶσαν εἶναι ἀνάγκην τοὺς παῖδας διδάσκεσθαι ταύτην· ἢ τί γὰρ παθόντες οἱ ἐν τῇ σοφῇ Εὐρώπῃ, πέμπουσι τοὺς παῖδας εἰς τὰ διδασκαλεῖα; οὐδὲ γὰρ ἐκ τῆς ὁσημέραι ὁμιλίας μάθοιεν ἂν τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης· ἀδυνάτου τε ἅμα ὄντος ἅπαντας

se rappeler ce qu'il vient d'avancer, qu'il faut écrire *comme le peuple parle.*

Ligne κε', ou 8. « Lorsque la langue pour laquelle « on fait la grammaire est vivante, les hommes instruits « n'ont aucun besoin d'un semblable recueil, parce que « ce sont eux-mêmes qui ont autorisé les règles de la « langue; il n'est pas plus utile aux ignorans, puisqu'ils « écoutent et lisent les législateurs vivans de la langue. »

Admirable raisonnement! La langue allemande et la langue française, et celles des autres nations éclairées, sont, je crois, des langues vivantes; les hommes instruits de chacune de ces nations composeraient-ils tant de grammaires, si l'on n'en avait pas besoin? Est-ce que du temps d'Homère, de Platon, ou de Démosthène, il n'y avait ni grammaire, ni art poétique, ni rhétorique? et pourtant on voit, dans leurs ouvrages, l'expression d'un art déjà perfectionné. Tous les arts partent d'abord d'un principe imparfait qui se perfectionne avec le temps. Recueillir des règles pour parler correctement n'est pas l'affaire d'un instant; or, c'est seulement quand elles ont été recueillies qu'il devient moins difficile d'en faire l'application au langage. Vous avouez que les hommes instruits, qui se servent de ces règles, sont *la moindre* partie d'une nation; comment donc les langues vivantes se passeraient-elles du secours de la grammaire? pourquoi encore, dans l'Europe civilisée, enverrait-on les enfans aux collèges, s'ils pouvaient connaître les règles de leur langue en écoutant les hommes instruits? Je ne sait du reste s'il est possible, à tous les citoyens et à tous leurs enfans, de s'entretenir avec des savans toujours peu

nombreux, pour acquérir une connaissance parfaite de leur langue. Quant aux ignorans, ils sont bornés, non-seulement dans les termes, mais encore dans les idées. Car les expressions sont en raison directes de nos idées. Voyez le proœme de ma Calliope. Peut-être y a-t-il aussi une contradiction à supposer des hommes instruits sans qu'ils aient eu besoin d'étude et d'enseignement pour le devenir; or, s'il n'y avait pas de grammaire avant eux, où auraient-ils pu apprendre leur langue? et s'il en existait déjà, comment ces hommes ont-ils dû en offrir les premiers les règles dans leurs écrits? L'auteur ne confond pas, ce me semble, *les hommes instruits* avec les ignorans, lui qui a dit que « la grammaire est le recueil des « règles d'après lesquelles *la partie la plus instruite* « d'une nation parle ou écrit. » Or, si cette partie de la nation observe les règles en écrivant, comment les ignorans n'en avaient-ils pas besoin? ou même comment pourraient-ils lire « ces vivans législateurs » sans connaître les règles d'après lesquelles ils ont écrit?

Pag. ιδ', lig. ις', ou 23 : « La grammaire est donc un « obstacle, en quelque sorte, et un rempart contre un « *déluge de barbarie.* »

Si la grammaire a cet avantage, pourquoi n'en suivez-vous pas les règles dans vos écrits? Et pourquoi dire plus haut que « celui qui brûle les grammaires, rend à la « nation un plus grand service que celui qui s'occupe « d'en composer? » Dieux! quel ordre d'idées et d'argumens?

Lig. ιθ', ou 26 : « Mais le penchant naturel de l'homme « pour le changement ne s'arrête point devant de tels « obstacles. »

τοὺς πολίτας, καὶ τοὺς παῖδας αὐτῶν συγγίνεσθαι τοῖς εὐαρίθμοις τῶν σοφῶν· τῶν μέντοι ἀπαιδεύτων οὐ μόνον τὰ τοῦ λόγου, ἀλλὰ καὶ τὰ τῆς γνώσεως ἐστενοχώρηται· αἱ γὰρ λέξεις ἐν εὐθεῖ λόγῳ εἰσὶ πρὸς τὰς ἐννοίας ἡμῖν, ὡς καὶ ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς Καλλιόπης εἴρηται· ἐκ τούτων οὖν προφανὲς, ὅτι τὰ τοῦ ἡμετέρου φιλολόγου ἀσυλλόγιστα εἰσίν. Ἀσύστατον δ' ἔτι καὶ πεπαιδευμένους ὑποτιθέναι τινὰς, μὴ μαθόντας τί· πῶς γὰρ ἐπαιδεύθησαν, Γραμματικῆς μὴ οὔσης; εἰ δ' ἐν Γραμματικῇ τινι ἐπαιδεύθησαν, οὐκ ἄρα οὗτοι "ἐνομοθέτησαν τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης·" εἰ δὲ διὰ τοῦ "πεπαιδευμένοι" τοὺς ἀπαιδεύτους ἐννοεῖ, πῶς οὗτοι πάλιν νομοθέται κανόνων ἂν εἶεν γλώσσης; εἴρηται γὰρ ἀνωτέρω, τὴν Γραμματικὴν εἶναι συλλογὴν κανόνων, "καθ' οὓς "τὸ πλέον πεπαιδευμένον μέρος τοῦ ἔθνους "λαλεῖ, ἢ γράφει." εἰδὲ τοῦτο κατά τινας κανόνας γράφει, ἢ λαλεῖ, πῶς οἱ ἀπαίδευτοι πολλὰ ὀλίγην χρείαν ἔχουν τούτων; ἢ πῶς ἂν "τοὺς ζῶντας νομοθέτας ἀναγνώσειαν", μὴ μαθόντες τοὺς κανόνας, καθ' οὓς ἐκεῖνοι γράφουσιν;

Σελ· ιδ', στιχ: ις', ἢ 23. "Εἶναι λοιπὸν ἡ Γραμ-
"ματικὴ ἔμφραγμα τρόπον τινὰ καὶ γῆς ἀνάστημα ἐναν-
"τίον τοῦ κατακλυσμοῦ τῆς βαρβαρότητος."

Εἰδὲ τοιοῦτον ἡ Γραμματικὴ, διὰ τί αὐτὸς γράφων παρεκτρέπῃ τῶν κατ' αὐτὴν κανόνων; καὶ διὰ τί ἀνωτέρω ἔφης, "μᾶλλον ὠφελεῖ τὸ γένος ὁ καίων ταύτην, ἢ ὁ "γράφων"; Ἡράκλεις τῆς τάξεως τῶν ἐννοιῶν καὶ τῶν Συλλογισμῶν·

Στιχ· ιθ', ἢ 26. "Ἡ φυσικὴ ὅμως τοῦ ἀνθρώπου κλίσις
"εἰς τὴν μεταβολὴν, μήτ' ἐντρέπεται, μήτε δυσωπεῖται
"τοιαῦτα ἐμφράγματα."

Ἀλλ' ὁ ἄνθρωπος μεταβάλλεται φύσει οὐ πρὸς τὸ κακὸν, ἀλλὰ πρὸς τὸ δοκοῦν αὐτῷ ἀγαθόν· οὐδεὶς φρόνιμος δὲ νομίζει ἀγαθὸν τὴν βαρβαρότητα· μάλιστα δὲ τὸ Ἑλληνικὸν γένος, καίτοι πολλοῖς δεινοῖς περιπεσὸν, ἀνέκαθεν ἐθεώρει τὴν λέξιν βάρβαρος ὡς ἐναντία τῷ, Ἕλλην· ἐπεὶ δὲ ἀνωτέρω ἔφης, " ὅτι ἡ Γραμματικὴ εἶναι συλλογὴ " κανόνων, κατὰ τοὺς ὁποίους γράφει τὸ πλέον πεπαι" δευμένον μέρος τοῦ ἔθνους ", συνάγεται τὴν μεταβολὴν ἀποτείνεσθαι πρὸς αὐτὸ μόνον τὸ μέρος τοῦ ἔθνους· τοῦτο δὲ ἀπὸ παλαιῶν χρόνων ἔςγε τὸν ἀοίδιμον Εὐγένιον, Θεοτόκην, Γόρδιον, Βαλάνου, Νεόφυτον Πελοποννήσιον, Ἀθανάσιον Πάριον, Ἰωνᾶν Σπαρμιώτην, Ἰωάννην κωφὸν, Λάμπρον φωτιάδην, καὶ τοὺς Ἐλλογίμους μαθητὰς αὐτοῦ, καὶ πλείστους ἄλλους, οὐ μόνον διδασκάλους, ἀλλὰ καὶ εὐγενεῖς, καὶ ἐμπόρους, ἅπαντες οὐκ ἐπαύσαντο γράφοντες τὸν Ἕλληνα λόγον, μὴ μεταβαλόντες· λέγω δὲ μεταβολὴν, οὐ κατὰ τὸν ἑκάστου χαρακτῆρα τοῦ λόγου· ἄλλος γὰρ ὁ τοῦ Πλάτωνος, καὶ ἄλλος ὁ τοῦ Δημοσθένους, καὶ Ξενοφῶντος χαρακτὴρ, καὶ τῶν λοιπῶν πεζογράφων καὶ ποιητῶν, ἀλλὰ κατὰ τὸν γενικὸν τύπον τῆς γλώσσης, ἐφαρμοζόμενον, τῇ τῆς Γραμματικῆς τέχνῃ, καθ' ὃν ἀμετάβλητος ἡ γλῶσσα μεμένηκεν· ἐῶ λέγειν τὸν χορὸν τῶν Ἀρχιερέων, καὶ Ἱερέων, ὧν τινες μὲν μὴ ἐς τὸ ἀκριβὲς ἐκμαθόντες τὴν

L'homme n'est point naturellement porté au mal, mais à ce qui lui paraît bon; aucun homme raisonnable ne croit que la barbarie soit un bonheur pour lui; elle est surtout en horreur à la nation grecque; quoique plongée dans un abîme de maux, elle a toujours regardé le nom d'*Hellène* comme opposé à celui de *barbare*. Observez qu'il vient d'avancer ces mots : « La grammaire est le « recueil des règles, d'après lesquelles la partie la plus « instruite d'une nation écrit ou parle. » Ainsi, cet esprit d'innovation ne pourrait se faire remarquer que parmi les hommes instruits, toujours peu nombreux, qui cependant, depuis les temps anciens jusqu'à Eugène, Théotoquis, Gordius, Balanos, Néophyte du Péloponèse, Athanase de Paros, Jonas de Sparmos, Jean, surnommé Kophos, Lambros Photiadès, ses fameux élèves, et plusieurs autres professeurs, nobles, et négocians, n'ont jamais altéré la langue grecque en l'écrivant. J'entends ici par *altération*, non celle qu'on observe dans le style particulier de chaque écrivain : car celui de Platon n'est point celui de Démosthène, ni celui de Xénophon; et le style particulier de chaque prosateur et de chaque poète, se distingue par des formes qui lui sont propres; mais bien celle des caractères généraux de la langue, qui se sont conservés inaltérés et applicables, dans tous les temps, aux règles de la même grammaire. Les archevêques, les évêques et tout le clergé emploient le grec littéraire dans leur correspondance. Nous avons vu un grand nombre d'entre eux, même dans un âge avancé, s'occuper encore de se perfectionner dans l'art de bien écrire et dans celui

bien parler. La plupart des archevêques prenaient pour greffiers, ou pour secrétaires, avec des traitemens honorables, les plus habiles grammairiens. Pénétrés de l'amour des lettres, ils aimaient à recevoir un homme instruit ou un professeur dans leur palais et à leur table. Plusieurs d'entre eux envoyèrent, à leurs frais, des jeunes gens dans les meilleurs collèges de la Grèce, pour se perfectionner dans la connaissance de leur langue maternelle. Toutes les maisons de la noblesse de Constantinople entretenaient aussi des professeurs instruits pour l'enseignement de la jeunesse. Mais dans la Valachie et dans la Moldavie, ce n'étaient pas seulement les nobles, dont les maisons pouvaient être regardées comme autant de temples élevés aux Muses, mais encore, les négocians et les artisans peu fortunés, qui cherchaient à fixer des professeurs dans leurs maisons. Les plus instruits parmi les nobles Valaques renonçant à leur propre langue, écrivaient, à l'admiration de la Grèce savante, la langue de Platon. Et en lisant les écrits de Grégoire Brangovâne, ou en l'écoutant parler, on sent que cette admiration est justifiée. Je pourrais faire encore mention d'un grand nombre de Valaques qui écrivent la langue grecque dans toute sa pureté; mais je dois surtout des éloges au zèle qu'ils professaient pour les lettres grecques; aussi ces provinces étaient-elles le refuge de tous les savans de notre patrie, qui y trouvaient l'accueil de l'estime et une généreuse hospitalité. Or, ces étrangers, qui possédaient ainsi notre langue, n'étaient pas les disciples de ces improvisations, mais bien des professeurs, qui, loin de leur crier : « brû-

Ἑλλάδα φωνὴν ἐν νεότητι, ἠσχολοῦντο γέροντες περὶ τὸ ὀρθῶς λέγειν καὶ γράφειν, οἶδε καὶ γραφέας ἐλλογίμους παρελάμβανον ἐπὶ μισθῷ ἁδροτάτῳ, ἵν' ἐπὶ τὸ ἀκριβέστερον γράφοιεν, ὧν περ ἐκεῖνοι ἐδέοντο· καὶ οὐκ ἦν ὅςτις τῶν Ἀρχιερέων οὐκ εἶχε σύνοικον, καὶ ὁμοτράπεζόν τινα τῶν Ἐλλογίμων· πολλοὶ δ' αὐτῶν καὶ πολλοὺς νέους ἔπεμπον ἰδίοις ἀναλώμασιν εἰς τὰ τῆς Ἑλλάδος Σχολεῖα μαθησομένους τὴν πάτριον αὐτῶν γλῶσσαν· τί δὲ, οἱ εὐγενεῖς τῆς πόλεως; οὐχ ἅπαντες εἶχον ἐλλογίμους διδασκάλους ἐν τοῖς ἰδίοις αὐτῶν οἴκοις; τοῦτ' αὐτὸ ἐποίουν καὶ οἱ ἐν Βλαχομολδαβίᾳ οὐ μόνον εὐγενεῖς, ὧν τὰς οἰκίας, ἐνδιαίτημα τῶν Μουσῶν τις οὐκ ἂν εἴποι ἁμάρτοι· ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ οἱ ἔμποροι, καὶ τεχνῖται· οἱ δ' εὐγενέστεροι τὴν πάτριον αὐτῶν γλῶσσαν ἀφέντες, Ἑλληνιστὶ ξυνέγραφον, καὶ οὐκ ἔστιν ὃς οὐκ ἂν ἐθαύμασε Γρηγόριον τὸν Βραγκοβᾶνον γράφοντα, ἢ λαλοῦντος ἀκούσας, καὶ πολλοὺς δ' ἄλλους, οὓς διὰ τὸ σύντομον παραλείπω· τοσοῦτον δὲ ζῆλον ἔσχον οἱ ἄνδρες οὗτοι περὶ τὴν μάθησιν τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, καὶ τοσοῦτον ἐτίμων καὶ περιέθαλπον τοὺς πεπαιδευμένους, ὥςτε καταφύγιον ἡ Βλαχομολδαβία γέγονε πλείστοις τῶν Ἐλλογίμων· ταῦτα δ' ἐποίουν, λογιώτατε, οὐχ' ὑπὸ τῶν Σχεδίων τούτων διδαχθέντες, ἀλλ' ὑπ' ἀνδρῶν, οἵτινες ἐβόων πανταχοῦ τῆς Βλαχίας, οὐχὶ

" καίετε τὰς Ἑλληνικὰς Γραμματικάς", ἀλλ' ἀντέχεσθε τούτων ἀμφιλαφῶς, καὶ θέλοντες μεταβληθῆναι οὐκ ἐπὶ τὸ χεῖρον, ἀλλ' ἐπὶ τὸ κρεῖττον·

Στιχ· κζ', ἢ 30. " Καθ' ὅσον ὅμως πολλαπλασιάζονται " οἱ παραβάται, συμβαίνει τὸ ἐναντίον, γίνονται οὗτοι " νομοθέται·

Οὐδεμίαν τηλικαύτην παράβασιν τῆς Ἑλληνικῆς Γραμματικῆς ἴσμεν, ὥςτε τὰ Σολοικοφανῆ ἀποτελεῖν Γραμματικήν· ἅπερ οὐ μόνον σπανιώτατα ἐν τοῖς παλαιοῖς ποιηταῖς, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς μετὰ ταῦτα· πολλοῦ γε καὶ δεῖ κανόνα τῆς γλώσσης ταῦτα γενέσθαι· ἔπειτα δὲ οἱ ἀπαίδευτοι ἐν παντὶ μὲν ἔθνει πολλαπλάσιοί εἰσι τῶν πεπαιδευμένων, ἐν οὐδενὶ δὲ νομοθέται γεγόνασιν οὗτοι γλώσσης·

Σελ· ιε', στιχ· ις', ἢ 63, 12. " Συμπεραίνεται ἀπὸ τὰ " προειρημένα, ὅτι κατὰ διαφόρους περιόδους, ἢ ἐποχὰς " χρόνου, τὸ αὐτὸ ἔθνος διάφορον Γραμματικὴν ἔχει. "

Οὐ συμπέρασμα ὦ βέλτιστε, ἀλλ' ὑπόθεσις ἁπλῆ τὸ λεγόμενον· πόσας γὰρ διαφερούσας Γραμματικὰς εἶχον οἱ Λατῖνοι, ἐξ οὗ ἐκανόνισαν τὴν γλῶσσαν αὐτῶν; δεῖξον ταύτας· εἴρηται δὲ καὶ ἀνωτέρω, ὅτι ἐξ Ὁμήρου ἕως τῆς σήμερον τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος οὐκ εἶχε διάφορον Γραμματικήν· ἡ γὰρ τοῦ Γαζῆ, τοῦ Λασκάρεως, τοῦ Ἀπολλωνίου, Διονυσίου τοῦ Θρακὸς, κ. τ. λ. αἱ αὐταί εἰσι κατά τε τὴν διαίρεσιν τῶν ὀκτὼ τοῦ λόγου μερῶν, καὶ κατὰ τὴν σύνταξιν· καὶ ταύταις ἐς δεῦρο χρώμεθα ἐν ταῖς τῆς Ἑλλάδος Σχολαῖς·

Στιχ· κ', ἢ 15. " Ἀκολουθεῖ καὶ συνεχίζεται ἡ τοιαύτη

« lez les grammaires grecques, » ne cessaient de leur dire : *prenez les grammaires à deux mains ;* et, s'ils voulaient innover, c'était en bien et non en mal.

Ligne κζ', ou 30. « **Mais lorsque le nombre de ceux « qui transgressent les règles grammaticales augmente, « alors ce sont eux qui font les règles de la grammaire.** »

Dans les écrits des hommes instruits, on ne voit point les règles assez souvent violées pour que les solécismes, qui se rencontrent rarement chez les prosateurs et chez les poètes, puissent faire révolution dans les principes de la grammaire grecque. Il est vrai que chez tous les peuples, les ignorans sont en majorité, mais nulle part, leur langage grossier n'a l'autorité des règles.

Page ιε', lig. ιϛ', ou 63, 12. « De ce qui vient d'être « dit, on peut tirer cette conséquence, que, pour chaque époque, la même nation a une grammaire différente. »

Cette conséquence, que rien ne justifie, me paraît être plutôt une supposition gratuite. Les Latins, dès qu'ils eurent fixé leur langue, combien de fois changèrent-ils de grammaire? Pourrait-on citer un seul changement? J'ai dit plus haut que depuis Homère jusqu'à ce jour, la nation grecque, dans ses colléges, n'en a jamais reconnu qu'une ; car, la grammaire de Gazès, celles de Lascaris, d'Apollonius, de Denis de Thrace, etc., sont les mêmes, soit pour la division des parties du discours, soit pour la méthode de la Syntaxe.

Ligne κ', ou 19. « Ces changemens suivent et se

« succèdent jusqu'à ce que la nation devienne tout-à-« fait barbare. »

Vous êtes dans l'erreur, si vous pensez que la nation grecque est tout-à-fait barbare. « La partie la plus éclairée de la nation, » je le répète, écrit correctement sa langue. Pour les ignorans, du temps d'Homère et de Platon, comme de nos jours, ils analysaient les infinitifs et les participes (voyez la préface de ma Calliope); quant aux mots étrangers introduits dans la langue grecque, certes ils ne peuvent pas entacher de barbarie, pas plus la langue que les mœurs d'une nation. La preuve en est bien simple : le français a emprunté un grand nombre de ses mots au grec et aux autres langues; tous les jours il en emprunte de nouveaux. Mais ce n'est pas à dire pour cela que la langue française soit devenue barbare; au contraire, en écrivant les Français conservent le caractère qui est propre à leur langue, tandis que vous ne faites, dans vos prolégomènes, que traduire le français mot à mot en grec. On sait déjà que les anciens grecs disaient : *παρασάγγην*, *σάγαριν*, *ἀκινάκην*; *σαράβαριν*, etc., mots étrangers, qui n'ont pourtant pas altéré leur langue. Quant au caractère national des Grecs, je me réserve de démontrer ailleurs qu'il a resté immuable jusqu'à ce jour. Si vous regardez les Grecs comme barbares, à cause de l'esclavage qui n'est naturel qu'aux nations barbares, selon Aristote, vous devez réfléchir que ce ne fut, ni leur naturel, ni leur volonté, qui les soumit aux Turcs, mais seulement la force des événemens. Malgré ces revers, les Hellènes ont fait de continuels et d'héroïques efforts pour briser leurs chaî-

" μεταβολὴ ἕως οὗ νὰ βαρβαρωθῇ παντάπασι τὸ
" ἔθνος."

Οὐ παντάπασι τὸ Ἑλληνικὸν ἔθνος βεβαρβάρωται, ὡς σὺ νομίζεις, ἀλλὰ τὸ μὲν πεπαιδευμένον μέρος, ὡς καὶ ἀνωτέρω εἴρηται, ἔγραφεν ὀρθῶς τὴν γλῶσσαν. τὸ δὲ ἀπαίδευτον ἀνέλυε τὰ Ἀπαρέμφατα καὶ τὰς Μετοχὰς οὐ μόνον σήμερον, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ Πλάτωνος καὶ Ὁμήρου· ὅρα τὸ προοίμιον τῆς Καλλιόπης· αἱ δὲ παρεισαχθεῖσαι ξέναι τῶν λέξεων, οὔτε τὴν γλῶσσαν βαρβαρῶσιν, οὔτε τὰ ἤθη τοῦ ἔθνους· παράδειγμα δὲ τοῦ λόγου, ὅτι οἱ Γάλλοι πλείστας τῶν Ἑλληνικῶν λέξεων, καὶ τῶν ἄλλων γλωσσῶν ἔλαβον, καὶ λαμβάνουσιν· ἀλλ' οὐ διὰ τοῦτο ἡ γλῶσσ' αὐτῶν βάρβαρός ἐστι· γράφοντες δὲ, οὐχ ὥσπερ σὺ Ἑλληνικὰς λέξεις συῤῥάπτων Γαλλικῷ χαρακτῆρι, ἀνόθευτον φυλάττουσι τὸν ἴδιον χαρακτῆρα τοῦ λόγου· οἵ τε παλαιοὶ Ἕλληνες καὶ παρασάγγας εἶπον, καὶ Σάγαριν, καὶ Ἀκηνάκην, καὶ Σαράβαριν, ἄνευ παραμορφῆς τῆς γλώσσης· περὶ δέγε τοῦ καθ' Ἕλληνας ἠθικοῦ χαρακτῆρος, ὅτι ἀμετάβλητος καὶ οὗτος ἐς δεῦρο μεμένηκεν, ἐν ἄλλοις γαλλιστὶ ἐρῶ· Εἰ μέντοι τοὺς Ἕλληνας βαρβάρους ὑπείληφας διὰ τὸ δεδουλῶσθαι τοῖς Ἀγαρηνοῖς, κατὰ δῆθεν τὸ Ἀριστοτελικὸν, τὸ βάρβαρον φύσει δοῦλον, ἴσθι. ὅτι οὐ φύσει, οὐδὲ προαιρέσει, ἀλλὰ στεῤῥᾷ ἀνάγκῃ ἔφερον τὴν δου-

λείαν· καίτοι ἐς δεῦρο οὐκ ἐπαύσαντο ἀγωνιζόμενοι μὴ δοῦλοι καλεῖσθαι, ὡς καὶ ἐν τῇ Προσκλήσει εἶπον.

Στιχ· κά, ἡ 16. " Καὶ τότε ἡ γλῶσσά του γίνεται τόσον " ἀλλόκοτος καὶ παρηλλαγμένη, τόσον ἐναντία εἰς τοὺς " κανόνας τῆς παλαιᾶς, μὲ τόσας ἀνωμαλίας ἀσχημισ- " μένη."

Οὔτε τόσον ἀλλόκοτος καὶ παρηλλαγμένη, οὔτε τόσον ἐναντία τοῖς κανόσι τῆς Γραμματικῆς ἢ τῶν ἀπαιδεύτων, εἰ καὶ (πε)περιωρισμένη. ἀλλ' ἀνάγκη διακρίνειν τὸ ὀρθὸν τῆς λέξεως, διὰ τὰς συνεχεῖς συγκοπὰς τῶν φωνηέντων, καὶ ἐνίοτε τῶν συλλαβῶν· οἷον, τὰ ὑπήγενε, σύρριτε, ἤντανε, κ. τ. λ. δεῖ γράφειν ὑπῆγ' ἰέναι, συρρ' ἴτε, ἦν τι εἶναι, ἢ τί ἦν εἶναι· καὶ αὐτὰ τὰ σμικρότατα μόρια διεφύλαξε, τὸ ἂν, τὸ μὲν, καὶ ἄλλα· οὐδὲ κατὰ τὸ σχῆμα φαίνεται ἄσχημος, καίπερ μετέχουσα τῶν τεσσάρων διαλέκτων, καθὸ καὶ κοινὴ ὀνομάζεται, ὡς κοινωνοῦσα ἁπασῶν· καὶ Δωρίζει γὰρ, ὡς εἰς άω προφέρουσα τὰ εἰς έω ἀσυναίρετα περιπατάω, πεινάω, κτυπάω· καὶ ὑβριζόντωσαν, ἠγωνιζόντωσαν, ἐπηδοῦσαν· καὶ χύνω, θυμόνω, κ. τ. λ. ὡς καὶ ἐν τῇ Καλλιόπῃ λέλεκται· ἀλλὰ καὶ ἐν Ἀντωνυμίαις προστιθεῖσα τὸ να δωρικῶς ἐμένα, αὐτόν-να· ὅρα κεφ· δ' τῆς ἐμῆς Γραμ. καὶ ἐν Ἐπιῤῥήμασι καθαρὰ, ὀρθὰ ἀντὶ ὀρθῶς, καθαρῶς· καὶ Ἰωνίζει δὲ, ἀναυξήτους προφέρουσα τοὺς παρακειμένους, γραμμένον ἀντὶ γεγραμμένον· καὶ ἐν προσθέσεσι, περ, ἀπ,

nes; lisez mon *Appel au peuple de l'Europe en faveur des Grecs*.

Ligne κα, ou 16. « Et alors la langue devient tellement « bisarre, tellement changée, tellement opposée aux rè- « gles de la langue ancienne, tellement dégradée par « des anomalies.... »

Le langage du peuple, quoique borné, n'est ni si bisarre, ni si opposé aux règles de la langue écrite; que vous le croyez. Il faut, en appréciant la différence, des locutions, faire attention au retranchement des voyelles, et à celui des syllabes. Par ex., on entend le peuple dire : ὑπήγενε, σύρριτε, ἤνταvε, etc., mais il faut écrire ὑπῆγ' ἰέναι, συῤῥ ἴτε, ἦν τι εἶναι, etc., le vulgaire a conservé de sa langue jusqu'aux particules ἂν, κεν et autres semblables. Le dialecte du peuple n'est pas non plus bisarre dans ses formes; seulement il offre le mélange des quatre autres dialectes, mélange qui l'a fait nommer *langue commune*. En effet, le peuple suit l'idiome dorien, en ce qu'il prononce en άω les verbes non contractés : περιπατάω, *je marche*; πεινάω, *j'ai faim*; κτυπάω, *je frappe*; ὑβριζόντωσαν, *ils s'insultaient*; ἠγωνιζόντωσαν, *s'exerçaient*; ἐπηδοῦσαν, *ils sautaient*, etc., pour ὑβρίζοντο, ἠγωνίζοντο, ἐπήδουν, etc., il dit aussi χύνω, θυμόνω, etc., comme je l'ai dit dans ma Calliope. Il en fait autant pour les pronoms, en y ajoutant να : ἐμέ-να, αὐτόν-να, etc. (Voir ma grammaire, chapitre IV); ainsi que pour les adverbes : καθαρά, ὀρθά, pour καθαρῶς, *purement*; ὀρθῶς, *droite*. Il suit l'idiôme Ionien, en retranchant l'augment des parfaits : γραμμένον pour

γε-γραμμένον, *écrit.* Il prononce encore ioniquement les prépositions περ, κατ, ἀπ, μετ, etc. : περπετάω, μετ τούτου, μετ αὐτὸν, etc. Il fait sentir le digamma colien (voir Calliope, chap. III), entre les voyelles : ἀκούϝω, κλαίϝω, Ϝοῖδα, etc. Si donc vous nommez barbare la langue du peuple, parce qu'elle est composée de tous les dialectes, vous devez savoir que cette manière de parler était la même chez les anciens Grecs, comme il est facile de le voir par certaines phrases, soit poétiques, soit prosaïques, tantôt régulières, tantôt irrégulières; c'est ce qui fit sentir aux anciens le besoin d'établir entre les dialectes une ligne de démarcation, pour donner à la langue écrite un rythme plus uniforme. De-là vint la langue dont se sont servis les écrivains prosateurs, et dont se servent encore les hommes instruits. Cependant, si le langage du peuple vous paraît barbare, à cause du mélange des dialectes, sous lesquels pourtant il conserve la forme primitive inaltérée; comment faut-il nommer celui de vos *improvisations?* certes, *idiôme français;* celui des traductions de M. Coumas? *idiôme allemand;* celui des auteurs qui nous traduisent mot à mot l'italien, aura le nom d'*idiôme italien;* celui des autres s'appellera *idiôme anglais, idiôme russe*, etc. Que si vous réunissez tous ces idiômes divers dans la langue que vous vous proposez de créer, comment la nommerons-nous? *bisarre, difforme, étrangère, chimérique, monstrueuse;* ne sera-ce pas *la confusion des langues de la tour de Babel?* Dieux, quel bonheur pour la jeunesse grecque!

Ligne κγ', ou 18. « De sorte qu'il n'est possible ni de

μετ, κ.τ.λ. περπατῶ, μετ τούτου, μετ αὐτὸν· καὶ Αἰολίζει δὲ, ἐκφωνοῦσα τὸ δίγαμμα (Κεφ. γ' τῆς Καλλιόπης) μεταξὺ φωνηέντων· ἀκούϝω, κλαίϝω, ϝοῖδα, κ.τ.λ. εἰ οὖν τὰς τοιαύτας προφορὰς ὀνομάζεις βαρβαρότητας, καὶ ἀσχημάδας, γίνωσκε, ὅτι οὗτος ὁ τρόπος τοῦ λαλεῖν ἀρχαιότατος ἦν παρὰ τοῖς Ἕλλησιν· ἐπεὶ δ' ἐφαίνετο κατά τι μὲν ποιητικὸς, κατά τι δὲ πεζὸς, καὶ ἐν ἄλλοις μὲν ὁμαλὸς, ἐν ἄλλοις δ' ἀνώμαλος, δι' αὐτόγε τοῦτο ἐπὶ τὸ εὐρυθμότερον ἐκανόνισαν τὴν γραφομένην γλῶσσαν, ἧπερ οἵτε πάλαι ἐχρῶντο καὶ οἱ νῦν γράφοντες χρῶνται, οἷς καὶ σὲ ἐχρῆν ἕπεσθαι· Ἀλλ' εἴπερ ταύτην τὴν γλῶσσαν ἀλλόκοτον ὀνομάζεις, καί τοι ἀνόθευτον κατὰ τὸν χαρακτῆρα, πῶς δεῖ λέγειν τὸ σχῆμα τῶν Σχεδίων τούτων; Γαλλικὸν· δηλονότι· τὸν δὲ τῶν μεταφράσεων τοῦ Κούμα; Γερμανικὸν δήπου, ὥςπερ καὶ ἐστί· τὸν δέ τινος Ἰταλίζοντος, ἢ Ἀγγλικίζοντος, ἢ Ῥωσσίζοντος; πάντως οὐκ ἄλλον, ἢ Ἰταλικὸν, Ἀγγλικὸν, Ῥωσσικόν· Συλλεγέντων δὲ τούτων συμπάντων τῶν χαρακτήρων εἰς ἕνα κοινὸν, πῶς δεῖ καλεῖν τοῦτον; πότερον, ἄσχημον, καὶ ἄμορφον, καὶ παράσημον, ἢ τραγέλαφον, καὶ χίμαιραν, καὶ Ἱπποκένταυρον, καὶ σύγχυσιν τῶν γλωσσῶν τῆς Πυργοποιΐας; ἅπαντα ταῦτα δηλονότι· Ἡράκλεις, τῆς εὐτυχίας τῶν Ἑλληνικῶν παίδων·

Στιχ. κγ', ἢ 18. " Ὥςτε μήτε τὴν παλαιὰν εἶναι δυνατὸν

" ν' ἀναλάβῃ, διότι ἐμακρύνθη πολὺ ἀπ' αὐτὴν, μήτε νέαν
" ἄλλην νὰ κάμῃ· "

Ἐπεὶ δὲ " Μήτε τὴν παλαιὰν εἶναι δυνατὸν ν' ἀναλάβῃ,
" μήτε νέαν ἄλλην νὰ κάμῃ " ἀνάγκη ἄρα μεῖναι τὸ γένος
ἄγλωσσον· ἀλλαμὴν οὐκ ἔστιν, ὡς ἅπαντες ἴσασι, καὶ
αὐτὸς ἀνωτέρω τὸν τύπον τῆς κοινῆς γλώσσης ὑπέγραψα,
ἄρ' οὐδεμία ἀνάγκη " νέαν ἄλλην νὰ κάμῃ ". " Ν' ἀνα-
" λάβῃ δὲ τὴν παλαιὰν, ἤτοι τὴν γραφομένην, οὐχ ὁρῶ τὸ
" ἀδύνατον· α' τῶν ἀπαρεμφάτων εἰσαχθέντων, καὶ τῶν
" μετοχῶν, οὐχ' ὡς σὺ, θέλω δώσειν, καὶ θέλω γράψειν ".
ἀλλ' ὡς οἱ τῆς Γραμματικῆς κανόνες διορίζουσι. β' χρώ-
μενον ἀεὶ ταῖς αὐξήσεσιν, οὐχὶ ὁτὲ μὲν, ὁτὲ δ' οὔ, κατα-
λογάδην γράφον· οὐ δὲ λέγειν, ὥσπερ σὺ ἐντελῶς μὲν τὸ
" λελογισμένην ", ἀτελῶς δὲ " στερημένους ", καὶ " γραμ-
μένην ". ἀνωμαλία γὰρ τὰ τοιαῦτα, καὶ κανονικοῦ τύπου
ἀλλότρια· διόπερ καὶ οἱ Ἀττικοὶ πρὸς τὸ ὁμαλώτερον
ῥυθμίσαντες τὴν ἑαυτῶν γραφομένην γλῶσσαν, τῇ ποιήσει
ἀφῆκαν τὰ κατὰ διάλεκτον χάριν τοῦ μέτρου· γ' γράφον τὰ
τρίτα πληνθυντικὰ πρόσωπα διὰ τοῦ ουσιν, ὥσπερ ἐν πολλαῖς
πόλεσι τῆς Ἑλλάδος προφέρεται· οὐχὶ ὥσπερ σὺ, ὁτὲ μὲν
" τολμοῦν ", ὁτὲ δὲ " τολμοῦσι " καὶ " πολιορκοῦσι "
λέγων· δ' μὴ Γαλλικίζον, μηδὲ Γερμανίζον, μηδὲ Ἰταλίζον,
μηδὲ, κ. τ. λ. τὸ δὲ τῆς ὀρθογραφίας καὶ τῆς Συντάξεως τὸ
αὐτό ἐστίν.

Στιχ· κε', ἢ 20. " Διὰ τοῦτο, ὅτι ἢ δὲν ἔμειναν ὁλό-
" τελα πεπαιδευμένοι ἄνδρες εἰς τὸ γένος, ἢ κατὰ πολλὰ
" ὀλιγώτεροι τὸν ἀριθμὸν παρὰ νὰ κατασταθῶσι νομοθέται
" νέας γλώσσης. "

« reprendre l'ancienne langue, qui est trop éloignée,
« ni d'en créer une nouvelle. »

« S'il n'est possible ni de reprendre l'ancienne langue ni d'en créer une nouvelle, » il faut que la nation reste sans langue; mais tout le monde sait qu'elle en a une, dont la forme est celle que je viens d'exposer; elle n'a donc pas besoin d'en créer une autre. Je ne vois pas l'impossibilité de faire usage d'une langue qui a des règles certaines, qui emploie 1° les infinitifs et les participes, non pour dire comme vous : ϑέλω δώσειν, et ϑέλω γράψειν; mais dans les formes autorisées par la grammaire. 2° Qui conserve toujours les augmens dans le style prosaïque, et certes, il ne faut pas vous imiter, en disant tantôt λελογισμένην complètement, στερημένους et γραμμένην sans augment; cette sorte de locution présente une anomalie, et une confusion des règles; les Attiques l'écartaient avec soin de leur langue prosaïque, laissant ces irrégularités aux poètes, que le rythme forçait de recourir aux dialectes. 3° Qui emploie la désinence ουσι pour la troisième personne plurielle du présent de l'indicatif; car, à quoi bon dire, comme vous, tantôt τολμοῦσι, et tantôt τολμοῦν, faute d'autant moins excusable que le peuple connaît généralement cette désinence? 4° Qui évite les locutions françaises, allemandes, italiennes, etc. L'orthographe et la syntaxe sont les mêmes pour la langue écrite que pour la langue parlée.

Ligne κε', ou 20. « La raison en est que, ou il n'existe
« plus d'hommes instruits dans la nation, ou ils sont
« trop peu nombreux pour créer une nouvelle lan-
« gue. »

Je répète ce que je viens de dire : « s'il ne reste plus « d'hommes instruits (illusion de l'amour-propre), ou « s'ils ne sont pas assez nombreux pour créer une nou- « velle langue, » la nation grecque doit rester privée de tout langage. Ici, il faut tirer le rideau; car enfin, « puisqu'il n'est possible ni de reprendre la langue an- « cienne, ni d'en créer une autre, » tout ce que vous allez nous dire à ce sujet est inutile.

Page ιϛ', ligne α', ou 21. « Les gens instruits, peu « nombreux en grèce, ne doivent le titre honorable « d'érudits qu'à l'étude qu'ils font de la langue et de la « grammaire ancienne. »

Mais pourquoi se livraient-ils à l'étude de cette langue et de cette grammaire, s'il était impossible de s'en servir pour créer une nouvelle langue? Dieux! quel arrangement d'idées! Le génie le plus élevé ne saurait en trouver l'emploi. Voyons cependant pourquoi les savans s'occupaient de choses qui n'offraient aucune chance de succès.

Ligne ϛ', ou 24. « Pour apprendre eux-mêmes et pour « enseigner aux autres la langue de leurs ancêtres, ils « avaient besoin d'un recueil de règles. »

Cette manière de raisonner me rappelle le proverbe grec : *Voilà bien une confusion d'une nouvelle espèce.* L'auteur vient de nous dire que « les gens instruits, peu « nombreux en Grèce, se livraient à l'étude de la lan- « gue ancienne et de la grammaire; » mais pour acquérir de l'instruction pouvaient-ils se passer de guides? Comment auraient-ils appris eux-mêmes une langue inconnue à tous? Comment l'auraient-ils enseigné aux

Πάλιν τὰ αὐτὰ τοῖς ἀνωτέρω λέγω· ἐπεὶ " δὲν ἔμειναν " πεπαιδευμένοι, ὡς σύγε τοῦτο νομίζεις οὐκ ὀρθῶς, ἢ " ὀλιγώτεροι παρὰ νὰ κατασταθῶσι νομοθέται νέας γλώσ- " σης. " ἄρα τὸ Ἑλληνικὸν γένος ἀνάγκη πᾶσα μεῖναι ἄγλωσσον· καὶ τὰ τῆς σκηνῆς τετέλεσται· οὐδέσοι χρεία τῶν ἐφεξῆς λόγων· εἴρηκας γὰρ ἀνωτέρω, " ἀδύνατον ν' " ἀναλάβῃ τὴν παλαιὰν, καὶ νέαν ἄλλην νὰ κάμῃ· " ἄρα τετέλεσται, καὶ ἡλοιπὴ περιττολογία ἀξυντελὴς, καὶ ματαία.

Σελ· ις', στιχ· α', ἢ 21. " Οἱ πολλὰ ὀλίγοι πεπαιδευ- " μένοι οὗτοι δὲν ἔλαβον τὴν τύχην νὰ λέγωνται τοιοῦτοι, " πλὴν διότι καταγίνονται εἰς τὴν μάθησιν τῆς ἀρχαίας " γλώσσης καὶ Γραμματικῆς. "

Καὶ διὰ τί ἠσχολοῦντο περὶ τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν, ἀδυνάτου ὄντος " ν' ἀναλάβῃ τὴν παλαιάν; βαβαὶ τῆς ἀλληλουχίας τῶν ἐννοιῶν· μὰ τὴν ἀλήθειαν, οὔτε ὁ Διάβολος τὸν φθάνει εἰς τὸν τρόπον τοῦ συλλογίζεσθαι· ἀλλ' ἴδωμεν καὶ τὸ τελικὸν αἴτιον·

Στιχ. ς', ἢ 24. " Διὰ νὰ μανθάνωσιν αὐτοὶ, καὶ νὰ μα- " θητεύωσιν ἄλλους τὴν προγονικὴν γλῶσσαν, εἶχον χρείαν " ἀπὸ συλλογὴν τῶν κανόνων τῆς γλώσσης. "

Ἄλλο εἶδος ταραχῆς καὶ οὗτος ὁτρόπος τοῦ συλλογίζεσθαι· εἶπε γὰρ ἀνωτέρω, ὡς " οὗτοι καταγίνονται εἰς " τὴν μάθησιν τῆς ἀρχαίας γλώσσης καὶ Γραμματικῆς. " Ἀλλὰ μόνοι κατεγίνοντο, ἢ διδασκόμενοι παρ' ἄλλων; πῶς δ' ἂν μόνοι ἄνευ ὁδηγίας μάθοιεν γλῶσσαν ἄγνωστον; εἰδὲ αὐτοὶ ἐδέοντο μαθήσεως, πῶς ἐδίδασκον τοὺς ἄλλους; καὶ

εἴπερ κατεγίνοντο εἰς τὴν μάθησιν τῆς Γραμματικῆς, πῶς "εἶχον χρείαν ἀπὸ συλλογὴν κανόνων"; ἀλλ' ἣν ἐμάνθανον Γραμματικὴν, τί ἄλλο, εἰ μὴ περιεῖχε τοὺς κανόνας τῆς γλώσσης; παρατηρητέον δ' ὅτι ἀνωτέρω μὲν ὀρθῶς εἴρηκεν "εἶναι χρεία πολλῶν ἄλλων μέσων" ἐνταῦθα δὲ κακοσυντάκτως "χρείαν ἀπὸ συλλογήν."

Στιχ· θ', ἢ 28. "Καὶ ἐντεῦθεν ἐγεννήθησαν αἱ διά-"φοροι γραμματικαί·"

Πόθεν; ἐκ τοῦ μανθάνειν αὐτοὺς παρ' ἑαυτῶν γλῶσσαν ἄγνωστον; ἀλλὰ πῶς ἂν εἶχον οὕτω συλλογὴν κανόνων ποιῆσαι, ἀδυνάτου ὄντος μανθάνειν ἄνευ διδάσκοντος, καὶ ἄνευ Γραμματικῆς ξένην γλῶσσαν; ὅμοιον δ' ἂν εἴη τοῦτό γε, ὡς εἴτις βούλοιτο γλῶσσάν τιν' αὐτῷ σχεδιάσαι, μὴ πρότερον ὑπαρξάντων πραγμάτων, μηδὲ τῷ χρόνῳ ἐξευρημένων τῶν εἰς παράστασιν αὐτῶν λέξεων.

Στιχ· ιδ', ἢ 32. "Ὅλαι αἱ Γραμματικαὶ αὗται; καὶ
" περισσότερον ὅσαι ἐσυντάχθησαν μικρὸν πρὸ τῆς ἁλώ-
" σεως καὶ μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως, καὶ
" δὲν ἔπαυσαν μέχρι τοῦ νῦν νὰ συντάσσωνται, ἔχουσι κατὰ
" τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον τρία σφάλματα ἱκανὰ ν' ἀπομα-
" κρύνωσι τοὺς νέους ἀπὸ τὴν Ἑλληνικὴν παιδαίαν·"

Εἶπον ἀνωτέρω, ὅτι "ὅλαι αὗται αἱ Γραμματικαὶ" οὐδὲν
" διαφέρουσι τῶν παλαιοτάτων Ἑλληνικῶν Γραμματικῶν.

Στιχ· κ', ἢ 65, 2. "Καὶ μὴν ἀπορήσῃ τις πῶς ἄνθρω-
" ποι πεπαιδευμένοι, ἐσύνταξαν Γραμματικὰς ἀνεπιτη-
" δείας νὰ δώσωσι παιδείαν εἰς ἄλλους."

autres? La grammaire qu'ils étudiaient pour connaître la langue, de quoi traitait-elle, si ce n'est des règles de cette langue? Observez qu'après avoir écrit plus haut : εἶναι χρεία πολλῶν μέσων en attribuant au mot χρεία un génitif, conformément aux règles, il fait suivre le même mot de ἀπὸ συλλογὴν, locution particulière aux ignorans.

Ligne θ', ou 28. « Telle est l'origine des diverses et « nombreuses grammaires. »

Quoi! la grammaire devrait sa naissance au travail que demande l'étude d'une langue inconnue? Un recueil de règles grammaticales est-il possible, pour qui n'a déjà aucune notion de la langue ni de son génie? autant vaudrait supposer à un homme la capacité de créer à lui seul un langage avant que les rapports successifs des populations en eussent rendu les expressions nécessaires.

Ligne ιδ', ou 32. « Toutes les grammaires grecques, « et surtout celles qui ont été composées avant ou peu « de temps après la chute de l'empire de Byzance, « ainsi que celles que l'on a composées jusqu'à ce jour, « ont plus ou moins trois défauts qui suffiraient pour « nuire à l'instruction de la jeunesse. »

Je répète encore que toutes les grammaires grecques, composées du temps de Platon, et celles qui ont été faites pour notre époque, sont les mêmes sous tous les rapports.

Ligne κ', ou 62, 2. « Et on ne doit pas s'étonner que « des hommes instruits aient écrit des grammaires in- « suffisantes pour l'instruction de leurs semblables. »

Il est très-étonnant en effet que vous n'ayez aucune idée du grand nombre des savans qui ont dû leur instruction à ces grammaires; et ce ne sont pas seulement des Grecs, mais aussi des étrangers qui les consultent encore. Voyons les trois fautes.

Page ιζ', lig. δ', ou 13. « La première faute qui est « commune à toutes ces grammaires, c'est d'écrire les « règles dans la langue hellénique. »

Et dans quelle langue faudrait-il les écrire? dans la langue arabe, ou dans la langue turque? Non, mais dans le langage des ignorans. Vous venez d'avancer que « la grammaire est le recueil des règles d'après les-« quelles écrivent les hommes les plus instruits de la « nation. » Or, ces hommes écrivent dans la langue hellénique, donc la grammaire doit être écrite dans cette langue.

Ligne ε', ou 15. « Si l'étude de la grammaire est dé-« goutante par elle-même, elle le sera bien plus encore « pour un écolier qui ne connaît pas la langue dans « laquelle la grammaire est écrite. »

Quoi donc! un écolier ne saurait-il comprendre le commencement, par ex., de la grammaire de Gazès : les *24 lettres se divisent en 7 voyelles et en 17 consonnes?* Il ne conçoit pas, il est vrai, les mots techniques : *voyelles, consonnes, article, syllabe, déclinaison, cas, conjugaison,* etc. qui lui offrent d'abord quelque difficulté. Mais les enfans des Français, des Anglais, ou des Allemands, connaissent-ils ces termes avant d'apprendre la grammaire? non, sans doute.

Ligne ιζ', ou 23. « Le français apprend la langue

Καὶ μεγίστης ἀπορίας νὴ δίαγε ἄξιον, ὅτι οὐκ ἐνεθυμήθης, ὅσοι ἐξ αὐτῶν τῶν Γραμματικῶν ἐδιδάχθησαν, οὐ μόνον Ἕλληνες, ἀλλὰ καὶ Εὐρωπαῖοι, καὶ καθ' ἡμέραν ἔτι διδάσκονται, ταύταις χρώμενοι ὁδηγοῖς· ἴδωμεν δὲ καὶ τὰ τρία σφάλματα.

Σελ· ιζ', στιχ· δ'; ἢ 13. " Σφάλμα πρῶτον κοινὸν εἰς " ὅλας τὰς Γραμματικὰς εἶναι νὰ γράφωνται Ἑλληνιστὶ οἱ " κανόνες τῆς Γλώσσης·"

Ἀλλὰ πῶς δεῖ ταύτας γράφεσθαι, Ἀραβιστί; Περσιστί; Τουρκιστί; κ. τ. λ. χυδαϊστὶ δηλονότι· ἀλλ' εἶπας μικρὸν πρόσθεν, ὅτι " ἡ Γραμματικὴ ἄλλο δὲν εἶναι εἰ μὴ συλλογὴ " τῶν κανόνων κατὰ τοὺς ὁποίους γράφει, τὸ πλέον πεπαι- " δευμένον μέρος τοῦ ἔθνους." Τοῦτο δὲ γράφει Ἑλληνιστί, γραπτέον ἄρα τὰς Γραμματικὰς Ἑλληνιστί·

Στιχ· ε', ἢ 15. " Ἐὰν καὶ καθ' ἑαυτὴν ἡ ἀνάγνωσις τῆς " Γραμματικῆς εἶναι ἀηδὴς, πόσον φυσικὰ θέλει τὴν κρί- " νει ἀηδεστέραν ὁ ταλαίπωρος μαθητὴς, ὅταν τὴν ἀνα- " γνώσῃ εἰς γλῶσσαν, τὴν ὁποίαν δὲν καταλαμβάνει;"

Τί λέγεις ἄνθρωπε; οὐκ ἐννοεῖ ὁ μαθητὴς τὴν ἀρχὴν, φέρε, τῆς Γραμματικῆς τοῦ Γαζῆ· τῶν τεσσάρων καὶ εἴκοσι γραμμάτων, φωνήεντα μὲν ἑπτὰ, Σύμφωνα δὲ τὰ λοιπὰ ἑπτα καί δεκα; οὐκ ἐννοεῖ δήπου τὰ τεχικὰ τῶν ὀνομάτων, οἷα τὰ, φωνήεντα, σύμφωνα, ἄρθρον, συλλαβὴ, κλίσις, πτῶσις, συζυγία, κ. τ. λ. δι' ἃ φαίνεται ἡ Γραμματικὴ αὐτῷ δύσκολος· τίδὲ ὁ παῖς τῶν Γάλλων, ἢ τῶν Ἄγγλων, ἢ τῶν Γερμανῶν, πρὶν ἂν μάθῃ τὴν Γραμματικὴν, ἐννοεῖ τὰ voyelles, consonnes, syllabe, déclinaison, κ.τ.λ., ἃ καὶ μαθησόμενος εἰς τὸ Σχολεῖον ἀπέρχεται;

Στιχ· ιζ', ἢ 23. " Ὁ Γάλλος μανθάνει τοῦ Ἄγγλου τὴν

“ γλῶσσαν εἰς Ἀγγλικὴν Γραμματικὴν γραμμένην Γαλ-
“ λιστί· ”

Ναί, καὶ ὁ Ἕλλην μανθάνει τὴν γλῶσσαν τοῦ Ἄγγλου “ εἰς Γραμματικὴν γραμμένην ” Ἑλληνιστί· ἀλλ' οὔθ' ὁ Γάλλος μανθάνει τὴν ἑαυτοῦ γλῶσσαν διὰ Γραμματικῆς γεγραμμένης ἀγγλιστί, οὔθ' ὁ Ἕλλην· εἰδ' ὑπείληφας τὴν κοινὴν γλῶσσαν διάφορον εἶναι τῆς γραφομένης, ὅσον ἐστὶν ἡ Γαλλικὴ τῆς Ἀγγλικῆς, εὐήθης ἡ ὑπόληψις· ἐχρῆν γὰρ πρῶτον ἀποδεῖξαι ὑπάρχουσαν ταύτην τὴν διαφορὰν, καὶ εἶτα συμβουλεύειν, καὶ μὴ, ὥςπερ Ἑλληνισταί τινες, προῖκα λέγειν, ὡς Ἄγγλός τις περιηγητὴς νομίζει, ὅτι ἡ Γραικικὴ γλῶσσα διαφέρει τῆς Ἑλληνικῆς, ὅσον ἡ Ἰταλικὴ τῆς Λατινικῆς· καίτοι τὸν γράφοντα Γραμματικὴν, ἢ συμβουλεύοντα περὶ ταύτης, ἔδει κατανοήσαντα τὴν διαφορὰν, ταῦτα λέγειν, μὴ δ' ὡς ἀρχὰς λαμβάνειν τὰ τοῖς ἄλλοις νομιζόμενα, καὶ τίσι; τοῖς μικρὸν ἐπισταμένοις τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν· οὐγὰρ ἂν ἐπιστάμενοι, ταῦτ' ἐνόμιζον, οὐδὲ τοιάνδε παραβολὴν ἐποίουν· ἡ μὲν γὰρ Ἰταλικὴ μίαν μόνην κατάληξιν ἐπὶ πάσης πτώσεως τοῦ ἑνικοῦ ἀριθμοῦ ἔχει, καὶ ἑτέραν τοῦ πληθυντικοῦ, οἷον tempo ἐπὶ ἑνικοῦ, καὶ tempi ἐπὶ πληθυντικοῦ· ἡ δὲ Λατινικὴ, ὁτὲ μὲν πέντε ἐφ' ἑκάστου τῶν ἀριθμῶν, ὁτὲ δὲ τρεῖς, ὁτὲ δὲ τέσσαρας· οἷον tempus, temporis, tempori, tempore· πληθυντικὰ, tempora, temporum, temporibus· ἴδωμεν δὲ, πῶς οἱ Ἕλληνες ἔλεγον ἐπὶ Πλάτωνος, καὶ πῶς ἡμεῖς·

οἱ μὲν γὰρ ἔλεγον,	ἡμεῖς δὲ,
Χρόνος· χρόνοι.	Χρόνος· χρόνοι.
Χρόνου· χρόνων.	Χρόνου· χρόνων.

« anglaise dans une grammaire anglaise écrite en fran-
« çais. »

D'accord, le grec apprend aussi la langue anglaise dans une grammaire anglaise écrite en grec; mais ni le français, ni le grec n'apprend sa langue maternelle dans une grammaire écrite en anglais. Si vous prétendez que le langage du peuple diffère de la langue écrite autant que le français s'éloigne de l'anglais, vous raisonnez sur une hypothèse. Il fallait d'abord prouver la réalité de cette différence, libre après cela de venir nous improviser une langue, et non s'appuyer des discours de quelques hellènistes, discours remplis de suppositions gratuites, où l'on voit: *qu'un voyageur anglais pense que la langue des Grecs modernes est pour celle des anciens, ce que la langue italienne est pour celle des Latins.* Car, quiconque se propose de faire une grammaire ou de nous donner des conseils, doit avant tout connaître bien cette différence, et ne point prendre pour des axiômes les opinions des étrangers qui ne connaissent pas à fond la langue hellènique; et s'ils la connaissaient, auraient-ils fait cette comparaison inexacte? Par ex., dans l'italien, il n'y a qu'une désinence pour tous les cas du singulier, et une autre pour le pluriel de chaque nom: *tempo* et *tempi*, tandis que la langue latine en a cinq, quatre, ou trois pour chaque nombre: *tempus*, *temporis*, *tempori*, *tempore*; plur.: *tempora*, *temporum*, *temporibus*. Mais les hellènes du temps de Platon disaient, comme le peuple aujourd'hui:

Χρόνος·	χρόνοι.	Χρόνος·	χρόνον.
Χρόνου·	χρόνων.	Χρόνου·	χρόνων.

Χρόνῳ·	χρόνοις.	Χρόνῳ·	χρόνοις.
Χρόνον·	χρόνους.	Χρόνον·	χρόνους.
Χρόνε·	χρόνοι.	Χρόνε·	χρόνοι.

et puisque nous avons les mêmes cas, les mêmes déclinaisons, les mêmes conjugaisons, ainsi que les mêmes parties du discours pour le langage vulgaire et pour la langue écrite, comme on le voit dans ma grammaire, n'est-ce pas montrer une ignorance complète de notre langue, que d'établir une pareille différence entre le grec parlé et le grec littéraire?

Si l'on veut examiner les mots primitifs de la langue grecque, que l'on publie en Europe, sous le titre de *Racines grecques*, on trouvera que le langage du peuple en renferme plus de la moitié sans aucune altération, et dans la même acception que ces expressions ont dans les ouvrages classiques. Le nombre des mots qui commence par *α* monte à 270. J'ai observé que le langage des grecs illettrés en contient 141, tels qu'on les voit dans ce tableau :

Ἀβρά·	Ἀγαθὸς,	ἀγάλλω,	ἀγανακτῶ,	ἀγαπῶ,
ἀγγέλλω,	ἀγέλη,	ἅγιος,	ἄγκιστρον,	ἀγκύλον,
ἄγκυρα,	ἀγκὼν,	ἁγνὸν,	ἀγορὰ,	ἄγρα,
ἄγω,	ἀγών·	Ἀδελφὸς,	ἀδημονῶ,	ᾄδης,
ἁδρὸς,	ᾄδω·	Ἀετὸς,	Ἀηδὼν,	ἀήρ·
Ἀθὴρ,	ἆθλον.	ἀθρόος·	Αἴ,	αἰγιαλὸς,
αἰδὼς,	αἰθὴρ,	αἷμα,	αἶνος,	αἴνιγμα,
αἶγα,	αἴρω,	αἰσθάνομαι,	ἀΐσσω,	αἰσχρὸν,
αἰτία,	αἰών·	Ἄκανθα,	ἀκμὴ,	ἀκόλουθος,
ἀκόνη,	ἀκούω,	ἀκριβὴς,	ἀκρὶς,	ἄκρος·

Χρόνῳ·	χρόνοις.	Χρόνῳ·	χρόνοις.
Χρόνου·	χρόνους.	Χρόνου·	χρόνους.
Χρόνε·	χρόνοι.	Χρόνε·	χρόνοι.

τῶν αὐτῶν πτώσεων οὐσῶν, καὶ κλίσεων, καὶ συζυγιῶν, καθ' ἕκαστον τῶν μερῶν τοῦ λόγου ἀμφοῖν ταῖν τῶν Ἑλλήνων γλώσσαιν, ὡς καὶ ἐν τῇ Γαλλιστὶ ἐκδοθείσῃ μοι Γραμματικῇ δέδεικται, πῶς οὐκ εὔηθες λέγειν ταύτας διαφέρειν ἀλλήλων, ὥσπερ τὴν Ἰταλικὴν τῆς Λατινικῆς;

Ἔτι δὲ, εἰ βούλοιτό τις ἐξετάσαι τὰς πρωτοτύπους κατ' ἀλφάβητον συλλεγείσας Ἑλληνικὰς λέξεις, καὶ ὑπὸ τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ ἐλλογίμων καλουμένας Racines grecques, εὑρήσειε τὴν τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι ἀπαιδεύτων γλῶσσαν περιέχουσαν πλείους τῶν ἡμίσεων ἀπαραλλάκτους, καὶ ἀναλλοιώτους, καὶ ἐπὶ τῆς αὐτῆς σημασίας ὑπό τε τῶν πάλαι καὶ τῶν νῦν Ἑλλήνων λαμβανομένας· εὕρηνται δὲ αἱ ἀπὸ τοῦ Α ἀρχόμεναι λέξεις 270· ὧν ἐπιστήσας εὗρον τὸν τῶν ἀπαιδεύτων Ἑλλήνων λόγον περιέχοντα 141, τὰς ἐν τῷ ἐφεξῆς καταλόγῳ·

ἅμιλλα,	ἀμνὸς,	ἄμπελος,	ἀμυδρὸς,	ἀμφισβητῶ·
Ἀνάγκη,	ἄνεμος,	ἀνεψιὸς,	ἀνὴρ,	ἄνθος·
ἄνθραξ,	ἄνθρωπος,	ἄντλημα·	Ἀξίνη,	ἄξιος,
ἄξων·	Ἁπαλὸς,	ἀπατῶ,	ἀπειλῶ,	ἁπλοῦς,
ἅπτω·	Ἀρά,	ἀραιὸς,	ἀράσσω,	ἀράχνη,
ἀργὸς,	ἀρέσκω,	ἀρετὴ,	Ἄρης,	ἄρθρον,
ἀριθμὸς,	ἀριστερὸς,	ἄριστον,	ἀρκεῖ,	ἄρκτος,
ἅρμα,	ἀρνοῦμαι,	ἀρόω,	ἅρπαξ,	ἀρῤαβὼν,
ἄρσεν,	ἀρνὸς,	ἄρτος,	ἀρτύω,	ἀρχὴ,
ἄρωμα·	Ἀσβόλη,	ἀσελγὴς,	ἄσθμα,	ἀσκῶ,

tismes. Le docteur Géorges de la ville Cozani a développé, en périphrases, le dialogue Euthyphron de Platon, pour nous montrer que le langage du peuple emploie aussi les mêmes particules que l'on voit dans le texte original. Son ouvrage a été publié à Corfou; j'en aurais cité des exemples si je le possédais ici. Mais il sera facile de prouver ce que j'avance par des passages tirés des poètes et des prosateurs. En effet, si l'on analyse les infinitifs et les participes que le langage vulgaire n'employait pas même du temps de Platon, comme je l'ai dit dans ma Calliope, on trouvera des phrases entières et des locutions de ces écrivains dans l'idiôme des ignorans, par ex. : en comparant les phrases des odes d'Anacréon, et des chants d'Homère, avec celles que le peuple emploie, on trouve une identité presque parfaite : en voici un catalogue abrégé :

VULGAIRE. Κοινῶς.

Anacréon.

« Τί μ' ὠφελεῖ ὁ χρυσός ;
Καί-τί μάτην στενάζω ;

« Πόσου θέλεις, εἰπον
'νὰ σοὶ ἀγοράσω τὸ πρᾶγμα ;
Λάβ' αὐτὸν ὁπόσου θέλεις·

« Ὅτ' ἤθελον δ' ἵνα φιλήσω
Ἐξ ὕπνου μ' ἔφυγον ὅλοι. (1)
Μεμονωμένος δ' ὁ δυστυχὴς
Πάλιν ἤθελον 'να κοιμῶμαι·

(1) Au lieu du mot πάντες, j'emploie le mot ὅλοι, qui est usité dans la langue grecque ancienne comme dans la moderne; j'aurais pu employer aussi le mot πάντες, mais je n'ai pas voulu qu'on pût me reprocher d'exagérer mon système, et j'ai tenu toujours à n'employer que les expressions maintenant les plus usitées.

Κοζάνης ἐλλόγιμος Γεώργιος Ἰατρὸς τὸν διάλογον Εὐθύφρονα τοῦ Πλάτωνος παραφράσας εἰς τὴν λαλουμένην γλῶσσαν, καὶ τύποις ἐν Κερκύρᾳ ἐκδοὺς, περὶ τῶν μορίων παρατετήρηκεν· οὐκ ἔχων δὲ τὴν βίβλον αὐτοῦ, ἵνα καὶ παραδείγμασι πιστώσω τὸ λεγόμενον, τῶν ἄλλων ξυγγραφέων, καὶ μάλιστα τῶν ποιητῶν φράσεις τινὰς παρατίθημι τῇ λαλουμένῃ γλώσσῃ· τῆς τῶν Μετοχῶν καὶ Ἀπαρεμφάτων διαφορᾶς περιαιρουμένης, ὥσπερ καὶ ἀλλαχοῦ εἶπον. εὑρίσκονται φράσεις ὁλοσχερεῖς τῶν ποιητῶν ἐν τῇ τῶν ἀμαθῶν γλώσσῃ, οἷον τοῦ Ἀνακρέοντος, καὶ τοῦ Ὁμήρου·

Αρχαίως. LANGUE ÉCRITE.

Ανακρέων.

" Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Τί καὶ μάτην στενάζω;

" Πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
Τὸ τευχθὲν ἐκ πρίωμαι;
Λάβ' αὐτὸν ὁπόσσου λῇς·

" Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι
Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες·
Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
Πάλιν ἤθελον καθεύδειν·

" Μακαρίζομέν σε τέττιξ,
Ότι δενδρέων επ' άκρων,
Ολίγην δρόσον πεπωκὼς,
Βασιλεὺς ὅπως ἀείδεις.

Ομηρος.

Μῆνιν ἄειδε Θεὰ πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
Οὐλομένην, ἣ μυρί', Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε·
Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς ἄϊδι προΐαψεν.

Ἠὲ θέλεις, ὄφρ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας, αὐτὰρ ἔμ' αὔτως,
ἦσθαι δευόμενον;

Ξενοφῶν.

Εννοια ποθ' ἡμῖν ἐγένετο, ὅσαι δημοκρατίαι κατελύθησαν ὑπὸ τῶν ἄλλώς πως βουλομένων πολιτεύεσθαι μᾶλλον, ἢ ἐν Δημοκρατίᾳ.

Ἆρ' οὖν διαφέρει ἡ λαλουμένη τῆς Γραφομένης ἡμῶν γλώσσης, ὡς ἡ Ἰταλικὴ τῆς Λατινικῆς;

Ἢ αἱ τῶν χυδαίων φράσεις οὐκ ἐφύλαξαν τὸ αὐτὸ ἰδίωμα, μὴ ἐκστᾶσαι τοῦ εἶναι Ἑλληνικαί; ἢ οὐ λέγομεν, κάθου καὶ γέλα, κάθηται καὶ λέγει, κάθηται εἰς τὰ ξηρὰ, ὥςπερ καὶ ὁ Θεόκριτος, Εἰδυλ. α΄· ἀκράτιστον ἐπὶ ξηροῖσι καθίξῃ, ἐπὶ τῆς αὐτῆς σημασίας;

'Μακαρίζομέν σε τέττιγα,
Ὅτι ἐπ' ἄκρων τῶν δένδρων
Ὀλίγην δρόσον πίνων,
Βασιλεὺς ὡς ἂν κελαδεῖς.

Homère.

Τὴν ὀργὴν ψάλλε ὦ θεὰ, τοῦ υἱοῦ τοῦ
Πηλέως Ἀχιλέως τὴν ὀλέθριον, ἥτις
Μυρίους πόνους προὐξένησενεὶς τοὺς Ἀχαιοὺς,
Καὶ πολλὰς ἀνδρείας ψυχὰς ἔπεμψεν εἰς
τὸν ᾅδην·
Ἢ θέλεις, σὺ μόνος τιμὴν 'να ἔχῃς, καὶ
Ἐγὼ μάτην 'να κάθωμαι ἐστερημένος;

Xénophon.

Ἔννοιά ποτέμοι ἦλθεν, ὅσαι δημοκρατίαι κατελύθησαν ὑπ' ἐκείνων, οἵ τινες ἤθελον ἄλλως πως περισσότερον 'να κυβερνῶνται, ἢ δημοκρατικῶς.

Après cette comparaison de la langue vulgaire avec la langue écrite, peut-on dire qu'elles diffèrent entre elles autant que l'italien du latin?

Le langage vulgaire ne conserve-t-il pas les mêmes tournures et la même nomenclature? Nous faisons un grand usage du verbe κάθημαι *être assis* dans différentes expressions: κάθου, καὶ γέλα, *assieds, et ris-toi;* κάθηται καὶ λέγει, *il s'assied et parle*, etc., dont le sens est: *tu ne fais que rire, il ne fait que parler*. Ainsi nous disons: κάθηται εἰς τὰ ξηρὰ, *il est assis sur les endroits secs*, pour dire: *cet homme ne réussit pas dans son affaire, il est dans le besoin*. Théocrite n'a-t-il pas dit: ἀκράτιστον ἐπὶ ξηροῖσι καθίξῃ, dans la même signification?

Bornons-nous à ces exemples : toute expression familière se trouve, dans les auteurs classiques, conforme au génie du grec littéraire. Ajoutons seulement que les chants populaires, publiés par des voyageurs étrangers, n'auraient pas paru si bisarres, malgré quelques mots patois qu'ils renferment, s'ils avaient été bien orthographiés; par ex. : dans un ouvrage de M. By. William Mitford, intitulé : *An* Inquiry in to the principles of harmony in language, London 1804. On lit, page 329 :

Ἀμείτ' ἐσεῖς, ἄξιοι βοσκοὶ, πόχετε σφαλισμένον
Τὸ φοβερότατον Θηριὸ, καὶ τὸ πολλ' ἀγριωμένον·

L'éditeur aurait dû écrire :

Ἆμ' ἴτε σφεῖς, ἄξιοι βοσκοὶ, ὅπ' ἔχετ' ἐσφαλισμένον
Τὸ φοβερώτατον Θηριὸν, καὶ τὸ πόλλ' ἀγιωμένον·

Que si, à cause de quelques mots patois, qui se trouvent dans le langage du vulgaire, on veut le séparer de la langue écrite, qu'on se rappelle qu'il y a en France un grand nombre d'idiômes patois, entre lesquels il y a si peu de rapports, et qui diffèrent tellement de la langue écrite en France, que le langage d'un gascon est inintelligible pour un parisien; cependant, les écrivains français ne reproduisent, dans leurs ouvrages, ni l'idiôme patois, ni les tournures du langage familier. Ils choisissent les termes, ils consultent leurs dictionnaires et leurs grammaires, ils soumettent leurs écrits à ceux qu'ils croient plus éclairés qu'eux-mêmes, et recherchent la justesse des expressions; et malgré toutes ces précautions dignes d'éloges, la plupart d'entre eux avouent qu'il y a très-peu d'hommes instruits qui sachent bien écrire leur langue. Pourquoi donc ferait-on un crime

Πολλ' οὖν ἔχων παραδείγματα παραθεῖναι, ὅμως παραλείπω· ἁπάσας γὰρ ἄντις ζητήσας εὕροι τὰς ἐν τῇ ἀνὰ χεῖρας ὁμιλίᾳ φράσεις τὰς αὐτὰς ἐνεῖναι κἀν τοῖς ξυγγραφεῦσι κατάγε τὸν γενικὸν τοῦ καθ' Ἕλληνας λόγου χαρακτῆρα· καὶ αὐτὰ δὲ τὰ καλούμενα κλεφτικὰ τραγῴδια, εἴπερ ὠρθογράφοντο, οὐκ ἂν ὅσον δοκοῦσι παρήλλαττε, καίπερ συμπεφυρμένα χωρικῷ τινι ἰδιώματι· οἷον, τὸ, ἔν τινι Συγγράμματι τοῦ Βιλλιάμου Μιλτφόρδου ἄγγλου ἐπιγεγραμμένῳ·, Ἔρευνα περὶ τῶν ἀρχῶν τῆς τῶν γλωσσῶν ἁρμονίας· Λονδίνῳ 1804, σελ· 329·

Ἀμείτ' ἐσεῖς, ἄξιοι βοσκοὶ, πόχετε σφαλιδμένον,
Τὸ φοβερώτατον θηριὸ, καὶ τὸ πολλ' ἀγριωμένον·

Δέον γράφειν ὀρθῶς,

Ἄμ' ἴτε σφεῖς, ἄξιοι βοσκοὶ, ὅπ' ἔχετ' ἐσφαλισμένον
Τὸ φοβερώτατον θηριὸν, καὶ τὸ πόλλ' ἀγριωμένον·

Εἰδέ γε διὰ τοῦτο βούλεταί τις μέγιστον τὸ διάφορον εἶναι τῆς λαλουμένης πρὸς τὴν γραφομένην γλῶσσαν, μαθέτω, ὅτι πλεῖστα ἰδιώματα εὕρηνται ἐν ταῖς πόλεσι ταῖς περὶ τὸ Παρίσιον τῆς Γαλλίας, τοσοῦτον διαφέροντα τῆς γραφομένης γλώσσης τῶν Γάλλων, ὅσον ὁ Παρίσιος ἀνὴρ, οὐκ ἂν ἔγνω ἀκούσας τὰ λεγόμενα· καίτοι γράφοντες οὗτοι, οὐ κατὰ τὸ ἰδίωμα τῶν διαλέκτων τούτων γράφουσιν, ἀλλ' οὐδὲ κατὰ τὴν τετριμμένην ὁμιλίαν τῶν Γάλλων, ἀλλὰ καὶ λέξεις ἐκλέγονται, καὶ λεξικοῖς, καὶ Γραμματικαῖς ἐγκύπτουσι, καὶ τοὺς παρ' αὐτοῖς ἀρίστους συγγραφεῖς μιμοῦνται, καὶ τοῖς Ἐλλογιμωτέροις αὐτῶν ὑποβάλλουσι τὰ γεγραμμένα, εἴπερ ὀρθῶς ἔχει ἥδε ἡ φράσις, ἢ ἐκείνη, παρ' ἄλλων μαθεῖν βουλόμενοι· καὶ ταῦτα ποιοῦντες, αὐτοὶ ἐκεῖνοι ὁμολογοῦσιν εὐαρίθμους τινὰς εἶναι τοὺς τὴν Γαλλικὴν γλῶσσαν καλῶς γράφοντας· πῶς οὖν μεμπτέοι οἱ πεπαιδευμένοι τῶν

Ἑλλήνων, ἑπόμενοι τοῖς τῆς Γραμματικῆς κανόσι γράφοντες, τῆς τε διαφορᾶς τῆς λαλουμένης πρὸς τὴν γραφομένην γλῶσσαν μικρᾶς οὔσης;

Οὐμὴν ἀλλ' οὐδὲ τὴν δοτικὴν πτῶσιν ἀπέβαλεν ἡ λαλουμένη, ὡς ὁ ἡμέτερος οἴεται φιλολόγος, καί τινες γραμματικογράφοι ἄλλοι, τοῖς αὐτοῦ λόγοις ὑπηγμένοι· ἁπανταχοῦ γὰρ τῆς Ἑλλάδος, ἐξαιρουμένων τινῶν νήσων, ταύτῃ χρῶνται, σοὶ λέγω, σοὶ στέλλω, μοὶ ὁμιλεῖ, μοὶ δίδει, μοὶ βοηθεῖ, κ. τ. λ. λέγοντες· δὸς τῷ παιδὶ 'να φάγῃ, τῷ ὄντι ἔλεγε τὴν ἀλήθειαν, πρὸς τούτοις, καὶ πλεῖστα ἄλλα· καὶ ἐν ταῖς ἐπιγραφαῖς δὲ τῶν Γραμμάτων ταύτην μεταχειρίζονται, τῷ τιμιωτάτῳ, τῷ ἐντιμοτάτῳ, εἰ καί τινες ἄπειροι τῶν τῆς ὀρθογραφίας κανόνων τὸ τιμιοτάτο ἐπιγράφουσιν· ἡδὲ τῆς προθετοπτώτου αἰτιατικῆς χρῆσις πρότερον ἄγνωστος ἐμοὶ ἦν, πρὶν ἔλαβον ἐπιστολὴν τῷ 1813 διατρίβων ἐν τῇ κατὰ Σέῤῥας τῆς Μακεδονίας Σχολῇ, καὶ παρ' αὐτοῦ τοῦ Κοραῆ, καὶ παρὰ τοῦ αὐτῷ φίλου Ἀλεξάνδρου Βασιλείου, ἐπιγεγραμμένην πρὸς τὸν Σοφολογιώτατον· Ἀλλὰ καὶ αὐτὰ τὰ συνήθη ταῖς ἐν Ἑλλάδι γυναιξὶν ᾀσμάτια οὐκ ἀπέστραπται τὴν δοτικήν· ὡς,

Τῆς ζωῆς μου μιαιφόνως, εἰς τὸ πᾶν νέα ζῇ μία,
Πρὸς ταῖς ἄλλαις συμφοραῖς μου, καὶ αὐτὴ νέα ζημία·

Καί,

Στόμα ἔμπλεων σοφίας καὶ ἀπείρων ἀρετῶν·
Λάλησον, καὶ μὴ παιδεύῃς ταῖς καρδιαῖς τῶν ἐραστῶν·

Εἰ καὶ ἐσθ' ὅτε ἀντ' αἰτιατικῆς ἐν τῷ λόγῳ παραλαμβανομένην αἰολικώτερον· καὶ ἐν αὐτοῖς δὲ τοῖς κλεφτικοῖς

aux grecs instruits de suivre, en écrivant, les règles de leur grammaire, la différence du langage vulgaire à la langue écrite étant si peu marquée?

L'auteur, ainsi que ses amis, qui s'efforcent de fabriquer des grammaires pour le langage vulgaire, sont dans l'erreur s'ils pensent que le peuple ne connaît pas le datif. Partout, dans la Grèce, excepté dans quelques îles, on en fait un usage fréquent : σοὶ λέγω, σοὶ στέλλω, μοὶ ὁμιλεῖ, μοὶ δίδει, μοὶ βοηθεῖ, δὸς τῷ παιδὶ 'να φάγῃ, τῷ ὄντι ἔλεγε τὴν ἀλήθειαν, πρὸς τούτοις, etc. Les lettres que les Grecs illettrés s'adressent mutuellement, portent pour suscription le nom de la personne au datif : τῷ τιμιωτάτῳ, τῷ ἐντιμοτάτῳ; il est vrai que plusieurs d'entre eux écrivaient : τὸ τιμιοτάτο; mais c'est par ignorance de l'orthographe, et non par ignorance du datif. Je ne connaissais pas, moi-même, l'usage de l'accusatif avec la préposition πρὸς, pour le titre des lettres, avant d'avoir reçu une lettre de M. Coray et une de son ami Alexandre Bassilios, quand je professais à Serres en Macédoine, dont la suscription portait : πρὸς τὸν Σοφολογιώτατον διδάσκαλον... Il n'est pas jusqu'aux femmes qui, dans leurs chansons, emploient le datif, par ex. :

Τῆς ζωῆς μου μιαιφόνως εἰς τὸ πᾶν νέα ζῇ μία·
Πρὸς ταῖς ἄλλαις συμφοραῖς μου καὶ αὐτὴ νέα ζημία.

Et encore :

Στόμα ἔμπλεων σοφίας καὶ ἀπείρων ἀρετῶν·
Λάλησον, καὶ μὴ παιδεύῃς ταῖς καρδιαῖς τῶν ἐραστῶν·

Sans doute, ταῖς καρδίαις est pour καρδίας éoliquement, mais c'est toujours un datif. Dans les chants mêmes

qu'on appelle κλεφτικὰ, on retrouve le datif. Pendant mon séjour à Naoussa, ville de Macédoine, j'ai entendu bien souvent dire aux enfans qui chantaient dans les rues :

Τάσσῳ 'μῷ καὶ Καπιτάνῳ, pour Τάσσῳ ἐμῷ.

Ce que je viens d'avancer prouve que le grec vulgaire ne diffère de la langue écrite, ni comme le français de l'anglais, ni comme l'italien du latin ; mais bien comme le langage familier de chaque nation diffère de la langue écrite. Or, pour revenir à mon sujet, puisque l'on ne peut éviter, dans toute grammaire, les mots techniques qui la rendent d'abord difficile pour les élèves, et que cette difficulté lui est aussi commune avec les principes de tous les arts et de toutes les sciences, de la médecine, de l'architecture, etc., il est certain que la grammaire des Hellènes doit être écrite dans la langue hellènique, comme on l'écrit depuis Platon jusqu'à nos jours.

Ligne κγ', ou 28. « La seconde faute des grammaires, « c'est d'être volumineuses. »

D'accord ; mais alors pourquoi écrire à vos amis, ainsi qu'à moi-même, en ces termes : Γραμματικὴν ἄλλην μὴ μεταχειρίζου εἰς τὸ Σχολεῖόν σου παρὰ τὴν τοῦ Βυτμάνου, *n'employez, dans vos écoles, aucune autre grammaire que celle de Butman?* Cet ouvrage, en effet, traduit en jargon vulgaire par un des partisans de votre système, renferme 510 pages; et l'auteur y traite des dialectes, et divise et subdivise les 24 lettres, ce que vous n'approuvez pas, (on le verra bientôt). Serait-ce parce que le traducteur, dans les prolégomènes, vous a

λεγομένοις ᾄσμασιν εὑρίσκεται αὕτη · καὶ μέμνημαι ἀκούσας, ἐν Ναούσῃ τῆς Μακεδονίας ὢν, παιδαρίων ἐν ταῖς ἀγυιαῖς ᾀδόντων ἐγχοροῖς, καὶ ἐπιλεγόντων τὸ,

Τάσσῳ 'μῷ καὶ Καπιτάνῳ, ἀντὶ τοῦ Τάσσῳ ἐμῷ.

Ἐπεὶ δ' ἐκ τούτων φανερὸν, ὅτι ἡ λαλουμένη γλῶσσα οὐ διαφέρει τῆς γραφομένης, ὥςπερ ἡ Ἀγγλικὴ τῆς Γαλλικῆς, ἀλλ' οὐδ' ὥςπερ ἡ Ἰταλικὴ τῆς Λατινικῆς, ἀλλ' ἡ ἑκάστου ἔθνους τῆς λαλουμένης ἡ γραφομένη· καὶ ἔπει δ' ἔτι ἐν τῇ ἀρχῇ τῆς Γραμματικῆς ἄγνωστά ἐστι τοῖς ἀρχαρίοις τὰ τεχνικὰ τῶν ὀνομάτων, ὥςπερ καὶ ἐν ἁπάσῃ τέχνῃ, οἷον ἰατρικῇ, καὶ ἄλλαις, δῆλον, ὅτι γραπτέον τὴν Γραμματικὴν Ἑλληνιστὶ, ὥςπερ δηλονότι καὶ ἀπὸ Πλάτωνος ἕςγ' ἐφ' ἡμᾶς ἐγράφετο·

Στιχ· κγ', ἢ 28. " Δεύτερον σφάλμα τῶν Γραμματικῶν " εἶναι, νὰ γράφωνται διαξοδικώτατα · "

Ξύμφημι νὴ Δίαγε, θαυμάζω δ' ὅτι παθὼν συνεβούλευες, γράφων τισὶ τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι διδασκάλων μὴ χρῆσθαι ἑτέρᾳ παρὰ τὴν τοῦ Βυτμάνου, τὴν ἐκ τοῦ Γερμανικοῦ μεταφρασθεῖσαν, ὥςπερ καὶ ἐμοὶ αὐτῷ ἔγραψας οὑτωσί· " Γραμματικὴν ἄλλην παρὰ τὴν τοῦ Βυτμάνου μὴ μεταχειρίζου εἰς τὸ σχολεῖόν σου " · καὶ ταῦτα διεξοδικωτάτην οὖσαν · περιέχει γὰρ σελ· 510, καὶ ἐν ἀρχῇ περὶ διαλέκτων διδάσκουσαν, καὶ διαιροῦσαν τὰ γράμματα καὶ ὑποδιαιροῦσαν · ἢ ὅτι ὁ ἡμιμαθὴς μεταφραστὴς ὑπ' ἀγνοίας κινούμενος, ἐξεφώνησέ σοί τινας ἐπαίνους ἐν τῷ Προοιμίῳ,

διὰ τοῦτο ἴδιον ἦν ἀνδρὸς τὸν σοφὸν, καὶ εὐεργέτην τῆς Ἑλλάδος ἐπαγγελλομένου, ἑαυτῷ ἀντιπεριπίπτειν, καὶ διώκειν μᾶλλον τὸ δοξάριον τῆς τῶν νέων Ἑλλήνων ὠφελείας; τὸ δὲ θαυμαστὸν, ὅτι ὁ καλὸς κἀγαθὸς Κούμας, ἐν τῇ αὐτῷ μεταφρασθείσῃ χημικῇ, ἐμέμφετο μὲν τοῖς περὶ Νεόφυτον τὸν Πελοποννήσιον, ὅτι Εὐγένιον τὸν Βούλγαριν Ὕπατον τῶν τῆς Ἑλλάδος νέων φιλοσόφων ἐκάλεσαν, ἤδη δὲ τῷ αὐτοῦ μαθητῇ ἐπέτρεψε θεσπεσίως ἐπαινεῖν ἁπλῶς τοὺς τυχόντας·

Ἐνταῦθα δὲ τοῦ λόγου γενομένῳ, εὔλογόν μοι τὰ δοκοῦντα εἰπεῖν περὶ τῶν ἐκ ξένων γλωσσῶν μεταφραζομένων Γραμματικῶν πρὸς διδασκαλίαν τῶν Ἑλλήνων· λέγω οὖν τὰς τοιαύτας Γραμματικὰς ἀξυμφόρους εἶναι τοῖς παισὶ τῶν Ἑλλήνων· α', ὅτι ὑποτίθέασι τὸν ἀναγινώσκοντα ἐπίστασθαι ἤδη, τί ἐστι Γραμματικὴ, ὡς προδιδαχθέντα διὰ Γραμματικῆς τὴν πάτριον αὐτοῦ γλῶσσαν· β', ὡς γενικοῖς κανόσι μὴ θεωροῦσας περὶ τοῦ Ὀρθογραφικοῦ, μήτε περὶ τοῦ Συντακτικοῦ· μάλιστα δὲ οὐδὲν περὶ τοῦ Ὀρθογραφικοῦ διαλαμβάνουσι, διὰ τὸ ἀρκεῖσθαι τοὺς ξένους τῷ γνῶναι τοὺς Συγγραφεῖς, μὴ γράφοντας Ἑλληνιστί· γ', διὰ τὸ παραμιγνύειν σημειώσεις καὶ ὑποσημειώσεις ἁπανταχοῦ τῆς Γραμματικῆς περὶ τῶν Διαλέκτων· ὅπερ πρὸς τῷ μηδὲν ὠφελεῖν, καὶ ἐπιβλαβὲς τοῖς ἀρχαρίοις γίνεται· δ', ὅτι, ὅνπερ οἱ καθ' ἡμᾶς τέλειον λόγον λέγουσι, τὸν συγκείμενον δηλονότι ἐξ ὀνόματος καὶ ῥήματος, οὗτοι ἐν ὑποκειμένῳ καὶ κατηγορουμένῳ θεωροῦσιν· ἅπερ

adressé quelques éloges? mais l'homme qui veut passer pour savant et pour le bienfaiteur des Grecs, doit être conséquent avec lui-même et rechercher l'avantage de la jeunesse, plutôt que des complimens flatteurs. Ce qu'il y a de plus singulier à cet égard, c'est que M. Coumas, dans une traduction qu'il nous a donnée d'un ouvrage chimique, blâme le savant Néophyte du Péloponnèse, d'avoir accordé à Eugène Vulgaris, le titre de *chef des philosophes de la Grèce;* tandis qu'il permet à son disciple de prodiguer au premier venu les titres les plus pompeux.

Comme la discussion a ici pour objet la grammaire de Butman, traduite en grec, il ne me paraît pas hors de propos, d'exposer les raisons qui me font regarder les grammaires que l'on a traduites des autres langues en grec, comme peu propres à l'instruction de la jeunesse hellénique : 1° elles supposent à l'élève la connaissance préliminaire de la grammaire de sa propre langue, et des notions générales de la grammaire; 2° elles ne traitent ni des règles générales, ni de la syntaxe, ni de l'orthographe du grec, même elles négligent tout-à-fait cette dernière partie, parce que les étrangers se contentent de connaître nos auteurs classiques, et ne cherchent point à écrire notre langue; 3° elles remplissent les pages de notes et de remarques sur les dialectes, et arrêtent ainsi les progrès de la jeunesse, qui les trouve confondus avec les principes de la grammaire; 4° nos grammairiens emploient des termes qui, loin d'être empruntés à la logique, sont particuliers à la grammaire, tandis que les étrangers se servent, dans les grammaires grecques, de

termes qui supposent des connaissances acquises : *sujet*, *attribut*, *subjectif*, *objectif*, *proposition*, *objectif immédiat*, etc., tous ces mots sont inintelligibles pour ceux qui veulent étudier la grammaire, parce que c'est pour eux aller de l'inconnu à l'inconnu. Tout en exprimant ma conviction personnelle, je suis bien loin de prétendre que ces grammaires soient mauvaises; je me borne à remarquer que la grammaire grecque, pour les enfans de la Grèce, doit être composée par un grec, et mise à la portée de leur intelligence. Mais le plus grand inconvénient des ouvrages déjà cités, c'est qu'en traduisant mot à mot des langues étrangères en grec, d'ignorans traducteurs corrompent la pureté de notre langue. Ainsi, les enfans, obligés de graver dans leur mémoire des règles défigurées par un idiôme étranger, n'apprendraient qu'un langage bisarre. Sans doute M. Coray s'exprimant lui-même dans un idiôme arbitraire, ne s'oppose pas à cette corruption de notre langue, et, conséquent à ses affections, recommande à la jeunesse ces informes recueils.

Page ιϛ' (1), ou 66 *.) « Après avoir écrit cette improvi-
« sation, le hasard m'a présenté la grammaire intitulée *Terpsithée*, où j'ai observé avec satisfaction que la division des « *lettres*, ainsi que celle des *voyelles*, ne se trouvait pas placée « dans les premiers chapitres. »

Pourquoi donc ne l'avez-vous pas recommandée à l'école de Smyrne et à celle de Chios, tandis qu'elle est reçue dans tous les autres collèges de la Grèce? Il faut examiner cependant si l'auteur est en droit de rejeter

ἀκατάληπτα τοῖς πρωτοπείροις δοκεῖ, μὴ μαθοῦσι πρῶτον, τί ὑποκείμενον, καὶ τί κατηγορούμενον, καὶ τί πρότασις· καὶ εἴη τοῦτ' ἄντικρυς, τὸ ἀπὸ τῶν μὴ ἀγνώστων ἄρχεσθαι, καὶ μηδὲ δυναμένων γνωσθῆναι, διὰ τὸ ἄλλα προσαπαιτεῖν πρὸς τὴν τούτων γνῶσιν· ταῦτα δὲ λέγων, οὔ φημι ταύτας μὴ εἶναι καλὰς Γραμματικάς. λέγω δ' ὅτι τὴν τῶν Ἑλλήνων Γραμματικὴν, ὑφ' Ἕλληνος γράφεσθαι δεῖ: τὸ δὲ μέγιστον, ἐπεὶ τῶν μεταφραστῶν οἱ πλεῖστοι κατὰ λέξιν μεταφράζουσι, καὶ διαφθείρουσι τὸν χαρακτῆρα τοῦ καθ' Ἕλληνας λόγου, οἱ διδασκόμενοι, ἐνθυμούμενοι κανόνων τινῶν, καὶ ἀπὸ στόματός τι μαθόντες ξένον τοῦ Ἑλληνικοῦ λόγου, διαφθεροῦσι καὶ τὴν ἀνὰ χεῖρας ὁμιλίαν· καὶ τοῦτο δήπου ἐφιέμενος γενέσθαι ὁ Σχεδιαστὴς, παρῄνει τοῖς ἐν Ἑλλάδι διδασκάλοις τοιαύταις τισὶ Γραμματικαῖς χρῆσθαι.

Σελ. ιθ' (1), ἢ 66*.) " Ἀφ' οὗ ἔγραψα τὸ Σχεδίασμα τοῦτο, " μ' ἔτυχε νὰ ἴδω τὴν Γραμματικὴν ἐπιγραφομένην Τερψιθέαν, εἰς " τὴν ὁποίαν παρετήρησα, μὲ εὐχαρίστησιν, ὅτι καὶ ἡ διαίρεσις " τῶν Γραμμάτων, καὶ ἡ διαίρεσις τῶν φωνηέντων λείπουσι κατ' " ἀρχάς."

Διατί οὖν οὐ συνέστησας ταύτην τῷ Σχολείῳ τῆς Σμύρνης, καὶ τῷ τῆς Χίου, ἁπάντων τῶν τῆς Ἑλλάδος διδασκάλων αὐτίκα τυπωθεῖσαν ἀποδεξαμένων; Σκεπτέον μέντοι, εἰ

εἰς δέον ἐκφαυλίζει τὴν διαίρεσιν τῶν Γραμμάτων, ὡς ἐπιϐλαϐῆ τοῖς ἀρχαρίοις.

Οἶμαι τοίνυν τὸν περὶ ἕκαστον τῶν τοῦ λόγου μερῶν ἀσχολούμενον, προμαθόντα τὴν δύναμιν τῶν Γραμμάτων, τοῦτο ποιεῖν· ὁ γὰρ λόγος ἐκ λέξεων, αὗται δὲ ἐκ συλλαϐῶν, αἱ δὲ, ἤτοι ἐκ φωνηέντων, ἢ ἐκ τούτων καὶ ἐκ συμφώνων, αἱ δὲ δίφθογγοι ἐκ δύω φωνηέντων, ὧν ἀνάγκη πρῶτον εἰδέναι τὸν φθόγγον, εἶτα συλλαϐίζειν, μετὰ δὲ λέγειν, καὶ ἀποφαίνεσθαι· ταῦτα δὲ μὴ προειδὼς, πῶς ἄντις γνοίη, διὰ τί τῶν κλίσεων αἱ μὲν ἰσοσύλλαϐοι, αἱδὲ περιττοσύλλαϐοι· καὶ τῶν ὀνομάτων τὰ μὲν μονοσύλλαϐα, οὑτωσί πως, φέρε, κλίνεται, κἀκείνως δὲ τὰ πολλυσύλλαϐα; καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὡσαύτως· καὶ ἐοίκασιν ἄρα ὀρθῶς ποιεῖν τὰ σοφὰ τῶν κατ' Εὐρώπην ἐθνῶν, ἑπόμενα ταῖς γραμματικαῖς ἀρχαῖς τῶν Ἑλλήνων. Εἰδὲ ταῦτα οὐδοκεῖ τῷ ἡματέρῳ φιλολόγῳ, μὴ μαθόντι ἀπ' ἀρχῶν τινων βαδίζειν ἐπὶ τὰ συνθετώτερα, ἄλλος ὁλόγος.

Ἀτοπώτατον δὲ καὶ τὸ λέγειν τὴν Γραμματικὴν δεῖν περιέχειν τὰ μέρη τοῦ λόγου, καθ' ἣν τάξιν ταῦτα ἐν μύθῳ, φέρε, ἢ ἐν ποιήματι, ἢ ἔν τινι λόγῳ διέτακται· οὐ γὰρ ἅπαντες τὸν αὐτὸν μῦθον, ἢ λόγον ἀρχόμενοι τοῖς ἀρχαρίοις διδάσκουσι. καὶ δεήσει ἄρα τοσούτων διαφερουσῶν Γραμματικῶν, ὅσον ἂν τὰ μέρη τοῦ λόγου ᾖ διατεταγμένα διαφόρως. ὅθεν οὐ δεῖ τὴν Γραμματικὴν ἕπεσθαι ἁπάσῃ τάξει τῇ τῶν μερῶν τοῦ λόγου. ταῦτα δέ γ' ἐφαρμόζεσθαι τῇ Γραμ-

du commencement de la grammaire la division des lettres.

Quiconque se propose d'étudier les parties du discours, doit savoir la valeur des lettres. Le discours est composé de mots, les mots sont composés de syllabes formées par les voyelles et par les diphtongues, ou par le concours des voyelles avec les consonnes; il faut donc en connaître l'épellation avant d'étudier les parties du discours. Car comment, sans cela, comprendre que les déclinaisons se divisent en parisyllabiques et en imparisyllabiques, et qu'il y a des noms ou d'autres parties du discours composées d'une ou de plusieurs syllabes? Les philologues de l'Europe littéraire ont bien fait de suivre les principes des grammaires grecques à cet égard. Aller du connu à l'inconnu est un principe évident pour tout le monde et qui mérite d'être reconnu même par un réformateur du langage.

Je ne connais pas de prétention plus dénuée de fondement que celle de vouloir que les parties du discours se reproduisent dans une grammaire, dans le même ordre où elles se trouvent placées dans quelques fables, ou dans quelques poèmes. Comme tous les professeurs ne sont pas tenus de commencer par expliquer telle ou telle fable, tel ou tel poème, il nous faudrait autant de grammaires qu'il y a de combinaisons des parties du discours dans chacun de ces ouvrages. Ainsi, nul avantage à traiter les parties du discours dans une grammaire, dans l'ordre qu'elles peuvent avoir dans un ouvrage quelconque; il est au contraire essentiel que les mots s'appliquent à leurs types présentés dans la grammaire. Les

professeurs de la Grèce expliquent d'abord la grammaire à leurs écoliers, et ensuite ils leur enseignent à appliquer chaque mot aux paradigmes de la grammaire. Et vous, après avoir fait cet aveu : « les professeurs, toujours occupés de l'enseignement dont je n'ai que la théorie, sont plus en état que moi de distinguer ce qui est utile de ce qui ne l'est pas », vous vous êtes permis de vous faire le guide de leur expérience, et de blâmer toutes les anciennes grammaires grecques, parce qu'elles ne traitent pas d'abord du *nom*, ensuite de la *conjonction*, en troisième lieu de l'*adverbe*, et enfin, du *verbe*; et que, dans la maxime suivante : *ἀνὴρ δὲ χρηστὸς, χρηστὸν οὐ μισεῖ ποτέ*, que l'on explique dans quelques colléges aux commençans, l'ordre des mots est celui que vous préconisez, comme si les professeurs, en Grèce, étaient assez peu instruits pour ignorer qu'ils ne doivent pas demander aux écoliers comment se décline *ἀνὴρ*, avant de leur avoir appris ce que c'est que le nom.

Page ιθ', lig. ιγ', ou 67, ι. « Il fallait rejeter le nom-« bre duel, parce qu'il ne se trouve point dans ce « vers. »

Quoique le duel ne se trouve pas dans ces maximes, il existe même dans le langage des ignorans, qui disent : *ἐρχόμεθον, γραφόμεθον, καθήμεσθον, καὶ τὼ ἀνθρώπω ἔφυγον*, etc. Ainsi, il n'est pas impossible, pas même difficile pour eux, avec le secours de quelques règles, de l'employer correctement, et de ne pas le confondre avec le pluriel.

Page κ', lig. θ', ou 67, 19. « Le troisième défaut des

ματικῇ· διὰ δὴ τοῦτο καὶ οἱ ἐν τῇ Ἑλλάδι διδάσκοντες, πρῶτον μὲν εἰσηγοῦνται τοῖς μαθηταῖς τὰ ὀκτὼ μέρη τοῦ λόγου· μετὰ δὲ παραφράζοντες τοὺς συγγραφεῖς, ἐφαρμόζουσι τὰ μέρη τοῦ λόγου τοῖς ἐν τῇ Γραμματικῇ τύποις· Σὺ δὲ εἰπὼν ἀνωτέρω "οἱ διδάσκαλοι ἀσχολούμενοι καθ' "ἡμέραν εἰς τὴν πρᾶξιν τῆς παραδόσεως, τῆς ὁποίας ἐγὼ "δὲν ἔχω παρὰ τὴν θεωρίαν, εἶναι ἀσυγκρίτως ἱκανώτεροι "νὰ διακρίνωσι τὸ συμφέρον ἀπὸ τὸ ἀνωφελὲς", καὶ ὁμολογῶν ἀγνοεῖν τὸν τῆς διδασκαλίας τρόπον, ἐπάγεις ἔπειτα παράδειγμα, ὡς ἔμπειρος τοῦ διδάσκειν, ὡς ἔδει ἐν τῇ Γραμματικῇ πρῶτον τῇ τάξει εἶναι τὸ Ὄνομα, δεύτερον τὸν Σύνδεσμον, τρίτον τὸ Ἐπίῤῥημα, εἶτα τὸ Ῥῆμα, διὰ τὸ ταῦτα οὕτως εἶναι ἐντῷ "ἀνὴρ δὲ χρηστὸς, χρηστὸν οὐ μισεῖ ποτέ"· ὡς τοὺς διδασκάλους ἀνοήτους ὄντας, καὶ πρὶν ἢ τοὺς μαθητὰς εἰδέναι τοὺς τύπους τῶν τοῦ λόγου μερῶν, ἐρωτῶντας τὸ, πῶς τὸ, ἀνὴρ, ἢ τὸ, χρηστὸς κλίνεται.

Σελ. ιθ', στιχ. ιγ', ἢ 67, 2. "Ἐπειδὴ εἰς τὰς μονοστί- "χους ταύτας γνώμας, δὲν εὑρίσκεται ὁ δυϊκὸς ἀριθμός."

Εἰ καὶ μὴ ἐν ταύταις, ἀλλ' εὑρίσκεται καὶ ἐν τῇ τῶν ἀπαιδεύτων γλώσσῃ, λεγόντων οὐκ ἀναλόγως μὲν τοῖς ἀριθμοῖς, ἀλλ' οὖν λεγόντων· ἐρχόμεθον, γραφόμεθον, καθήμεσθον, καὶ τὼ ἀνθρώπω ἔφυγον, καὶ ἐν ἄλλαις φράσεσιν· ὅθεν οὐ δυσχερὴς, οὐδ' ἀδύνατος αὐτοῦ ἡ ὀρθὴ χρῆσις, μικρᾶς ὁδηγίας δεομένων τῶν μαθητῶν.

Σελ. κ', στιχ. θ', ἢ 67, 19. "Τὸ τρίτον αὐτῆς σφάλμα

" λέγω τὴν ἀμεθοδίαν, ἢ νὰ εἴπω σαφέστερον, ἡ ἀμετρία
" τῆς Γραμματικῆς εἶναι μέρος τῆς ἀμεθοδίας."

Οὐκ ὀρθόν· εἰσὶ γὰρ καὶ τῶν ἄλλων γλωσσῶν Γραμματικαὶ ἐκτεταμέναι καὶ εὐμέθοδοι· τὴν δ' Ἑλληνικὴν δεῖ περιέχειν τὸ Τεχνολογικὸν, τὸ Ὀρθογραφικὸν, τὸ Συντακτικὸν, τὸ περὶ Διαλέκτων.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Β'.

ΠΕΡΙ ΑΡΘΡΟΥ.

Στιχ. κ', ἢ 33. " Ἀρχίζουσι κοινῶς αἱ Γραμματικαὶ
" ἀπὸ τοῦ Ἄρθρου."

Πάνυ καλῶς γε ποιοῦσαι· ἀνάγκη γὰρ ἄρχεσθαι ἀπὸ τῶν ἁπλουστέρων· τοῦτο δὲ οὐ μόνον ἁπλούστερον κατὰ τὴν κλίσιν, ἀλλὰ καὶ προοδοποιοῦν εἰς τὰς τῶν Ὀνομάτων· αἱ γὰρ λήγουσαι τῶν πληθυντικῶν εἰς ας, καὶ ης ἀρσενικῶν, καὶ εἰς ᾰ θηλυκῶν αἱ αὐταί εἰσι ταῖς αι, ων, αις, ας· τῶν δὲ θηλυκῶν εἰς η ἅπασαι ἐμφαίνονται ταῖς τοῦ Ἄρθρου, η, ης, ῃ, ην, κ. τ. λ· τῶν δὲ εἰς ος ἀρσενικῶν καὶ θηλυκῶν, πλὴν τῆς Ὀνομαστικῆς τοῦ ἑνικοῦ, αἱ αὐταί εἰσι ταῖς τοῦ ἀρσενικοῦ Ἄρθρου ου, ῳ, ον· οι, ων, οις, ους·

« grammaires, c'est que, par une erreur de méthode, « on les fait trop volumineuses. »

Cette observation n'est pas fondée; il y a dans toutes les langues des grammaires qui, pour être volumineuses, n'en sont pas moins écrites avec méthode et clarté, et il faut sans doute entrer dans quelques détails pour expliquer les quatre parties de la grammaire grecque, savoir: la *technologie*, l'*orthographe*, la *syntaxe* et les *formes des dialectes*.

CHAPITRE II.

DE L'ARTICLE.

Ligne λδ', ou 33. « Les grammaires commencent communément par l'article. »

Il est naturel de commencer par ce qui est simple; ainsi l'article, dont la déclinaison est comme une introduction à celles des noms, doit tenir la première place dans une grammaire. Les désinences plurielles : αι ων αις, ας, pour les noms masculins en ας, et en ης, et pour les noms féminins, en α, sont les mêmes que celles de l'article, dont le féminin se terminant en η, ης, η, ην, marque toutes les désinences des noms féminins en η; les noms masculins et féminins en ος, à l'exception du nominatif, se terminent, dans tous leurs cas, de la même manière que l'article masculin : ου, ῳ, ον, οι, ων, οις,

ους. Ainsi, les élèves qui connaissent déjà les articles, connaîtront bientôt les terminaisons d'un grand nombre de noms.

Ligne κδ', ou 34. « Qui n'est point une partie essen-« tielle du discours. »

Il n'est point nécessaire que les élèves s'occupent, dès le commencement, de ce qui est essentiel au discours. Car le verbe est plus essentiel que le nom, qui sans le verbe, exprimé ou sous entendu, ne peut nous donner aucune idée complète, tandis que le verbe nous la donne très-souvent par lui seul : βρέχει, ἀστράπτει, *il pleut*, *il tonne*.

Ligne κς', ou 68, 1. « Et puisqu'Homère l'emploie « rarement. »

Mais ce n'est point parce que l'article n'est pas une partie essentielle du discours qu'Homère l'emploie rarement; c'est plutôt parce que la mesure l'oblige à le supprimer et à regarder ainsi les noms comme déjà connus; ce qui, au reste, ne rend pas ce poète plus obscur; car la poésie suppose que les personnes et les évènemens sont déjà connus du lecteur. Mais lorsque le sens l'exige, ne pouvant déterminer les noms par l'article, Homère les explique par d'autres phrases; ce qui prouve l'usage de l'article dans la prose, même de son temps. Cependant, il en fait usage, en cas de besoin, lorsque le rythme ne gêne pas l'expression.

Ligne κζ', ou 2. « Même il y a des langues qui n'ont « pas d'article. »

Est-ce une raison pour la grammaire grecque de ne point commencer par l'article? Belle conséquence, en

ὁ οὖν εἰδὼς τὰς ληγούσας τοῦ Ἄρθρου, οἶδεν ἀπόνως καὶ τὰς τῶν Ἰσοσυλλάβων Ὀνομάτων.

Στιχ. κε΄, ἡ 34. " Τὸ ὁποῖον δὲν εἶναι μέρος οὐσιῶδες " τοῦ λόγου."

Οὐκ ἀνάγκη τὸν πρωτόπειρον εἰδέναι τὰ οὐσιώδη μέρη τοῦ λόγου· ἐπεὶ οὕτωγε τὸ ῥῆμα οὐσιωδέστερον ἂν εἴη τοῦ Ὀνόματος, διὰ τὸ πολλὰ ῥήματα καθ' ἑαυτὰ ἐμφαίνειν τέλειόν τι νόημα, βρέχει, ἀστράπτει, βροντᾷ· τὸ δὲ Ὄνομα ῥήματος ἄνευ ἤτοι λεγομένου, ἢ ἐννοουμένου, παρίστησιν οὐδαμῶς ἔννοιαν ἐντελῆ.

Στιχ. κϛ΄, ἡ 68, ι. " Ἐπειδὴ σπανιώτατα τὸ μετεχει- " ρίσθη ὁ Ὅμηρος."

Οὐ διὰ τὸ μὴ εἶναι μέρος οὐσιῶδες, ἀλλὰ διὰ τὸ ἀνένδεκτον τοῦ μέτρου, παραλιμπάνει αὐτὸ ἔσθ' ὅτε, ὡρισμένα καὶ ἐγνωσμένα τὰ πρόσωπα λαμβάνων, ἢ τὰ πράγματα· περιαδομένης γὰρ οὐκ ἀγνώστου ἱστορίας ἡ ποίησις· πολλάκις δὲ καὶ ἀνάρθρως ποιῶν τινα, διὰ τῶν ἑξῆς ταῦτα προσδιορίζει· ὅπερ καὶ δείκνυσι τὸ κατ' ἐκεῖνο τοῦ χρόνου ἐν τοῖς πεζικοῖς τοῦ Ἄρθρου εὔχρηστον· ἀλλὰ μὴν καὶ χρῆται αὐτῷ, τῆς ἀνάγκης τοῦ λόγου ἀπαιτούσης, καὶ μὴ ἀντιβαινούσης τῷ ῥυθμῷ.

Στιχ. κζ΄, ἡ 2. " Καὶ εἶναι γλῶσσαι, εἰς τὰς ὁποίας " δὲν εὑρίσκεται."

Ἆρ' οὖν διὰ τοῦτο τὴν Γραμματικὴν οὐ δεῖ ἀπὸ τοῦ Ἄρθρου ἄρχεσθαι; τῷ ὄντι αἰτία οὐδὲ, ἡ Λατινικὴ; καὶ ἡ

Ῥωσσικὴ γλῶσσα οὐκ ἔχουσιν Ἄρθρα, ἄρα οὐ δεῖ τὴν Ἑλληνικὴν Γραμματικὴν ἄρχεσθαι ἀπὸ τοῦ Ἄρθρου.

Στιχ. κη', ἢ 2. " Ὁρίζουσι τὸ Ἄρθρον μέρος λόγου " πτωτικόν·" ἅτε δὴ ἔχον πτώσεις.

Σελ. κα', στ. α', ἢ 3. "Προτασσόμενον τῶν ὀνομάτων."

Πρὸ τῶν οὐσιαστικῶν δηλονότι, οἷς καὶ κυρίως σύνεστιν· οὐ κυρίως δέγε τοῖς λοιποῖς μέρεσι τοῦ λόγου· ἀόριστον γὰρ ἐνέργειαν ἢ πάθος ἐμφαῖνον τὸ Ἀπαρέμφατον, οὐκ ἂν ὁρισθείη καὶ μετὰ τὴν τοῦ Ἄρθρου ἐπέλευσιν· διὸ οὐ κυρίως τὸ Ἄρθρον ἐδέξατο· ἀλλ' οὐδὲ τὰ λοιπὰ μέρη τοῦ λόγου· ὅτε γὰρ λέγομεν, ὁ πάλαι, τὸ λέγε, ἡ αὐτὸς, ὁ δὲ, ἡ περὶ, τὸ περιπατεῖν, πρὸς παράδειγμα τῶν Ὀνομάτων ταῦτα λαμβάνομεν, ἅτε μὲν ὑποκείμενα, ἅτε δὲ κατηγορούμενα, ὅτε δ' αὖ ἐνεργείας δεικτικὰ ἐν ταῖς τοῦ λόγου προτάσεσι γινόμενα. Ἐπεὶ δ' αὗται καὶ μετὰ, καὶ ἄνευ προσδιορισμοῦ εἰσιν, ἐπάναγκες καὶ τοὺς ὅρους προσδιορίζειν κἄντε ἐπ' εὐθείας, κἄντε μή· οἷον, ὁ Σωκράτης περιπατεῖ, τελείαν ἐδήλου τὴν ἔννοιαν· μὴ ἐπ' εὐθείας δὲ, ὁ πάλαι παραγέγονεν· ὑπέγραψε μὲν τὸ ὑποκείμενον ὁ πάλαι, ἀσαφῶς δέ· ἄδηλον γὰρ, εἰ ὁ πάλαι ἄνθρωπος, ἢ ὁ καιρὸς, ἢ ὁ κίνδυνος, ἢ κ. τ. λ. οὕτω καὶ τὸ φιλοσοφεῖν τὸ ἔργον τῆς φιλοσοφίας ἐδήλου· ἔνθεντοι καὶ τοῦ Ἄρθρου μεταβάλλοντος πτώσεις, ταῦτα οὐ

vérité ! La langue latine et la langue russe n'ont pas d'articles, donc la grammaire grecque ne doit pas commencer par l'article.

Ligne κη', ou 2. « Les grammairiens le définissent, « partie du discours casuelle. »

La définition est bonne, parce que l'article a des cas.

Page ϛ', ligne α', ou 3. « Ils ajoutent qu'il est placé « devant les noms. »

L'article n'accompagne rigoureusement que les noms substantifs. On l'ajoute aux autres parties du discours pour donner plus de concision aux tours de phrases. L'infinitif, tant qu'il marque une action d'un sujet inconnu, ne peut pas devenir défini, lors même qu'on y ajouterait l'article. Placé devant les adverbes, les verbes, etc. τὸ σήμερον, τὸ πάλαι, τὸ λέγειν, ἡ αὐτοῦ, ὁ δὲ, ὁ μὲν, ἡ ἡμέρα, etc., il leur donne la forme et la force des noms pour qu'ils puissent ainsi devenir, tantôt les sujets, tantôt les attributs des propositions ; et, comme celles-ci se trouvent tantôt déterminées, tantôt indéterminées, nécessairement leurs termes doivent l'être aussi, soit que leur sens soit complet ou non. La proposition : ὁ Σωκράτης περιπατεῖ est complète ; mais celle-ci : ὁ πάλαι παραγενόμενος ne l'est point, parce que ὁ placé devant l'adverbe πάλαι n'explique pas le sujet, il peut se rapporter à ἄνθρωπος, à πατρὸς, à κίνδυνος, etc. Il en est de même de la proposition τὸ φιλοσοφεῖν ἐστὶν ἡδὺ, où le sujet φιλοσοφεῖν est déterminé par l'article τὸ ; mais l'article τὸ ne se rapporte pas directement à φιλοσοφεῖν. Le véritable sujet est τὸ ἔργον τῆς φιλοσοφίας ; ainsi l'article changeant

de cas, devant les parties du discours qui n'en ont point, les laisse dans leur état indéclinable : ὁ πάλαι, τοῦ πάλαι, etc. L'article est donc naturellement destiné à accompagner et souvent à déterminer les noms substantifs, de même que les pronoms nous représentent naturellement les noms propres. En effet, l'article placé devant les adjectifs, indique aussi, avec le substantif auquel il se rapporte, le participe ὤν sous entendu. Ainsi, c'est à tort que notre littérateur reproche à la définition de l'article une inexactitude qu'elle ne renferme point.

Ligne 11 ou 9. « Cette mauvaise définition désigne comme article, ὃς, qui n'est qu'un pronom employé pour ἐκεῖνος. »

Je ne sais sur quelle autorité est fondée cette explication de ὃς pour ἐκεῖνος ; peu importe ; cependant si ὃς est démonstratif, et que ὁ, τὸ, τῷ, etc., le soient aussi dans les poètes ainsi que dans les dialectes, pourquoi ces articles ne seraient-ils pas aussi des pronoms ? au contraire, si ὃς est une particule relative, pourquoi l'expliquer par ἐκεῖνος ? Les articles ὁ, ἡ, τὸ, nommés *prépositifs*, ne marquent-ils pas un rapport ? Dans ὁ ἄνθρωπος, l'article ὁ m'indique un homme déjà connu. Or, en prenant pour base le sens démonstratif, ou le sens relatif, on est forcé de reconnaître que tous les articles peuvent être des pronoms, et vice versâ ; même on serait obligé d'admettre au nombre des pronoms les particules τοῖος, οἷος, τότε, ὅτε, qui expriment aussi un sens relatif.

Examinons si l'idée du rapport, que ὁ et ὃς présentent, est semblable à celle des autres particules relatives, et même à celle du pronom αὐτός. Les noms

μεταβάλλει· καὶ ἐλέγχεται ὁ ἀνὴρ μὴ καλῶς ἐπιστήσας τῷ ὁρισμῷ, ὃς κυρίως τὸ Ἄρθρον τοῖς οὐσιαστικοῖς προσνέμει, καθάπερ καὶ ὁ τῆς Ἀντωνυμίας· ἀντὶ ὀνόματος γὰρ καὶ αὕτη τοῦ κυρίου παραλαμβάνεται· συνημμένον γὰρ τὸ Ἄρθρον τοῖς Ἐπιθέτοις πρὸς τῷ οὐσιαστικῷ καὶ μετοχὴν συνεφέλκεται, ὡς κατωτέρω ῥηθήσεται· καὶ δῆλον ἐντεῦθεν, ὅτι ὁ Ὁρισμὸς τοῦ Ἄρθρου ἔρρωται, καὶ ὁ φιλολόγος οὐκ ὀρθῶς ἀντιλέγει.

Στιχ. ς', ἡ 9. "Ὅτι ὑποθέτει Ἄρθρον τὴν Ἀντωνυμίαν "ὅς, ἐκεῖνος."

Οὐκ οἶδα διὰ τί ἐξηγεῖται τὸ ὃς τῷ ἐκεῖνος· ἀλλ' εἰ μὲν δεῖξιν τὸ ὃς δηλοῖ, καὶ τὰ τὸ, τὸν, τὴν, κ. τ. λ. ταύτην ἐμφαίνει ἔντε τοῖς ποιηταῖς κἀν ταῖς Διαλέκτοις, τί μὴ μᾶλλον ταῦτα Ἀντωνυμίαι, ἢ τὸ ὅς; εἰ δὲ ἀναφορὰν, διὰ τί ἐξήγηται τῷ, ἐκεῖνος; ἀλλ'. ἐβουλόμην εἰδέναι, εἰ τὰ προτακτικὰ τῶν Ἄρθρων, οὐκ ἀναφορὰν δηλοῖ. δοκεῖ γὰρ ἔμοιγε ὁ ἄνθρωπος εἰπόντι ἐγνωσμένον τινὰ ἐννοῆσαι· τῷ οὖν τοιῷδε λόγῳ, οὐδὲν κωλύει ἅπαντα τὰ ἄρθρα Ἀντωνυμίας εἶναι· καὶ νὴ Δίαγε καὶ τὰ, τοῖος, οἷος· τότε, ὅτε, ἀναφορὰν καὶ ταῦτα δηλοῦντα.

Ἔστι μέντοι θεωρῆσαι τὴν πρὸς ἄλληλα τῶν Ἄρθρων ὁ καὶ ὃς διαφορὰν, καὶ τῶν ἄλλων ἀναφορικῶν μορίων, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς αὐτὸς Ἀντωνυμίας· ὃν γὰρ λόγον τὰ ὀνόματα

ἄνευ Ἄρθρου ἀπροσδιόριστά ἐστι, τὸν αὐτὸν ἡ ἐπαγομένη φράσις, ἡ ἔχουσα τὸ, ὅς, ἀναγκαίως ἀπαιτεῖ τὴν προηγουμένην εἰς δήλωσιν καὶ προσδιορισμὸν τῆς ἐννοίας· ὥσπερ γὰρ εἰπόντα, ἄνθρωπος ἦλθεν, ἐπερώτησεν ἂν εὐλόγως ὁ ἀκούσας, ὁ τίς· οὕτω καὶ λέγοντα, ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ πράττων ταῦτα, ὑπέλαβεν ἄν, τὰ ποῖα· οὐ μέντοι ταὐτὸ παρέπεται ἀκούσαντι ὁ ἄνθρωπος ἦλθεν, ἢ ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ ταῦτα πράττων, οἷς ἂν ἐγὼ ληφθείην· προσεδιώρισα γὰρ ἀμφότερα· ὅπερ οὐ παρασυμβαίνει τῷ τοῖος, οἷος· εἴγε ἀπολελυμένως ἐσθ' ὅτε λέγεται· ἀλλ' οὐδὲ τῇ αὐτός, μὴ κατὰ σύλληψιν ἀπαιτούσῃ τὸ ἐν τῷ λόγῳ ἡγούμενον· ἐπάγεται γὰρ καὶ μετὰ ἑτέρας σχοινοτενεῖς φράσεις, παρεμπεπτωκυίας μεταξὺ τοῦ ὀνόματος καὶ αὐτῆς· δυνατὸν δὲ καὶ τὸν καὶ προκεῖσθαι τῆς αὐτός· ὁ Πλάτων παρεγένετο, καὶ αὐτὸς ἐδίδαξεν, ὅπουγε τὸ ὅς, ἀσυνέλευστον ὂν τῷ καί, ἀμέσως τε τῷ ἡγουμένῳ ἑπόμενον, προσεδιώρισε τὸ ἀοριστᾶινον τῆς ἐννοίας· οἷον, σοφὸς ἀνὴρ, ὃς ταῦτα λέγει· διὰ γὰρ τοῦ ὃς ἐγνώσθη ὁ σοφός· καὶ δυνάμει ἄρα τῷ ὃς ἐμπεριείληπται τὸ, ἐκεῖνος καὶ τὸ, ὁ: τὸ γὰρ πλῆρες ἦν, σοφὸς ὁ ἀνὴρ ἐκεῖνος, ὃς ταῦτα λέγει: καὶ ἐν γένει ἄρα τὸ ὃς ἐφέλκεται τὰς δεικτικάς, ἢ τὰς προσωπικὰς τῶν Ἀντωνυμιῶν, καὶ αὐτὸ τὸ προτακτικὸν Ἄρθρον· οἷον,

Οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοεῖ·

Αἴτιον δὲ τῆς τοιᾶσδε συναφείας, ὅτι τὰ, ὃς ταῦτα λέγει, ὃς πάντα νοεῖ, δυνάμει Μετοχαί εἰσιν ἔναρθροι, ὁ νοῶν πάντα, ὁ λέγων ταῦτα· ἔνθα πάλιν τὸ Ἄρθρον δυνάμει ἐμπεριείληφε τὸ, ἐκεῖνος, ὅς· ἀλλὰ μὴν τὸ, ὃς λέγει ὑπέφαινε τὸ ὁ, καὶ τὸ ἐκεῖνος· πῶς οὖν τὸ

employés sans article, représentent une idée vague; ainsi les propositions qui renferment la particule relative ὃς, demandent à être précédées d'autres propositions qui déterminent et complètent les sens; si je dis : ἄνθρωπος ἦλθεν, il restera à demander : ὁ τίς; si je dis encore : ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ πράττων ταῦτα, on me demandera : τὰ ποῖα; cependant, en disant ὁ ἄνθρωπος ἦλθε, ou ἐμοὶ πολεμεῖ ὁ πράττων ταῦτα, οἷς ἂν ἐγὼ ληφθείην, j'ai tout défini, et mon auditeur est satisfait. Mais on ne trouve pas entre τοῖος et οἷος la même liaison d'idées. Ces adjectifs peuvent se prendre dans un sens absolu. Il en est de même du pronom relatif αὐτὸς, que l'on emploie même après plusieurs phrases qui le séparent du nom auquel il se rapporte. On peut encore faire précéder αὐτὸς de καὶ : ὁ Πλάτων παρεγένετο, καὶ αὐτὸς ἐδίδαξε. Mais on ne peut pas mettre καὶ devant ὃς qui se joint immédiatement au mot précédent, pour en déterminer le sens; σοφὸς ἀνὴρ, ὃς ταῦτα λέγει. Ici, la particule ὃς définit σοφὸς, de façon que ὃς entraîne nécessairement le pronom démonstratif ἐκεῖνος et l'article ὁ; car la phrase complète est : σοφὸς ἀνὴρ, ὃς ταῦτα λέγει, et on peut dire en général : *la particule* ὃς *représente les pronoms démonstratifs et personnels, ainsi que l'article :*

Οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοεῖ·

La raison en est, que la phrase : ὃς ταῦτα λέγει est l'analyse du participe articulé ὁ λέγων ταῦτα, ainsi que ὃς πάντα νοεῖ est celle du participe, ὁ νοῶν πάντα, dans lequel l'article ὁ représente ὃς et ἐκεῖνος· or, la particule ὃς, représente aussi ὁ et ἐκεῖνος. Si donc ὁ et ὃς avaient quelque différence, comment tous les deux représente-

raient-ils le pronom ἐκεῖνος? et si ὁ est un article, pourquoi ὃς ne le serait-il pas? Certes, les anciens avaient raison de nommer ὁ *article prépositif*, et ὃς *article conjonctif*; ils suivaient, en cela, le génie de leur langue, qu'ils ne s'efforçaient pas d'assujétir aux principes des langues étrangères.

Page κά (1), ou 68. *.) « Dans ὁ ἐμὸς πατὴρ Apollonius « (lib. I, page 66), attribue l'article à πατὴρ. »

Il a raison, parce que l'article appartient essentiellement aux noms substantifs, sans lesquels les adjectifs ne nous donnent aucun sens défini : ὁ Πλάτων nous dit tout; tandis que ὁ φιλόσοφος ne présente qu'une idée vague. Prétendre que, dans les adjectifs, l'article entraîne le participe ὤν, auquel il appartient, c'est avancer un principe erroné; les adjectifs, joints à l'article, présentent une proposition qui, implicitement, annonce le sujet et l'attribut : ὁ φιλόσοφος, pour ὁ ὢν φιλόσοφος· je dis *implicitement*, parce qu'elle n'est pas développée dans ces adjectifs, ainsi que dans les participes qui, accompagnés de l'article, peuvent abréger une proposition et la rendre sujet ou attribut d'une autre quelconque: l'article, en effet joint aux adjectifs, indique le participe ὢν sous-entendu; mais il n'appartient pas à ὢν qui, dans ce cas là, joue le rôle d'une conjonction. En effet, si l'article ὁ appartenait au participe ὢν, alors ὁ ὢν selon Platon, représenterait l'idée d'un être *qui existe toujours*; mais la phrase ὢν φιλόσοφος équivaut à φιλοσοφῶν, et celle de ὁ ὢν φιλόσοφος à ὁ φιλοσοφῶν, qui, comme nous l'avons prouvé plus haut, est la même que οὗτος, ὃς φιλοσοφεῖ. Or, l'article ὁ n'appartient ni à l'adjectif

ὁ καὶ τὸ, ὅς, κ' ἕτερα αὐτὰ τοῦ ἐκείνας, ἃ ταύταις ἐμπεριείληπται, οὐκ ἂν εἶεν ταῦτά; εἰδὲ τὸ ὁ Ἄρθρον, τὸ μὴ καὶ τὸ, ὅς; ὁρᾷς λογιώτατε, ὅτι οἱ παλαιοὶ οὐχ ἁπλῶς τὸ, ὅς ἐκαλέσαν Ἄρθρον ὑποτακτικόν; οὐ γὰρ ἐκ τῶν ξένων γλωσσῶν τὴν Γραμματικὴν διώρθουν, οὐδ' ηὐτοσχεδίαζον.

Σελ. κά (ι), ἡ 68. *). "Εἰς τὸ, ὁ ἐμὸς πατὴρ ὁ Ἀπολλώνιος " (Α, σελ. 66.) συνάπτει τὸ ἄρθρον μὲ τὸ, πατήρ."

Ὀρθῶς γε ποιῶν· κυρίως γὰρ τοῖς οὐσιαστικοῖς σύνεστι· δι' αὐτὰ γὰρ τὰ ἐπίθετα καὶ κατ' αὐτῶν· ὅθεν καὶ τὸ ὁ Πλάτων, ἐντελές, ἀτελὲς δὲ τὸ, ὁ φιλόσοφος· παραδέχεσθαι δὲ τὰ ἐπίθετα μετοχήν τινα ἔξωθεν διὰ τὸ Ἄρθρον, οὐκ ὀρθόν ἐστι. δυνάμει γὰρ τὰ ἔναρθρα ἐπίθετα πρότασιν ἐμφαίνει ἐξ Ὑποκειμένου καὶ Κατηγορουμένου· ὁ φιλόσοφος, ἀντὶ τοῦ, ὁ ὢν φιλόσοφος· λέγω δὲ δυνάμει, διὰ τὸ μὴ συνεπτυγμένην ταύτην εἶναι· ὅθεν καὶ ὥςπερ αἱ Μετοχαὶ εἰς βραχυλογίαν συντελοῦσιν, οὕτω καὶ τὰ ἔναρθρα τῶν ἐπιθέτων, κἀκεῖναί τε καὶ ταῦτα δυνάμενα συνεπτυγμένως καὶ ὑποκείμενα γενέσθαι καὶ κατηγορούμενα· διὸ καὶ ἡ ὢν συνδεσμικὴν χώραν ἐνταῦθα ἐπέχει, μηδόλως ὕπαρξιν ἐμφαίνουσα. εἰδὲ τοῦτο τὸ, ὁ ἀσυνέλευστον τῇ ὤν· ἄλλο γὰρ ἂν ἐδήλωσε τὸ, ὁ ὤν, κατὰ Πλάτωνα· ἔστι δὲ τὸ, ὢν φιλόσοφος ταυτὸν τῷ, φιλοσοφῶν, καὶ τὸ, ὁ ὢν φιλόσοφος τῷ, ὁ φιλοσοφῶν· ἀλλὰ μὴν τὸ, ὁ φιλοσοφῶν ταυτὸν ἦν τῷ, οὗτος, ὃς φιλοσοφεῖ· τὸ οὖν ὁ,

πατὴρ veut dire ὁ ὢν ἐμὸς πατήρ ; » car ὁ n'indique pas ici ὢν, mais bien le pronom οὗτος ; et ὁ ἐμὸς πατὴρ équivaut à ὁ πατήρ μου, parce que les pronoms possessifs peuvent être remplacés par le génitif des pronoms personnels. Comment en effet l'article pourrait-il rester dans cette phrase ὁ πατήρ μου, s'il ne se rapportait pas à πατὴρ, ἐμὸς et ὢν ayant été retranchés ?

Page κϐ' (1), ou 69, *). « Puisque les pronoms ne reçoivent « pas l'article, ils ne sont pas non plus susceptibles de la forme « superlative. »

A cette observation, comment s'empêcher de rire ? Ce n'est point en effet à l'absence de l'article qu'il faut l'attribuer. Les pronoms nous représentent des noms substantifs, qui ne sont point susceptibles de degrés en plus ou en moins ; et nous avons suffisamment prouvé que les articles n'appartiennent qu'aux noms propres. Est-il permis de dire sans ridicule : « Les parties du discours qui reçoivent l'article peuvent recevoir la forme des superlatifs. » Après s'être efforcé de prouver « que les articles se joignent aux infinitifs, aux adverbes et aux participes, » il ne reste maintenant à l'auteur qu'à nous former des superlatifs avec les infinitifs et avec les adverbes. Si les anciens, qui ont composé la grammaire grecque, eussent raisonné ainsi, ils ne nous auraient donné qu'une grammaire chimérique et contradictoire.

“ μένης μετοχῆς ὢν, ὁ ἐμὸς πατὴρ θέλει νὰ εἴπῃ ὁ ὢν “ ἐμὸς πατήρ.” οὐ γὰρ τὴν ὢν συνεφέλκεται τὸ ὁ, τὴν δὲ οὗτος· ὅθεν καὶ αἱ κτητικαὶ τῶν Ἀντωνυμιῶν εἰς γενικὴν ἐγκλινομένην ἀναλύονται· εἰδὲ τοῦτο, πῶς τὸ, ὁ μεμένηκεν ἐν τῷ ὁ πατήρ μου, τοῦ ἐμὸς ἀποστάντος, καὶ τῆς ὢν; ἢ ὅτι συνῆν τῷ πατὴρ, καὶ οὐ τῇ ὢν, οὐδὲ τῇ, ἐμός·

Σελ. κϛ′ (1), ἢ 69.*). “ Αἱ Ἀντωνυμίαι, διότι δὲν δέχονται “ ἄρθρα, διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν εἶναι καὶ ὑπερθέσεως ἀνεπίδεκτοι.”

Οὐ γελᾶτε ἄνθρωποι; οὐ διὰ τοῦτο, ὦ βέλτιστε, ἀλλ' ὅτι δεῖξιν, ἢ ἀναφορὰν ἐμφαίνουσιν οὐσιαστικῶν ὀνομάτων, ἀσυνελεύστων τῷ μᾶλλον, καὶ τῷ ἧττον· οὐ γὰρ μᾶλλον ἀνθρώπους; ὁ Πλάτων, [illegible] καὶ [illegible] τὰ οὐσιαστικὰ ἐδείκνυμεν ἡμεῖς ἐπιδεκτικὰ κυρίως Ἄρθρου· πῶς τοίνυν οὐ γελοῖος λέγων, “ τὰ δεχόμενα τὸ Ἄρθρον δέχονται καὶ τὴν ὑπέρθεσιν;” διϊσχυρίζετο δ' ἀνωτέρω, ὅτι καὶ τὰ Ἀπαρέμφατα, καὶ τὰ Ἐπιῤῥήματα ἐπιδεκτικά ἐστιν Ἄρθρων· ἐνταῦθα δὲ συνάγει τὰ ἐπιδεκτικὰ τῶν Ἄρθρων καὶ τὴν ὑπέρθεσιν ἐπιδέχεσθαι· ἄρα, κατ' αὐτὸν, τὰ Ἀπαρέμφατα, καὶ τὰ Ἐπιῤῥήματα, ἕξουσιν Ὑπερθετικά· εἴπερ συνελογίζοντο οὕτω, λογιώτατε, οἱ τὴν τῶν Ἑλλήνων Γραμματικὴν συντάξαντες, τραγελαφικὴν ἂν ταύτην παρεμόρφωσαν.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Γ'.

ΠΕΡΙ ΟΝΟΜΑΤΟΣ.

Σελ. κϐ', στιχ. ζ' ἢ 69, 6. " Ἡ ἀμεθοδία τῆς Γραμ-
" ματικῆς φαίνεται πρὸς τούτοις καὶ εἰς τὸ Ὄνομα, τοῦ
" ὁποίου αἱ δέκα κλίσεις εἶναι δέκα πληγαί..."

Εἰ μὲν ἡ ἐλάττωσις τῶν κλίσεων, ἐλάττους καὶ τὰς τῶν ὀνομάτων καταλήξεις ἐποίει, ὀρθῶς ἂν εἶχεν αὕτη. εἰ δὲ τοῦτ' ἀδύνατον, ποῖον τὸ ἐντεῦθεν τοῖς μαθητιῶσιν ὄφελος; ἀνήνεγκον γὰρ ἂν οἱ πάλαι ταῦτα εἰς τρεῖς μόνας κλίσεις, ὅσα δηλονότι καὶ τὰ γένη ἦν, ὥσπερ καὶ τὰ μέρη τοῦ λόγου διεῖλον εἰς τρία· τὰς μέντοι κλίσεις τῶν ὀνομάτων τῇ διαφορᾷ τῶν καταλήξεων περιγράψαντες, τὰ μὲν ἀρσενικὰ μόνον τὰ εἰς ας καὶ ης τῇ πρώτῃ, τὰ δὲ ἐς α καὶ η θηλυκὰ τῇ δευτέρᾳ, τῇ δὲ τρίτῃ τὰ εἰς ος καὶ ον, τῇ τε τὰ εἰς ως, καὶ ων τετάρτῃ, καὶ τῇ πέμπτῃ τὰς διαφόρους ἔχοντα καταλήξεις· καὶ εἴπερ προὔκειτο διδάσκειν μόνον τὴν τῶν Ἰώνων διάλεκτον, περιτταὶ ἂν ἦσαν αἱ συνῃρημέναι τῶν κλίσεων, καίτοι ἁπασῶν, ὡς ἔπος εἰπεῖν, συνῃρημένων οὐ-

CHAPITRE III.

DU NOM.

Pag. 26, lig. 5, ou 69, 6. « La méthode défectueuse » de la grammaire paraît encore dans le nom, dont les » dix déclinaisons sont dix plaies pour les écoliers. »

Si en diminuant le nombre des déclinaisons, on pouvait diminuer celui des désinences des noms, on serait blâmable de ne pas le faire; mais si ce résultat est impossible à obtenir, quel serait pour les écoliers l'avantage d'une pareille diminution. Certes les anciens auraient pu ne faire que trois déclinaisons pour les trois genres de noms, s'ils l'avaient jugé à propos. S'ils eussent pu encore se borner à traiter du dialecte ionien, ils n'auraient pas eu besoin des déclinaisons contractes; parce que la contraction se trouve même dans les déclinaisons parisyllabiques. Mais ayant observé les différentes désinences des noms, ils ont attribué les masculins en ας et en ης à la première déclinaison, les féminins en α et en η à la deuxième; ceux en ος et en ον à la troisième; ceux en ως et en ων à la quatrième, et à la cinquième les noms dont les désinences au nominatif ne se ressemblent pas. Or, en suivant les désinences des noms on voit même que le

nombre de ces déclinaisons n'était pas suffisant ; plusieurs noms en υς ont le génitif en υος, en εος, ou en εως, et d'autres noms contractés en ης, qui font le vocatif en εις, au lieu de le terminer en ες, etc., sont devenus l'objet d'une déclinaison spéciale.

Pag. κγ', lig. κ', ou 70, 3. « Théodore définit les » cas par μεταϐολὴν ὀνομαστικοῦ τοῦ κατὰ τὸ τέλος. »

Théodore ne dit pas ὀνομαστικοῦ τοῦ, mais ὀνοματικοῦ του. Et il paraît que notre littérateur n'apprécie pas assez la différence qui existe entre ὀνοματικοῦ et ὀνομαστικοῦ ; dans l'édition du Πρόδρομος τῆς Ἑλληνικῆς Βιϐλιοθήκης qu'il a publiée à Paris en 1805, ainsi que dans ses improvisations publiées à Vienne en 1815, il a écrit ὀνομαστικοῦ τοῦ pour ὀνοματικοῦ του.

Dans ce passage je n'ai pas compris ce que M. Coray veut dire ; tantôt il défend Théodore, tantôt il l'accuse sur le même sujet. Théodore, suivant le système des péripatéticiens, ne voulait pas que le nominatif fût un *cas*. Ces philosophes regardaient les *cas* comme des lignes géométriques disposées différemment ; ils prenaient AB, ligne droite pour nominatif, cas propre à définir les objets ; ils nommaient obliques les lignes AΓ, AΔ, AE, AZ. Mais les stoïciens examinant le son que la voix produisait pour chaque terminaison du nom, confondaient les cinq cas sous une dénomination générique. Les argumens de part et d'autre ne sont point contradictoires. Les stoïciens ne peuvent pas nier que le nominatif ne soit propre aux définitions. Les péripatéticiens avouent que la voix se modifie à chaque

σῶν· ἐπεὶ δὲ αὗται οὐκ ἦσαν αἱ κλίσεις ἱκαναὶ συμπεριλαβεῖν ἅπαντα τὰ ὀνόματα· πλεῖστα γὰρ τῶν εἰς υς τὰ μὲν τὴν γενικὴν ἔχει εἰς υος, τὰ δὲ εἰς εος, τὰ δὲ εἰς έως, τά τε εἰς ης συνῃρημένα, ὧν ἡ κλητικὴ εἰς ες, καὶ ἄλλα, μετὰ τὰς δέκα κλίσεις ἰδίᾳ κατέταξαν.

Σελ. κγ', στιχ. κ', ἢ 70, 3. "Ὁρίζει ὁ αὐτὸς Θεόδωρος "τὴν πτῶσιν Μεταβολὴν ὀνομαστικοῦ τοῦ κατὰ τὸ τέλος."

Καὶ μὴν ὁ Θεόδωρος οὐ λέγει ὀνομαστικοῦ τοῦ, ἀλλ' ὀνοματικοῦ του· καὶ ἔοικεν ὁ ἀνὴρ βούλεται διορθοῦν τὸν Θεόδωρον, μὴ μαθὼν ὅ, τι ποτ' ἐστὶν ὄνομα, καὶ ὀνοματικὸν, καὶ ὀνομαστικόν· ἔν τε γὰρ τῷ ἐν Παρισίῳ ἐκδοθέντι τῷ αωέ τῆς βιβλιοθήκης Προδρόμῳ, κἀν τοῖς ἐν Βιέννῃ τῷ 1815 ἐκδοθεῖσι Σχεδίοις ἔγραψεν "ὀνομαστικοῦ τοῦ" ἀντὶ ὀνοματικοῦ του.

Οὐκ ἔγνων δ' ἐνταῦθα ὅ, τι βούληται λέγειν· ὁτὲ μὲν γὰρ συνηγορεῖ, ὁτὲ δὲ κατηγορεῖ τοῦ Θεοδώρου περὶ τῶν αὐτῶν· ὁ δέγε Θεόδωρος ἀντεχόμενος τῆς τῶν Περιπατητικῶν δόξης, οὐ βούλεται πτῶσιν τὴν ὀνομαστικήν· οὗτοι γὰρ ταῖς κατὰ Γεωμετρίαν γραμμαῖς παρεικάζοντες τὰς πτώσεις, ἐκάλουν τὴν μὲν ΑΒ, ἐξ ἧς ὁ ἀποφαντικὸς λόγος ἐν ταῖς προτάσεσιν, εὐθεῖαν, τὰς δὲ ΑΓ, ΑΔ, ΑΕ, ΑΖ, πλαγίας· οἱ δ' ἐκ τῆς Στοᾶς θεωροῦντες, ὡς τῆς νοήσεως προϊσχομένας τοιᾷδε, ἢ τοιᾷδε τελικῇ ἐκφωνήσει, ἁπάσας πτώσεις ἐκάλουν· οἱ μέντοι παρ' ἑκατέρων λόγοι, ὡς μὴ ἐξ ἀρχῶν τῶν αὐτῶν ὁρμώμενοι, οὐκ ἀντιπεριπετεῖς εἰσίν· ὅτι μὲν γὰρ ἡ εὐθεῖα ἰδία ἀποφαντικοῦ λόγου, οὐδ' αὐτοὶ ἔξαρνοι γένοιντ' ἂν οἱ ἐκ τῆς

Στοᾶς. ὅτι δὲ προϊμένης τῆς φωνῆς, διαφόρου ταύτης ἀντιλαμβανόμεθα κατὰ τὰ τέλη τοῦ ὀνόματος, οὐκ ἂν οἱ ἐκ τοῦ περιπάτου ἀντίποιεν· διαφόρως γὰρ διατίθεται ἡ φωνὴ ἐν τῇ προφορᾷ τοῦ ος, καὶ τοῦ ου, καὶ τοῦ ῳ· ᾧ λόγῳ συνέβαινε καὶ τὴν κλητικὴν μᾶλλον πτῶσιν γίνεσθαι, ἢ ὀρθήν· μεταβάλει γὰρ πολλάκις καὶ φωνήεντα, Δημοσθένης, ὦ Δημόσθενες, ἀποβάλλει δὲ καὶ σύμφωνα, ἄναξ, ὦ ἄνα, τῇ εὐθείᾳ οὐ παρεγχωροῦντος τούτου, μενούσῃ ἀτρέπτῳ· καὶ οὕτω ἄμφω τὼ λόγω καθίστασθον.

Σελ. κδ', στιχ. θ', ἢ 70, 18. "Εὐφυῶς τὸ παρετήρησεν ὁ φιλόσοφος Γραμματικὸς Ἀπολλώνιος, ἡ σύνταξις αὐτῆς μὲ τὸ ῥῆμα, καθὼς καὶ ἡ σύνταξις τῆς ὀνομαστικῆς, δὲν φανερόνει παρὰ ἓν μόνον πρόσωπον."

Οὐ δῆτα τῆς Κλητικῆς· ἡ γὰρ κατὰ πρόσταξιν σύνταξις διττὰ πρόσωπα ἐμφαίνει· οὐ γὰρ ἂν συσταίη καθ' ἑαυτὸ τὸ, Τρύφων ἀναγίνωσκε, ταὐτὸν ὂν τῷ ἐπιτάττω σοὶ τῷ Τρύφωνι ἀναγινώσκειν.

Στιχ. ιγ', ἢ 21. "Ὁπόταν ἡ σύνταξις τῶν τριῶν γνησίων πτώσεων, ἐμφανίζει ἀναγκαίως δύο πρόσωπα."

Οὐκ ἀναγκαίως· ἡ γὰρ τοῦ μέλλει μοι, δοκεῖ μοι, ἓν πρόσωπον ἐμφαίνει· ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ ἀντιμεταβατικῇ συντάξει τὸ ἐκ πρώτου ταὐτόν ἐστι τῷ ἐκ τρίτου· νίπτω ἐμαυτὸν, καὶ ἔγειρε σεαυτόν.

terminaison ; car le son du ος n'est pas celui du ου, ni celui du ω ; et sous ce point de vue, le vocatif ressemble à une ligne oblique plutôt qu'à une droite, puisqu'il change de voyelle : Δημοσθένης, ὦ Δημόσθενες, et qu'il retranche des consonnes, Ἄναξ, ὦ ἄνα, tandis que le nominatif est invariable; de sorte que si les péripatéticiens avaient raison, les stoïciens n'avaient pas tort ; la discussion ne roulant pas sur un seul et même point.

Pag. κδ', lig. θ', ou 70, 18. « Le grammairien « Apollonius a observé avec raison que le vocatif et le « nominatif, joints au verbe, n'indiquent qu'une seule « personne. »

Le vocatif joint au verbe indique nécessairement deux personnes ; car la phrase : Τρύφων ἀναγίνωσκε, veut dire : (ἐγὼ) ἐπιτάττω σοὶ τῷ Τρύφωνι ἀναγινώσκειν.

Lig. ιγ', ou 21. « Tandis que les trois cas obliques, » joints au verbe, représentent deux personnes. »

Et pourquoi donc les verbes impersonnels se construisent-ils avec une seule personne : μέλει μοι, δοκεῖ σοι; ainsi que dans les verbes réfléchis : τύπτω ἐμαυτὸν, ἔγειρε σεαυτόν ?

CHAPITRE IV.

DU VERBE.

Lig. ιε′, ou 24. « Le verbe que l'on a divisé en » treize conjugaisons n'offre pas moins de difficultés. »

En se contentant des ultièmes ω, μι des verbes grecs on n'aurait besoin que de deux conjugaisons : il serait inutile de distinguer les verbes barytons des contractes ; puisque même dans les barytons on trouve des temps contractés : φυγεῖν, κτανεῖν aoristes seconds, ainsi que les seconds futurs, sont contractés de φυγέειν κτανέειν ; mais les désinences ω, μι, ne sont point suffisantes pour fixer le nombre des conjugaisons.

Lig. κα′, ou 29. « S'il est absurde de distinguer la « déclinaison des noms Χρύσης, Ἡμέρα de celle « d'Ἑρμῆς et d'Ἀθηνᾶ ; il ne l'est pas moins de séparer « la conjugaison des verbes ἀκούω, ἀνύω, de celle de « ποιέω. »

Il est bien plus absurde pour un écrivain qui traite de la grammaire pratique, qui introduit les élèves dans la connaissance des auteurs, de s'appuyer sur un raisonnement si peu concluant.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Δ.

ΠΕΡΙ ΡΗΜΑΤΟΣ.

Στιχ. ιέ, ἡ 24. "Δὲν εἶναι ὀλιγώτεραι αἱ δυσκολίαι "τοῦ Ῥήματος, τὸ ὁποῖον κατεκερματίσθη εἰς ιγ' συ-"ζυγίας."

Διάγε τὴν ἁπλῶς λήγουσαν τῶν Ῥημάτων, δύο μόνον ἤρκουν, ἡ εἰς ω καὶ μι· οὔτ' ἀναγκαῖον ἦν διαστεῖλαι τὰς βαρυτόνους τῶν περισπωμένων· οἱ γὰρ δεύτεροι Μέλλοντες τῆς ὁριστικῆς καὶ οἱ δεύτεροι τῶν Ἀπαρεμφάτων Ἀόριστοι συνήρηνται. φυγέειν γὰρ καὶ κτανέειν· ἀλλ' ἡ λήγουσα μόνη οὐκ ἤρκει πρὸς τὴν τῶν Συζυγιῶν διαστολήν.

Στιχ. κα', ἡ 29. "Καθὼς λοιπὸν ἄλογον ἤθελεν εἶσθαι "νὰ χωρισθῶσιν ἀπὸ τὸ Χρύσης καὶ Ἡμέρα τὰ ὀνόματα "Ἑρμῆς, Ἀθηνᾶ, τῆς αὐτῆς ἀλογίας εἶναι καὶ τὸ νὰ χω-"ρισθῇ ἀπὸ τὸ ἀκούω καὶ ἀνύω τῆς ἕκτης, τὸ ποιέω."

Μεγίστης ἀλογίας νὴ Δία τὸ συλλογίζεσθαι οὕτω τὸν προσποιούμενον εἰδέναι τὸ πρακτικὸν τῆς Γραμματικῆς, δι' οὗ εἰς τὴν γνῶσιν τῶν συγγραφέων οἱ μαθητιῶντες εἰσάγονται.

Στιχ. κς', ἡ 34. "Μὲ τὰ ὁποῖα ἔχει κοινὸν τὸ σ τοῦ
" Μέλλοντος· Ἀλλὰ τὸ χαρακτηριστικὸν τοῦτο σ εὑρίσ-
" κεται καὶ εἰς τὰς λοιπὰς βαρυτόνους· ἐπειδὴ τί ἄλλο
" εἶναι τὸ ψ παρὰ τὸ βσ, πσ, φσ, καὶ τὸ ξ παρὰ γσ,
" κσ, χσ; ὅλαι λοιπὸν αἱ βαρύτονοι εἰς βω, πω, φω, ω,
" καὶ περισπώμεναι εἰς έω, άω, όω, εἶναι μία καὶ ἡ αὐτὴ
" συζυγία."

Τί λέγει; ἀλλ' ἐὰν τὰ εἰς ω καθαρὸν βαρύτονα, καὶ ἅπαντα τὰ περισπώμενα ἔχουσι κοινὸν τὸ σ ἐν τῷ Μέλλοντι, καὶ εἰ τὸ σ ἔνεστι τῷ ξ καὶ ψ, πῶς ὅλαι αἱ βαρύτονοί εἰσιν εἰς βω, πω, φω, ω; τί δέ; αἱ εἰς γω, κω, χω, κτω, σσω, ττω, ζω, δω, θω, τω, ξω, ψω, οὐκ εἰσὶ βαρύτονοι; εἶεν.

Ἔστω λήγουσα εἰς σω, Μέλλοντος, πῶς ἂν ὁ ταλαίπωρος μαθητὴς εὕροι, εἴπερ ὁ Μέλλων οὗτος εἴη, ἢ τῶν βαρυτόνων, ἢ τῶν περισπωμένων, ἢ τῶν εἰς μι; ἅπασαι γὰρ αὗται εἰς σω τὸν Μέλλοντα ἔχουσιν· ἀνάγκη ἄρα πᾶσα προθεῖναι καί τι φωνῆεν τῆς σω· μάλιστα δὲ προειδέναι, ὅτι ἡ μὲν πρώτη τῶν βαρυτόνων ἔχει βω, πω, φω, πτω, ὧν ὁ Μέλλων διὰ τοῦ ψ· ἡ δὲ β', γω, κω, χω, κτω, ὧν ὁ Μέλλον ἔχει τὸ ξ· ἡ δὲ γ', δω, θω, τω, ὄντος τῷ Μέλλοντι τοῦ σ, καὶ περὶ τῶν λοιπῶν ὁμοίως· ἐχρῆν δὲ καὶ παραδείγμασι δηλῶσαι, διὰ τὰ εἰς ζω, ττω, ὧν τινὰ μὲν ἔχει ξ, τινὰ δὲ σ· αἱ δέ γε τῶν περισπωμένων εἰσὶν εἰς έσω, ήσω, άσω, ώσω, όσω· τούτων δ' ἐγνωσμένων, εὐχερῶς ὁ μαθητιῶν εὑρήσει τὸν ἐνεστῶτα· φανερὸν δ' ὅτι καὶ ἡ εἰς ἓξ διαίρεσις τῶν Συζυγιῶν οὐκ ἄλογός ἐστι· τῶν γὰρ τριῶν μέσων γραμμάτων τῶν β, γ, δ, προσλαβὸν

Lig. κϛʹ, ou 34. « Le futur de tous ces verbes a » pour consonne caractéristique le σ. Or σ se trouve » encore dans les autres verbes barytons, puisque ψ » n'est que βσ, πσ, φσ; et que ξ se compose de γσ, » χσ, χσ; ainsi toutes les conjugaisons barytons en » βω, πω, φω, ῶ, et tous les circonflèxes en έω, άω, » όω, se rapportent à une seule conjugaison. »

Mais n'y a-t-il que les verbes en ω pur, contractes ou non, dont le futur est en σ, et les verbes en βω, πω, φω, dont le futur est en ψ, qui soient barytons? Pourquoi oublier dans ce raisonnement incomplet les verbes en γω, κω, χω, κτω, σσω, ττω, ζω, δῶ, θω, τω, ξω, ψω? N'importe.

La désinence en σω d'un futur étant donnée, comment l'élève trouvera-t-il si ce futur appartient à un verbe baryton, à un circonflèxe ou à un verbe en μι? car les futurs de tous ces verbes se forment en σω. Ne serait-il pas essentiel de faire précéder σω de quelque voyelle pour déterminer le verbe? Or, si l'élève savait que βω, πω, φω, πτω appartiennent à la première conjugaison, dont le futur est ψώ; que γῶ, κω, χω, κτω appartiennent à la deuxième, dont le futur a le ξ; et que les désinences en δω, θω, τω sont de la troisième, dont le futur a le σ, etc., il distinguerait facilement chaque verbe. Il faudrait encore ajouter quelques exemples pour les verbes en ζω, ττω, dont le futur reçoit ξ ou σ, ainsi que pour les contractes qui ont le futur en έσω, ήσω, άσω, όσω, ou ώσω. On reconnaîtra donc sans peine que la division des barytons en six conjugaisons est bien fondée; car les lettres *moyennes* β, γ, δ

accompagnées de leurs *aspirées* et de leurs *non aspirées* correspondantes, nous donnent trois conjugaisons; la quatrième a ζ et σσ; la cinquième les quatre liquides, et la sixième les verbes en ω pur, dont la pénultième a ι, υ, ou les dipthongues, et qui, ne recevant pas la contraction, se distingue ainsi des verbes en άω, έω, όω.

Prenons encore pour exemples des imparfaits qui aient l'une des désinences ουν, εις, ει, ους, ου, ων, ας, α; comment s'appliqueront-elles à la désinence ον, ες, ε des verbes barytons; ou à ην, υς, ων celles des verbes en μι? Comment, pour les infinitifs, les désinences ειν, ᾷν, οῦν, άναι, όναι, έναι, εῖναι, οῦναι, et celles des autres temps de chaque mode, pourraient-elles être représentées par une seule conjugaison? Quel chaos et quelle confusion pour les pauvres élèves! Si j'écrivais une grammaire pour les enfans des Hellènes, je suivrais le système des anciens, parce que leur division des conjugaisons est conforme à celle des consonnes.

Page κέ (1), ou 71, *). « La conjugaison des verbes en μι, « n'est qu'une forme différente applicable à toutes le autres « conjugaisons. »

Cette observation est trop généralisée, car, d'après les règles grammaticales données par les péripatéticiens, et par les stoïciens, les verbes en άω, έω, όω, είω, ύω, peuvent seuls recevoir la terminaison en μι: ἱστάω, ἵσταμι, ἵστημι; τιθέω, τίθεμι, τίθημι, etc. Cette formation ne peut dériver des verbes en αύω, εύω, ούω; on ne dit pas: βασιλεῦμι, ἀκοῦμι, etc. Il en est de même

ἕκαστον τὸ ἀντιστοιχοῦν αὐτῷ ψιλὸν καὶ δασὺ, τὰς τρεῖς Συζυγίας εὐλόγως ἀποτελεῖ· ἥ τε τετάρτη προσλαβοῦσα τὰ συγγενῆ ζ καὶ σσ, ὀρθῶς εἶχε, τῆς πέμπτης λαβούσης τὰ ἀμετάβολα· ἡδὲ εἰς ω καθαρὸν ἕκτη, τῶν πρὸ τοῦ ω φωνηέντων ι, υ, καὶ τῶν διφθόγγων μὴ δυναμένων συναιρεῖσθαι, ἀναγκαίως τοῖς μανθάνουσι διακρίνεται τῶν Συνῃρημένων.

Τεθείσθων πάλιν παρατατικῶν λήγουσαι, ουν, εις, ει, οὺς, οὺ, ὼν, ᾶς, α· πῶς αὗται ἐφαρμοσθήσονται ταῖς ον, ες, ε, τῶν βαρυτόνων, ἢ τῶν ην, υς, ων εἰς μι; ἢ πῶς τὰ Απαρέμφατα ειν, ᾶν, οῦν, ἀναι, εναι, οναι, εῖναι, καὶ αἱ ἄλλαι ἀνομοιότητες τῶν λοιπῶν χρόνων καὶ ἐγκλίσεων εὐκρινεῖς ἂν εἶεν μιᾷ τινι Συζυγίᾳ συμπεριληφθεῖσαι; ἡλίκης ἀλογίας τὸ συμμιγνύειν τὰ ἀσύμμικτα· ὅσον " ταράτ- " τεις τὸν νοῦν τῶν Αρχαρίων· " καὶ νὴ Δίαγ' εἴπερ τοῖς Ἕλλησι Γραμματικὴν ἔγραφον, διεῖλον ἂν τὰς Συζυγίας, ὥςπερ οἱ πάλαι, διὰ τὸ τὴν διαίρεσιν συνᾴδειν τῇ τῶν συγγενῶν Συμφώνων·

Σελ. κέ (1), ἢ 71, *) " Ἄλλο δὲν εἶναι ἡ εἰς μι παρὰ πάθος κοι- " νὸν καὶ σχηματισμὸς ὅλων τῶν ἄλλων Συζυγιῶν. "

Ἰστέον δ' ὅτι κατὰ τὴν κανονισθεῖσαν Γραμματικὴν τοῖς Περιπατητικοῖς τε καὶ Στωϊκοῖς μόνον ἐκ τῶν εἰς, άω, έω, όω, ύω, είω, εἰς μι σχηματίζεται ῥήματα· ἱστάω, ἵσταμι, καὶ ἵστημι· τιθέω, τίθεμι, καὶ τίθημι· εἰδὲ τὸ ω οὐ καθαρεύει, παραληγούσης τε διφθόγγου τῆς αυ, ευ, ου, ἀσύστατος ὁ εἰς μι σχηματισμός· οὐ γὰρ ἂν ἐκ τοῦ λέγω συσταθείη τὸ λέγμι· οὐδὲ τὸ, βασι-

λεῦμι, ἀκοῦμι· τά τε παρὰ Βοιωτοῖς διφθογγογραφούμενα ἐκ συναιρέσεως ἐσχημάτισται· οἷα τὰ εἰμὶ, καὶ τὰ παρ' Αἰολεῦσι, γέλαιμι, δίζημι, φέρημι· γελάω γὰρ καὶ φορέω, καὶ διζείω.

Κατωτέρω, " ἡ κοινὴ γλῶσσα ἐφύλαξεν ἴχνη τοῖς παλαιοτάτης " Συζυγίας εἰς πολλὰς Μετοχάς· ἐρχάμενος, λεγάμενος, φοβιζά- " μενος· "

Ἀλλὰ καὶ ἐν πολλοῖς ῥήμασιν· οἱ γὰρ κάτοικοι τῶν πέριξ τοῦ Ἄθωνος, καὶ λέγημι, καὶ θέλημι, καὶ τρέχημι, λέγουσι, κ. τ. λ. οὐχὶ μέντοι φοβίζημι· τὸ δὲ μὴ φοβίζα τῶν ἐν Θεσσαλονίκῃ ἑλληνιζόντων Ἑβραίων ἐστί· φαίνονται ἄρα καὶ οἱ ἐν Ἀμστελοδάμῳ λέγοντες τοῦτο, ἐξ οὗ καὶ τὸ φοβιζάμενος παρῆκται.

Σελ. κϛ', στιχ. ιγ', 72, 4. " Δὲν λέγω τίποτε περὶ " τῆς τεχνολογίας τῶν χρόνων, περὶ τῆς ὀνομασίας αὐτῶν, " ἂν καὶ εἰς αὐτὰς θεωρῆται μεγάλη σύγχυσις."

Κάκιστα σύγε ποιῶν· ἐξήλεγχες γὰρ ἂν καὶ Πλάτωνας, καὶ Περιπατητικοὺς, καὶ Στωϊκοὺς ἀμαθεῖς ὄνταις καὶ τῆς γλώσσης αὐτῶν καὶ τῆς Γραμματικῆς· οὗτοι γὰρ τὴν τοῦ Ἑλληνισμοῦ διορθωσάμενοι Γραμματικὴν, τοὺς χρόνους τῶν Ῥημάτων διωρίσαντο· ἀλλ' ἔοικας οὐδὲν ἐπαΐων, οὔτε περὶ ταύτης, οὔτε περὶ τῶν χρόνων· εἴπωμεν δὲ ἡμεῖς περί τε τῆς σημασίας καὶ τῆς χρήσεως αὐτῶν, συνηγοροῦντες τοῖς τύπου Γραμματικῆς τοῦ ἀρίστου δεδωκόσι τοῖς ἐπιγινομένοις ἔθνεσι.

pour les verbes en ω précédé d'une consonne ; on ne dit pas : λέγμι, de λέγω. Les désinences béotiennes en ειμι sont aussi formées par contraction des verbes en έω ; et les Eoliens disaient γέλαιμι, δζημι, φέρημι, etc., de γελάω, φορέω; διζείω.

Plus bas : « La langue commune a conservé quelques traces « de cette ancienne conjugaison dans plusieurs participes ἐρχάμενος, λεγάμεν, φοβιζάμενος. »

Il est vrai que les habitans du mont Athos ont conservé même des verbes en μι : λέγημι, θέλημι, τρέχημι· βλέπημι. Mais ce sont les juifs de Salonique qui disent μὴ φοβίζα ; il paraît que ceux d'Amsterdam le disent aussi, et que c'est par suite de ses relations avec eux que l'auteur des improvisations a formé le participe φοβιζάμενος.

Pag. κϛ', ιγ', ou 72, 4. « Je ne parle point des » temps, ni de leur signification, quoiqu'ils soient très- » confondus. »

Vous avez tort de vous arrêter en si beau chemin : vous nous auriez montré sans doute que Platon, les péripatéticiens et les stoïciens, qui ont fixé la grammaire, et qui ont précisé la signification des temps, n'étaient que des ignorans. Mais puisque vous gardez le silence, à cet égard, soit ignorance, soit incapacité de démêler la vérité à travers la confusion que vous prétendez exister, permettez-nous de prouver la signification des temps des verbes, et de défendre contre vos insinuations la cause de nos grands génies.

Signification des temps primitifs.

Ενεστώς.

Ce temps exprime un action incomplète, dont ou s'occupe, en le prononçant. De façon que prononcer ce temps et agir sont deux choses simultanées et inséparables : ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια, j'agis quand je dis ces mots, sans achever l'action qu'ils expriment. Les poètes et les orateurs l'emploient de préférence dans leurs descriptions ou leurs narrations, pour rendre plus vive l'image des actions passées, en feignant qu'elles se font au moment même du récit. De façon que ἐνεστὼς correspond exactement à la signification de temps *présent*.

Παρακείμενος.

Lorsque dans la réfutation de ces paradoxes improvisés, je serai arrivé à la fin de mon sujet, je pourrai dire : ἀνεσκεύακα τὰ Σχέδια ; car le parfait παρακείμενος, tient au présent ἐνεστώς par une liaison immédiate. C'est pourquoi nous l'appelons παρακείμενος, de παρὰ *près* et de κεῖται, *placé* ; il indique l'accomplissement de l'action du *présent*, comme le grammairien Apollonius l'affirme dans cette phrase : *ce temps marque une action qui vient d'être accomplie*. Hé bien, le nom en est-il inexact ? ou la signification fautive ?

Quelques grammairiens pensent que le parfait indique une action dont le résultat existe encore. Mais le

§ Α′ Σημασία τῶν χρόνων, καὶ πρῶτον περὶ τῶν Ἀρκτικῶν· Ἐνεστώς.

Σημαίνει οὖν ὁ Ἐνεστὼς γιγνόμενόν τι, καθ' ὃν χρόνον ἀποφαίνεταί τις, ὥστε τὸ γίνεσθαί τι καὶ ἀποφαίνεσθαί τινα ταὐτοχρόνως ἄμφω συμβαίνειν; ἀνασκευάζω τὰ σχέδια· περὶ τὴν ἀνασκευὴν γὰρ καταγινόμενος, λέγω τοῦτο, μήπω τετελεσμένην· διὸ καὶ ἐν ταῖς Διατυπώσεσιν οἵτε ποιηταὶ καὶ οἱ ῥήτορες τὰ παρελθόντα κατ' ἐνεστῶτα διηγοῦνται, ὑπ' ὄψιν ἄγοντες, ὡς δῆθεν γιγνόμενα, καθ' ὃν ἐκεῖνοι χρόνον λαλοῦσι.

Παρακείμενος.

Ἀνασκευάζων δὲ ταῦτα, καὶ κατὰ τὸ τέλος τοῦ ἔργου γενόμενος, αὐτίκα τετελεσμένου, ἐρῶ, ἀνεσκεύακα ταῦτα· ὥστε μηδένα χρόνον παρεμπίπτειν μεταξὺ ἐνεστῶτος καὶ παρακειμένου, ἀλλὰ τὸν τούτου χρόνον τέλος εἶναι τοῦ ἐνεστῶτος· ὅθεν καὶ παρακείμενος ἤκουσεν, ὡς πλησίον καὶ συντελεστικὸς τούτου ὤν· περὶ οὗ καὶ Ἀπολλώνιος ταῦτά φησι, τὸ ἅμα νοήματι ἡνυσμένον δὶ αὐτοῦ νοεῖται· ἢ οὔ σοι δοκεῖ καλῶς ὀνομάζεσθαι παρακείμενος;

Οἱ δὲ λέγοντες τὸν παρακείμενον, δηλοῦν ἀποτέλεσμά τι ὑπάρχον ἔτι, οὔ μοι δοκοῦσιν ὀρθῶς λέγειν· δυνατὸν γὰρ

τὴν οἰκοδομὴν ὑπάρχειν, ἀποτέλεσμα τοῦ οἰκοδομῆσαι κατ' ἀόριστον, καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀποτέλεσμα ἐπὶ τῶν μὴ πεφυκότων παράγειν τι ὑπαρκτόν· οἷον, τοῦ τέτυφα ἢ ἔτυψα οὐ παραμενεῖ δήπου ἡ τύψις· προσχρώμεθα μέντοι τῷ παρακειμένῳ καὶ περὶ τῶν πάλαι γεγονότων, τὸ αὐτίκα πεπρᾶχθαι βουλούμενοι δηλῶσαι· φαμὲν γὰρ παροιμιωδῶς, ὑπὲρ τὰ ἐσκαμμένα ἅλλεται· καὶ γὰρ μετὰ τὴν σκάψιν τῆς τάφρου τὸ ἅλμα γίνεται· καὶ ὁ πρῶτος εἰπὼν τοῦτο, παρακείμενον χρόνον ἐδήλωσεν· οἱ δὲ παραδεξάμενοι τὸ λεχθὲν, λέγουσιν, ὥςπερ τὸ πρῶτον ἐλέχθη· ἀλλὰ ταυτὶ οὐ τὴν σημασίαν τοῦ παρακειμένου ἀναιρεῖ. Ὅτι δὲ ὁ παρακείμενος τὸν αὐτίκα μετὰ τὸν ἐνεστῶτα χρόνον δηλοῖ, μαρτυρεῖ καὶ ἡ κατ' Ἀπαρέμφατον χρῆσις τῶν Συγγραφέων, ἐπὶ τῶν αὐτίκα γεννησομένων τούτῳ χρωμένων· οἷον Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ Στεφάνου· κινδυνεύεις δὲ, εἴτε δεῖ σε ἔτι τοῦτο ποιεῖν, εἴτε ἤδη πεπαῦσθαι· ὅ ἐστι, κινδυνεύεις περὶ τοῦ εἰ δεῖ σε ἔτι ζῆν, ἢ αὐτίκα τεθνάναι· κἀντῷ κατὰ Φιλίππου α'· ταῦτα μέν ἐστιν, ἃ πᾶσι δεδόχθαι φημὶ δεῖν· ἔνθα τὸ δεδόχθαι ἀντὶ τοῦ αὐτίκα ψηφίσασθαι εἴρηται.

Ἐπιστήσειε δ' ἄντις κἀκείνῳ, ὅτι ποτὲ τῷ τῆς Μετοχῆς παρακειμένῳ χρώμεθα ὀνοματικῶς, λέγοντες, τοῖς γεγραμμένοις, τὰ πεπραγμένα, τὰ συνειθισμένα, οὐχὶ δὲ τῷ ἐνεστῶτι, ἢ τῷ Ἀορίστῳ· καὶ μήτοιγε τοῦτ' ἦν τὸ ἀποτέλεσμα, ὅπερ ἀνωτέρω ἐξηλέγχομεν; ἔστι δὲ πρὸς ταῦτ' ἀπαντῆσαι τὸ τὸν μὲν ἐνεστῶτα ἀτελές τι δηλοῦντα, τὸν δὲ Ἀόριστον τὸ ἅπαξ, ὡς ῥηθήσεται κατωτέρω, παρα-

résultat d'une action marquée par l'aoriste, ne peut-il pas exister encore? ᾠκοδόμησα τὸν οἶκον? Faut-il dans ce cas regarder τύψις comme résultat de τέτυφα, ou de ἔτυψα? N'est-il pas des actions, dont le résultat n'existe que le temps de l'action? On ne peut le contester, nous employons le παρακείμενος pour rendre des actions achevées depuis long-temps; ainsi nous disons proverbialement ἅλλεται ὑπὲρ τὰ σκαμμένα; car dans nos exercices gymnastiques, après avoir creusé un fossé, on cherche à le franchir; or, celui qui, pour la première fois, a dit ce proverbe, s'est aussi servi du parfait; et ceux qui l'emploient aujourd'hui ne font que le répéter tel qu'il a été reçu. Cependant de semblables locutions, loin de s'opposer à la signification de παρακείμενος, la confirment encore. Les preuves que l'on peut tirer des auteurs qui l'emploient à l'infinitif pour des choses qui doivent avoir lieu aussitôt, attestent cette signification; Démosthènes, dans son discours de la couronne, dit : κινδυνεύεις δὲ, εἴτε δεῖ σε ἔτι τοῦτο ποιεῖν, εἴτε ἤδη πεπαῦσθαι; ce qui veut dire : *il s'agit de savoir si tu dois réussir dans tes desseins, ou si tu dois succomber à l'instant.* Et dans la première philippique : ἃ πᾶσι δεδόχθαι φημὶ δεῖν, c'est-à-dire, *il faut décider la chose aussitôt.* Peut-être, demandera-t-on, pourquoi à la place des adjectifs, nous employons le participe du παρακείμενος, τὰ πεπραγμένα, τοῖς γεγραμμένοις, τὰ συνειθισμένα, et non celui du présent, ou de l'aoriste? N'est-ce pas, dira-t-on, que le résultat de ce temps existe encore? Je réponds que l'action du présent est imparfaite, et que celle de l'aoriste est bien pas-

sée ; mais n'a eu lieu qu'une fois. Or, comme παρακείμενος est un présent parfait et qu'il rapproche de nous le passé, on le prend pour adjectif, et une foule de noms en dérivent, tandis qu'il y en a très-peu qui dérivent des autres temps.

FUTUR 1er.

Ce temps désigne une action qui est encore à faire. Hécube, dans Euripide, dit avec raison à Polymnestor :

Οὔπω δέδωκας, ἀλλ' ἴσως δώσεις δίκην·

Par le mot δέδωκας elle exprime qu'il n'était pas puni jusqu'au moment où elle parlait. Par le mot δώσεις, elle indique la punition qu'il doit subir ; et certes M. Coray ne m'objectera pas que le terme μέλλων est mal employé pour désigner l'avenir. Il est vrai qu'on ne peut guère fixer l'époque où une action aura lieu, à cause de l'incertitude de l'avenir ; néanmoins, pour marquer une action qui ne tardera pas à être exécutée, nous ajoutons à ce temps αὐτίκα, ou quelque autre particule équivalente, et même quelquefois nous employons ἔσομαι avec le participe du parfait : αὐτίκα λέξω, ou ἔσομαι πεποιηκώς. Dans la voix passive, nous nous servons du paulopòst futur, qui pour l'avenir se rapporte au présent, comme le parfait pour le passé ; aussi le paulopòst futur reçoit-il le redoublement du parfait.

FUTUR 2e.

D'anciens grammairiens pensent que ce temps est plus près du présent que le premier futur, mais moins que le

χωρῆσαι τῷ παρακειμένῳ τὴν τοιάνδε χρῆσιν, ἐμφαίνοντι τὸ τοῦ ἐνεστῶτος τέλειον. ἐμφαντικώτερος γὰρ ὁ τέλειος ἐνεστὼς εἰς παράστασιν ὀνοματικὴν τῶν πραχθέντων, ᾗ καὶ πλεῖστα ὀνόματα ἐξ αὐτοῦ παράγεται, τοῖς ἄλλοις τῶν χρόνων ὡς ἐλάχιστα τούτου παρασυμβαίνοντος.

ΜΕΛΛΩΝ Α'

Οὗτος ὁ χρόνος τὸ μήπω γεγονὸς δηλοῖ. ὅθεν καὶ ἄριστα ἡ Ἑκάβη πρὸς τὸν Πολυμήστορα ἔφη τὸ,

Οὔπω δέδωκας, ἀλλ' ἴσως δώσεις δίκην,

Δηλοῦσα τὸ ἀκριβὲς τοῦ κατ' ἐνεστῶτα παρῳχηκότος διὰ τοῦ δέδωκας· τὸ δὲ μή πω γεγονὸς διὰ τοῦ δώσεις. Ὅτι μὲν ὀρθῶς εἴρηται μέλλων, οὐκ ἀντερεῖς, οἶμαι. ὅτι δ' ἀδύνατον ἐπ' ἀκριβὲς διορίσασθαι τὸν χρόνον, εὔδηλον· ἄδηλον γὰρ τὸ μέλλον τοῖς πᾶσι καὶ εἴρηται, καὶ ἐστίν· ὅτε μέντοι ὅσον οὔπω δηλῶσαί τι γενησόμενον βουλόμεθα, ἐπὶ μὲν τῶν ἐνεργητικῶν συνάπτομεν αὐτῷ τὸ αὐτίκα, ἢ ἕτερόν τι μόριον ἰσοδύναμον, ἢ ἐσθ' ὅτε τὸν παρακείμενον τῆς Μεταχῆς, τῷ ἔσομαι· οἷον, αὐτίκα λέξω, ἢ πεποιηκὼς ἔσομαι. ἐπὶ δέγε τῶν παθητικῶν τῷ καλουμένῳ μετ' ὀλίγον Μέλλοντι χρώμεθα, ὃς λόγον ἔχει τοῦ Μέλλοντος πρὸς τὸν Ἐνεστῶτα, ὃν καὶ ὁ παρακείμενος τοῦ παρῳχηκότος, διὸ καὶ τὸν ἀναδιπλασιασμὸν αὐτοῦ λαμβάνει.

ΜΕΛΛΩΝ Β'.

Τοῦτόν φασί τινες τῶν πάλαι ἐγγύτερον τῷ ἐνεστῶτι εἶναι· ἀπὸ γὰρ τοῦ Ἐνεστῶτος ἐπὶ τὸν Μετ' ὀλίγον,

ἀπὸ δὲ τούτου, ἐπὶ τὸν δεύτερον Μέλλοντα, καὶ εἶτα ἐπὶ τὸν ά, ὃς γενικώτατος ὢν, συμπεριείληφε τοὺς ἄλλους Μέλλοντας, καθάπερ καὶ ὁ πρῶτος Ἀόριστος τὸ παρελθόν· διὸ καὶ Πολυξένη ἔφη, παρ' Εὐριπίδῃ·

Δούλη θανοῦμαι, πατρὸς οὖσ' ἐλευθέρου·

τὸ μετ' οὐ πολὺ δηλονότι· Ἀλλὰ καὶ Οἰδίπους ὁ Τύραννος παρὰ Σοφοκλεῖ, εἰπὼν, ἀλλ' ὡς τάχιστα παῖδες, ἐπήγαγεν,

. . . . . ἢ γὰρ εὐτυχεῖς
Ξὺν θεῷ φανούμεθα, ἢ πεπτωκότες,

τὰ οὐκ εἰς μακρὰν ἐδήλωσε· καὶ Στιχ. 265 εἴρηκεν·

Ὑπερμαχοῦμαι, κἀπὶ πάντ' ἀφίξομαι·

Ἀλλὰ καὶ Στιχ. 235 προὔθηκε τὸν δεύτερον τοῦ πρώτου

Κέρδος τελῶ 'γὼ, χ' ἡ χάρις προσκείσεται·

Συνηγορεῖ δ' αὐτοῖς τὸ τοὺς τοιούσδε Μέλλοντας ἀπ' Ἐνεστώτων τὰς ἀφορμὰς ἔχειν· τὸ γὰρ τυπῶ, εἰς Ἐνεστῶτα ληφθὲν τυπήσω Μέλλοντα, καὶ τὸ τελῶ, τελέσω ποιήσει, ὅ τε Ὅμηρος τοὺς τοιούσδ' Ἐνεστῶτας ἐπὶ πράγματος ἐσομένου λαμβάνων, ὡς τὸ,

Οὐθὴν Ἕκτορι πάντα νοήματα μητιέτα Ζεὺς
Ἐκτελέει, ὅσα που νῦν ἔλπεται. Ἰλ. Κ. 104.

Τὸ μέντοι ὑφ' Ἕκτορος ὑποσχεθὲν τῷ Δόλωνι, 330

Μὴ μὲν τοῖς ἵπποισιν ἀνὴρ ἐποχήσεται ἄλλος
Τρώων, ἀλλά σέ φημι διαμπερὲς ἀγλαϊεῖσθαι,

paulopòst futur. Ils regardent le premier futur comme un temps générique de l'avenir, de la même manière que l'aoriste est le temps générique du passé. Ainsi Polixène dit, dans Euripide, en se servant du deuxième futur :

Δούλη θανοῦμαι, πατρὸς οὖσ' ἐλευθέρου·

comme devant mourir sur l'heure. Et Œdipe roi, dans Sophocle, après avoir dit : ἀλλ' ὡς τάχιστα παῖδες, ajoute :

. . . . . ἢ γὰρ εὐτυχεῖς
Ξὺν θεῷ φανούμεθα, ἢ πεπτωκότες,

pour marquer un malheur ou un bonheur immédiat ; et vers 265 :

Ὑπερμαχοῦμαι, κἀπὶ πάντ' ἀφίξομαι·

Dans ce vers, ainsi que dans le suivant, le deuxième futur est avant le premier.

Κέρδος τελῶ 'γὼ, χ' ἡ χάρις προσκείσεται. 235.

L'argument de ces grammairiens est fondé sur ce que le futur second se confond avec le présent : τυπῶ, fait τυπήσω, et τελῶ, τελέσω, pour le futur ; et, sur ce qu'Homère emploie des présens contractes, dans la signification du futur second :

Οὐθὴν Ἕκτορι πάντα νοήματα μητιέτα Ζεὺς
Ἐκτελέει, ὅσα που νῦν ἔλπεται. Ιλ. Κ, 104.

Mais la promesse d'Hector à Dolon, dans le vers 330,

Μὴ μὲν τοῖς ἵπποισιν ἀνὴρ ἐποχήσεται ἄλλος
Τρώων, ἀλλά σέ φημι διαμπερὲς ἀγλαϊεῖσθαι

montre que Dolon entrera en jouissance aussitôt après son retour. Ces exemples prouvent que le deuxième futur suit le paulopost; mais les poëtes, pour la mesure, et les orateurs par euphonie, emploient quelquefois ces temps l'un pour l'autre; ils ajoutent aux premiers futurs les particules αὐτίκα, ἤδη, νῦν, pour leur donner la signification du second, et à celui-ci les particules qui peuvent l'éloigner du présent, comme:

Ἔκτε καὶ ὀψὲ τελεῖ... Il. Δ', 161.

§ 2. *Des Temps Secondaires.*

IMPARFAIT.

Ce temps exprime une action passée, mais incomplète; aussi quelques auteurs l'emploient par modestie en parlant de leurs œuvres, pour faire voir que l'ouvrage de l'homme est toujours imparfait: *Praxitèle faisait*. Πραξιτέλης ἐποίει. Quelques grammairiens l'appellent *temps historique*; d'autres, *présent continuel*; cependant la dénomination de présent ne lui convient pas, parce qu'on ne le prononce pas en même temps que l'on agit, ce qui a lieu pour le présent. Nous l'appelons encore παρατατικός, *temps prolongé*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il suit immédiatement l'imparfait, et il en achève l'action; il est pour l'imparfait ce que le parfait est pour le présent: ἄρτι μὲν ἐπεπαύμην, Lucien: *je venais de cesser*, et Platon dans Euthip. ἴσως ἂν ἤδη παρὰ σοῦ τὴν ὁσιότητα ἐμεμαθήκειν. *peut-être aurais-je bientôt appris de vous* la

τὸν αὐτίκα μετὰ τὴν ἐπάνοδον. ἐμφαίνει ἀγλαϊσμόν. Ὅτι μὲν οὖν ὁ Μέλλων δεύτερος προσεχῶς τῷ Μετ' ὀλίγον κεῖται, τὰ προκατειλεγμένα δηλοῖ. ὅτι δὲ τοῖς χρόνοις προσχρῶνται οἱ ποιηταὶ πολλάκις μέτρου χάριν, οὔτε ῥήτορες εὐφωνίας, καίτοι ἐπ' ἔλαττον, οὐκ ἄδηλον, ἐφ' ᾧ καὶ τοὺς ἀπωτέρω Μέλλοντας εἰς δήλωσιν τοῦ οὐκ εἰς μακρὰν ἐσομένου, ἐπιῤῥηματικοῖς μορίοις συνεκφέρονται τοῖς αὐτίκα, ἤδη, νῦν· ἀλλὰ καὶ ἀνάπαλιν τοῖς δευτέροις Μέλλουσι τὰ ἀπώτερόν τι δηλοῦντα μόρια συμπεριλαμβάνουσιν, ὡς τὸ,

Ἔκ τε καὶ ὀψὲ τελεῖ. . . Ἰλ. Δ, 161.

§ Β'. Περὶ τῶν Δευτερευόντων χρόνων.

ΠΑΡΑΤΑΤΙΚΟΣ.

Οὗτος ἔργον μὲν ἐμφαίνει μὴ τετελεσμένον, κατὰ δὲ παράτασιν γιγνόμενον ἐν χρόνῳ παρελθόντι· ἀτελοῦς δ' ὄντος τοῦ κατὰ παράτασιν ἔργου, προσεχρήσαντό τινες μετριοφροσύνην ἐνδεικνύμενοι, ἐπιγράφοντες πίναξι καὶ ἀγάλμασιν, ὡς τὰ Πραξιτέλης ἐποίει· ὅπερ ἐστὶν ἐβούλετο μὲν τέλειον ποιῆσαι, οὐκ ἠδυνήθη δέ· τινὲς δὲ καὶ ἱστορικὸν, καὶ συνεχῆ ἄλλοι ἐνεστῶτα ἐκάλεσαν, διὰ τὸ τὸ παρατεινόμενον τοῦ χρόνου ἐκ τῆς κατὰ διαδοχὴν προσθήκης συγκεῖσθαι τοῦ νῦν· οὐκ ὀρθὸν μέντοι τὸ δεύτερον· οὐ γὰρ τὸ συνεχὲς τοῦ νῦν ἐστι, καθ' ὃν χρόνον ὁ λέγων λέγει, ἀλλὰ πρότερον· εἰδὲ ταῦτα ἀπαρέσκει τῷ ἀνδρὶ, δειξάτω ἡμῖν ἄλλην βελτίω κλῆσιν·

ΥΠΕΡΣΥΝΤΕΛΙΚΟΣ.

Οὗτος δὲ τῷ παρατατικῷ ἕπεται ἀμέσως, τὴν τούτου πλήρη συντέλειαν δηλῶν· καὶ εἴη ἂν κυρίως τῷ παρατατικῷ παρακείμενος· ἄρτι μὲν ἐπεπαύμην, Λουκιανός· καὶ Πλάτων ἐν Εὐθύφρονι· ἴσως ἂν ἤδη παρὰ σοῦ τὴν ὁσιότητα ἐμεμαθήκειν· καὶ Ξενοφῶν· Κυρ' Αν· δ'·

ῴκουν δὲ ἐν τοῖς ὀχυροῖς, καὶ τὰ ἐπιτήδεια ἐντούτοις ἦσαν ἀνεκεκομισμένοι· μικρὸν γὰρ πρὸ τοῖς τῶν Ἑλλήνων ἀφίξεως· ὅτι δὲ, ὥςπερ ὁπαρακείμενος τὸ αὐτίκα πρὸ τοῦ ἐνεστῶτος, οὕτω καὶ οὗτος τὸ αὐτίκα πρὸ τῶν παρῳχημένων γενέσθαί τι δηλοῖ μάρτυς ἡ Ὁμηρικὴ χρῆσις· ἔφη γὰρ περὶ τοῦ Σαρπηδόνος καὶ Τληπολέμου, ὧν τὰ δόρατα μὲν ἐῤῥιφθήτην ὁμοῦ ἄμφω, ἀλλ' ὁ μὲν Σαρπηδὼν βάλεν, ὁδὲ Τληπόλεμος βεβλήκει· τοῦ Σαρπηδόνος πρότερον βεβλημένου· οὕτω καὶ Μηριόνης Φέρεκλον ἐνήρατο· τὸν βεβλήκει γλουτὸν κατὰ δεξιόν. τῷ μέντοι τοὺς ποιητὰς, ἀντιχρονισμοῖς ἐσθ' ὅτε χρῆσθαι, οὐκ εὔλογον οἶμαι τὴν κλῆσιν ἁπλῶς ἐκφαυλίζειν.

ΑΟΡΙΣΤΟΣ Α'.

Τὸν μὲν οὖν παρακείμενον καὶ ὑπερσυντελικὸν διὰ τὸ συντελεστικοὺς ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ εἶναι, συνέβαινε προσδιωρίσθαι ἰδίοις ὠνόμασιν. οὐ μὴν δὲ τὸν μετὰ τούτους· οὐ δὲ γὰρ ἦν κατὰ τὸ τέλειον τῆς πράξεως χρόνον ἕτερον διορίσασθαι, ἀλλ' οὐδὲ πρᾶξιν· ἤτοι γὰρ τὸ πολλάκις καὶ ἀτελῶς, ὅπερ ἦν ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ, ἢ τὸ τούτων αὐτίκα τέλειον, ὅπερ τῷ παρακειμένῳ, καὶ ὑπερσυντελικῷ παρείπετο, ἢ τὸ ἅπαξ καὶ τέλειον, ὅπερ ἦν Ἀορίστου· περιΐστατο δέγ' εἰς ἀπειρίαν ἄλλως ἡ διαίρεσις, τοῦ χρόνου ἀεὶ ἐν κινήσει νοουμένου. ᾧ ἐπιστήσαντες οἱ

piété. Et Xénop. exp. Cyr. 4. *ils habitaient les forteresses où ils venaient de transporter les choses nécessaires à la vie*. Car peu de temps avant l'apparition des Hellènes, ces habitans y avaient transporté leurs provisions. Le plus-que-parfait précède le temps passé dans l'action, comme le prouve la lecture d'Homère. Ce poète dit en parlant de Sarpédon et de Tlépolème ὁ Σαρπηδὼν βάλεν· ὁ δὲ Τληπτόλεμος βεβλήκει, de façon que les javelots furent lancés au même instant, mais Sarpédon fut blessé le premier. En parlant de Mérion qui a tué Phéréclus, il emploie aussi le parfait βεβλήκει. Il est vrai que les poètes se permettent quelquefois des antichronismes, mais les licences poétiques ne détruisent pas la véritable signification des temps.

AORISTE 1er.

Le parfait et le plus-que-parfait, exprimant l'accomplissement du présent et de l'imparfait, pouvaient être définis par des noms particuliers, ce qui n'avait pas lieu pour les autres temps passés. Car l'époque ou la durée d'une action ne peut se rattacher qu'aux cinq distinctions suivantes : 1° elle se fait continuellement sans être achevée, ce qui est marqué par le présent; 2° elle vient d'être achevée, ce qui est indiqué par le parfait; 3° elle se faisait continuellement sans être achevée, ce qui est indiqué par l'imparfait; 4° elle venait d'être accomplie, comme le plus-que-parfait nous l'exprime; 5° enfin, elle a été accomplie une fois et complètement dans le temps passé, et c'est l'action que marque l'aoriste. De plus nombreuses divisions de la durée seraien

inutiles. Les anciens, ayant observé qu'à chaque instant du passé pouvait correspondre quelque action une fois achevée, ont donné à chacun de ces momens le nom d'aoriste, nom générique et applicable à tout le temps, qu'ils regardaient comme indéfinissable. Le grammairien Apollonius, en disant que ἀόριστος est un temps négatif du parfait et du plus-que-parfait, comme le genre neutre est une négation du masculin et du féminin, a avancé un principe erroné; mais il a eu raison de dire que *l'aoriste renferme et l'imparfait et le plus-que-parfait.* En effet, à défaut de noms particuliers, les anciens employaient les noms génériques : les noms dérivatifs doivent être ou *paronymes*, ou *verbaux*. Après avoir subdivisé les *paronymes* en *paronymiques*, *possessifs*, etc., ils ont appelé *paronymes* une partie de ces noms; les pronoms sont : ou démonstratifs, *moi*, *toi*, *celui-ci*; ou relatifs, et cependant ils donnaient spécialement à οὗτος la dénomination de pronom démonstratif. De même qu'Aristote avait désigné, par un nom commun, (3. politiqu.) Ἀρχὴν Ἀόριστον : la charge de président des délibérations, et celle de président des débats judiciaires, faute d'un nom particulier. Ainsi, l'on a donné le nom d'aoriste, s'il m'est permis d'employer les expressions d'Aristote, au temps qui embrasse tout le passé jusqu'au moment du présent, et nous disons : πάλαι ἔγραφα, χθὲς ἔγραψα, σήμερον ἔγραφα.

AORISTE 2.

Dans les écoles de la Grèce, l'on a cherché à établir

πάλαι, καὶ τὸ ἅπαξ γενέσθαι τί τέλειον ἑκάστοις τοῖς τοῦ χρόνου μορίοις παρασυμβαῖνον κατανοήσαντες, Ἀόριστον τοῦτον γενικῷ ὀνόματι ἐκάλεσαν, προσιδιάζοντι καὶ τῷ χρόνῳ· ἀόριστος γάρ· τὸ δὲ τῷ Ἀπολλωνίῳ εἰρημένον, κατὰ ἀπόφασιν τῶν προειρημένων δύο χρόνων ἐθεματίσθη, οὐκ ἔρρωται· οὐ γὰρ ὥςπερ τὸ οὐδέτερον γένος, τὸ ἀποφάσκον τὸ ἄρρεν καὶ τὸ θῆλυ, ὁ χρόνος οὗτος ἐστίν, ὀρθότατον δέγε, ὃ ἀνωτέρω φησίν· ἐμπεριέχει γὰρ τὸ παρῳχημένον τοῦ παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ· καὶ ἐοίκασιν οἱ πάλαι ἰδίων ἐλλείποντες ὀνομάτων, τοῖς γενικοῖς προσχρήσασθαι· ὥςπερ ἐπὶ τῶν παραγώγων ὀνομάτων, ἅπερ ἐν γένει εἰσὶ παρώνυμα, καὶ ῥηματικά· ὑποδιαιρέσαντες μέντοι εἰς πατρωνυμικὰ, κτητικὰ, κ. τ. λ. παρώνυμον ἐκάλεσαν τῷ γενικῷ ὀνόματι τὸ ἕτερον εἶδος· κἀπὶ τῶν Ἀντωνυμιῶν ὡςαύτως· Δεικτικαὶ γὰρ ἅπασαί εἰσιν, ἢ Ἀναφορικαί· ἀλλ' οὖν τὴν οὗτος Δεικτικὴν ἰδίως ἐκάλεσαν· ὥςπερ καὶ Ἀριστοτέλης Ἀόριστον Ἀρχὴν τὴν τοῦ Δικαστοῦ καὶ Ἐκκλησιαστοῦ ἔφη, διὰ τὸ κοινὸν ἀμφοῖν καὶ μὴ ἔχειν ἴδιον ὄνομα (γ' πολιτ.). ἢ καὶ ὁ χρόνος οὗτος, Ἀόριστος ἐκλήθη διορισμοῦ χάριν κατὰ Σταγειρίτην φάναι, ὡς συμπεριλαμβάνων ἅπαντα τὰ μέρη τοῦ χρόνου, τὰ ἀπ' αὐτοῦ μέχρι τοῦ Ἐνεστῶτος· ἔστι γὰρ φάναι, πάλαι ἔγραψα, χθὲς ἔγραψα, σήμερον ἔγραψα.

ΑΟΡΙΣΤΟΣ Β'.

Διηνέχθησαν ἐν ταῖς τῆς Ἑλλάδος Σχολαῖς, εἴπερ οὗτος ὁ

χρόνος διάφορος εἴη τῷ Α' Ἀορίστῳ, οἱ μὲν ἐγγύτερον τῷ Ἐνεστῶτι αὐτὸν θεματίζοντες τοῦ Α', οἱδὲ ταὐτὸν τῷ Α'· τοῖς μὲν συνηγόρει τὸ συμπίπτειν αὐτὸν τῷ Παρατατικῷ, ἐφ' ὧν ῥημάτων οὐκ ἐνδέχεται τοῦτον σχηματισθῆναι· ὡς τὰ, ἠμείβετο, ἐξέφερον παρὰ τῷ ποιητῇ, καὶ ἄλλα· ὁδὲ Παρατατικὸς Ἐνεστὼς ἦν παρελθὼν, καὶ ἀτελής. τοῖς δὲ ἡ ἀδιάφορος χρῆσις παρά τε ποιηταῖς, καὶ Συγγραφεῦσιν αὐτοῦ τε καὶ τοῦ Α Ἀορίστου, ἑτέρου τῷ ἑτέρῳ ἑπομένου, ἢ ἡγουμένου· αὐτίκα γὰρ ὁ Ξενοφῶν Κυρ. Ἀναβ. Γ. κεφ. Α' φησί· καὶ ὅσα, ἐπεὶ Κῦρος ἐτελεύτησεν, ἐγένετο· μετὰ γὰρ τὴν τελευτὴν τῦ Κύρου ἐγένετο· ἐνδὲ τῇ Κυρ. Παιδ. Α' κεφ. Ζ' φησίν· ἐπεὶ προσείλοντο καὶ οὗτοι δὴ τοὺς τέτταρας ἕκαστοι, συνέλεξεν αὐτοὺς, καὶ ἔλεξεν· ἔνθα τὸ προσείλοντο προηγούμενόν τι δηλοῖ τοῦ ἔλεξε. διὸ καὶ συγκατατίθεμαι τοῖς δευτέροις· πολλὰ δὲ παραδείγματα ἐπὶ τούτῳ παραθέσθαι περιττὸν ἡγησάμην, συνεχοῦς τῆς τοιᾶσδε χρήσεως οὔσης.

Τοιαύτης οὖν τῆς καθ' Ὁριστικὴν σημασίας οὔσης τῶν χρόνων, εὐχερὲς κατιδεῖν καὶ περὶ τῶν ἄλλων Ἐγκλίσεων· σαφὲς δ' ὅτι ἡ Προστατικὴ καὶ Ὑποτακτικὴ τῷ Μέλλοντι χρόνῳ κεκλήρωται, διὸ καὶ ἰδίως μέλλοντος ἐλλέλειπται· ἐπὶ γὰρ μὴ γεγονότος ἡ πρόσταξις· ὅθεν τὸ μὲν γράφε δηλοῖ τὸ συνεχὲς ἐν Μέλλοντι καὶ ἀτελές· τὸ δὲ γέγραφε, τὸ αὐτίκα συντελέσαι τὸ γραφόμενον· τὸ δὲ γράψον, τὸ ἅπαξ ἐν Μέλλοντι· τὸ δὲ μετ' ὀλίγον, ἢ μετὰ πολὺ, ταῖς χρονικοῖς ὁρίζεται μορίοις.

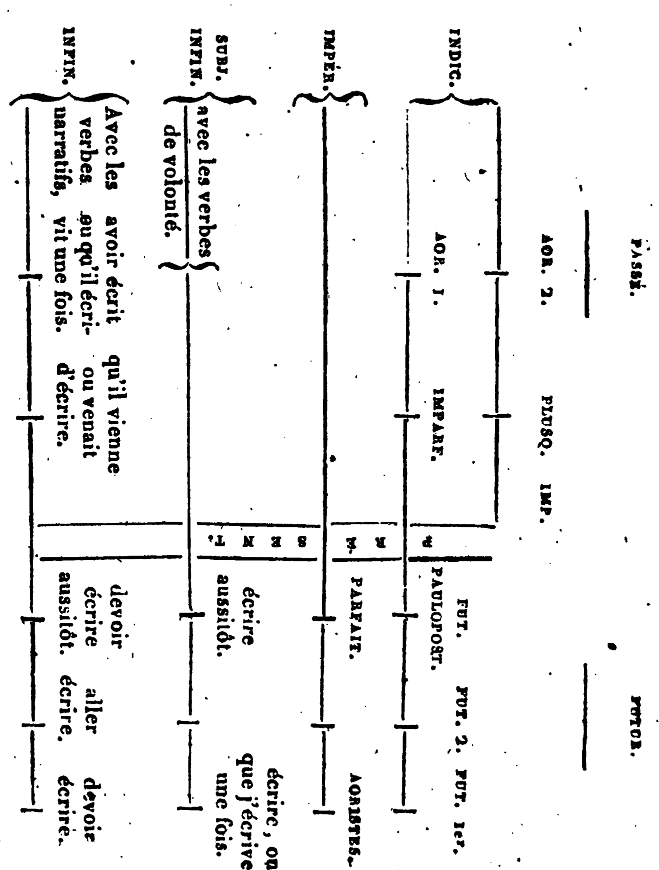
Τοῦ αὐτοῦ λόγου ἔχεται καὶ ἡ Ὑποτακτικὴ, τοῖς βούλησιν ἐμφαίνουσιν ἐπαγομένη ῥήμασι· τὰ γὰρ ἐπαιδεύθη, ἵνα ἀτακτήσῃ· καὶ ἔκλαυσεν, ἵνα γέλωτα παράσχῃ,

une différence entre ce temps et l'aoriste 1er. Certains grammairiens soutenaient d'une part qu'ils se rapprochaient davantage du présent, parce qu'il est confondu, dans plusieurs verbes, avec l'imparfait qui n'est qu'un présent passé : *ἠμείϐετο, ἐξέφερον*, dans Homère. Tandis que d'autres regardaient le 1er aoriste comme identique au second par la signification. Or les poètes et les prosateurs employaient indifféremment l'un pour et après l'autre. Xénoph. Cyr., Exped. III, chap. 2, dit : *καὶ ὅσα, ἐπεὶ Κῦρος ἐτελεύτησεν, ἐγένετο·* ici l'action de *ἐτελεύτησεν* aoriste 1er, précède celle de *ἐγένετο* aoriste 2 ; mais dans la Cyrop., liv. I, chap. 7, il place l'aoriste 2 avant le premier : *ἐπεὶ προσείλοντο καὶ οὗτοι δὴ τοὺς τέτταρας ἕκαστοι, συνέλεξεν αὐτοὺς, καὶ ἔλεξεν.* Dans les autres écrivains, on trouverait une foule d'exemples où ces deux temps se succèdent tour-à-tour, ce qui me fait admettre la dernière opinion.

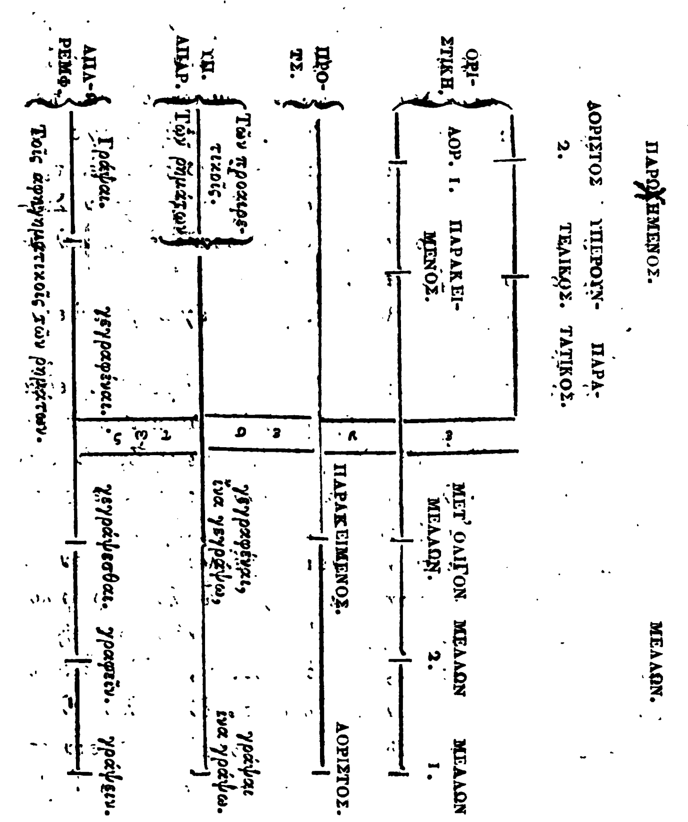
Après avoir ainsi fixé la signification des temps de l'indicatif, il est facile de déterminer celle des temps correspondans des autres modes. L'impératif et le subjonctif se rapportent aux actions futures, c'est pourquoi ils n'ont pas un temps spécial pour le futur : tout commandement suppose une chose à faire : ainsi *γράφε* signifie : *écris toujours ; γέγραφε, écris aussitôt ; γράψον, écris une fois à l'avenir.* Ce sont les adverbes de temps qui déterminent l'époque de l'avenir marquée par l'aoriste impératif.

Le subjonctif indique l'avenir, comme l'impératif, lorsqu'il dépend de verbes qui expriment la volonté. Quant aux subjonctifs dans ces phrases : *ἐπαιδεύθη, ἵνα, ἀτακτήσῃ*, et *ἔκλαυσεν, ἵνα γέλωτα παράσχῃ*, ils suppo-

sent le participe βουλόμενος sous-entendu. Les infinitifs qui dépendent des verbes, qui expriment la volonté ou une décision, marquent aussi l'avenir. Cependant, lorsqu'ils dépendent des verbes *narratifs*, ou de ceux qui indiquent la pensée, ils se rapportent au passé, au présent et au temps futur. Le tableau suivant offre l'application de notre théorie.



ἐλλειπτικῷ σχήματι εἴρηται, ὑπονοουμένου τοῦ βουλόμενος· ὁμοίως δ' ἔχει καὶ τὰ Ἀπαρέμφατα τοῖς βουλητικοῖς τε καὶ βουλευτικοῖς συμφερόμενα τῶν ῥημάτων· τοῖς δέγε Δοξαστικοῖς καὶ Ἀφηγηματικοῖς κατὰ τὸ τριμερὲς τοῦ χρόνου συμπαρομαρτεῖ· ἔστω δὲ καὶ τὰ ἐφεξῆς Διαγράμματα εἰς παράστασιν τῆς ἐννοίας τῶν χρόνων.



Οἱ τῆς Εὐκτικῆς καὶ Μετοχῆς χρόνοι τοῦθ' ὅπερ καὶ οἱ τῆς Οριστικῆς ἐμφαίνουσιν· ὁ μέντοι παρατακτικὸς συγκεχυμένος ὢν τῷ Ἐνεστῶτι ἐπὶ τῶν ἄλλων ἐγαλίσεων, προσδιορίζεται τοῖς χρονικοῖς μορίοις, ἢ τοῖς ῥήμασιν, οἷς συνάπτεται· τὸ γὰρ χθὲς λέγων Δίων ἥμαρτε, φησὶν Ἀπολλώνιος, τὸ λέγων παρατατικοῦ εἶναι· ὁ αὐτὸς λόγος κἀπὶ τοῦ μέλλω λέγειν αὔριον· τὸ λέγειν, οὐ παράτασιν δηλώσει, τὸν δὲ ἐνεστῶτα χρόνον, ὃς συντάσσεται τῷ αὔριον· τὸ ἄρα ἔλεγον γράφειν παρατατικὸν δηλώσει, ὡσαύτως καὶ τὸ ἔλεξε γράφειν, καὶ τὸ λέλεχε, καὶ ἐλελέχει γράφειν· ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοῦ παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ· τὸ γὰρ ἔλεγε γεγραφέναι· ὑπερσυντελικὸν δηλώσει· Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἅλις ἔχει ταῦτα. Ἴδωμεν δὲ ἤδη καὶ περὶ τῶν Συνθέτων καὶ γελοίων χρόνων, οὓς ὁ Κοραῆς ἐν τῇ λαλουμένῃ ἐμπαρεισάξαι βούλεται.

§. Γ'. Περὶ τοῦ θέλω γράψειν, ἔχω γράψειν, εἶχον γράψειν.

Εἴπερ τὸ θέλω γράψειν, καὶ ἤθελον γράψειν εἶναι γνώριμα τῷ χυδαίῳ οἴεται ὄχλῳ, διὰ τί μὴ καὶ τὸ θέλω γράφειν; μᾶλλον δὲ τὸ γράφειν γνωριμώτερόν ἐστι τοῖς ἀπαιδεύτοις· λέγουσι γάρ, εἶναι σοφὸς εἰς τὸ λέγειν, καὶ ἐπιτήδειος εἰς τὸ γράφειν.

Ἐπιστητέον δ' εἰ τὸ γράψειν, μέλλων ἐστὶν ἐν τῷ θέλω γράψειν· συνηγορεῖ δέπως τῷ ἡμετέρῳ φιλολόγῳ τὸ τὴν θέλησιν ἀφορᾶν ἐφ' ἅ τις μὴ κέκτηται· ἤγουν τὸ θέλω πλουτήσειν, οὐχ ὁ πλουτῶν, ἀλλ' ὁ ἄπορος ἂν εἴποι· ἐλέγχεται μέντοι ὁ λόγος ἐκ τοῦ θέλω πλουτεῖν· ἀπορήσειε γὰρ ἄν τις Α, εἰ τὸ πλουτήσειν ἐπὶ μέλλοντος εἴη, τὸ δὲ πλουτεῖν μή, τοῦ θέλω Ἐνεσ-

La signification des temps de l'optatif et du participe correspond à celle des temps de l'indicatif. Quant à l'imparfait qui est confondu avec le présent dans les autres modes, on le reconnaît ou aux adverbes de temps qui le modifient, ou aux verbes auxquels il peut se rapporter. Dans la phrase : *χθὲς λέγων Δίων ἥμαρτε*, Apollonius dit que *λέγων* est à l'imparfait. Il en est de même de *μέλλω λέγειν αὔριον*, où *λέγειν* est au présent et s'accorde avec *αὔριον*. Mais dans *ἔλεξε γράφειν*, *λέλεχε*, ou *ἐλελέχει γράφειν*, l'infinitif *γράφειν* est à l'imparfait. On en dira autant du parfait et du plus-que-parfait; ex. : *ἔλεγε γεγραφέναι*, où *γεγραφέναι* est au plus-que-parfait. Nous allons examiner maintenant les temps ridiculement composés que M. Coray veut introduire dans le langage vulgaire.

§ 3. De *Θέλω γράψειν*, *ἔχω γράψειν* et *εἶχον γράψειν*.

Si M. Coray pense que le peuple connaît le futur *γράψειν* dans *θέλω γράψειν*, pourquoi croit-il que le présent *γράφειν* n'est pas connu du vulgaire, qui dit souvent *εἶναι σοφὸς εἰς τὸ λέγειν*, et *ἐπιτήδειος εἰς τὸ γράφειν* ?

Examinons pourtant si *γράψειν*, dans *θέλω γράψειν*, est au futur. La seule raison sur laquelle on fonde cette locution, c'est que notre volonté se dirige vers les choses qu'on ne possède pas. Ainsi, dira-t-on que *θέλω πλουτήσειν* convient à un homme pauvre qui veut devenir riche? Mais cette raison ne se peut soutenir, quand on vient à comparer la phrase *θέλω πλουτήσειν* à celle-ci : *θέλω πλουτεῖν*. Car il reste à demander, 1° si *πλουτήσειν* exprimera exclusivement le futur dans *θέλω πλουτήσειν*, et non *πλουτεῖν* dans *θέλω πλουτεῖν*, tandis que

les deux infinitifs dépendent du même verbe θέλω qui est au présent; 2° si dans θέλω πλουτήσειν, θέλω emporte sur πλουτήσειν, ou bien si πλουτήσειν prédomine sur θέλω; 3° s'il y a quelque différence dans les locutions θέλω γράψειν, θέλω γράψαι, et θέλω γράψειν? Avant de résoudre ces questions, nous allons prouver que γράψειν n'est point au futur, et que M. Coray n'est pas conséquent avec lui-même; car il emploie γράψειν, ex. : ἤθελε γράψειν, dans un sens conditionnel pour le passé. Si donc γράψειν est ici au passé, à cause de ἤθελε, pourquoi ne serait-il pas au présent dans θέλω γράψειν? Apollonius dit que γράψειν, dans θέλω γράψειν, est au présent, à cause de θέλω, et à l'imparfait dans ἤθελον γράψειν, à cause de ἤθελον· par conséquent γράψειν dans θέλω γράψειν, ne peut pas être au futur; 4° dans θέλω γράψειν le futur γράψειν n'est point un verbe : les verbes qui expriment la volonté, dit Apollonius, se construisent avec l'infinitif, qui tient la place d'un nom; προαιροῦμαι ἀναγινώσκειν, pour προαιροῦμαι τὴν ἀνάγνωσιν. Même on y joint l'article : προῃρούμην τὸ ῥαθυμεῖν. Ces principes posés, la locution θέλω γράφειν exprime une forme équivalente à celle-ci : ἀνασκευάζω τὰ σχέδια; 5° on ne justifierait pas la proposition, θέλω γράψειν par ce passage d'Homère :

Ἦ ἐθέλεις, ὄφ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας, etc. Il. A. 133.

Car les expressions ὄφρ' ἔχῃς sont l'analyse de l'infinitif ἔχειν :

Ἦ ἐθέλεις, αὐτόν σε ἔχειν γέρας, αὐτὰρ ἐμ' αὔτως, etc.

τῶτος ὄντος ἐπ' ἀμφοῖν· Β', εἰ τὸ πλουτήσειν ἐπικρατέστερον εἴη τοῦ Θέλω, ἢ τὸ ἀνάπαλιν· Γ', τίνι διαφέρουσι τὰ Θέλω γράφειν, Θέλω γράψαι, Θέλω γράψειν· Ἀλλὰ μήτοιγε αἱ λοιπαὶ τῶν ἐγκλίσεων δυναμικώτερόν πως δηλοῦσι τὸν χρόνον τοῦ τῶν Ἀπαρεμφάτων, καθ' ὃν ἐν τῷ Θέλω γράψειν, οὐ τὸν μέλλοντα δηλώσει τὸ γράψειν, καὶ οὕτως ὁ ἀνὴρ ἀντιπερίπτει αὐτὸς ἑαυτῷ; ὁμολογεῖ γὰρ τὸ ἤθελε γράψειν, ὅπερ ἐπὶ παρῳχημένου αὐτὸς λαμβάνει· εἰ γὰρ τὸ ἤθελον γράψειν οὐ μέλλων, πῶς ἂν εἴη τὸ Θέλω γράψειν, ὥς που καὶ Ἀπολλώνιος φησίν; εἰ τὸ Θέλω γράφειν Ἐνεστῶτος, λέγω τὸ γράφειν διὰ τὸ Θέλω, παρατατικοῦ ἔσται ἐν τῷ ἤθελον γράφειν· ἐξ ὧν δῆλον, ὅτι τὸ Θέλω γράψειν οὐ μέλλων· Δ', ἐλέγχεται τὸ Θέλω γράψειν τῷ μὴ εἶναι κυρίως ῥῆμα τὸ γράψειν· τὰ γὰρ προαιρετικὰ τῶν ῥημάτων, φησὶν Ἀπολλώνιος, συντάσσεται τοῖς Ἀπαρεμφάτοις, καθὸ προαίρεσιν δηλοῦντα, ἐλλέλοιπε τῷ πράγματι... Θέλω γράφειν, προαιροῦμαι ἀναγινώσκειν, ὡς προαιροῦμαι τὴν ἀνάγνωσιν... κἂν μετὰ Ἄρθρου, προῃρούμην τὸ φιλολογεῖν, ἤπερ τὸ ῥαθυμεῖν· καὶ εἰ τοῦτο, δῆλον, ὅτι τὸ Θέλω γράφειν ἴσον ἔσται τῷ ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια· Ε', οὐ κατορθοῦται τὸ Θέλω γράψειν οὐδ' ἐκ τοῦ Ὁμηρικοῦ·

Ἦ ἐθέλεις, ὄφρ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας... Ἰλ. Α. 133:

οὐ γὰρ τὸ ἕξειν, ἀλλὰ τὸ ἔχειν δηλοῖ· ἀνάλυσις δ' ἦν Ἀπαρεμφάτου,

Ἦ ἐθέλεις αὐτόν σε ἔχειν γέρας, αὐτὰρ ἔμ' αὔτως·

οὐ γὰρ διὰ τὴν Ὑποτακτικὴν ἔγκλισιν τὸ μέλλον, καί τοι ἄλλως τὰ ἐν Ὑποτάξει, ἢ προστάξει διὰ τὸ μέλλον, οὐκ ἀντιστρέφοντος τοῦ λόγου, ὡς δῆλον · ς΄, παράλογον γὰρ χρῆσθαι τῷ μέλλοντι ἐπὶ τῶν βούλησιν σημαινόντων ῥημάτων, ὅπουγε οὗτος λέγεται ἐπὶ τῶν ἐφ' ἡμῖν, τῆς βουλήσεων κἀπὶ τῶν οὐκ ἐφ' ἡμῖν οὔσης· οἷον, τὸ θέλεις καῦσαι τὰς Γραμματικὰς, οὐ ταὐτὸν τῷ καύσεις· πάλαι γὰρ ἂν αὗται ἐκάησαν, εἴπερ ἐδύνασο. ταύτῃ τοι καὶ οἱ τὴν Γραμματικὴν συντάξαντες τὸν Ἐνεστῶτα μόνον καὶ τὸν Ἀόριστον τῆς Ἀπαρεμφάτου ἀπένειμαν τοῖς προαιρετικοῖς τῶν ῥημάτων· οἷον, θέλω γράφειν, καὶ θέλω γράψαι, ὧν τὸ μὲν τὸ συνεχὲς, τὸ δὲ τὸ ἅπαξ δηλοῖ τοῦ γράφειν· οὐ μὴν δὲ καὶ τὸν μέλλοντα· ὁ γὰρ εἰπὼν, ἐγὼ δείξω αὐτοῖς, ὅτι ζῶ, ἔμφασιν ἐσομένου του ὑπέφηνε, καὶ οὐχ ἁπλῶς βούλησιν· ᾧ λόγῳ οἶμαι καὶ τὰ ἐλπίδος, ἢ ὑποσχέσεως σημαντικὰ τῷ μέλλοντι συνῳκείωται· οὐ γάρ τις ἐλπίζει τὰ ὑπὲρ αὐτὸν, οὐδ' ὑπισχνεῖται·

Σαφὲς δ' ἐντεῦθεν καὶ ὅτι ποτὲ Μέλλοντος ἀμοιρεῖ ἡ Προστακτικὴ καὶ ἡ Ὑποτακτικὴ ἔγκλισις· ἀσύστατοι γὰρ αὗται καθ' ἑαυτὰς, ἡμὲν; ὅπερ πρὸς ὃν ἡ πρόσταξις, ποιήσει ἀποτεινομένη, οὐχ ὅπερ ὁ λέγων, ὃς βούλεται μὲν γενέσθαι τι, παρ' ἄλλου δέ. ἐν δὲ τῇ Ὑποτακτικῇ, ὅτε μὲν εἰς ἄλλου βούλησιν ὁ δρῶν, ὅτε δ' εἰς δισταγμὸν, κἄντε χρονισκῶς, κἄντε ὑποθετικῶς, ἢ ἀοριστολογικῶς ἡ ἔγκλισις ἢ καὶ αἰτιολογικῶς, ὑπάγεται, τοῦ Μέλλοντος παρ' ἑαυτοῦ

Ce n'est point en effet pour rendre le subjonctif que l'on pourrait mettre ici le futur : quoique le subjonctif et l'impératif indiquent l'avenir, on ne les remplace jamais par le temps qui l'exprime ; ce qui suit en démontrera l'évidence. 6° Le futur qui marque une action dont le résultat dépend de nous, ne peut être régi par les verbes expressifs de la volonté, qui va au-delà du possible. Par ex. : *vous voulez brûler les grammaires*, ne veut pas dire : *vous les brûlerez* ; car si vous pouviez les brûler, elles ne seraient déjà plus que cendre et poussière. Ainsi, les grammairiens ont attribué pour régime aux verbes de volonté le présent de l'infinitif, θέλω γράφειν, afin de rendre une action continuelle, et l'aoriste θέλω γράψαι, afin de rendre une action qui s'accomplira une fois. Quand Alcibiade s'écriait : *Je leur ferai bien voir que je suis vivant*, il désignait un projet dont l'accomplissement dépendait de lui. Aussi les verbes, qui signifient *promettre* et *espérer*, se construisent avec le futur, parce qu'on ne promet, on n'espère que ce qui dépend de nous.

On voit par-là pourquoi l'impératif et le subjonctif n'ont pas de futur ; dans l'impératif, celui qui parle veut qu'un autre fasse quelque action pour lui ; dans le subjonctif, il se soumet à la volonté d'un autre, ou bien il annonce comme douteuse l'action qu'il se propose de faire, quelle que soit la particule qui précède le subjonctif : ὅταν, ἐὰν, ἂν, ou ἵνα ; de façon que ces deux modes ne peuvent pas exister par eux-mêmes dans le discours, tandis que le futur suffit pour

exprimer, non la volonté simple, mais la décision et la liberté de l'action de celui qui l'emploie.

La réfutation que nous venons de donner, de θέλω δώσειν, prouve que ἤθελον δώσειν n'est point un temps conditionnel, ni en grec littéraire, ni dans le langage du peuple, qui emploie ἤθελον avec le subjonctif, et avec la particule 'να mise pour ἂν ; ex. : ἤθελε 'να ὠφεληθῇ, que les écrivains rendent par ἤθελεν ἂν ὠφεληθῆναι, ou ἐδύνατ' ἂν ὠφεληθῆναι, ou ὠφελεῖτ' ἂν, etc.

Par la même raison, on ne peut pas non plus regarder ἔχω γράψειν comme un parfait, ni εἶχον γράψειν comme un plus-que-parfait. Peut-être les réformateurs de la langue grecque auraient-ils mieux fait d'employer ἔχω et εἶχον avec le participe du parfait, en imitant les périphrases des auteurs grecs, formées d'ἔχω et des participes : διατελῶν ἔχω au présent, et

Οἷά μοι βεβουλευκὼς ἔχει · Soph., OEdip. roi., 700.

au parfait, quoique ce dernier cas soit très-rare. Quant à la phrase : τὰ ἐπιτήδεια εἶχον ἀνακεκομισμένοι, de Xénophon, exp. Cyr. IV, que l'on regarde comme une circonlocution du plus-que-parfait, la leçon en est au moins douteuse, puisqu'on lit plus bas : τὰ ἐπιτήδεια ἐν τούτοις ἀνακεκομισμένοι ἦσαν. On pourrait même affirmer que les phrases déjà citées ne sont pas des parfaits, ni des plus-que-parfaits composés, parce qu'on peut lire : οἷά μοι ἔχει, βεβουλευκὼς, et εἶχον τὰ ἐπιτήδεια, ἀνακεκομισμένοι ; et qu'aucun des anciens grammairiens ne fait mention de parfaits, ni de plus-que-parfaits composés

ὑφισταμένου, καὶ ἐν ἀποφάνσει τὴν τοῦ οἴκοθεν δρῶντος κίνησιν ἐπαγγέλοντος.

Δῆλον δ' ἔτι, ὅτι τὸ ἤθελον δώσειν οὔτε τὰ τῆς ὑποθετικῆς ἐννοίας δηλοῖ, καὶ ἄγνωστον τῷ χυδαίῳ λαῷ, ὃς ὑποτακτικῇ συνάπτει τὸ ἤθελον· ὥς τὸ, ἤθελε 'νὰ ὠφεληθῇ περισσότερον, ὅςτις διαβάζῃ τὴν Χαλιμᾶν, ἢ τὰ Σχέδια· ὅπερ ἂν οἱ γράφοντες πεπαιδευμένοι φαῖεν, ἤθελεν ἂν ὠφεληθῆναι, ἢ ἐδύνατ' ἂν ὠφεληθῆναι, ἢ ὠφελεῖτ' ἂν μᾶλλον, κ. λ. τ.

Παράλογα δὲ καὶ τὰ ἔχω δώσειν ἐπὶ παρακειμένου, καὶ εἶχον δώσειν ἐπὶ ὑπερσυντελικοῦ, δἰ οὓς ἀνωτέρω ἐξεθέμεθα λόγους· εὔλογον δ' ἴσως, εἴπερ τὸ ἔχω τῇ τοῦ παρακειμένου, καὶ τὸ εἶχον Μετοχῇ συνήπτετο, τῶν πάλαι συγγραφέων προσχρησαμένων τοιαῖςδε περιφράσεσι· κατὰ μὲν ἐνεστῶτα διατελῶν ἔχω. κατὰ δὲ παρακείμενον σπανίως μὲν, ἀλλ' εὕρηταί γε·

Οἷά μοι βεβουλευκὼς ἔχει· Σοφ. Οἰδ. τυρ., 700.

τὸ δέγε παρὰ Ξενοφῶντι Κυρ., Ἀναβ. δ'. χωρία γὰρ ᾤκουν ἐχυρὰ οἱ τάοχοι, ἐν οἷς τὰ ἐπιτήδεια εἶχον ἀνακεκομισμένοι, ἐπὶ Ὑπερσυντελικοῦ ἀμφίβολον· κατωτέρω γάρ φησι, τὰ ἐπιτήδεια ἐν τούτοις ἀνακεκομισμένοι ἦσαν· καίτοι οὐδὲ παρακειμένους ἢ ὑπερσυντελικοὺς συνθέτους φήσειεν ἄν τις τὰς τοιάσδε φράσεις· δυνατὸν γὰρ ἀναγινώσκειν, οἷά μοι ἔχει, βεβουλευκὼς, καὶ, εἶχον τὰ ἐπιτήδεια, ἀνακεκομισμένοι· ἄλλως τε, διὰ τὸ μηδένα τῶν πάλαι Γραμματικῶν περὶ παρακειμένου τι τοῦ διὰ τοῦ ἔχω εἰπόντος.

ἀλλ' οὖν γε οὐ τοσοῦτον παράλογα, ὅσον τὰ ἔχω γράψειν, καὶ εἶχον γράψειν.

§ Δ'. Περὶ τῶν Μέσων ῥημάτων.

Σελ. ϛϛ', στιχ. κ', ἢ 72, 11. "Εἰς ποίαν ἀπὸ τὰς πολυα-
" ρίθμους Γραμματικὰς, ὅσαι ἀπὸ τῆς ἁλώσεως μέχρι
" τοῦ νῦν κατέκλυσαν τὴν Ἑλλάδα, ἐμπορεῖς νὰ εὕρῃς
" καθαρὰ, τί θέλει νὰ εἴπῃ ἡ μέση τῶν ῥημάτων διά-
" θεσις; "

Καὶ μὴν ὁ Λάσκαρις εἰπὼν, βιάζομαι τὸν φίλον, ἐπ' ἐνεργείας, καὶ βιάζομαι ὑπὸ τοῦ φίλου, ἐπὶ πάθους, ἅλις ταῦτα διηρμήνευσε, προσθεὶς, δεῖ δὲ μᾶλλον περιεργείας ἐν τούτοις, ἢ τέχνης.

Στιχ. κδ', ἢ 15. "Δὲν εἶναι ἀγανακτήσεως ἄξιον, νὰ
" ἀκούῃ τις τοὺς Γραμματικοὺς λέγοντας, ὅτι τὸ μέσον
" ῥῆμα σημαίνει ποτὲ ἐνέργειαν καὶ ποτὲ πάθος;

Ἐχρῆν σε μᾶλλον ἀγανακτεῖν ἐπὶ σεαυτῷ, ὅτι καὶ σὺ κατωτέρω τὰ αὐτὰ ἐρεῖς.

" Καὶ νὰ ἔχωμεν ἀπὸ τοὺς ἀλλοφύλους Ἑλληνιστὰς
" χρείαν νὰ μάθωμεν τὴν φύσιν τοῦ μέσου ῥήματος ἡμεῖς
" οἱ Γραικοὶ, εἰς τῶν ὁποίων τὴν κοινὴν γλῶσσαν σώ-
" ζεται τὸ μέσον ῥῆμα;

Ἀλλ' εἰ τοῦτο " εἰς τὴν κοινὴν γλῶσσαν σώζεται, πῶς ἔπειτα μανθάνομεν τοῦτο παρὰ τῶν Ἑλληνιστῶν; ἢ ὅτε λέγει ὁ ἀμαθὴς, οὔτε σὺ νίπτεσαι, οὔτε τὸ παιδίον νίπτεις, τάχ' ἀγνοεῖ, ὅτι τὸ νίπτεσαι ἀμεταβάτως λέγεται; ἢ ὅτι τὸ λυποῦμαι ἐπ' ἐμὲ, τὸ δὲ λυπῶ ἐπ' ἄλλους ἀναφέρεται; Ἀλλὰ καὶ ποίαν καθαρὰν ἐξήγησιν ἀπέδωκε τῶν Μέσων ὁ σοὶ θαυμαζόμενος Κούστερος, ὃς ὁριζόμενος αὐτὰ φησίν· ἐνέρ-

de ἔχω· cependant, l'expression ἔχω γεγραφὼς est moins étrange que ἔχω γράψειν, et εἶχον γράψειν.

§ 4. *Des verbes moyens.*

Page κς', lig. κ', ou 72, 11. « Dans quelle de ces « nombreuses grammaires qui, depuis la prise de « Constantinople jusqu'à ce jour, inondent la Grèce, « peut-on trouver ce que c'est que la voix moyenne des verbes? »

Lascaris, en établissant que βιάζομαι τὸν φίλον a le sens actif, tandis que celui de βιάζομαι ὑπὸ τοῦ φίλου est passif, a suffisamment expliqué la voix moyenne; il ajoute encore qu'*il faut moins d'art que d'observation pour la connaître.*

Ligne κδ', ou 15. « Ne doit-on pas justement s'in- « digner, lorsqu'on entend les grammairiens dire que le « verbe moyen exprime tantôt une action et tantôt une « passion. »

Il fallait plutôt vous indigner contre vous-même, qui deviez, plus bas, dire la même chose qu'eux.

« Lorsqu'on nous voit apprendre les verbes moyens « des Hellénistes étrangers, nous, les Grecs, dont le « langage commun a conservé le verbe moyen? »

Si notre langage a conservé le verbe moyen, pourquoi serions-nous dans la nécessité de l'apprendre des étrangers? lorsque le vulgaire dit: οὔτε σὺ νίπτεσαι, οὔτε τὸ παιδίον νίπτεις, ne sait-il pas que νίπτεσαι n'est point un verbe transitif, ou que νίπτεσαι se dit pour la personne qui parle, tandis que l'action de νίπτω tombe sur une autre? Au reste, quelle explication M. Kuster, dont

vous faites tant d'éloges, a-t-il donnée des verbes moyens? Voici sur quelle base il établit la définition de ces verbes : per actionem autem cum passione mixtam, intelligo; 1 eam, per quam ipsi à nobis aliquid patimur; seu quæ in ipsum agentem reflectitur; et per pronomen reciprocum *se*, vel *sibi*, vel etiam additâ præpositione, *per*, *ad se*, *in se*, *inter se*, etc., exprimi solet; 2 actionem quæ ab altero in nos transit, sed volente, curante, mandante, jubente, vel petente nobis aliquid fieri. Or dans les verbes : *ἔρχομαι*, *ἱκνοῦμαι*, *μέμνημαι*, *ἐνθυμοῦμαι*, *οἴομαι*, *ἕδομαι*, *γνώσομαι*, *ὅσσομαι*, *δέρκομαι*, *μέμφομαι*, *βούλομαι*, *ἀσθάνομαι*, *γεύομαι*, *ἔχομαι*, *παραχρούομαι*, et dans mille autres, M. Kuster peut-il prouver que le pronom composé soit sous-entendu, ou qu'il y ait quelque action qui retombe sur nous? Ne doit-on pas en effet s'indigner de vous entendre dire que devant la phrase : *διδάσκομαι τὸν υἱὸν*, est sous-entendue celle-ci : *ἐπὶ τῇ ἐμαυτοῦ ὠφελείᾳ*? Eh quoi? celui qui laboure, celui qui coupe, celui qui bâtit, tout homme, en général, n'est-ce pas pour son avantage qu'il travaille? Et quel est l'homme assez insensé pour ne pas attendre de son action l'avantage qui doit lui en revenir? Quelle grammaire philosophique!

« Que dis-je, des Hellénistes étrangers? Parmi les « Grecs, il y avait de savans grammairiens qui savaient « que la nature des verbes moyens est d'exprimer si- « multanément le sujet et l'objet de l'action. »

Aucun des grammairiens grecs ne reconnaît, à tous les verbes moyens, cette signification; pas même M. Kuster, de l'ouvrage duquel vous avez traduit ce

γειαν πάθει συνημμένην καλῶ, α', καθ' ἣν ἡμεῖς τι παρ' ἑαυτῶν πάσχομεν, ὡς ἐπιστρέφουσαν ἐφ' αὑτοὺς ἐνεργοῦντας, ἐμφαινομένους διὰ τῆς συνθέτου Ἀντωνυμίας ἑαυτὸν, ἑαυτοὺς, ἢ καὶ πρὸς ἑαυτόν, κ. τ. λ. β', ἥτις παρ' ἑτέρου ἐφ' ἡμᾶς μεταβαίνει, θέλοντας, φροντίζοντας, αἰτοῦντας, προστάττοντας, ἢ ζητοῦντας γενέσθαι τι ἡμῖν· ἰδοὺ ἐφ' ἃ βέβηκεν ἡ παρὰ τοῦ Κουστέρου καθαρὰ ἐξήγησις τοῦ μέσου ῥήματος· ἀλλὰ πρὸς Θεοῦ, ἐν τοῖς ῥήμασιν ἔρχομαι, ἱκνοῦμαι, μέμνημαι, ἐνθυμοῦμαι, οἴομαι, ἔδομαι, γνώσομαι, ὄσσομαι, δέρκομαι, μέμφομαι, βούλομαι, αἰσθάνομαι, γεύομαι, ἔχομαι, παρακρούομαι, καὶ ἐν ἄλλοις πολλοῖς, ἐν τίσι τούτων ὑποφαίνεται ἡ σύνθετος Ἀντωνυμία; ἢ ποῦ ἐνταῦθα φαίνεταί τις ἐνέργεια ἐφ' ἡμᾶς μεταβιβαζομένη; ἡλίκης δ' "ἀγανακτήσεως ἄξιον" τὸ λέγειν, ὅτι τὸ "διδάσκομαι τὸν υἱὸν ὑπεμφαίνει ἔξωθεν τὸ, ἐπὶ τῇ ἐμαυτοῦ ὠφελείᾳ"; τί δέ; ὁ σκάπτων, οὐκ ἐπὶ τῇ αὑτοῦ ὠφελείᾳ σκάπτει; ἢ ὁ ῥάπτων, ἢ ὁ οἰκοδομῶν, ἢ ἁπλῶς εἰπεῖν, οὐ πᾶσα πρᾶξις γίνεται ὑπό τινος ἐπὶ τῇ αὑτοῦ ὠφελείᾳ; καὶ τίς τοσοῦτον εὐήθης, ὥστε ποιεῖν τι, μηδὲν αὐτὸς ὠφελούμενος; βαβαὶ τῆς φιλοσόφου Γραμματικῆς·

" Ἀλλὰ τί λέγω ἀλλοφύλους Ἑλληνιστάς; μὴ γὰρ ἔλειψαν ἀπὸ τοὺς Ἕλληνας Γραμματικοὶ φιλόσοφοι, οἱ ὁποῖοι κατενόησαν, ὅτι τοῦ μέσου ῥήματος ἡ φύσις εἶναι νὰ σημαίνῃ ἐν ταὐτῷ ἐνέργειαν καὶ πάθος;

Οὐδεὶς τῶν Ἑλλήνων Γραμματικῶν εἶπε, "τοῦ μέσου ῥήματος" ἐν γένει, ἀλλὰ τινῶν μέσων· ἀλλ' οὐδ' ὁ

Κούστερος αὐτὸς, ἐξ οὗ ταῦτα μετεφράσθη· καὶ σὺ δὲ αὐτὸς κατωτέρω ἐπιλαθόμενος τούτων, διαιρέσεις αὐτὸ καὶ εἰς ἄλλα εἴδη·

" Μηγαρὶ δὲν ἐκατάλαβαν, ὅτι τὸ τύπτομαι, παρα-
" δείγματος χάριν, παθητικὸν ῥῆμα, ὅταν ὁ προφέρων
" αὐτὸ, σημαίνῃ ὅτι τύπτεται ἀπ' ἄλλου"· ἀλλὰ τοῦτο δηλοῖ, ὅτι τότε πάθος σημαίνει· " δύναται χωρὶς ν' ἀλλάξῃ
" σχηματισμὸν, νὰ λάβῃ μέσην διάθεσιν, ἐὰν ὁ προφέρων
" θέλει νὰ σημάνῃ, ὅτι τύπτει αὐτὸς ἑαυτόν;"

Ὅ ἐστι, τότε δηλοῖ ἐνέργειαν.

" Δὲν φέρω μάρτυρα τὸν Ἀπολλώνιον, ὅς τις ἔδειξεν,
" ἀλλὰ κατὰ τὴν συνήθειάν του σκοτεινῶς, ὅτι ἐκατάλαβε
" τὴν φύσιν τοῦ μέσου ῥήματος·

Ὁ ἡμέτερος φιλολόγος, ὅπερ καὶ ἄλλοις τισὶν Ἑλληνισταῖς δοκεῖ οὐκ ὀρθῶς, οἴεται τὴν Γραμματικὴν τοῦ Ἀπολλωνίου ἀκατάληπτον εἶναι, σαφεστάτην οὖσαν· ἀλλ' ἐν τούτοις ὁ Ἀπολλώνιος φανερῶς λέγει· τὸ γὰρ ἐλουσάμην, ἐποιησάμην, καὶ ἐτριψάμην, καὶ τὰ τούτοις ὅμοια, ἔχει ἐκδηλοτάτην τὴν σύνταξιν, ὁτὲ μὲν ἐνεργητικὴν, ὁτὲ δὲ παθητικήν· σελ. 210· ἄρα ὁ Λάσκαρις καὶ ὁ Θεόδωρος ταὐτὰ τῷ Ἀπολλωνίῳ φθέγγονται· ἄρα καὶ πρὸ τῆς ἁλώσσεως, καὶ μετὰ τὴν ἅλωσιν ἔλεγον, καὶ λέγουσιν οἱ πεπαιδευμένοι, ἀφαιροῦμαί σε τὸ ἱμάτιον, καὶ ἀφαιροῦμαι ὑπὸ σοῦ τὸ ἱμάτιον.

Σελ. κζ', στιχ. ις', ἢ 72, 32. " Ἀρκεῖ νὰ ὀνομάσω
" τοὺς Στωϊκοὺς φιλοσόφους, οἱ ὁποῖοι πολλὰς ἑκατον-
" ταετηρίδας πρὸ τοῦ Ἀπολλωνίου ἐξήγησαν καθαρὰ τῶν
" ῥημάτων τὴν μεσότητα."

Βεβαιότατα οὐχὶ κατὰ τὸν Κούστερον, ἀφορμὴν λαβόντες

que vous avancez ici! Vous même, oubliant ce que vous dites ici, vous allez, plus bas, diviser les verbes en plusieurs espèces.

« Ils avaient compris que, par ex. : τύπτομαι, *je suis* « *frappé*, était un verbe passif, lorsque celui qui « l'emploie veut dire qu'il reçoit une action de la part « d'un autre ; » (alors donc il est passif) « peut deve- « nir moyen sans changer de forme, si celui qui l'em- « ploie veut dire qu'*il se frappe*, » (c'est-à-dire, le même verbe exprime alors une action,) « je ne m'ap- « puie pas ici sur le témoignage d'Apollonius ; qui « prouve, mais d'une manière obscure et conforme à « son style, qu'il avait compris la nature des verbes « moyens. »

C'est à tort que M. Coray pense, avec plusieurs autres hellénistes, que les œuvres, si claires d'Apollonius, sont obscures et incompréhensibles. Voilà ce que cet illustre grammairien dit de certains verbes moyens : ἐλουσάμην, ἐποιησάμην, καὶ ἐτριψάμην, et *les semblables, dont la syntaxe est très-claire, sont, tantôt actifs, et tantôt passifs*, pag. 210. Or, Lascaris et Théodore énoncent le même principe qu'Apollonius. Ainsi, avant et après la prise de Constantinople, on disait et l'on dit encore : ἀφαιροῦμαί σε τὸ ἱμάτιον, καὶ ἀφαιροῦμαι ὑπὸ σοῦ τὸ ἱμάτιον.

Page κζ', lig. ις', ou 71, 31. « Il me suffit de nommer ici les stoïciens qui, plusieurs siècles avant « Apollonius, ont expliqué clairement les verbes « moyens. »

Sans doute, les stoïciens connaissaient le génie de leur

langue, et ils n'avaient pas besoin, comme M. Kuster, de prendre pour guides les langues étrangères; ce n'est pas eux qui disent que la phrase ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ὠφελείᾳ est sous-entendue, ou que les pronoms composés accompagnent toujours les verbes moyens : car les pronoms se joignent aux verbes moyens, comme aux verbes actifs, dans le cas, seulement, où ces verbes se construisent avec eux. Ex. :

Χαριζομένη πόσεϊ ῷ. Il. E., 71.

Νόστον ἑτάροισι διζήμενος, ἠδ' ἐμοὶ αὐτῷ. Odys. Ψ' 253.

Ἔμεθεν περιδώσομαι αὐτῆς· 78.

Μυρμιδόνεσσι πιφαύσκεαι, ἢ ἐμοὶ αὐτῷ. Il. Π. 12.

Ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ· Odys. Δ. 177.

Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ ποιεῖται· Odys. B. 125.

Ὡς ἐμαυτῷ θρέμμα θρέψαι μην ἐγώ· Soph. Œd. roi. 1139.

Mais dans les exemples suivans, les pronoms ne sont pas nécessaires :

Πατρὸς ἐμοῦ κλέος εὐρὺ μετέρχομαι· Odys. 3. 83.

Ἀλλὰ σύγ' ἱμερόεντα μετέρχεο γάμου· Il. E. 428.

Ce n'est point en effet pour elle-même que Vénus s'occupe des mariages des mortels.

Ἀτὰρ ἄψ ἀπιὼν, μάλα μέρμερα μήσατο ἔργα· Il. K. 289.

Pense-t-on jamais à se nuire à soi-même? Il est inutile de rapporter d'autres exemples.

παρὰ τῶν ἄλλων γλωσσῶν, ἀλλ' ἐξ αὐτῆς τῆς συνθήκης τοῦ Ἑλληνικοῦ λόγου· ἀλλ' οὐδὲ τὸ "ἐπὶ τῇ αὐτοῦ ὠφελείᾳ" εἶπον ἐκεῖνοι, οὔτε τὴν Σύνθετον Ἀντωνυμίαν ἐννοουμένην τοῖς μέσοις τῶν ῥημάτων εἰσηγήσαντο· πρόσκειται γὰρ αὕτη, τῆς ἐννοίας ἀπαιτούσης· οἷον,

Χαριζομένη πόσεϊ ᾧ. Ἰλ. Ε, 71.

Νόστον ἑταίροισι διζήμενος ἠδ' ἐμοὶ αὐτῷ. Ὀδ. Ψ. 253.

Ἐμέθεν περιδώσομαι αὐτῆς. 78.

Μυρμιδόνεσσι πιφαύσκεαι, ἢ ἐμοὶ αὐτῷ. Ἰλ. Π. 12.

Ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ. Ὀδ. Δ. 177.

Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ ποιεῖται. Ὀδ. Β. 125.

Ὡς ἐμαυτῷ θρέμμα θρεψαίμην ἐγώ. Σοφ. Οἰδ. τυρ. 1139.

Ἄπεστι δ' αὕτη πάλιν τοῦ λόγου ἀπαιτοῦντος·

Πατρὸς ἐμοῦ κλέος εὐρὺ μετέρχομαι. Ὀδ. Γ. 83.

Ἀλλὰ σύγ' ἱμερόεντα μετέρχεο γάμου. Ἰλ. Ε, 429.

Οὐ γὰρ ἡ Ἀφροδίτη ἑαυτῇ μετέρχεται τὰ ἔργα τοῦ γάμου·

Ἀτὰρ ἀψ ἀπιὼν, μάλα μέρμερα μήσατο ἔργα. Ἰλ. Κ. 289.

Τίς γὰρ ἑαυτῷ βουλεύεται κακόν; καὶ πλεῖστα ἄλλα, ὧν τὴν ἔκθεσιν περιττὴν ἡγοῦμαι.

Στιχ. ιθ', ἢ 73, 1. " Αὐτοὺς ἔπρεπε νὰ λάβωσιν ὁδη-
" γούς, "

καὶ τίνας μέχρι τοῦδ' ἔλαβον, ἢ λήψονται εἰς τοὐπιόν; ἀνοητότατοι νὴ Δία γ' ἂν εἶεν, εἰ λάβοιεν τὰ Σχέδια·

" Ὅσοι μᾶς κατεπλούτισαν μὲ πτωχὰς γραμματικάς. " Τὰς ποίας λέγεις πτωχάς; τὰς τοῦ Ἀπολλωνίου; ἀλλ' αὐτὸς ὡμολόγησας ἀνωτέρω ἀκαταλήπτους σοι εἶναι· τὴν τοῦ Γαζῆ; ἀλλὰ ταύτης, μὴ τολμηρὸν μὲν εἰπεῖν, ἀληθὲς δὲ, τὰ πλεῖστα οὐκ ἔγνως· οὐ γὰρ ἂν τοσοῦτον κατέγνως ἀνδρὸς, ὃν διὰ θαύματος ἄγουσιν ἅπαντες οἱ τῆς Εὐρώπης ἐλλόγιμοι· τῇ δὲ τοῦ Λασκάρεως μὴ ἐπιστήσας, τὸν ὀρθῶς ἔχοντα ὁρισμὸν τοῦ Ἄρθρου ἐξεφαύλισας.

Στιχ. κγ', ἢ 4. " Εἰς τὴν κοινὴν γλῶσσαν τὰ παθητικά,
" βασανίζομαι, βιάζομαι, δέρομαι, . , καὶ ἄλλα μυρία,
" σημαίνουσι, βασανίζω, βιάζω, δέρω ἐμαυτόν.

Τὰ παρ' Ἕλλησι μέσα ῥήματα, ὅλως ὅμοια ὑπολαμβάνει ὁ ἀνὴρ, τοῖς τῶν Γάλλων; je me frappe, δέρομαι, je m'habille: ἐνδύομαι, κ. τ. λ. καὶ μὴν λογιώτατε, τὰ δέρομαι ἁπλῶς, δέρομαι ἐμαυτὸν, δέρω ἐμαυτὸν, διαφέρουσιν ἀλλήλων· τὸ μὲν γὰρ δέρομαι, ῥηθείη ἂν γαλλιστὶ je me frappe· τὸ δὲ δέρω ἐμαυτὸν, *c'est moi-même que je frappe*· ἔστι γὰρ ταὐτὸν τῷ αὐτὸς δέρω ἐμὲ, καὶ ὑποστραφείσης τῆς συντάξεως, δέρω ἐμαυτόν· λέγω δὲ ὑποστροφὴν τὴν τῆς αὐτὸς, ἢ συνε-

Ligne ιϑ', ou 73, 1. « Il fallait prendre pour guides, « les stoïciens. »

Vous avez raison, et les grammairiens ne feront que vous obéir en évitant de se guider par des improvisations.

« Tous ceux qui nous ont accablés de pauvres grammaires. » Quelles sont ces pauvres grammaires? Seraient-ce les ouvrages d'Apollonius? mais vous venez d'avouer qu'ils sont inintelligibles pour vous? Serait-ce la grammaire de Gazée, dont la plus grande partie vous paraît obscure; et vous est-il permis, ne le comprenant pas, de blâmer cet homme, que les savans et les littérateurs admirent dans toute l'Europe? Que si vous parlez de celle de Lascaris, n'ayant pas saisi le sens de la définition exacte de l'article, c'est à tort que vous la méprisez.

Ligne κγ', ou 4. « Dans la langue vulgaire, les verbes « passifs βασανίζομαι, βιάζομαι, δέρομαι, et tant d'au- « tres, signifient : βασανίζω, βιάζω, δέρω ἐμαυτόν. »

Que ἐνδύομαι se rende par *je m'habille*, et δέρομαι par *je me frappe*, je n'y vois pas une raison pour assimiler les verbes moyens grecs aux verbes réfléchis de la langue française. En grec, δέρομαι, δέρω ἐμαυτὸν, et δέρομαι ἐμαυτὸν n'expriment pas la même chose; δέρομαι sans régime, peut se rendre en français par *je me frappe*; mais δέρω ἐμαυτὸν équivaut à *c'est moi que je frappe, ce n'est pas un autre;* parce qu'il est pour αὐτὸς τύπτω ἐμέ: c'est-à-dire, ἐγὼ αὐτὸς τύπτω ἐμέ. En composant αὐτὸς

avec ἐμὲ, la phrase est ainsi exprimée : δέρω ἐμαυτὸν dans la voix active, d'où l'on forme δέρομαι ἐμαυτὸν dans la voix moyenne. J'entends *par voix moyenne, celle dont l'action n'est pas aussi complète qu'elle pourrait l'être, que le verbe soit d'ailleurs transitif, ou réfléchi;* et c'est en quoi elle diffère de la voix active, dont l'action est complète autant qu'elle est susceptible de l'être. Le nom de verbes *moyens* a donc été attribué à ceux *qui tiennent une place moyenne* entre la disposition active, et entre la disposition passive; ainsi dans δέρω ἐμαυτὸν l'action est comme transitive, et par conséquent complète, tandis que dans δέρομαι ἐμαυτὸν elle n'a pas son parfait accomplissement. Nos écrivains classiques, qui emploient les verbes moyens, dans une action incomplète, offrent la preuve de ce que nous avançons. Xénophon, Cyr. ped. 1, dit : οἱ δὲ φύλακες προσελάσαντες ἐλοιδόρουν αὐτόν. Dans cette phrase, ἐλοιδόρουν exprime un *reproche piquant* de la part des gardiens, envoyés exprès pour veiller sur Cyrus et qui, craignant pour lui quelque accident facheux, le menaçaient de l'accuser devant son grand-père. Tandis que pour son oncle, Xénophon dit : ἐλοδοροῖτο, les reproches étant adoucis dans sa bouche par le ton de l'affection. Calchas, dans Homère, dit : οἴομαι δ' ἄνδρα χολωσέμεν, dans la voix moyenne, en parlant d'une manière douteuse et non affirmative; c'est ainsi que Jupiter s'adresse à Junon, en ces termes : αἰεὶ μὲν ὀΐεαι pour lui faire voir que ses soupçons ne lui servent de rien. Mais Achille, à qui Agamemnon avait dit ὀΐω dans la voix active, réplique par le même verbe ὀΐω; car tous les deux voulaient

νοεῖτο ἡ ἐγὼ πρὸς διαστολὴν προσώπου, σύνθεσιν τῇ ἐμέ· κἀκ τοῦ δέρω ἐμαυτὸν ἐνεργητικοῦ, μέσως τὸ δέρομαι ἐμαυτόν. Μεσότητος δ' ἐνέργειαν καλῶ τὴν μὴ γινομένην, ὅσον ἐνδέχεται, κἄν τε ἀντανακλώμενον, κἄν τε μεταβατικὸν ᾖ τὸ μέσον· ἢ καὶ διενήνοχε τοῦ ἐνεργητικοῦ, ὅσον ἐνδέχεται τὴν ἐνέργειαν γίνεσθαι δηλοῦντος· καὶ ἕνεκά γε τούτου μέσον εἴρηται τὸ ῥῆμα, διὰ τὸ εὐτελέστερον τοῦ τελείου κατά τε πάθησιν καὶ δράσιν· ὅθεν καὶ τὸ δέρω ἐμαυτὸν μεῖζόν τι δηλοῖ τοῦ δέρομαι ἐμαυτόν. Μάρτυς δὲ καὶ ἡ χρῆσις τῶν Συγγραφέων, χρωμένων τοῖς μέσοις ἐπ' ἀτελοῦς ἐνεργείας· αὐτίκα γὰρ ὁ Ξενοφῶν Κυρ. Παιδ. Α. ἔφη· οἱ δὲ φύλακες προσελάσαντες ἐλοιδόρουν αὐτὸν, αὐστηρᾶς δηλονότι τῆς λοιδορίας οὔσης· ἐπέμφθησαν γὰρ ὅπως φυλάττοιεν τὸν Κῦρον· καὶ δεδιότες μή τι πάθοι, μετ' ἀγανακτήσεως προσηνέχθησαν αὐτῷ, φάντες κατερεῖν αὐτοῦ τῷ πάππῳ· ὁ μέντοι Θεῖος ἐλοιδοροῖτο αὐτῷ, τῆς λοιδορίας γενομένης ἠπιωτέρας, καὶ οὐ θυμοδακοῦς· καὶ ὁ Κάλχας δ' ἔφη· οἴομαι δ' ἄνδρα χολωσέμεν, ὑπενδοιάζων καὶ οὐ διαβεβαιούμενος· καὶ τὸ τοῦ Διὸς πρὸς τὴν Ἥραν, αἰὲι μὲν ὀΐεαι, ἀτελῆ καὶ ἄπρακτον δόκησιν ἐμφαίνει· ὁ μέντοι Ἀχιλλεὺς, τοῦ Ἀγαμέμνονος εἰπόντος ὀΐω, καὶ αὐτὸς ὀΐω οὐ πείσεσθαι ἐπέφερεν· ἑκάτερος γὰρ ἐδήλου, οὐ

δόκησιν ἀτελῆ, βεβαίωσιν δὲ τῆς δοκήσεως· οὕτω δὲ καὶ Σοφοκλῆς,

Σὲ γὰρ τῶνδ' ἐς πλέον, γύναι, σέβω. Οἰδ. Τυρ. 699.

οὐ σέβομαί φησι, κατὰ μείζονα διάθεσιν τὴν ἐνεργητικήν· οὕτως οὖν οἰκοδομῶ τέλειόν τι ἐμφαίνει, οἰκοδομοῦμαι, δ' ἀτελές· οὕτω καὶ ναυπηγοῦμαι, θύομαι, λύομαι· ἅπερ οἱ Γάλλοι διὰ τοῦ faire bâtir, faire construire, ἑρμηνεύσειεν ἂν κυρίως.

Ὁ δὲ λόγος τῆς τοιᾶσδε μεσότητος, τὸ μὴ ἐνδέχεσθαι ἐνεργεῖν τελείως ἐφ' ἑαυτὸν ἐπὶ μὲν τῶν ἀντανακλωμένων· οὐδεὶς γὰρ τύπτει ἑαυτὸν, ὥσπερ ἕτερον· διὸ καὶ τὸ δέρω ἐμαυτὸν μετενήνεκται ἀπὸ τοῦ δέρω ἕτερον. ἐπὶ δὲ τῶν μεταβατικῶν μέσων, ὅτι ἐν πλείστοις οὐκ αὐτοχειρία ἡ δρᾶσις, οἷα τὰ, οἰκοδομοῦμαι, ναυπηγοῦμαι, μεταπέμπομαι, καὶ ἄλλα, ἐν οἷς τὸ ἀτελὲς τῆς ἐνεργείας ἐμφαίνεται· ὅπερ ὁ Κρύστερος ἀγνοῶν, ἐπεχείρει διορθοῦν καὶ τὸν Ξενοφῶντα, ὡς μὴ ὀρθῶς εἰπόντα Κυρ. Ἀν. βιβλ. Ζ. κεφ. Γ'. ἐπιψηφίζετε ταῦτα, δέον, φησὶ, γράφειν ἐπιψηφίζεσθε, διὰ τὸ ἀλλαχόσε τὸν Ξενοφῶντα εἰπεῖν· πάντες μὲν ἐλέγετε σὺν Σεύθῃ εἶναι, πάντες δ' ἐπιψηφίσασθε ταῦτα· ὅτι δὲ τὰ μέσα, ἀτελῆ τὴν ἐνέργειαν δηλοῖ ἐκ τῶνδε, ἀλλὰ καὶ ἐκ τῶν ἑξῆς δῆλον γεννήσεται.

présenter leur pensée d'une manière affirmative. Sophocle dit :

Σὲ γὰρ τῶνδ' ἐς πλέον, γύναι, σέβω. OEdip. roi, 699.

et non σέβομαι, pour exprimer le respect profond qu'OEdipe avait pour Jocaste. Il en est de même de *οἰκοδομῶ*, dont l'action est complète, et d'*οἰκοδομοῦμαι* dont l'action est incomplète. Ainsi, si *οἰκοδομῶ* veut dire *bâtir*, *οἰκοδομοῦμαι* doit se rendre par *faire bâtir*, *faire construire*, dans le sens moyen.

La raison de la signification incomplète, lorsqu'il s'agit des verbes réfléchis, est fondée sur ce que personne n'agit sur lui-même avec la même force que sur un autre. On ne *se frappe* point de la même manière que l'on en *frappe un autre*. Ainsi, *δέρω ἐμαυτὸν*, locution analogue à celle de *δέρω ἕτερον*, dont elle dérive par imitation, a plus de force que *δέρομαι*. Les verbes transitifs moyens présentent aussi la signification incomplète, parce qu'ils n'expriment pas une action réelle, comme dans *οἰκοδομοῦμαι οἶκον*, *faire bâtir une maison*. M. Kuster, qui ignorait cette signification des verbes moyens, s'est permis de corriger la phrase de Xénophon, exp. Cyr. VII. chap. 3, *ἐπιψηφίζετε ταῦτα* par *ἐπιψηφίζεσθε*, parce que Xénophon, dit-il, s'explique ailleurs dans la voix moyenne : *πάντες μὲν ἐλέγετε σὺν Σεύθῃ εἶναι, πάντες δ' ἐπιψηφίσασθε ταῦτα*; Dans le premier cas, cependant, *ἐπιψηφίζετε* est pris dans le sens actif et complet, tandis que dans le second, *ἐπιψηφίσασθε* offre une signification moyenne et incomplète.

Page κή. ϛ', ou 73. XI. « Les écrivains construi-
« sent souvent les verbes moyens, de façon que l'action
« paraît avoir pour objet, une autre personne, et non
« celle qui agit. »

La transition n'est pas seulement apparente, mais réelle; elle a bien pour objet une autre personne : car dans

Ἀρνύμενος ἥν ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων. Odys. A. 5.

il est évident que ἥν ψυχὴν se rapporte à Ulysse ; νόστον à ses compagnons. Il en est de même de

Γνώσεαι Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα. Il. K. 88.

Κείνους κιχεισόμεθα πρὸ πυλάων. 125.

Ἕλκετο δὲ μέγα ξίφος.

Ἕλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος . . . 135.

Νεμεσίζομαι ἄλλῳ δήμῳ. Odys. B. 239.

Κάλχαντα πρώτιστα κάκ' ὀσσόμενος. Il. A.

Dans tous ces exemples, le régime est-il identique au sujet du verbe?

Ligne θ', ou 13. « Mais cette syntaxe est elliptique,
« comme dans φοβοῦμαί σε, αἰδοῦμαί σε, qui doivent se
« rendre par φοβῶ, αἰδῶ ἐμαυτόν. »

Si l'on essayait de rendre ces termes comme vous le faites, la signification moyenne serait tout-à-fait détruite. Je viens en effet de dire que φοβῶ ἐμαυτὸν exprime une action complète; φοβοῦμαι, incomplète; ainsi

Σελ. κή. ς', ἡ 73. 11. " Τὰ συντάττουσι πολλάκις " εἰς τρόπον, ὥςτε φαίνεται νὰ (γράφε, ὅτι) γίνεται " ἡμετάβασις τῆς ἐνεργείας εἰς πρόσωπον διάφορον παρὰ " τὸν ἐνεργοῦντα."

Οὔ φαίνεται, ὦ βέλτιστε· ἀλλὰ πράγματι γίνεται ἡμετάβασις εἰς ἄλλο πρόσωπον· ἐπεὶ, φέρε,

Ἀρνύμενος ἥν ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων. Ὀδ. Α. 5.

τὸ μὲν, ἣν ψυχὴν πρὸς τὸν Ὀδυσσέα, καὶ οὐδεμία ἀνάγκη τῆς αὐτῷ. τὸ δὲ νόστον οὐδόλως πρὸς αὐτὸν, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἑταίρους ἀποτείνεται· καὶ

Γνώσεαι Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα. Ἰλ. Κ. 88.

Κείνους κιχεισόμεθα πρὸ πυλάων. 125.

Ἕλκετο δὲ μέγα ξίφος·

Ἕλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος. . . 135.

Νεμεσίζομαι ἄλλῳ δήμῳ. Ὀδ. Β. 239.

Κάλχαντα πρώτιστα κάκ' ὀσσόμενος. Ἰλ. Α.

Οὐ πρὸς ἕτερον καὶ πρόσωπον καὶ πρᾶγμ' ἀναφέρεται;

Στιχ. θ', ἡ 13. " Ἀλλ' ἡ σύνταξις αὕτη, ἢ εἶναι ἐλ" λειπτικὴ, καθὼς εἶναι τὸ φοβοῦμαί σε, τὸ αἰδοῦμαί σε, " τῶν ὁποίων ἡ ἀληθὴς ἀνάλυσις εἶναι, φοβῶ ἢ αἰδῶ ἐμαυ" τὸν διὰ σέ."

Οὐκ ἔστιν ἀληθὴς ἀνάλυσις τὸ φοβῶ ἐμαυτὸν, ὅπερ μεῖζόν τι δηλοῖ τοῦ, φοβοῦμαι μέσου. ἀλλὰ τὸ, ἔστι

μοί φόβος σου, ἔστι μοι αἰδώς σου· ὥσπερ τοῦ αἰσθάνομαι ψύχους ἀνάλυσίς ἐστιν, ἔστι μοι αἴσθησις ψύχους. μαρτυροῦσι δὲ ὅ, τε Πλάτων καὶ Ἰσοκράτης ἐν τοῖς αὐτῶν ἐπιταφίοις εἰπόντες· εἴτις ἐστὶν αἴσθησις τοῖς τετελευτηκόσι τῶν ἐνθένδε· τοῦτο δ' ἦν, εἴπερ οἱ τετελευτηκότες αἰσθάνονται τῶν ἐπὶ γῆς.

Ἐπιστατέον δὲ κἀκεῖνῳ, ὅτι φοβοῦμαί σε, καὶ φοβοῦμαι διὰ σὲ, διαφέρουσιν ἀλλήλων· τὸ μὲν γὰρ δηλοῖ φοβοῦμαι μήτι πάθω παρὰ σοῦ· τὸ δὲ φοβοῦμαι διὰ σὲ, τὸ φοβοῦμαι, μή τι πάθῃς, ὡς τὸ,

Ἔδδεισε δε περὶ ξανθῷ Μενελάῳ. Ἰλ. Κ. 240.

εὕρηται δὲ καὶ μεταβατικὸν,

Μηδέ τι πω δειδίσσεο λαὸν Ἀχαιῶν. Ἰλ. Δ. 184.

Ἐοίκασι δὲ τὰ φόβου σημαντικὰ τῶν μέσων ἔλαττω πάθησιν μᾶλλον, ἢ δράσιν δηλοῦν· τῷ γὰρ φοβῶσε ἐνεργητικῷ ἀντιπαράκειται κατὰ πάθησιν τὸ φοβοῦμαί σε· καὶ ἔγεκάγε τούτου παρῃτήσαντο τὴν παθητικὴν σύνταξιν· οὐ δὲ γὰρ λέγομεν, φοβοῦμαι ὑπὸ σοῦ· ἐπεὶ δὲ πάλιν ἡ παθαίνουσα διάθεσις, οὐκ ἐτελεῖτο ἐνεργείᾳ· οὐ γὰρ ὃν δέδοικα, ἐνεργεῖ ἐπ' ἐμὲ, ἀλλ' ὁ ἐξ αὐτοῦ φόβος, τῆς μέσης συντάξεως εἴχετο τὰ ῥήματα ταῦτα· οὐκ ἀγνοῶ δὲ, ὅτι διηπόρουν καὶ οἱ πάλαι τῶν Γραμματικῶν περὶ τῆς

les verbes précédens doivent se rendre par ἔστι μοι φόβος σου, ἔστι μοι αἰδώς σου, ou αἰσθάνομαι ψύχους : par ἔστι μοι αἴσθησις ψύχους. Si vous me demandez quelles sont mes autorités, je vous citerai Platon et Isocrate, qui, dans leurs éloges funèbres, ont employé la même phrase : εἴτις ἐστὶν αἴσθησις τοῖς τετελευτηκόσι τῶν ἐνθένδε, au lieu de εἴπερ οἱ τετελευτηκότες αἰσθάνονται τῶν ἐπὶ γῆς.

Il faut pourtant examiner si φοβοῦμαί σε, et φοβοῦμαι διὰ σὲ expriment la même chose : le premier se rend en grec par φοβοῦμαι, μή τι πάθω παρὰ σοῦ, *je crains que tu ne me fasses du mal* ; tandis que le second veut dire *je crains pour toi*, comme

Ἔδδεισε δὲ περὶ ξανθῷ Μενελάῳ. Il, K. 240.

Souvent ces verbes se trouvent transitifs :

Μηδέ τι πω δειδίσσεο λαὸν Ἀχαιῶν. Il. Δ, 184.

Les verbes qui expriment la crainte, marquent une souffrance incomplète. Le verbe actif φοβῶ σε, *je te fais peur*, est en opposition avec φοβοῦμαί σε, *je te crains*; et comme leur signification naturelle est plus passive qu'active, ils ne reçoivent pas la syntaxe passive ; on ne dit point φοβοῦμαι ὑπὸ σοῦ : leur action en effet n'est pas réelle, parce que ce n'est point la personne dont j'ai peur qui agit sur moi, c'est l'idée d'une souffrance à venir qui me tourmente ; aussi les a-t-on placés dans la classe des verbes *moyens*. Je n'ignore pas que les anciens grammairiens étaient embarrassés de fixer la signification de

l'accusatif qui les accompagne, et que, ne pouvant l'expliquer par un régime direct, parce qu'il agit d'une manière indirecte sur la personne exprimée par le verbe, ils l'ont nommé accusatif elliptique d'une préposition. Cependant la syntaxe elliptique en grec est relative à la syntaxe complète. Or, nous venons de voir que le cas qui accompagne ces verbes, régi par une préposition, suppose dans un état de souffrance la personne qu'il indique, et que, sans la préposition, c'est la personne exprimée par le verbe, qui est souffrante d'une manière incomplète; par conséquent, ces verbes ne peuvent être que moyens; c'est-à-dire, exprimant un sens incomplet.

Il est à observer qu'il y a des verbes en ω qui ont quelque analogie avec les verbes moyens : *πλουτῶ*, *δειπνῶ*, et d'autres auxquels correspondent les verbes transitifs *πλουτίζω*, *δειπνίζω*. On les emploie dans le même sens que les moyens : *γεύομαι ἐγὼ*, dont le transitif est *γεύω ἕτερον*, *κάθημαι*, *καθίζω*; *δανείζομαι*, *δανείζω*; *κοιμῶμαι*, *κοιμίζω*, et d'autres semblables.

« Ou bien ces verbes expriment une action qui ne « tombe pas sur la même personne qui agit, mais sur « une personne, ou sur une chose qui appartient à « celui qui agit : *τύπτομαι τὸν παῖδα* équivaut à *je* « *frappe l'enfant de moi.* »

Je viens de prouver que les verbes actifs ont la signification complète ; en effet, Tirésias dit :

Ἄπειμι τοίνυν, καὶ σὺ παῖ κόμιζέ με. Soph. Œd. roi. 444.

συντάξεως αὐτῶν, πρὸς αἰτιατικὴν φερομένων, καὶ διὰ τὸ μὴ ἐπ' εὐθείας ἐνεργεῖν, ἢ καὶ πάθος ἐμφαίνεσθαι, ἐλλειπτικὴν ἐκάλεσαν· ἀλλὰ τὸ μὲν ἐλλειπτικὸν ἀπῄτει καὶ τὸ πλῆρες τῆς συντάξεως· ἐπεὶ δὲ τὸ προθετόπτωτον ἑτεροῖόν τι ἀνωτέρω ἐδήλου, προφανὲς, ὅτι τὸ ἔλαττον τῆς ἐνεργείας, ἢ παθήσεως χώραν κἂν τούτοις ἕξει.

Οὐκ ἀξυμφανὲς δὲ, ὅτι καὶ ἡ εἰς ω ἐκφορὰ μεσότητα δηλοῖ ἐσθ' ὅτε· ὡς τὰ πλουτῶ, δειπνῶ, καὶ ἄλλα, ἔχοντα ἀντιπαρακείμενα τὰ πλουτίζω, δειπνίζω ἐν μεταβάσει· ὥςπερ ἀμέλει καὶ τὰ γεύομαι ἐγὼ, καὶ γεύω ἕτερον· κάθημαι, καὶ καθίζω· δανείζομαι, καὶ δανείζω· κοιμῶμαι, καὶ κοιμίζω, καὶ τὰ τοιουτότροπα.

Στιχ. ιϐ', ἢ 16. " Ἢ σημαίνουσιν ἐνέργειαν ἐπιστρέ-
" φουσαν ὄχι ἀμέσως εἰς τὸν ἐνεργοῦντα, ἀλλ' εἰς πρό-
" σωπον, ἢ πρᾶγμα, ἴδιον τοῦ ἐνεργοῦντος, καθὼς εἶναι
" τὸ τύπτομαι τὸν παῖδα, τὸ ὁποῖον ἰσοδυναμεῖ μὲ τὸ
" τύπτω τὸν ἐμαυτοῦ παῖδα."

Δέδεικται ἀνωτέρω, ὅτι τὰ ἐνεργητικὰ οὐκ ἰσοδυναμεῖ τοῖς μέσοις, ᾗ καὶ Τειρεσίας ἔφη·

Ἄπειμι τοίνυν, καὶ σὺ παῖ κόμιζέ με. Σοφ. Οἰδ. τυρ. 444.

ἡ μέντοι Ἑκάβη ἐν Τρῳάσιν Εὐριπίδ. 593. ἔφη·

Πρεσβυγενὲς Πρίαμε, κόμισαί μ' εἰς ἅδου·

Οὐ γὰρ ἐνεργείᾳ ὁ Πρίαμος εἶχε κομίσαι τὴν Ἑκάβην· θαυμάζω δὲ, εἰ μή τις ὀρθῶς λέγοι, τἀσπάζομαι τὸν ἄνδρα μέσως, ἄνευ τοῦ ἐμὸν αὐτὸν εἶναι. καὶ γὰρ ὀρθῶς λέγει, ἀσπάζομαι τὸν ἄνδρα, μετατίθεμαι ταῦτα, κομίζομαι τὴν βίβλον, ἐπεμψάμην τὴν ἐπιστολήν· ἀλλὰ καὶ Ὅμηρος· Μηριόνης Φέρεκλον ἐνήρατο· καὶ ἔξοχα Φέρεκλου ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη· καὶ Φέρεκλος Ἀλεξάνδρῳ τεκτήνατο νῆας ἐΐσας· μῶν ἀνάγκη ἐνταῦθα, τὸν Φερέκλου, τὸν Μηριόνου, τὴν Ἀθηνᾶς, τὸν Ἀλεξάνδρου συγγενεῖς εἶναι;

Στιχ. ιέ ἢ 19. " Καταῤῥήγνυμαι τὰ ἱμάτια, ἀντὶ " τοῦ καταῤῥήγνυμι τὰ ἐμαυτοῦ ἱμάτια, ἢ καταῤῥήγνυμι " ἐμαυτὸν κατὰ τὰ ἱμάτια."

Τὸ συνεκδοχικὸν τῆς συντάξεως εἶδος συμφέρεται τῷ ὅλῳ τὸ μέρος, ἢ τὸ ὅλον τῷ μέρει· καὶ ἀνάγκη τὸ ὅλον μέρους ὁμοειδοῦς εἶναι ὅλον, ἢ τὸ μέρος εἶναι ὁμοειδὲς τῷ ὅλῳ· μουσικὸς τὴν τέχνην· τέχνη γὰρ καὶ ἡ μουσική· λευκὸς τῷ σώματι· κατὰ σωμάτων γὰρ ἡ λευκότης· πλήττομαι τὸν πόδα· μέρος γὰρ ὁ ποῦς τοῦ ἐμοῦ σώματος· ἀκριβὴς δὲ καὶ ἡ Ὁμηρικὴ ποίησις ἐν τούτοις· εὖ μή τις φαίη τὸ,

Τόν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον. Ἰλ. Δ. 480, Ζ. 9.

οὐ γὰρ ἄμεινον εἶπε τὸν φάλον τῆς κόρυθος, μέρος εἶναι τοῦ

Hécube, au contraire, dans la trag. d'Eurip., Troad. 593, dit :

Πρεσβυγενὲς Πρίαμε, κόμι σαί μ' εἰς ᾅδου,

L'enfant avait conduit réellement l'aveugle Tirésias ; mais Priam, déjà mort, ne pouvait conduire Hécube aux enfers. Ainsi pour dire : τύπτομαι τὸν ἄνδρα, ai-je besoin que l'homme m'appartienne? les expressions : ἀσπάζομαι τὸν ἄνδρα, μετατίθεμαι ταῦτα, κομίζομαι τὴν βίβλον, ἐπεμψάμην τὴν ἐπιστολὴν, sont correctes ; Homère dit : Μηριόνης Φέρεκλον ἐνήρατο, et ἔξοχα Φέρεκλον ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη, et Φέρεκλος Ἀλεξάνδρῳ τεκτήνατο νῆας ἐΐσας ; serait-ce, que Minerve, Pâris, Mérion et Phéreclus sont tous de la même famille ?

Ligne ιε', ou 19. « Καταῤῥήγνυμαι τὰ ἱμάτια veut dire : « καταῤῥήγνυμι τὰ ἐμαυτοῦ ἱμάτια, ou bien καταῤῥήγνυμι « ἐμαυτὸν κατὰ τὰ ἱμάτια. »

La figure de grammaire que nous appelons *synecdoque*, s'emploie lorsqu'on agit sur la partie d'un tout, ou sur la totalité elle-même, qui renferme la partie. Comme nous disons : μουσικὸς τὴν τέχνην, λευκὸς τῷ σώματι, la musique étant renfermée dans l'idée générale de l'art, et la blancheur étant un attribut des corps ; de même on dit : πλύνομαι τὸν πόδα. Car le pied est une partie de mon corps. Homère fait un usage fréquent et régulier de cette figure. Le vers suivant :

Τόν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον, Il. Δ. 459 et Z. 9,

paraîtra peut-être contraire à cette règle, parce qu'on

dirait que le cimier du casque n'est pas une partie du corps d'Echépole, tué par Antiloque; cependant il faut reconnaître que le coup qui atteignit le cimier, fut ressenti par Echépole lui-même. Mais καταρρήγνυμι ἐμαυτὸν τὰ ἱμάτια, est inexact; car vous ne serez pas déchiré en déchirant vos habits.

La division des verbes moyens est conforme à celle des noms, qui sont *masculins*, *féminins*, *neutres*, *communs*, et *après-communs*; il en est de même des verbes, *actifs*, *passifs*, *neutres*, *moyens*, et *déponens*; et comme dans les noms communs, c'est l'article qui en détermine le genre; ainsi la syntaxe, active ou passive, désigne les verbes moyens, sans que pour cela ils perdent leur véritable signification. Les verbes suivans et plusieurs autres, dans les poètes, comme dans les prosateurs, sont pris dans un sens passif :

Ἢ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ δαμέντες. Il. Λ. 821.
Πόλις ἥδε κατ' ἄκρης πέρσεται. Il. Ω. 728.
Οὐ γὰρ δὴ φονεὺς ἁλώσομαι. Soph. Œd. roi. 575.
Οὗτος δ' ἔνθ' ἂν ᾖ, στυγήσεται. 617.
Κακὸς δὲ πρὸς σοῦ καὶ φίλων κεκλήσομαι. 521.
Τὸν Λαΐου δήπου τις ὠνομάζετο. 1038.

mais les verbes, qui suivent, ont le sens actif :

Ἀλλ' ἀντὶ τοῦ δὴ παῖδά μ' ὠνομάζετο; 1017.

Certes, il n'y a point dans ce vers d'ellipse du pronom

Ἐχεπώλου, ὃν Ἀντίλοχος ἔβαλε· πάλιν ἀλλ' οὖν κατώρθωται, διὰ τὸ τῆς πλήξεως καὶ τὸν Ἀντίλοχον αἰσθέσθαι· τὸ μέντοι καταῤῥήγνυμι ἐμαυτὸν τὰ ἱμάτια, ἀσύστατον· οὐ γὰρ ἂν σὺ διαῤῥαγείης, διαῤῥηγνυμένων σου τῶν ἱματίων.

Ἡ δ' ἔγε τοῦ ῥήματος διαίρεσις παρέπεται τοῖς τῶν ὀνομάτων γένεσιν· ὃ γὰρ διάθεσις τῷ ῥήματι, τοῦτο γένος ἐστὶ τῷ ὀνόματι· καὶ ἐπεὶ τούτων τὰ μὲν ἀρσενικὰ, τὰ δὲ θηλυκὰ, τὰ δὲ οὐδέτερα, τὰ δὲ κοινὰ καὶ ἐπίκοινα, οὕτω κἂν τοῖς ῥήμασιν ἐνέργεια, πάθος, οὐδετερότης, μεσότης, καὶ ἐπιμεσότης· τὰ τοίνυν μέσα ἀντιπαράκειται τοῖς κοινοῖς ὀνόμασιν· ὡς γὰρ τούτοις ἐπελθὸν τὸ ἄρθρον, προσεδιώρισε τὸ γένος, οὕτω κἀπὶ τούτοις ἡ συντακτικὴ πτῶσις τὴν διάθεσιν, ἐνεργητικῶς μὲν ἔχουσι τὸ ἐκ τρίτου, παθητικῶς δὲ τὸ προθετόπτωτον, ἢ καὶ τὴν αἰτιώδη ἔσθ' ὅτε δοτικήν· καὶ παθητικῶς μὲν, ὡς τὰ,

Ἢ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ δαμέντες. Ἰλ. Λ. 821.
Πόλις ἧδε κατ' ἄκρης πέρσεται. Ἰλ. Ω. 728.
Οὐ γὰρ δὴ φονεὺς ἁλώσομαι. Σοφ. Οἰδ. τυρ. 575.
Οὗτος δ' ἔνθ' ἂν ᾖ, στυγήσεται . . . 617.
Κακὸς δὲ πρὸς σοῦ καὶ φίλων κεκλήσομαι. 521.
Τῶν Λαΐου δήπου τις ὠνομάζετο . . . 1038.

καὶ ἄλλα πλεῖστα μέσα ὄντα, παθητικῶς εἴληπται ποιηταῖς τε καὶ λογογράφοις· ἐνεργητικῶς δὲ τὰ ἐφεξῆς·

Ἀλλ' ἀντὶ τοῦ δὴ παῖδα μ' ὠνομάζετο; 1017.

Οὐ γὰρ δήπου νοεῖται ἐνταῦθ' ἡ αὐτοῦ. ἐλάττων μέντοι

§. 5 *Des Verbes déponens.*

Les verbes déponens correspondent aux noms que nos grammairiens appellent ἐπίκοινα, qui reçoivent le même article pour le masculin et pour le féminin, et tels sont les verbes : θεῶμαι, μέμφομαι, et ceux qui n'ont pas de voix active, ou qui n'ont pas la même significa- tion que le verbe actif correspondant. Ils expriment une action aussi incomplète que celle des verbes moyens. On les appelle déponens, non pas tant parce qu'ils ont abandonné la forme active, comme εὔχομαι, ἕπομαι, γλίχομαι, ἱμείρομαι, βούλομαι, στοχάζομαι, δέχομαι, αἰσθάνομαι, μιμοῦμαι, τεκμαίρομαι, ἔρχομαι; que parce qu'ils ont reçu une signification différente de celle des verbes actifs; en effet, κτῶμαι exprime une autre idée que κτῶ; θεῶμαι diffère de θέω; πράττω de πράττομαι; χρῶ de χρῶμαι. Parmi les verbes déponens, les uns ex- priment une action intransitive : ἔρχομαι, ἄλλομαι, ἕπο- μαι, les autres, une simple disposition de notre ame : ἱμείρομαι, γλίχομαι, βούλομαι; les verbes μάχομαι, ἐναν- τιοῦμαι expriment aussi une action incomplète. Celui qui se trouve au combat n'agit pas pour cela complè- tement; l'action complète est de blesser, de frapper, de tuer.

Page κθ', lig. κε', ou 74, 18. « Comme leur action « ne s'exprime jamais sans une réaction, la formation « active des verbes déponens était tout-à-fait inutile. »

Comment se fait-il donc que le verbe παλαίω, qui a la forme active, exprime une réaction? Selon nos prin-

§. Περὶ τῶν Ἐπιμέσων Ῥημάτων.

Τὰ τῶν ῥημάτων Ἐπίμεσα ἀντιστοιχεῖ τοῖς ἐπικοίνοις τῶν ὀνομάτων, ἑνὶ ἄρθρῳ δηλοῦσι τὰ δύο γένη· οἷα τὰ, μέμφομαι, θεῶμαι, καὶ ὅσα ἢ ἐνεργητικοῦ τύπου ἀμοιρεῖ, ἢ εὐμοιροῦντα μὲν, ἑταιροῖον δέ τι δηλοῖ· κοινωνεῖ δέγε τοῖς μέσοις, ἧπερ ἧττον καὶ ταῦτα ἐνεργεῖ, ἢ παθαίνεται. εἴρηται δὲ καὶ Ἀποθετικὰ, οὐχὶ διὰ τὸ μὴ προϋφίστασθαι τούτοις ἐνεργητικὰ, ἢ διὰ τὸ τὰ προϋφιστάμενα ἀποβαλεῖν· σπάνια γὰρ ταῦτα, οἷα τὰ εὔχομαι, ἕπομαι, γλίχομαι, ἱμείρομαι, στοχάζομαι, αἰσθάνομαι, ἄλλομαι, βούλομαι, μιμοῦμαι, δέχομαι, τεκμαίρομαι, ἔρχομαι, ὧν ἐνεργητικὸς τύπος οὐχ εὕρηται ἐν τοῖς σωζομένοις τῶν παλαιῶν συγγράμμασιν, ἀλλὰ διὰ τὸ ἀποβαλεῖν τὴν τῶν πρωτοτύπων σημασίαν· τὸ γὰρ κτῶμαι ἑτεροῖόν τι δηλοῖ τοῦ κτῶ, τὸ φονεύω· καὶ τὸ θέω, τοῦ θεῶμαι· καὶ τοῦ πράττω, τὸ πράττομαι· καὶ τοῦ χρῶ, τὸ χρῶμαι· τῶν τοίνυν ἐπιμέσων τὰ μὲν ἐνέργειαν ἀμετάβατον σημαίνει· ἔρχομαι, ἄλλομαι, εὔχομαι, ἕπομαι. τάδε μόνην ἁπλῆν τινα διάθεσιν, τὰ ἱμείρομαι, γλίχομαι, βούλομαι· τὰ δέγε μάχομαι, καὶ ἐναντιοῦμαι, πάλιν ἀτελῆ ἐμφαίνει τὴν ἐνέργειαν· ποιεῖ τι γὰρ ἁπλῶς ὁ μαχόμενος· ἐὰν δ' ἐν τῇ μάχῃ βάλῃ, πατάξῃ, τρώσῃ, τηνικαῦτα τέλειόν τι ποιήσει.

Σελ. κθ'. κέ, 74. 18. „ Ἀλλα διότι ἡ σημαινομένη
„ ἐνέργεια δὲν γίνεταί ποτε χωρὶς ἀντιπάθησιν....καὶ
„ διὰ τοῦτο ὁ ἐνεργητικὸς τύπος ἦτον παντάπασι περιττὸς
„ καὶ μάταιος."

Τὸ δὲ παλαίω οὐκ ἀντενέργειαν καὶ ἀντιπάθησιν σημαίνει; διαφέρει δέγε τοῦ μάχομαι, διὰ τὴν αὐτοχειρίαν

δράσιν τῶν παλαιόντων, ἢ καὶ προσλαβὸν τὴν κατὰ, αὐτίκα τὸ καταπαλαίω σε τελείαν ἐδήλωσε τὴν ἐνέργειαν· ἀλλὰ καὶ τὸ ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους, οὐκ ἐνέργειαν καὶ ἀντιπάθησιν ἅμα παρίστησι, καὶ πλεῖστα ἄλλα;

Σελ. λ'. α, ἢ 74. 22. " Καὶ ἄλλα δὲ ἄλλας αἰτίας, " τὰς ὁποίας παρατρέχω, ὡς δυσεξηγήτους τὰς πολλάς."

Εἶπε τὴν ἀλήθειαν, ὁμολογήσας δυσεξήγητα εἶναι τὰ ἐπίμεσα ῥήματα· εἰς μάτην ἄρα τὰ πρὸ τοῦδε εἴρηται, ἀλλὰ καὶ ῥηθήσεται τὰ μετὰ ταῦτα· εὔηθες μέντοι ὁμολογοῦντά τι μὴ εἰδέναι, λέγειν περὶ τούτου.

Στιχ. ιή, ἢ 75. 6. " Οὕτω τὸ χαρίζομαι, ἀναλύεται " εἰς τὸ χαρίζω τὰ ἐμαυτοῦ, ἢ ἀπὸ τῶν ἐμαυτοῦ."

Οὐδαμῶς, ἀλλ' εἰς τὸ ποιῶ, ἢ λέγω τι πρός χάριν τινὶ, ἢ δίδωμι· διαπορήσειε δ' ἄντις, εἰ μόνον τὸν χαριζόμενον δεῖ τὰ ἑαυτοῦ χαρίζεσθαι· τί δέ; τὸν ἀναλίσκοντα, ἢ δαπανῶντα, ἐχρῆν δαπανᾶν καὶ ἀναλίσκειν τ' ἀλλότρια; προσεπαπορήσειε δ' ἔτι, τίνα ἂν εἴη τὰ ἑαυτοῦ, ὅπερ οὐ Γραμματικῆς, ἀλλ' ἑτέρας ἐπιστήμης θεωρία· διὸ καὶ τὸ, " τοὐλάχιστον δὲν πρέπει νὰ χαρίζῃ τὰ ξένα" ἐπεντεθὲν ὡς αἴτιον τῆς μεσότητος τῶν ῥημάτων, ληρῶδες.

Στιχ. κγ', ἢ 10. " Ἀλλ' ὅμως πρέπει νὰ προσθέσω " τινὰ παραδείγματα ἀπὸ τοὺς δοκίμους συγγραφεῖς, καὶ " διότι ὅσα εἶπα δὲν ἀρκοῦν ἴσως νὰ φανερώσωσι τὴν " φύσιν αὐτῶν."

Περὶ μὲν τῶν παραδειγμάτων ἐν τοῖς ἑξῆς ῥηθήσεται.

tipes, il diffère de *μάχομαι*, parce que ceux qui luttent, agissant corps à corps, présentent une action immédiate. La préposition *κατὰ*, ajoutée à ce verbe, le rend tout-à-fait actif. Le verbe *πολεμῶ* et tant d'autres expriment encore une réaction dont la formation est active.

Page λ'. α', ou 74. 22. « D'autres ont aussi une « forme active par des raisons difficiles à expliquer, « que je passe sous silence. »

Vous avouez que vous n'expliquez pas la nature des verbes déponens ; pourquoi donc avancer tant de propositions qui n'expliquent rien ?

Ligne ιη', ou 75. 6. « Le verbe *χαρίζομαι* doit s'ex- « pliquer par *χαρίζω τὰ ἐμαυτοῦ*, *ἢ ἀπὸ τῶν ἐμαυτοῦ*. »

La véritable signification de *χαρίζομαι* s'exprime par *ποιῶ*, *λέγω*, ou *δίδωμί τινι πρὸς χάριν*. Il paraît inutile de se demander si celui qui *donne des gratifications* doit le faire seulement de ses propres biens ; car, celui qui *dépense* ou *qui consume*, ne doit ni *dépenser*, ni *consumer* les biens d'autrui. D'ailleurs, quels seraient les biens qui appartiendraient exclusivement à celui qui en ferait la concession ? Ces questions n'ont aucun rapport avec les préceptes de la grammaire. Comment leur solution expliquerait-elle la cause de la formation des verbes moyens ou déponens ?

Ligne κγ', ou 20. « Il faut pourtant que je présente « ici quelques exemples tirés des auteurs classiques, « parce que, ce que je viens d'avancer ne suffit pas « pour expliquer les verbes moyens. »

Je laisse à mes lecteurs à apprécier l'explication que

vous avez donnée sur la nature des verbes moyens, et j'examinerai plus bas vos exemples.

Page λα'. γ', ou 12. « Et parce que je dois préserver « la jeunesse qui étudie la langue, comme d'une peste, « de l'orgueil qu'elle peut contracter à l'étude des « nouvelles syntaxes grecques. »

Hélas! vous avez rempli l'esprit de quelques jeunes gens d'un tel orgueil, que, sans savoir la grammaire, ni la rhétorique, ni les autres arts et sciences, ils s'imaginent avoir la connaissance des choses célestes et terrestres. Il est facile en effet de se proclamer philosophe et éloquent sans avoir rien appris. Mais quelles sont ces nouvelles syntaxes dont vous voulez parler? Les professeurs de la Grèce ne reconnaissent pour telles, que celles qu'on voit dans les grammaires traduites des langues étrangères : *l'immédiat et nécessaire, et l'éloigné objectif du verbe transitif* (voir la grammaire de Butm., 413.) Par ex. *l'objectif immédiat du verbe ποιῶ est ποιούμενον, et celui de λέγω, λόγος; tandis que l'objectif éloigné de ces verbes est la personne, qui est l'objet de l'action.* Comment l'étudiant saurait-il ce que veut dire l'*objectif, immédiat,* ou *éloigné,* sans avoir appris auparavant que l'adjectif ἀντικείμενον, que Platon, Aristote, les stoïciens et tous les philosophes grecs regardent comme synonyme d'ἐναντίον, est employé par quelques ignorans traducteurs modernes, pour exprimer l'*objectif* et le *subjectif,* termes de la philosophie allemande? Ne lui serait-il pas plus facile de connaître, que *le nominatif est le premier terme de la phrase, et que le verbe est le deuxième, le régime direct, exprimé par un des cas obliques, est le troisième,*

ὅτι δὲ, ὅσα εἶπας, οὐδόλως ἐφανέρωσαν τὴν φύσιν τῶν μέσων ῥημάτων, οἱ ἐμοὶ ἀναγνῶσται ἔστωσαν κριταί.

Σελ. λά. γ', ἡ 12. " Καὶ τὸ περισσότερον διὰ νὰ προ-" φυλάξω τοὺς νέους τῆς γλώσσης σπουδαστὰς, ὡς ἀπὸ " λοιμικὴν νόσον, ἀπὸ τὸν τύφον, ὅς τις γεννᾶται ἀπὸ " τὰς νέας Ἑλληνικὰς συντάξεις. "

Ἀλλὰ φεῦ· τηλικούτου τύφου τινὰς αὐτῶν ἐνέπλησας, ὥςτε μηδὲν εἰδότας Γραμματικῆς πέρι, καὶ Ῥητορικῆς, καὶ τεχνῶν ἄλλων καὶ ἐπιστημῶν, τά τε θεῖα καὶ ἀνθρώπινα, καὶ τὰ ἔνερθεν γαίης καυχῶνται εἰδέναι, καὶ, τοῦτο ἐκεῖνο, αὐτοσχέδιοι εἶναι φιλόσοφοι· εὐχερὲς γὰρ καὶ ἄπονον τὸ μηδὲν μαθόντα, πάντα λέγειν ἐπίστασθαι. Ἔπειτα δὲ καὶ ποίας νέας συντάξεις λέγει, ἀγνοῶ· ἐγὼ γὰρ τοιαύτας οἶδα, ἀλλὰ καὶ πάντες οἱ τῆς Ἑλλάδος διδάσκαλοι, τὰς ἐν ταῖς ἐκ τῶν ξένων γλωσσῶν μεταφραζομέναις Γραμματικαῖς· οἷον, " τὸ ἄμεσον καὶ ἀναγκαῖον τοῦ μεταβατικοῦ ῥήματος ἀντικείμενον, τὸ ἀπωτέρω ἀντικείμενον, " τὰς ἐν τῇ τοῦ Βυτμάνου Γραμματικῇ σελ. 413. " τοῦ " ποιῶ παραδείγματος χάριν, ἄμεσον ἀντικείμενον εἶναι " τὸ ποιούμενον, καὶ τοῦ λέγω ὁ λόγος, ἀπωτέρω δὲ ἑκα-" τέρου τούτων ἀντικείμενον εἶναι τὸ πρόσωπον. " Καὶ πῶς ὁ ἀρχάριος εἴσεται, τί ἐστιν ἄμεσον καὶ ἀναγκαῖον ἀντικείμενον, μὴ μαθὼν πρῶτον, τί σημαίνει ἡ ἐπ' ἄλλης σημασίας εἰλημμένη λέξις ἀντικείμενον, ἣν Πλάτωνες, καὶ Ἀριστοτέλεις, καὶ Στωϊκοὶ, καὶ ὅλοι οἱ σοφοὶ Ἕλληνες συνώνυμον οἴδασι τῷ ἐναντίον, ἡμιμαθεῖς δέ τινες νεώτεροι, ἀντὶ τῆς ἐν τῇ Γερμανικῇ φιλοσοφίᾳ objectif λαμβάνουσιν; ἀλλὰ πόσον σαφῆ τὰ, ἐκ ά ἡ ὀνομαστικὴ, ἐκ γ' ἡ συντακτικὴ πτῶσις, ἐκ δ' τὰ προθετόπτωτα καὶ τὰ ἐπιῤῥήματα;

blessent les règles grammaticales. Le langage des ignorans est toujours non-seulement chez nous, mais chez toutes les nations, différent de la langue des écrivains. Pourquoi donc serait-il impossible aux Grecs, en apprenant les règles de la grammaire, d'écrire correctement leur langue?

Ligne ιη', ou 26. « Ces gens *déchirent* sans nécessité, « non-seulement la belle langue des Grecs anciens. »

Passe pour la métaphore! mais je trouve notre langue bien plus déchirée par les expressions : τολμοῦν, τολμοῦσι, φαίνεται νὰ γίνεται et tant d'autres irrégularités, que les Grecs illettrés ne se permettent pas et qu'on voit pourtant dans ces improvisations. Je ne parle pas du style français qui y prédomine.

« Ils méprisent injustement encore ceux qui écrivent « dans la langue commune. »

J'ignore de quelle *langue commune* l'auteur veut parler; s'il entend par-là celle des ignorans; on ne peut mépriser les écrivains qui l'emploient, puisqu'elle ne s'écrit pas. Les hommes instruits connaissant déjà les règles de la grammaire, les suivent exactement, et ils dédaignent d'écrire dans un langage déréglé.

« Ils méprisent ceux qui veulent embellir la langue « que le peuple parle et qu'il parlera désormais. »

Les hommes instruits, en Grèce, regardent comme le meilleur ornement du langage populaire; l'application de la grammaire, autant qu'elle est possible; ils méprisent ces locutions et ces idiotismes étrangers, qui, introduits dans notre langue, pour la régénérer, ne font que corrompre, et la langue parlée et la langue écrite. Ils

παλαιῶν ἠμέληνται· ἥ τε λαλουμένη γλῶσσα ἦν, καὶ ἐστί, καὶ ἔσται διάφορος τῆς γραφομένης, οὐ μόνον παρὰ τοῖς Ἕλλησιν, ἀλλὰ καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἔθνεσιν. Ἀλλὰ καὶ τὸ ἀδύνατον τοῦ γράφειν, ὅπερ ἐπάγει, ἐλέγχεται γελοιῶδες, μαθόντων τῶν νέων οὐ κυρίως τὴν γλῶσσαν, ἀλλὰ τὸ ὀρθῶς γράφειν ταύτην.

Στιχ. ιή, ἢ 26. " Ἀλλ' αὐτοὶ ὄχι μόνον σπαράττουσι " χωρὶς ἀνάγκης τὴν ὡραίαν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν. ".

Βαβαὶ τῆς μεταφορᾶς· ἀλλ' οὐδεὶς τῶν καὶ μετριομαθῶν ἐσπάραξε τοσοῦτον τὴν τῶν Ἑλλήνων γλῶσσαν, ὅσον ὁ γράψας τὰ Σχέδια· ὀτὲ μὲν " τολμοῦν ", ὀτὲ δὲ τολμοῦσιν, ": ἄλλοτε δ' αὖ " " φαίνεται νὰ γίνεται ", καὶ πλεῖστ' ἄλλα ἀκανόνιστα, καὶ ἄτακτα γράφων· ἐῶ λέγειν, ὅτι καὶ καθ' ὅλα Γαλλικίζει.

" Ἀλλὰ καταφρονοῦν ἀλόγως καὶ τοὺς γράφοντας εἰς " τὴν κοινήν. "

Ἀγνοῶ ποίαν κοινὴν γλῶσσαν λέγει· εἰ μὲν τὴν τῶν ἀμαθῶν, οὐδεὶς ἀμαθὴς γράφει, διὸ οὐδὲ καταφρονεῖται. εἰ δὲ τὴν τῶν πεπαιδευμένων, οὗτοι φυλάττουσι τοὺς κανόνας τῆς Γραμματικῆς, ἀνάξιον ὑπολαμβάνοντες ἑαυτῶν γράφειν βαρβαρικῶς καὶ ἀκανονίστως, μαθόντες ὀρθῶς γράφειν. " Ἤγουν τοὺς ὅσοι προκρίνουν νὰ καλλύνωσι, τὴν ὁποίαν " λαλεῖ τὸ ἔθνος, καὶ θέλει λαλεῖ εἰς τὸ ἑξῆς." Οὐδεὶς τῶν Ἐλλογίμων Ἑλλήνων καταφρονεῖ τῶν καλλυνόντων, ὅσον ἐνδέχεται, τὴν γλῶσσαν τῶν ἀμαθῶν τοῖς κανόσι τῆς Γραμματικῆς· δικαίως μέντοι καταφρονοῦσι τῶν καταδημαγωγούντων καὶ βουλομένων πείθειν τοὺς ἀμαθεῖς σοφωτέρους εἶναι τῶν πεπαιδευμένων, μηδὲν μαθόντας· καὶ μά-

λιστα, ὅσοι διαφθείρουσι καὶ τὴν γραφομένην καὶ τὴν λαλουμένην τοῦ ἔθνους γλῶσσαν ἰδιώμασι ξένων γλωσσῶν, καὶ ἐφίενται πατέρες νέας γλώσσης γενῆν· ἐπιβλαβὲς γὰρ τοῖς παισὶ τῶν Ἑλλήνων περὶ τοιοῦτον τραγέλαφον ἀσχολεῖσθαι, δέον μανθάνειν τὴν γραφομένην γλῶσσαν, ἵνα κἂν τῇ λαλουμένῃ ὀρθῶς λέγωσι.

" Ἔπρεπε, κἂν, ἐπειδὴ θέλουσι νὰ ἦναι Ὅμηροι, Πλά-
" τωνες, νὰ εἰσέρχωνται εἰς τὸν μέγαν ἀγῶνα τῆς μιμή-
" σεως τοῦτον μὲ ὅπλα στερεώτερα, παρὰ τὰ ὅπλα τῆς
" Γραμματικῆς των. "

Οὐκ ἐδήλωσε, ποῖα ἂν εἴη τὰ ὅπλα ταῦτα· ἁπανταχοῦ δ' ἐπιφωνεῖ καὶ τὴν φιλόσοφον Γραμματικὴν, μηδὲν δεικνὺς περὶ αὐτῆς. Ἀλλὰ διὰ τί ἀδίκως ἐθέλουσι καλεῖσθαι Πλάτωνες, καὶ Ξενοφῶντες; ἆρ' οὐκ εἰσὶν ἐκείνων ἀπόγονοι; ἢ νομίζεις τοὺς Ἕλληνας εἶναι Σκύθας; ναὶ, ὁ τῆς μιμήσεως ἀγὼν οὐ μόνον μέγας σοί γε, ἀλλὰ καὶ ἀδύνατος, διὰ τοῦτο καὶ ταύτην ἐκφαυλίζεις.

" Ἔπρεπεν ὄχι νὰ εὐχαριστῶνται εἰς τὰ ἐγκώμια τοῦ
" ὄχλου. "

Ἑκὼν, ἀέκων, ὁμολογεῖ τοὺς μιμουμένους Ὁμήρους, καὶ Πλάτωνας, καὶ Δημοσθένεις ἐγκωμιάζεσθαι ὑπὸ τοῦ πλήθους τῶν Ἑλλήνων, ἀλλ' οὐκ ἐνεκωμιάζοντο ὑπ' αὐτοῦ, μὴ θεωροῦντος τὴν γλῶσσαν τοῦ Ὁμήρου καὶ Πλάτωνος πάτριον γλῶσσαν.

" Ἀλλὰ καὶ νὰ φοβῶνται μή ποτέ τις ἀπὸ τοὺς, ὅσοι
" μετὰ προσοχῆς καὶ μελέτης ἀνέγνωσαν τοὺς παλαιοὺς
" συγγραφεῖς. "

Κατωτέρω ἐρῶ περὶ τῆς τῶν συγγραφέων μετὰ προσοχῆς ἀναγνώσεως τοῦ ἀνδρός.

pensent avec raison que les élèves grecs perdraient leur temps à s'occuper de se créer un langage arbitraire, tandis qu'il est avantageux pour eux d'étudier la grammaire, d'arriver à la connaissance facile des beautés de la langue écrite, et d'en embellir la langue qu'ils parlent.

« Il fallait du moins, puisqu'ils veulent s'égaler aux « Homère et aux Platon, entrer dans cette lutte d'imi- « tation avec des armes plus solides que celles de leur « grammaire. »

Par ces armes plus solides, faut-il entendre la grammaire philosophique, tant prônée, que vous gardez encore sous le boisseau? Les hommes instruits s'efforcent, avec raison, d'imiter, dans leurs écrits, Homère et Platon, parce qu'ils croient en être les descendans; que si l'imitation vous paraît impossible, ce n'est pas une raison pour en vouloir à ceux qui s'en occupent.

« Ces imitateurs ne devraient pas s'énorgueillir des « éloges que le peuple leur adresse. »

L'auteur avoue malgré lui que le peuple grec a une grande considération pour ceux qui, dans leurs ouvrages, imitent Homère et Platon. Mais si le peuple ne regardait pas la langue d'Homère comme sa propre langue, il n'estimerait pas ses imitateurs.

« Ils devraient craindre que ceux qui ont lu avec « réflexion les ouvrages des anciens.....

Je parlerai plus bas de cette lecture réfléchie de nos écrivains.

« Ne leur adressassent l'épigramme :

« Parmi les muses il y a des furies qui t'inspirent, mé-
« chant poète et mauvais écrivain. »

« Continue donc d'écrire ; car je ne puis te souhaiter
» une plus grande folie. »

A cette épigramme, il y a long-temps qu'un professeur grec a répondu ainsi :

« Les mauvaises furies sont celles qui inspirent les
« ouvrages, fruit hâtif de l'irréflexion, et qui suggèrent
« à l'ignorance la prétention d'instruire les savans. »

Page λϛ'. ζ', ou 74. 4. « On trouve dans leurs écrits
« des barbarismes, des solécismes, des abus dans les
« temps, et dans les voix des verbes, et surtout dans
« la voix moyenne. »

Ce sont des accusations gratuites contre ceux qui écrivent dans la langue de leurs pères.

« Et comment pouvaient-ils connaître le véritable
« emploi des verbes en s'occupant de futilités? »

Je veux dire avec Homère : *οὔπω ἴδον, ἀλλ' οὐδ' ἴδωμαι, je n'ai pas vu encore et je ne verrai pas* plus grandes futilités que celles que vous dites ; mais je crains, en employant *ἴδωμαι* verbe moyen, que l'auteur ne crie au solécisme ; et je prends la précaution de lui demander pourquoi Homère a dit : *ἴδωμαι*, et non pas *ἴδον*.

Page λγ'. δ', ou 76. 25. « Nestor dans Homère,
« dit que celui sur qui tombera le sort, *ὀνήσει*,
« *sera utile* à tous les Grecs, et *ὀνήσεται en même*

“ Εἴπῃ πρὸς αὐτούς.”
“ Εἰσὶ καὶ ἐν Μούσῃσιν Ἐριννύες, αἶσε ποιοῦσι
“ Ποιητὴν, ἀνθ’ ὧν πολλὰ γράφεις ἀκρίτως.
“ Τοίνυν σου δέομαι, γράφε πλείονα· μείζονα γάρσοι
“ Εὔξασθαι ταύτης οὐ δύναμαι μανίαν.

Ἄριστα δὲ τουτὶ τῶν τις ἐλλογίμων τοὐπίγραμμα παρῴδησεν, εἰπὼν,

“ Εἰσὶ δ’ ἄμουσοι Ἐριννύες, αἳ βάλλουτ’ ἐνὶ φρεσσὶν
“ Ἀκριτόμυθ’ ἐνέπειν Ἕλλησι Σχέδια.”
“ Ὠφλήκασι γέλωτ’ ἐπ’ ἀϊδρίῃ αἱ δὲ κατ’ αἶσαν,
“ Βάζουσαι, τάπερ οὐκ ᾔδεσαν, εἰδότεσι.”

Εἰ μέντοι εὖ, ἢ ὡς ἑτέρως ἐφήρμοσται, ἄλλοι κρινόντων, τοῖς Σχεδίοις.

Σελ. λϛ′. ζ′, ἢ 76. 4. “ Εἰς αὐτοὺς εὑρίσκεις βαρβα-“ ρισμοὺς, σολοικισμοὺς, ἀκυρολογίας, καταχρήσεις εἰς “ τὰς διαθέσεις τῶν ῥημάτων, καὶ μάλιστα εἰς τὴν μέσην “ διάθεσιν.”

Προῖκα συκοφαντεῖ τοὺς γράφοντας τὴν πάτριον αὐτῶν γλῶσσαν ὀρθῶς.

“ Καὶ πῶς εἶναι δυνατὸν νὰ γνωρίζωσι τὴν ὀρθὴν χρῆσιν “ τῶν διαθέσεων, ἀσχολούμενοι εἰς τὰ μάταια;”

Ματαιοτέραν ἀσχολίαν οὔπω ἴδον, ἀλλ’ οὐδ’ ἴδωμαι, τῆς τοῦ γράψαντος τὰ Σχέδια· Ἀλλ’ εἰπὼν ἐνταῦθα Ὁμηρικῶς ἴδωμαι κατὰ μέσην διάθεσιν, φοβοῦμαι μὲν μὴ εἴπῃ, ὅτι σεσολοίκικα. ζητῶ δὲ παρ’ αὐτοῦ μαθεῖν, διὰ τί ὁ Ὅμηρος ἐχρήσατο τῷ ἴδωμαι, καὶ τῷ ἴδον· μεμφόμενος δὲ τοῖς καθ’ Ἑλλάδα διδάσκουσιν, αὐτὸς ἐξελέγχεται μηδὲν περὶ ταύτης εἰδὼς τῆς διαθέσεως.

Σελ. λγ′. δ′, ἢ 76. 25. “ Ὁ Νέστωρ προβάλει, εἰς “ ὅτινα πέσῃ ὁ κλῆρος, ἐκεῖνος μέλλει νὰ ὠφελήσῃ τοὺς Ἑλ-

" λημας, καὶ νὰ ὠφεληθῇ καὶ αὐτός· ἐπειδὴ τοιουτοτρόπως
" ἐλάμβανε τέλος ὁ βλαβερώτατος εἰς ὅλους πόλεμος."

Φαίνεται ὁ ἀνὴρ μὴ ἐννοήσας τὰ ἐν τῷ Ὁμήρῳ· οὔτε γὰρ ὁ Ἕκτωρ πέρας τοῦ πολέμου ἔσεσθαι λέγει, προκαλούμενος εἰς μονομαχίαν τὸν ἄριστον τῶν Ἀχαιῶν, οὔτε ὁ Νέστωρ· Ἀνάγνωθι δέ μοι τὴν τοῦ Ἕκτορος δημηγορίαν ἀπὸ στιχ. 67 μέχρι τῶν 91, καὶ τὴν τοῦ Νέστορος ἀπὸ 124 μέχρι τοῦ 160 στίχου Ἰλιάδ. Η, καὶ εἴσῃ τἀληθές.

" Εἰς ταύτην τῆς κοινῆς ἡμῶν γλώσσης τὴν περίοδον,
" τὸ μὲν ὠφελήσῃ εἶναι ἐνεργητικὸν, τὸ δὲ ὠφεληθῇ μέσον
" ῥῆμα."

Ὠφέλησα τὸν ἄνθρωπον, καὶ ὠφελοῦμαι μέσως, καὶ ἐπὶ Πλάτωνος ἔλεγον· τὸ δὲ παρ' Ὁμήρῳ ὀνήσεται ἀναφερόμενον πρὸς τὸ ὀνήσει, ἅ φησι Νέστωρ, παθητικώτατόν ἐστιν, οὐχὶ διὰ τὸ συνεκδοχικὸν μόνον τοῦ, ὃν κατὰ θυμὸν, ὅπερ μάλιστα παθητικοῦ ἴδιον, ἀλλὰ διὰ τὸ ἀντίθετον τοῖς ἐννοίας· ὁ γὰρ ὠφελήσας τοὺς Ἕλληνας Αἴας, ἐπ' αὐτῶν τετίμηται· μόνος γὰρ αὐτὸς οὐκ ἂν ὠφελήθη, μὴ ὄντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων.

Σελ. λδ'. ά, ἢ 77. 15. " Ἀλλ' ὁ Δημοσθένης, ὅς τις
" δὲν εἶχε χρείαν Γραμματικῆς διὰ νὰ λαλῇ καὶ νὰ γράφῃ
" τὴν γλῶσσάν του."

Τί λέγεις ἄνθρωπε; οὕτως ὁδηγεῖς τοὺς νέους εἰς τὴν παιδείαν; ὅσην δὲ καὶ ἀμάθειαν καταχέεις τῶν Ἑλλήνων, μᾶλλον δὲ κατὰ σοῦ αὐτοῦ, ἐξελεγχόμενος ἐκ τῶν σῶν λόγων μήτε ἱστορίαν ἀνεγνωκὼς, μήτε τῷ ἀνθρωπίνῳ ἐπιστήσας νῷ, τῷ ἐπάναγκες διδασκαλίας δεομένῳ πρὸς τὸ εἰδέναι· καὶ μὴν ὁ Δημοσθένης ἐν τῷ περὶ Στεφάνου ὁμολογεῖ, ὅτι ἐδιδάχθη, λέγων οὕτως· Ἐμοὶ τοίνυν ὑπῆρξεν, Αἰσχίνη, παιδὶ μὲν ὄντι, φοιτᾶν εἰς τὰ

« *temps à lui-même*; parce que les horreurs de cette « guerre auront aussi leur terme. »

Ni Hector, dans sa harangue qui commence au vers 67 et finit au 91e vers, ni Nestor, dont le discours s'étend depuis le vers 124 jusqu'au 160e vers, (voir Il. H), ne disent que la guerre va se terminer par ce duel.

« Dans l'état transitoire où notre langue est arrivée, « ὠφελήσει synonime de ὀνήσει est actif, et ὠφελήθη est « moyen. »

Du temps de Platon, on disait aussi : ὠφέλησα τὸν ἄνδρα, activement, et ὠφελοῦμαι dans le sens moyen; mais le verbe ὀνήσεται rapporté à ὀνήσει est passif, non par la figure que nos grammairiens ont nommée *synecdoque* συνεκδοχικὸν, qui est indiquée par ὃν κατὰ θυμὸν, et que les verbes passifs demandent, mais à cause de l'opposition du sens ; Ajax ayant rendu un tel service aux Grecs, devrait en être honoré, et l'utilité pour lui-même était dans la récompense qu'il avait droit d'attendre des Hellènes.

Page λδ', η', ou 77. 15. « Démosthènes, qui n'avait « besoin d'aucune grammaire pour parler et pour « écrire sa langue. »

Quels conseils pour la jeunesse grecque! Quelle accusation d'ignorance contre toute la nation grecque....! mais lisez l'histoire, examinez si quelque homme peut se passer d'étudier pour savoir; en effet, Démosthènes, dans le discours sur la couronne, avoue qu'il avait étudié : *j'avais le bonheur, Eschine, lorsque j'étais encore enfant, de fréquenter les écoles*. Et pourquoi fréquenter les écoles, s'il n'eût eu besoin d'apprendre à lire, à dé-

cliner et à conjuguer? Ne s'était-il pas adressé à Isocrate pour apprendre la rhétorique, et à Satyre, selon Plutarque, ou à Andronique, selon d'autres, pour apprendre à déclamer? N'a-t-il pas reçopié plusieurs fois les harangues de Thucydide? et n'est-ce pas là une étude philologique? Eschine dit aussi dans son discours contre Ktésiphon : *dans notre enfance nous apprenons, je crois, les maximes des poètes, pour nous en servir, arrivés à l'âge viril.* Diodore de Sicile affirme que l'on se servait de grammaires du temps de Chérondas, qui a vécu dans la 83e olympiade, ou 444 avant l'ère comcommune : *ce législateur faisait grand cas de ceux qui étudiaient la grammaire;* mais elle existait long-tems avant lui, comme je l'ai dit dans ma Calliope. Comment donc « Démosthènes n'avait-il pas eu besoin de grammaire? » Est-ce que chez les nations éclairées l'on écrit aujourd'hui sans grammaire?

« Démosthènes avait employé dans le premier membre du discours contre Leptine, le verbe actif ἀφαιρεῖν, parce que *enlever*, c'est agir sur un autre; et dans le deuxième, ἀφαιρεῖσθαι, verbe moyen, parce que ici, en agissant sur un autre, on agit sur soi-même, parce qu'il gagne le présent qu'il enlève à l'autre. »

Rien de tout cela n'est vrai: Leptine en effet, ayant proposé la loi d'exemption, ne cherchait pas à en retirer du profit pour lui-même, et ne pouvait le faire. Il voulait que les citoyens payassent des impôts, et ne pouvait introduire dans sa loi un privilége pour lui-même. Démosthènes, après l'exorde de ce discours, atta-

διδασκαλεῖα. Ἀλλ' τί πρὸς Θεοῦ ἐποίει, φοιτῶν εἰς τὰ διδασκαλεῖα; οὐ μανθάνων ἀναγινώσκειν καὶ κλίνειν, καὶ σχηματίζειν; οὐ πρὸς τὸν Ἰσοκράτην παρεγένετο, τὴν Ῥητορικὴν μαθησόμενος; οὐ παρὰ τοῦ Σατύρου ἔμαθε τὴν ἐν λόγοις ὑπόκρισιν, ἥ φησι Πλούταρχος; ἢ παρ' Ἀνδρονίκου, ὡς ἄλλοι; οὐ πολλάκις ἀντέγραφε τὰς Θουκυδίδου Δημηγορίας; καὶ ὁ Αἰσχίνης δὲ, οὐ μαρτυρεῖ τούτοις, λέγων ἐν τῷ κατὰ Κτησιφῶντος· διὰ τοῦτο γὰρ οἶμαι ἡμᾶς παῖδας ὄντας, τὰς τῶν ποιητῶν γνώμας ἐκμανθάνειν, ἵν' ἄνδρες ὄντες αὐταῖς χρώμεθα; Διόδωρος δὲ ὁ Σικελιώτης λέγει, ὅτι Γραμματικὴ ὑπῆρξεν ἐπὶ Χαρώνδου, ἀκμάσαντος κατὰ τὴν 83 ὀλυμπιάδα, ἢ 444 πρὶν Χριστοῦ. τὴν Γραμματικὴν παρὰ τὰς ἄλλας μαθήσεις προέκρινεν ὁ νομοθέτης· ἀλλὰ καὶ πρὶν αὐτοῦ ὑπῆρξεν, ὥς που καὶ ἐν τῇ Καλλιόπῃ εἶπον. πῶς οὖν " ὁ Δημοσθένης δὲν εἶχε χρείαν Γραμματικῆς "; ἄραγε τὰ σήμερον εὐνομούμενα ἔθνη, ἄνευ Γραμματικῆς λέγουσι, καὶ γράφουσι;

" Μετεχειρίσθη εἰς τὸ πρῶτον κῶλον τὸ ἐνεργητικὸν " ῥῆμα, διότι, ὅταν ἀφαιρῇ τις δυστυχίαν ἀπ' ἄλλου, " ἐνεργεῖ εἰς ἐκεῖνον· εἰς τὸ δεύτερον, τὸ μέσον, διότι, " ὅστις ἀφαιρεῖ ἐνεργεῖ ὄχι μόνον εἰς ἐκεῖνον, ἀλλ' ἐν " ταὐτῷ καὶ εἰς ἑαυτὸν, ἐπειδὴ κερδαίνει αὐτὸς τὴν " δωρεὰν, τὴν ὁποίαν ἐκεῖνος στερεῖται. "

Οὐδὲν ὑγιὲς, τὰ τοιαῦτα, ὡς ἀνωτέρω ἔφην· καὶ ἐξελέγχεται ὁ ἀνὴρ, ἤτοι μὴ μετὰ προσοχῆς καὶ μελέτης ἀνεγνωκὼς τὸν Δημοσθένη, ἢ ἀνεγνωκὼς μὲν, οὐκ ἐγνωκὼς δέ· ὁ γὰρ Λεπτίνης οὐ βούλεται διὰ τὸν ὑπ' αὐτοῦ τεθέντα νόμον τὰς παρ' ἄλλου δωρεὰς ἑαυτῷ ἀφαιρεῖν· ἄνους γὰρ ἂν ἦν, εἰ τοιοῦτόν τινα νόμον ἔθηκεν· ἀλλὰ μηδένα εἶναι τὸν ἀτελῆ γράψας, καὶ ἑαυτὸν τῷ νόμῳ ὑπήγαγεν· ὁ δὲ Δημοσθένης εὐθὺς μετὰ τὸ προοίμιον εἰς τὰ Ἀντιθετικὰ εἰσβαλὼν, καὶ κατασκευάζων τὴν ὑποφορὰν, λέγει· ἐν μὲν

γὰρ τῷ γράψαι μηδένα εἶναι τὸν ἀτελῆ, τοὺς ἔχοντας ΑΦΕΙΛΕΤΟ τὴν ἀτέλειαν· ἐν δὲ τῷ προσγράψαι μηδὲ τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι δοῦναι, ὑμᾶς τὸ δοῦναι· πῶς ἂν οὖν εἴποι τις ἐνταῦθα, ὅτι ὁ Λεπτίνης ἀφείλετο τοὺς ἔχοντας τὴν ἀτέλειαν, ἵνα αὐτὸς ἔχῃ ταύτην; ἢ πῶς ἀφείλετο τοὺς Ἀθηναίους τὸ δοῦναι, ἵν' αὐτὸς ἔχῃ τὸ δοῦναι, τοῦ πράγματος ἀδυνάτου ὄντος; ἐὰν δὲ ὁ σοφὸς φιλολόγος εἴπῃ τὸ ἀφαιρεῖσθαι πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἀναφέρεσθαι, ἀναγνωσάτω, ἃ κατωτέρω φησὶ Δημοσθένης· Καὶ μὴν περὶ τοῦγε μὴ εἶναι τῇ πόλει χρήματα κοινὰ, ἐκεῖνο ὑμᾶς σκοπεῖν δεῖ, ὅτι οὐδὲν ἔσεσθαι εὐπορώτεροι, τὰς ἀτελείας ἐὰν ἀφέλησθε· οὐ γὰρ κοινωνεῖ ταῖς δημοσίαις προσόδοις ταῦτα οὐδέν· ἐκ τούτων οὖν δῆλον, ὅτι οὐδὲν οἱ Ἀθηναῖοι ἕξουσιν, ἀφελόμενοι τοὺς ἔχοντας τὴν ἀτέλειαν, καὶ εἰς μάτην ἡ ἑαυτοῖς Ἀντωνυμία παρεισάγεται ἐν τῷ λόγῳ· Ἀλλὰ μὴν, εἰ μὲν τὸ ἀφαιροῦμαι ἐλάμβανεν ἀεὶ ὀνομαστικὴν προσώπου, οὐδέποτε δὲ πράγματος, εἶχεν ἄν τις λέγειν τι, καίπερ ἄτοπον τὸ λεγόμενον, ὡς ἐξ ὧν ἀνωτέρω εἴρηκα, δῆλον. ἐπεὶ δ' ἐνίοτε καὶ πρᾶγμα δηλοῖ ἡ ὀνομαστικὴ, πῶς οὐ γελοῖον παραλαμβάνειν τὴν Ἀντωνυμίαν; οἷον κατωτέρω ὁ Δημοσθένης φησὶν· ὁ τοίνυν τὴν πίστιν ἀφαιρῶν νόμος, ᾧ μόνῳ κρείττους εἰσὶν αἱ παρ' ὑμῶν δωρεαὶ, τοῦτο ἀφαιρεῖται· ὅπερ ἂν εἴη, κατάγε τὸν ἡμέτερον φιλολόγον, ἀναλυθὲν εἰς τὸ, ὁ νόμος ἀφαιρεῖ τὸ κάλλιστον ἀπὸ τῶν Ἀθηναίων πρᾶγμα ἑαυτῷ, ὅ ἐστιν ἵν' αὐτὸς ὁ νόμος ἔχῃ· καὶ νὴ δίαγε μετὰ προσοχῆς ὁ γεννάδας ἐμελέτησε τοὺς παλαιοὺς συγγραφεῖς, καὶ ἀξιώτατός ἐστιν ἐρινύας καλεῖν τοὺς γράφοντας Ἑλληνιστί.

"Ἀναλύεται λοιπὸν τὸ ἀφαιρεῖσθαι τὰς δωρεὰς", εἰς τὸ "ἀφαιρεῖν ἀπ' ἄλλου τὰς δωρεὰς ἑαυτῷ" ἤγουν ἵν' αὐτὸς "ἔχῃ."

quant la loi de Leptine, dit : *εν' μὲν γὰρ τῷ γράψαι μηδένα εἶναι τὸν ἀτελῆ, τοὺς ἔχοντας ἀφείλετο τὴν ἀτέλειαν. ἐν δὲ τῷ προσγράψαι μηδὲ τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι δοῦναι, ὑμᾶς τὸ δοῦναι.* Comment Leptine pouvait-il enlever le privilége aux autres, ou même au gouvernement athénien, le droit de l'accorder à qui bon lui semblerait, pour se le réserver à lui-même? Si l'auteur des improvisations pense qu'*ἀφαιρεῖσθαι* se rapporte aux Athéniens, et suppose le pronom réfléchi *ἑαυτοῖς* sous-entendu, il est dans l'erreur; car Démosthènes, plus bas, dit expressément : *ce serait vous tromper que de croire que vous deviendrez plus riches en enlevant le privilége à ceux qui en jouissent; parce que cet argent n'entrera pas dans le trésor public.* Comment donc *ἀφαιρεῖσθαι* exprimerait-il un avantage personnel aux Athéniens? et d'ailleurs, si le verbe *ἀφαιροῦμαι* avait toujours pour sujet une personne, quoique la signification des verbes moyens ne puisse se rendre exactement par cette explication, cependant, l'absurdité paraîtrait moindre; mais lorsque le sujet est un nom de chose, comment pourrait-il être l'objet d'un avantage réfléchi? L'orateur ajoute : *ὁ τοίνυν τὴν πίστιν ἀφαιρῶν νόμος, ᾧ μόνῳ κρείττους εἰσὶν αἱ παῤ ὑμῶν δωρεαὶ, τοῦτο ἀφαιρεῖται·* c'est-à-dire, d'après M. Coray, « la loi de Leptine, en vous enlevant la con-« fiance des autres grecs, vous ravit (à son profit) le « seul bien qui donne du prix à vos faveurs. » Est-ce ainsi que l'on approfondit les auteurs classiques?

« On doit rendre *ἀφαιρεῖσθαι τὰς δωρεὰς* par *celui « qui enlève (pour soi) les présens aux autres, pour « se les approprier.* »

Par conséquent, dans le vers suivant d'Homère :

Ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξ̣έλετο Ζεύς. Il. Z, 234.

Jupiter ôta la raison à Glaucus pour se l'approprier. Quoi! ce dieu enrichirait son esprit des dépouilles de celui de Glaucus! Est-ce là « cette grammaire que le « tout-puissant ne pourrait créer sans le secours de la « philosophie! »

Page λε', ou 78. « Homère, en parlant du prêtre « Chrysès, Il., A, 13, dit qu'il alla chez les Grecs « *pour délivrer sa fille* : λυσόμενος, et qu'Agamemnon « lui répondit : οὐ λύσω. Eustathe dit que λύεσθαι et « λύτρον, sont des mots consacrés à exprimer la *rançon* « *d'un esclave*, et il pense que λυσόμενος a le sens « passif. »

Comment peut-on faire rejaillir son ignorance sur Eustathe, dont l'intention n'était pas d'expliquer par ce passage les verbes moyens? Le savant commentateur d'Homère savait bien que le sens actif et le sens passif indiquent une signification complète, et le sens moyen, incomplète. Si Homère avait fait dire à Chrysès λύσων, il aurait exprimé que ce père infortuné avait le pouvoir et la certitude de racheter sa fille; λυσόμενὸς marque seulement qu'il en a le désir. De même dans le vers d'Anacréon que vous rapportez, λύσασθαι indique une action incomplète; car Vénus cherchait les moyens de *faire délivrer* l'Amour.

« Si Homère avait mis dans la bouche de Chrysès

Ἆρα ἐν τῷ,

Ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεύς. Ἰλ. Ζ, 234.

Ὁ Ζεὺς ἐξαιρεῖ ἀπὸ τοῦ Γλαύκου τὰς φρένας ἑαυτῷ, ἤγουν, ἵν' αὐτὸς ἔχῃ τὰς φένας τοῦ Γλαύκου? Ἆρ' οὖν αὕτη ἐστὶν ἡ φιλόσοφος Γραμματικὴ, περὶ ἧς ἔφης " ὅτι μηδὲ ἡ " παντοδυναμία τοῦ Θεοῦ ἐμπορεῖ νὰ κάμῃ χωρὶς τὴν φιλο- " σοφίαν καλὰ Γραμματικά;"

Σελ. λέ, ἢ 78. " Λέγει ὁ Ὅμηρος (Ἰλ. Α, 13) περὶ " τοῦ ἱερέως Χρύσου, ὅτι ὑπῆγεν εἰς τοὺς Ἕλληνας " Λυ- " σόμενος θύγατρα..." καὶ ὁ Ἀγαμέμνων τὸν ἀπεκρίθη, " τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω." ὁ Εὐστάθιος λέγει εἰς τοῦτο, ὅτι " τὸ " λύεσθαι καὶ τὸ λύτρον κυρίως ἐπὶ ἐξωνήσεως αἰχ- " μαλώτου." ἀλλὰ τὸ λέγει εἰς τρόπον, ὥστε νομίζει τὸ " λυσόμενος, παθητικόν."

Σφὴξ βομβῶν τέττιγος ἀντίον. Καὶ μὴν ὁ Εὐστάθιος ἐδήλωσεν ἐν ταῦθα τὴν ἐτυμολογίαν τοῦ λύεσθαι καὶ λύτρου, καὶ τὴν χρῆσιν τῆς λέξεως, καὶ οὐ τὴν διάθεσιν τοῦ λύομαι· ἐγίνωσκε γὰρ ἐκεῖνος, ὅτι τὸ ἐνεργεῖν καὶ τὸ πάσχειν τὸ ἐναντίον σημαίνουσιν ἐν τελειότητι τοῦ γίνεσθαι τί· ἡ δὲ μεσότης τὸ ἀτελές· οὐ γὰρ ὁ Χρύσης ἐδύνατο ἐνεργεῖν· ἀλλ' οὐ περὶ τούτου ἦν αὐτῷ λέγειν τὸ προκείμενον· ὅθεν καὶ τὸ Ἀνακρεόντειον, ἡ Ἀφροδίτη ζητεῖ λύσασθαι τὸν ἔρωτα, τὸ ἀτελὲς, καὶ ἀσθενὲς ἐδήλου τῆς ἐνεργείας.

" Ἤθελε σολοικίσει ὁ Ὅμηρος, ἂν ἔλεγε περὶ τοῦ Χρύ-

" σου " λύσων θύγατρα " καὶ περὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος, " τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσομαι. "

Διατί δὲ οὐ λέγεις τὴν αἰτίαν τοῦ Σολοικισμοῦ; ἢ ὅτι τὸ λυσόμενος κατὰ σὲ ἀναλύεται εἰς τὸ, λύσει ἑαυτῷ; ἀλλ' ὁ Ὅμηρος εἰπὼν περὶ τοῦ Δόλωνος,

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐμὲ λύσομαι. Ιλ. Κ. 378.

ἆράγ' ἐσολοίκισεν; ἢ ἀναλυθήσεται καὶ τοῦτο εἰς τὸ, λύσω ἐμαυτῷ ἐμέ; τὸ δὲ γελοιωδέστατον πάντων, ὅτι συγχέει τὰ λεγόμενα, ἀντιπεριπίπτων ἑαυτῷ· εἰπὼν γὰρ, " Κἀμμίαν φορὰν τὰ Μέσα παριστάνουσιν ἐνέργειαν γινο-" μένην ὄχι ἀμέσως ἀπὸ τὸ ὑποκείμενον τῆς προτάσεως, " ἀλλὰ διὰ προσταγῆς " ἐπάγει ἔπειτα τὸ, " ἤθελε σολοι-" κίσει ὁ Ὅμηρος, ἐὰν ἔλεγε περὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος " τὴν " δ' ἐγὼ οὐ λύσομαι " · ἀλλ' εἴπερ ἴδιον τῶν μέσων " τὸ διὰ προσταγῆς " ἐνεργεῖν, οὐδεὶς ἂν ἦν Σολοικισμὸς, εἴπερ ὁ Ὅμηρος ἔλεγε περὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος " τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσομαι " · ἐπέταττε γὰρ τοῖς δούλοις ἢ τοῖς στρατιώταις αὐτοῦ βασιλεὺς ὢν, λῦσαι τὴν θυγατέρα τῷ Χρύσῃ · Ἴδωμεν δὲ καὶ τὸ τοῦ Σοφοκλέους ·

Καὶ φθέγμα, καὶ ἠνεμόεν
Φρόνημα, καὶ ἀστυνόμους.
Ἀρχὰς ἐδιδάξατο. Ἀντιγ. 355.

Πρῶτον μὲν ἀδίκως κατηγορεῖ τῶν Σχολιαστῶν, ὡς μηδὲν εἰδότων μέσων ῥημάτων πέρι · ὅτι οἱ θεματογραφοῦντες αὐτοὶ παῖδες ἐν ταῖς τῆς Ἑλλάδος Σχολαῖς, οἴδασι, πότε τὸ ῥημά ἐστι μέσον, καὶ πότε παθητικόν · τὸ γὰρ παρὰ Λου-

« l'actif λύσων, et dans celle d'Agamemnon λύσομαι, il « aurait fait un solécisme. »

Mais ce n'est point parce que le pronom réfléchi doit se sous-entendre dans λύσομαι; sans cela il aurait fait un solécisme en mettant λύσομαι dans la bouche de Dolon.

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐμὲ λύσομαι. Il. K. 378.

ou ἐμὲ λύσομαι peut-il se rendre ici par ἐγὼν λύσω ἐμαυτὸν ἐμὲ ἐμαυτῷ? et ce qu'il y a de singulier, c'est que notre littérateur n'est pas conséquent avec lui-même; il avoue que : « les verbes moyens expriment quelquefois « une action faite non par la personne, mais par son « ordre et pour son avantage, » et dit ensuite que : « Homère aurait fait un solécisme, en mettant dans la « bouche d'Agamemnon le verbe moyen λύσομαι : » si ces verbes en effet expriment une action faite par l'ordre de la persomme qui parle, Agamemnon, roi souverain des Grecs, pouvait ordonner à ses héros ou à ses soldats de rendre la liberté à la fille de Chrysès, sans qu'Homère fît un solécisme. Voyons les vers de Sophocle :

Καὶ φθέγμα, καὶ ἠνεμόεν
Φώνημα, καὶ ἀστυνόμους
Ἀρχὰς ἐδιδάξατο. Antig. 355.

M. Coray taxe injustement d'ignorance les scholiastes qui, sur le mot ἐδιδάξατο, disent comme le grammairien Hérodien : *il y a une différence entre διδάξαι et διδάξασθαι; le premier exprime une action faite par la per-*

sonne qui parle, tandis que dans le second, cette personne fait faire l'action par d'autres; ainsi le maçon construit la maison, tandis que le propriétaire fait construire. Dans les écoles de la Grèce, on expliquait ainsi la phrase de Lucien : ὅ, τι καὶ διδάξαιτό με ὁ πατὴρ, de tout temps, *quel métier mon père devait me faire apprendre*, ce qui indique une action incomplète. Les scholiastes, en effet, ne pouvaient ignorer la signification des verbes moyens, signification qui est connue même des enfans dans nos colléges. La correction que M. Coray fait à ce passage en remplaçant φρόνημα par φώνημα; ὀργὰς par ἀρχὰς, est contraire au sens de Sophocle. Les scholiastes expliquent avec raison φθέγμα par *voix humaine*, ἠνεμόεν φρόνημα par *recherches météorologiques*, et ἀστυνόμους ὀργὰς par *peines légales des agresseurs*. Ἠνεμόεν φώνημα ne voudrait dire que le *bruit du vent*, et le mot ὀργὰς ne peut se remplacer par ἀρχάς, qui n'est point dans le sens général du passage. Le discours de Créon, qui commence ainsi : ἄνδρες, τὸ μὲν τῆς πόλεως, finit par ces mots :

Καὶ ζῶν ὁμοίως ἐξ ἐμοῦ τιμήσεται.

(Τιμήσεται est ici pris dans le sens passif.) Créon, plein de fureur, défend d'enterrer les ennemis de la patrie, et il cherche à punir Antigone d'avoir transgressé sa défense.

La correction ἠνεμόεν φώνημα est encore une contradiction aux principes émis par M. Coray, dans ses recherches entreprises pour calquer une nouvelle langue

κιανῷ, ὅ, τι καὶ διδάξαιτό με ὁ πατὴρ, καὶ πρὶν ἢ φανῆναι, ὡς μήποτ' ὤφελε, τὰ Σχέδια ταῦτα, ἐξηγοῦντο διὰ τοῦ ὁποίαν τέχνην ἔπρεπε τὸν πατέρα μου βαλεῖν με 'να μάθω· ὅπερ οὐδὲν ἄλλο ἐμφαίνει, ἢ τὸ ἀτελὲς τῆς ἐνεργείας τοῦ πατρός· διδάξασθαι καὶ διδάξαι διαφέρειν φησὶν Ἡρωδιανός· τὸ μὲν γὰρ δἰ αὐτοῦ, τὸ δὲ δἰ ἑτέρου· οὕτω καὶ πῆξαι, καὶ πήξασθαι· πήγνυσι μὲν τὴν ναῦν ὁ τέκτων, πήγνυται δὲ ὁ Ναύκληρος; πῶς οὖν εἰκὸς τοὺς Σχολιαστὰς ἀγνοεῖν τὴν φύσιν τῶν μέσων ῥημάτων, τῶν τὴν Γραμματικὴν μόνην παίδων διδαχθέντων ταύτην γινωσκόντων; δεύτερον δὲ, κακῶς διορθοῖ τὸν Σοφοκλέα, γράφων φώνημα, ἀντὶ, φρόνημα· καὶ ἀρχὰς, ἀντὶ, ὀργὰς, ἐξελεγχόμενος μὴ μετὰ προσοχῆς μελετήσας τοὺς Συγγραφεῖς· οἱ μὲν γὰρ Σχολιασταὶ ἑρμηνεύουσι τὸ, φθέγμα διὰ τοῦ, τὴν ἀνθρωπίνην διάλεξιν· τὸ δὲ, ἠνεμόεν φρόνημα διὰ τοῦ, τὴν τῶν μετεώρων φιλοσοφίαν· τὸ δὲ, ἀστυνόμους ὀργὰς, διὰ τοῦ τὰς παιδείας τοῖς μὴ πειθομένοις τῷ νόμῳ· καὶ νὴ Δίαγε ὀρθότατα· τί γὰρ ἂν ἐσήμανεν ἐνταῦθα τὸ ἠνεμόεν φώνημα, ἢ τὴν φωνὴν τοῦ ἀνέμου; ὅτι δὲ τὸ, ὀργὰς προσφυῶς εἴρηται, δηλοῖ ἅπασα ἡ τοῦ Κρέοντος ἀνωτέρω δημηγορία, ἀρχομένη ἀπὸ τοῦ, Ἄνδρες τὰ μὲν δὴ πόλεως, καὶ λήγουσα εἰς τὸ,

Καὶ ζῶν ὁμοίως ἐξ ἐμοῦ τιμήσεται.

(ὅρα κἀνταῦθα τὸ τιμήσεται, ἀντὶ τοῦ, τιμηθήσεται), ἔνθα ὁ Κρέων πνέων ὀργῆς καὶ θυμοῦ, φησὶ μὴ θάπτειν τοὺς πολεμίους τῇ πατρίδι.

Ἔπειτα δὲ τὸ ἠνεμόεν φώνημα οὕτω διορθωθὲν, ἀντίκειται τῷ αὐτοῦ συστήματι τοῦ διορθοῦν τοὺς Ἕλληνας συγ-

γραφεῖς τῷ Γαλλικῷ ἰδιώματι· οὕτω γὰρ τὸ, ἠνεμόεν φώνημα ἔσται ἐπανάληψις τοῦ φθέγμα· πλῆξιν γὰρ ἀέρος ἑκάτερον σημαίνει· καὶ θαυμαστὸν, ὅτι οὐκ ἐξωβέλισε πάμπαν τὰς λέξεις, ὥςπερ πολλαχοῦ τῶν ἐκδιδομένων αὐτῷ Συγγραφέων ποιεῖ.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ε'.

ΠΕΡΙ ΑΝΤΩΝΥΜΙΑΣ.

Σελ. λς'. στιχ. ιή, ἢ 79. 9. " Ἡ τεχνολογία τῆς Ἀντωνυμίας, ὅτι ἔχει χρείαν διορθώσεως φανερὸν ἔγινε καὶ " ἀπὸ τὰ προειρημένα περὶ τοῦ ἀναφορικοῦ ὅς, τὸ ὁποῖον " κακῶς ἀπεσπάσθη ἀπ' αὐτὰς διὰ νὰ προσκολληθῇ εἰς τὸ " ἄρθρον."

Διάγε τὸ ὅς οὐδεμιᾶς δεῖται διορθώσεως ἡ Ἀντωνυμία· εἴρηται γὰρ περὶ τούτου ἐν τοῖς περὶ Ἄρθρου τὰ δέοντα· ἀλλ' οὐδὲ διὰ τὰ ἐφεξῆς σοι προβαλλόμενα, ὡς αὐτίκα ἐρῶ.

" Ἀλλὰ δὲν ἐξετοπίσθη μόνον αὐτὸ ἀπὸ τὰς Ἀντωνυμίας· " ὅλα τὰ πευστικὰ, ἀναφορικὰ, καὶ ἄλλα τοιαῦτα μόρια, " ὁποῖα εἶναι τὰ, Τὶς, Ποῖος, Πόσος, Πότερος, Τοῖος, " Τόσος, Ἕτερος, Ἑκάτερος, Ἕκαστος, Ἄμφω, Οἷος, " Ὅσος, Ὁπότερος, κ. τ. λ. τόσον εἶναι ἀλλότρια ἀπὸ τὴν " φύσιν τοῦ ὀνόματος (τὸ ὁποῖον δὲν πρέπει νὰ σημαίνῃ " παρὰ πρώτην, ἢ δευτέραν οὐσίαν), ὥστε, ἐὰν ἀληθῶς " δὲν εἶναι Ἀντωνυμίαι, εὐλογώτερον ἦτον, ἢ νὰ προστε-

grecque sur la langue française; car il bannit les répétitions des mots, des éditions dont il est l'auteur; il ne peut laisser *φώνημα* à côté de *φθέγγμα*; ces deux mots exprimant la même idée, et s'appliquant tous les deux à la voix humaine, et au retentissement du vent.

CHAPITRE V.

DES PRONOMS.

Page λϛ'. ιη', ou 79. 9. « Tout ce que nous avons dit « au sujet du relatif ὅς, que les grammairiens grecs re« gardent comme article, prouve que le pronom a be« soin d'être rectifié. »

Ce n'est ni la particule ὅς, dont nous avons déjà parlé dans le 2e chapitre, ni les paradoxes que vous avancez encore, qui prouvent le besoin de rectifier les notions du pronom.

« Ὅς n'est pas le seul mot qu'on ait retranché des « pronoms; d'autres particules interrogatives, ou indé« finies : τίς, ποῖος, πόσος, πότερος, τοῖος, τόσος, ἕτερος, « ἑκάτερος, ἕκαστος, ἄμφω, κ. τ. λ., en ont été déta« chées. Ces particules ne peuvent nullement remplacer « des noms, puisqu'elles ne doivent exprimer que ce « qui est propre ou appellatif; de façon que si elles ne « sont pas des pronoms, il faudrait ou les rattacher aux

« pronoms, ou en faire une neuvième partie du « discours. »

L'argument de M. Coray, tiré des noms qui, selon lui, ne doivent exprimer que les noms propres, ou les noms appellatifs, repose sur une erreur; car les adjectifs ne sont pas moins qualificatifs des personnes ou des choses, que les noms propres ou appellatifs; parce qu'ils sont renfermés dans les catégories, *quantité*, *qualité*, etc.; ainsi : σοφὸς Πλάτων entre dans la même catégorie, que τοῖος ὁ Μιλτιάδης, οἷος ὁ Λεωνίδας, et *μέγας ἄνθρωπος*, à celle de *εἷς ἄνθρωπος*; et l'idée du rapport n'appartient pas exclusivement aux pronoms; les adverbes et même les noms l'expriment aussi : τότε, ὅτε· *ἄνω*, *κάτω* · *ποῦ*, *οὗ* · *πατὴρ υἱοῦ* · *διάφορος Σωκράτης Πλάτωνος* · en outre : *ἕτερος*, *ἄλλος*, joints aux noms, désignent une négation : *ἕτερος Σωκράτης*, *ἢ Πλάτων*, veut dire : *Socrate et non Platon*; cette signification ne peut pas appartenir aux pronoms qui représentent des personnes ou des choses déjà connues.

N'est-ce pas une absurdité que de nommer pronoms les particules interrogatives ou indéfinies? On interroge sur des choses ou des personnes qu'on ne connaît pas; mais ce qui est indéfini est aussi inconnu; et comment les particules, qui demandent à être définies par une réponse, recevraient-elles la dénomination des pronoms, dont la nature est démonstrative ou relative à des objets déjà connus? (Voir mon Orthophonie, page 22.) Il paraît donc que les anciens avaient raison de classer parmi les noms, qu'ils divisaient en plusieurs espèces, les particules dont il s'agit.

" θῶσιν εἰς αὐτὰς ὡς παράρτημα, ἢ νὰ καταχωρισθῶσιν
" εἰς ἐξαίρετον, ἔννατον μέρος λόγου."

Ληρῶδες τὸ ἐπιχείρημα τὸ ἐκ τοῦ ὀνόματος· οὐ γὰρ, ὅ, τι τοῦτο ἐμφαίνει τὴν πρώτην οὐσίαν, ἤγουν τὰ κύρια ὀνόματα, καὶ τὴν δευτέραν, τὰ προσηγορικὰ, διὰ τοῦτο μὴ καὶ ποιότητά τινα τοῦτο ἐμφαίνειν· ὀνόματα γὰρ καὶ τὰ ἐπίθετα, ἅπερ γενικώτερον τῷ ποσῷ, καὶ τῷ ποιῷ ὑπάγεται· ἀλλὰ τοιαῦτα καὶ τὰ, ποῖος, οἷος· πόσος, ὁπόσος, κ. τ. λ. ἀλλὰ καὶ τὰ εἷς, πρῶτος· ὥσπερ γάρ φαμε σοφὸς Πλάτων, οὕτω καὶ τοῖος ὁ Μιλτιάδης, οἷος καὶ ὁ Λεωνίδας· μέγας ἄνθρωπος, καὶ εἷς ἄνθρωπος, ἀλλ' οὐδὲ διὰ τὴν ἀναφορὰν εἶεν ἂν ταῦτα Ἀντωνυμίαι· κοινὸν γὰρ αὐτὴ καὶ ἐπιῤῥήμασι, τότε, ὅτε· ἄνω, κάτω· ποῦ, οὗ· καὶ τοῖς σχετικοῖς, καὶ διαφορικοῖς τῶν ὀνομάτων· πατὴρ υἱοῦ· διάφορος Σωκράτης, ἢ Πλάτων· Ἔτι δὲ ἀπόφασιν παρίστησι τοῦ, ᾧ σύνεστιν ὀνόματι, τὰ ἕτερος καὶ ἄλλος· διὸ καὶ τὸ ἕτερος Σωκράτης, ἢ Πλάτων, τὸ, οὐκ ἔστι Σωκράτης ὁ Πλάτων ἐμφαίνει, ὅπερ οὐκ Ἀντωνυμίας.

Ἀμαθίας δὲ μεγίστης καὶ τὸ τὰ ἀόριστα καὶ ἐρωτηματικὰ Ἀντωνυμίας διϊσχυρίζεσθαι εἶναι· ἡ γὰρ Ἀντωνυμία τὰ ἤδη ἐγνωσμένα τῶν κυρίων ἀντονομάζει ὀνομάτων· τὸ δὲ ἀόριστον πῶς ἂν εἴη ἐγνωσμένου; ὅ, τε ἐρωτῶν περὶ ὧν ἀγνοεῖ ἐρωτᾷ· πῶς δὲ τὸ ἄγνωστον κατ' ἀναφορὰν ἀντονομάζοιτ' ἄν; εἴρηται δέ μοι περὶ τούτου κἂν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ σελ. 22. ὀρθῶς ἄρα οἱ τὴν Ἑλληνικὴν συνταξάμενοι Γραμματικὴν, τοῖς ὀνόμασι τὰ μόρια ταῦτα συγκατηρίθμησαν.

rent-ils de vos particules? ce n'est point à cause de leur opposition avec les prépositions que les péripatéticiens et les stoïciens les en ont séparés; car les prépositions proprement dites se trouvent en opposition entr'elles : κατὰ Κτησιφῶντος, ὑπὲρ Κτησιφῶντος; ἀπέρχομαι τῆς πόλεως, εἰσέρχομαι τὴν πόλιν; ἀνάβασις, κατάβασις; mais bien parce qu'elles n'ont pas la propriété des prépositions.

Vous dites : « qu'Homère emploie περὶ, Il., p. 362, adverbialement, et qu'Hérodote donne à πέριξ adverbe, la signification de περὶ, et vous en concluez que les particules précédentes sont des adverbes. » Mais ὅπως, ἵνα, ὄφρα ne se rencontrent-ils pas chez les poètes, pris tantôt pour des conjonctions, et tantôt pour des adverbes? Est-il nécessaire qu'une partie du discours, prise pour une autre, soit la même chose que l'autre? Nous disons : ταχὺς ἦλθες pour ταχέως ἦλθες; τελευτῶν ἔφη pour ἐσχάτως ἔφη; πρὸς ὀργὴν λέγεις pour ὀργίλως λέγεις; ainsi que πάρα pour πάρεστι, ἔπι pour ἔπεστι, ἔνι pour ἐστὶ, et ἄνα pour ἀνάστα, faut-il pour cela confondre les noms et les adverbes entr'eux?

Il est à observer que les adverbes présentent un sens plus complet que les prépositions, en effet si l'on m'interroge : οὕτω δοκεῖ σοι περὶ τῶν προθέσεων; je puis y répondre par οὕτω, mais non par περὶ; de façon que les particules que M. Coray veut ranger dans la classe des prépositions, ne peuvent être que des adverbes.

τούτοις κοινωνεῖ τὰ προκείμενα μόρια, ἢ ταῖς προθέσεσιν· οὐ γὰρ διὰ τὴν ἀντίθεσιν πρός τινα τῶν προθέσεων αὐτὰ ὑπὸ τῶν περιπατητικῶν καὶ Στωϊκῶν ἀπελήλαται τούτων· εἰσὶ γὰρ καὶ προθέσεις ἀντικείμεναι πρὸς ἀλλήλας· οἷον κατὰ Κτησιφῶντος, καὶ ὑπὲρ Κτησιφῶντος· καὶ ἀπέρχομαι τῆς πόλεως, καὶ εἰσέρχομαι τὴν πόλιν· οὕτω καὶ ἀνάβασις, κατάβασις· ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ ἔχειν τὰ ταῖς προθέσεσιν ἰδιάζοντα.

Εἰ δέ γε ὅτι τὸ περὶ παρ' Ὁμήρῳ, Ἰλ. τ. 362, ἐπιῤῥηματικῶς, καὶ τὸ πέριξ παρ' Ἡροδότῳ προθετικῶς κεῖται, διὰ τοῦτο καὶ τὰ μόρια ταῦτα προθέσεις, οὐκ ὀρθόν· τὸ γὰρ ὄφρα, ὅπως, ἵνα καὶ συνδεσμικῶς καὶ ἐπιῤῥηματικῶς λαμβάνεται ποιητικώτερον· οὐ μὴν τὸ ἀνθ' ἑτέρου λαμβανόμενον ἐξ ἀνάγκης ταὐτὸν εἶναι· καὶ γὰρ ταχὺς ἦλθε φαμὲν, ἀντὶ ταχέως· καὶ τελευτῶν ἔφη, ἀντὶ ἐσχάτως· καὶ πρὸς ὀργὴν λέγεις, ἀντὶ ὀργίλως· ἀλλὰ καὶ πάρα εἴληπται ἀντὶ πάρεστι, καὶ ἔπι ἀντὶ ἔπεστι, καὶ ἔνι ἀντὶ τοῦ ἔστι, καὶ ἄνα ἀντὶ τοῦ ἀνάστα. Ἐπισκέψαιο δ' ἄν τις καὶ τῷ τὰ ἐπιῤῥήματα τελειότερόν τι δηλοῦν τῶν προθέσεων· διὸ καὶ τῷ ἐρωτήσαντι, οὕτω περὶ τῶν προθέσεων δοκεῖ σοι; φαίην ἂν, οὕτω, ἢ ἐμοί γε, ἢ δοκεῖ, οὐ μέντοι ἁπλῶς περί· ἢ καὶ δῆλον, ὅτι τὰ προκείμενα μόρια οὐκ ἂν εἶεν προθέσεις.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Ζ'.

ΠΕΡΙ ΕΠΙΡΡΗΜΑΤΩΝ.

Σελ. λη'. στιχ. ιγ', ἢ 80. 16. " Ἡ παρὰ τὰς ἄλλας " πλέον συγκεχυμένη τεχνολογία εἶναι ἡ τοῦ Ἐπιῤῥήματος, " αὐτὸ περιέχει ὄχι μόνον προθέσεις, ἀλλὰ καὶ διάφορα μέρη " λόγου, καὶ προτάσεις συγκειμένας ἐξ ὑποκειμένου καὶ " κατηγορουμένου· Εἶναι ἄραγε ἡ αἰτία αὐτὴ, διὰ τὴν " ὁποίαν οἱ Στωϊκοὶ ὠνόμασαν τὸ Ἐπίῤῥημα Πανδέκτην; " ὁ Πανδέκτης οὗτος εἶναι ἀληθινὴ Κόπρος τοῦ Αὐγείου, " τὴν ὁποίαν νὰ καθαρίσῃ δὲν ἐξαρκεῖ ἑνὸς μόνου Ἡρακλέους " δύναμις."

Ὦ χρυσῶν ἐξαγγέλλων συνεχῶς ἐπῶν· οὐχ εὗρες ἕτερόν τι προσφυὲς παράδειγμα τῇ τοῦ Ἐπιῤῥήματος συγχύσει, ἢ τὴν Κόπρον τοῦ Αὐγείου; καὶ μὴν ἐχρῆν σε παρα- παραλαβεῖν τὴν σὴν φιλόσοφον Γραμματικὴν ὁδηγὸν πρὸς τὸ μαθεῖν τὴν αἰτίαν, δι' ἣν οἱ Στωϊκοὶ πανδέκτην αὐτὸ ὠνόμασαν· εἰ γὰρ ἐξ ἁπάντων τῶν μερῶν τοῦ λόγου σχηματισμὸς ἐπιῤῥημάτων γίνεται, ἢ φησὶν ἄριστα ὁ Θεόδωρος, πῶς οὐκ ἂν εἴη πανδέκτης; Ἀλλὰ μὴν ἴδιον Ἐπιῤῥήματος, φάναι γενικώτερον, τὸ δηλοῦν τόπον, χρόνον, ποσὸν, καὶ ποιὸν, τὰς κυριωτέρας τῶν Κατηγοριῶν· ἆρ' οὖν κακῶς ἐποίησεν ὁ Θεόδωρος ἀνάξας τὰ Ἐπιῤῥήματα εἰς δέκα κατηγορίας; ἢ πῶς δίκαιον διὰ τὸ πρὸς τὸν Ἀθα-

CHAPITRE VII.

DES ADVERBES.

Page XII. 17, ou 86. 16. « Mais c'est l'adverbe qui « offre la plus grande confusion; il renferme des pré- « positions, différentes parties du discours, et des pro- « positions composées d'un sujet et d'un attribut; est-ce « pour cela que les stoïciens le nommaient *pandecte?* « mais ce pandecte est semblable aux étables d'Augias, « dont la force d'un seul Hercule suffirait à peine à net- « toyer les ordures. »

Quelle gigantesque image, que la comparaison de l'adverbe avec les écuries d'Augias! La philosophie de votre grammaire n'aurait-elle pas pu vous faire discerner pourquoi les stoïciens avaient donné à l'adverbe le surnom de *Pandecte?* Si nous pouvons former des adverbes de toutes les parties du discours, comme le dit très-bien Théodore Gazès, la dénomination de pandecte est justifiée. En outre, l'adverbe, en général, exprime le *lieu*, le *temps*, la *quantité*, et la *qualité*, catégories qui sont les plus générales de toutes. Aussi est-il difficile de voir en quoi Théodore Gazès a péché, en rapportant les adverbes aux dix catégories? Etait-il raison-

nable de confondre dans la haine qu'on portait à Athanase de Paros, professeur au collège de Chio, la grammaire de Théodore Gazès, et d'accabler d'outrages cet écrivain, dont la gloire ne périra jamais?

« On range parmi les adverbes les particules d'*étonnement*, d'*admiration*, et d'autres *interjections* qui « n'ont rien de commun avec les adverbes, comme « leur syntaxe le prouve. »

Je parlerai tout-à-l'heure de ces prétendues interjections.

« L'adverbe accompagne naturellement le verbe, ou « le participe. »

Il accompagne aussi les adjectifs : ὡς ἀργαλέον, et même les adverbes : ὡς ἥκιστα.

« Les phrases : γράφει καλῶς, ou γράφων καλῶς n'ont « aucun rapport avec l'interjection φεῦ τοῦ μεγέθους. »

D'accord, γράφει καλῶς ne correspond pas à φεῦ τοῦ μεγέθους; mais si l'on disait : γράφει Σχέδια καὶ φεῦ τῶν Σχεδίων, les deux phrases auraient entre elles un grand rapport.

§. 1er. *Des Interjections.*

« Ces particules devraient être rangées à part dans « une autre partie du discours, que l'on nommerait *ex-* « *clamation* ou *invocation*, comme elles le sont chez les « Latins, qui l'ont nommée *interjectio*. »

La solution de cette difficulté concerne non-seulement M. Coray, mais encore les littérateurs étrangers, auxquels M. Coray a emprunté ce qu'il vient d'avancer.

νόσημα τῶν ὑπαρίων μόνος, τὸν τὴν Γραμματικὴν τοῦ Γαζῆ διδάσκοντα, ἐκφαυλίζειν τὸν Θεόδωρον, ἄνδρα οὐκ αὐτοσχεδιάσαντα, ἀλλὰ πολλοῦ ἄξιον, καὶ οὗ τὸ κλέος οὔδέποτ' ὀλεῖται.

" Συγκαταριθμοῦσι κοινῶς μ ετὰ Ἐπιῤῥήματα τὰ ὀνό-
" μαζόμενα Ἐκπλήξεως, Θαυμασμοῦ, Θειασμοῦ, ἢ Σχε-
" τλιασμοῦ ἐπιῤῥήματα· Ὅτι ταῦτα εἶναι ἀλλότρια τῆς φύ-
" σεως τοῦ Ἐπιῤῥήματος, τὸ δεικνύει ἡ ἀσυνταξία των."

Αὐτίκα ῥηθήσεται, ὅτι ταῦτα οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ Ἐπιῤῥήματα.

" Τὸ Ἐπίῤῥημα φυσικὰ συντάσσεται μὲ Ῥῆμα, ἢ Μετο-
" χήν."

Ἀλλὰ καὶ ἐπιθέτοις, ὡς ἀργαλέον, καὶ Ἐπιῤῥήμασιν; ὡς ἥκιστα.

" Γράφει καλῶς, ἢ γράφων καλῶς. Μὲ τὰς δύο ταύτας
" φράσεις δὲν ἔχει οὐδεμίαν ὁμοιότητα τὸ φεῦ τοῦ μεγέθους."

Ὁμολογῶ· τί γὰρ κοινὸν τῷ " γράφει καλῶς" καὶ τῷ
" φεῦ τοῦ μεγέθους"; Εἰ δέ τις ἔλεγε γράφει Σχέδια, καὶ φεῦ τῶν Σχεδίων, εἶχον ἂν αἱ φράσεις ὁμοιότητα.

§. Α' Περὶ τῶν Παρεμβλημάτων.

" Τὰ τοιαῦτα λοιπὸν μόρια ἔπρεπε νὰ καταταχθῶσιν εἰς
" μέρος λόγου χωριστὸν, ὀνομαζόμενον Ἐπιφώνημα, ἢ
" Ἐπίφθεγμα, καθὼς εὑρίσκεται καὶ εἰς τοὺς Λατίνους,
" οἱ ὁποῖοι τὸ ὠνόμασαν Παρέμβλημα (interjectio)."

Ὁ περὶ τῶν παρεμβλημάτων λόγος οὐ πρὸς αὐτὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς ἀλλοεθνεῖς φιλολόγους λελέξεται, παρ' ὧν ὁ Κοραῆς ταῦτα παρέλαβεν· ἴδωμεν δὲ, ἅπερ ἐκεῖνοι

φασὶ· ὁ σοφὸς Ἄγγλος Ἀρῆς ἐν τῇ αὐτοῦ Γενικῇ Γραμματικῇ, ἐπιγραφομένῃ Ἑρμῆς Κεφ. ε΄ φησὶν· « Παρὰ τὰ « λοιπὰ τοῦ λόγου μέρη, περὶ ὧν ἤδη εἴρηται, ἔστι καὶ τὰ « παρεμβλήματα· ἅπερ οἱ Ἕλληνες οὐκ ὀρθῶς συγκατέ« λεγον τοῖς Ἐπιῤῥήμασι· ταῦτα γὰρ φύσει καὶ ἀεὶ τοῖς « ῥήμασιν ἐπιλέγεται, ἤτοι ὡς κατηγόρημα, ἢ ὡς τροπα« πρμία· ἀλλὰ μὴν τὰ παρεμβλήματα οὐδενὶ τῶν τοῦ λόγου « μερῶν συνάπτεται, προφέρεται δὲ ἤτοι καθ' ἑαυτά, ἢ « παρεντίθεται τῷ λόγῳ, μηδόλως μεταβαλλομένῳ, μήτε « κατὰ σύνταξιν, μήτε κατὰ σημασίαν· ὀρθῶς ἄρα οἱ « Λατῖνοι διαστείλαντες τῶν ἄλλων μερῶν, ἐκάλεσαν « ταῦτα ἰδίῳ ὀνόματι παρεμβλήματα. εἰ οὖν οὐκ Ἐπιῤῥή« ματα, τί ἂν εἶεν, ἔροιτ' ἄντις, αὗται αἱ λέξεις; ἦχοι « μᾶλλον αὐτόματοι, φαίη τὶς ἄν, ἢ Ἐπιῤῥήματα, καὶ « φωναί τινες φύσει μᾶλλον, ἢ τέχνῃ ἐκφωνούμεναι, ἐξαγ« γέλλουσαι τὰ παθήματα, ἢ τὰς ἐξαίφνης ἐπεγειρομένας « ἐν τῇ ψυχῇ ἡμῶν κινήσεις, ἰδόντων, ἢ ἀκουσάντων « συμβεβηκότος του θαυμασίου. » Μεθ' ἃ ἐπάγει καὶ τὸν Πρισκιανὸν καὶ τὸν Βόσσιον, καὶ ἄλλους ἐν ταῖς ὑποσημειώσεσι μάρτυρας.

Ὁ δέγε Φρανσοᾶς Θουρότος μεταφραστὴς Γάλλος, « Οὐδὲ « Γραμματικῆς, φησὶ, περὶ τοῦ παρεμβλήματος ἰδεῖν, « ἀλλ', ἢ συγκαταλέγεται τοῖς ἄλλοις τῶν τοῦ λόγου με« μερῶν, δηλῶσαι μόνον κατὰ ψιλὴν ἐπαρίθμησιν· τὴν « δέγε τούτου σύνταξιν, εἴπερ ἄρα τίς ἐστι, μάλιστα « ῥητορικῆς ἰδίαν. ».

M. Harris, helléniste anglais, dans sa grammaire générale intitulée : *Hermès*, chap. v, s'explique ainsi : « L'in-
« terjection est hors des parties du discours que nous
« avons déjà traitées ; les mots qui l'expriment, sont, en
« grec : ὦ, αἶ, φεῦ ; en latin : ah, heu, hei ; en français :
« hélas, hé, ah, etc. ; les Grecs les plaçaient mal-à-pro-
« pos dans les adverbes, dont la nature est d'accompa-
« gner les verbes, comme attributifs, ou comme modi-
« ficatifs. Mais ces mots n'accompagnent aucune des
« parties du discours ; on les prononce isolés, on les
« jette dans le discours sans altérer ni la forme de la
« syntaxe, ni la signification des parties du discours. Et
« les Latins semblent en avoir mieux compris la nature,
« en les classant à part, en les distinguant par un nom
« spécial. Si ces mots ne sont pas des adverbes ? quelle
« sorte de mots sont-ils donc ? Ce sont plutôt certains
« sons accidentels, des cris naturels plutôt qu'artificiels,
« qui expriment les mouvemens dont notre ame est
« subitement affectée, alors qu'elle est sous l'empire
« d'une forte impression. » M. Harris cite comme autorités, dans ses notes, Vossius et Priscien, et d'autres grammairiens.

M. Thurot, qui a traduit cet ouvrage en français, s'explique ainsi dans ses remarques : « l'interjection
« mérite donc à peine d'entrer dans un ouvrage sur la
« grammaire, autrement que comme faisant nombre
« parmi les parties du discours, et par simple voix
« d'énumération ; mais la syntaxe de cette espèce de
« mots, s'il y en a une, est absolument du ressort de la
« rhétorique. »

Comment M. Thurot envisage-t-il la rhétorique, et comment les interjections sont-elles du ressort de cet art? c'est ce que je ne puis comprendre. En lisant les discours des orateurs grecs, on n'y rencontre pas d'interjection ; rarement y voit-on quelques exclamations, que les bons orateurs tournaient en ridicule. Eschine se permit dans l'épilogue de son discours contre Ctésiphon, de faire l'invocation: ὦ σοφία, καὶ σύνεσις, au vocatif, qui n'exprime pas de grandes passions de notre ame, comme M. Coray le pense, mais une simple volonté; aussi Démosthènes sut-il en profiter dans sa réfutation. Après avoir dit plus haut : « ces voix ou cris qui sont « les expressions naturelles d'un sentiment très-vif de « joie, de douleur ou d'admiration, se trouvent les « mêmes chez tous les peuples. » (Je ne sais si φεῦ des Grecs, *heu* des Latins, *hélas* des Français, produisent le même son.) L'auteur ajoute : « et semblent être pro- « duits nécessairement en vertu de l'organisation de « l'homme ; » comment, dis-je, après avoir avancé ces idées, M. Thurot attribue-t-il les interjections à l'art de parler? Au reste, les questions que la rhétorique a pour objet ne peuvent être jamais si graves, si pathétiques, ou si propres à inspirer la crainte ou la joie, qu'elles puissent nous exciter à pousser de pareils cris. Aristote, dans le *Traité des passions*, n'en dit rien, pas plus que dans le 3e liv. de sa Rhétorique. Ce sont des mots qui appartiennent à la poésie, et plus spécialement à la tragédie. Je n'ignore pas que la figure que notre rhétorique appelle ἠθοποιΐα, entre quelquefois dans les discussions du barreau pour donner plus d'énergie au récit;

Ὅπως μέντοι, ἵνα διὰ βραχέων πρῶτον πρὸς ταῦτ' ἀπαντήσω, τῇ ῥητορικῇ τὰ Θαυμαστικὰ καὶ Σχετλιαστικὰ τῶν Ἐπιῤῥημάτων ὁ Θούροτος ἀποδίδωσιν, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα· οὐδὲ γὰρ οἱ ῥήτορες τῶν Ἑλλήνων τούτοις προσκέχρηνται τοῖς μορίοις· δηλοῦσι δὲ οἱ τούτων λόγοι, ἐν οἷς οὐπαντῶς τοιοῦτόν τι ἐμφαίνεται· ὁ δ' ἔγε Δημοσθένης καὶ κατεγέλασε τοῦ Αἰσχίνου εἰπόντος ἐν τῷ Ἐπιλόγῳ τὰ, ὦ σοφία; καὶ σύνεσις, καὶ οὐ σχετλιαστικῶς, ἀλλὰ κλητικῶς· οὐ δὲ πάθους γὰρ ἡ κλῆσις δηλωτική, ὡς ὁ Γραικὸς φιλόλογος ὑποτίθησιν, ἀλλὰ βουλήσεως ἁπλῆς· πῶς οὖν ὁ Θούροτος, εἰπὼν ἀνωτέρω ταῦτα εἶναι φωνὰς φύσει ἐμποιούσας αἴσθησίν τινα σφοδροτάτην χαρᾶς, ἢ λύπης, ἢ θαυμασμοῦ· καὶ τὰς αὐτὰς ἐνυπάρχειν ἅπασι τοῖς ἔθνεσι (τῷ ὄντι οὐ παντάπασιν ἀληθῆ· οὐ ταὐτὸν γὰρ τὸ φεῦ τῷ heu, καὶ τῷ hélas) καὶ ἀναγκαίως παράγεσθαι ἐκ τοῦ ἀνθρωπίνου ὀργανισμοῦ κατά τινας περιστάσεις· πῶς, φημί, ταῦτα προειπὼν, φέρων ἔπειτα τῇ ῥητορικῇ τέχνῃ ἀπένειμεν, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα· ἔοικε δὲ τὸ τοιῶσδέ συλλογίζεσθαι νεώτερον ὂν, ἢ κατὰ τὴν τῶν Ἑλλήνων λογικήν· ἄλλως τε καὶ διὰ τὸ ἐν τοῖς ῥητορευομένοις οὐ δέ ποτε παρεμπίπτειν ἐλεεινά τινα, ἢ φοβερὰ τοσοῦτον, ἢ λύπης, ἢ χαρᾶς πρόξενα, ὥστ' ἀπηχήματα προΐεσθαι μεγίστης συμφορᾶς, ἢ χαρμονῆς, καθάπερ ἐν ταῖς τραγῳδίαις, ἐν αἷς τοιαύτας φωνὰς παραφθέγγονται τὰ ὑποκείμενα πρόσωπα· Ἀριστοτέλης δ' ἐν τοῖς περὶ παθῶν οὐδὲν περὶ τούτων φησίν, ἀλλ' οὐδ' ἐν τῷ γ' βιβ. τῆς αὐτοῦ Ῥητορικῆς· καὶ οὐκ

ἀγνοῶ, ὅτι καὶ ἠθοποιΐᾳ τινι, ἔσθ᾽ ὅτε πρὸς δείνωσιν πάθους τινὸς προσχρῶνται οἱ ῥήτορες, ἀλλ᾽ ὅτι αὕτη παρεισάγεται ἔξωθεν, καὶ ἔστιν τραγικῶς, ἢ κατὰ τοὺς δραματικούς· διὸ καὶ τὸ ἐν τῷ κατὰ Κτησιφῶντος τοῦ Αἰσχίνου προοίμιον ἐκπληκτόν τισιν ἔδοξεν, ὡς ἐπὶ τὸ τραγικώτερον παρενεχθέν.

Ὅτι δὲ τὰ τοιάδε μόρια Ἐπιῤῥήματά εἰσιν, ἐκεῖθεν ἄν τις σαφῶς κατίδοι· παθητικὴν γὰρ ταῦτα ἐμφαίνει τινὰ διάθεσιν ἐκφωνούμενα· λέγεται γὰρ κατὰ τοῦ ἐν ἡμῖν ἐπιγινομένου παθήματος, καὶ δυνάμει ἐμπεριείληφε τὰ ῥήματα σιωπώμενα διὰ τὸ ἐνεργείᾳ ἡμῖν συμβαίνειν τὴν πάθησιν· εἰ οὖν κατὰ τῆς ἐν ἡμῖν διαθέσεως κατηγορεῖται; πῶς οὐκ ἂν εἴη Ἐπιῤῥήματα; ἀλλὰ μήτοιγε ταῦτα μᾶλλόν ἐστιν Ἐπιῤῥήματα, ἢ τὰ ἄλλα; ἀεί ποτε γὰρ οὐ κατὰ λεγομένης ἁπλῶς, ἀλλὰ κατὰ γινομένης ἐνεργείᾳ διαθέσεως ἐπιφωνεῖται, ἡνίκα οὐ μόνον οὐκ ἀναγκαία ἡ ἐκφώνησις τοῦ ῥήματος, ἀλλὰ καὶ ἀδύνατος ἐσθ᾽ ὅτε διὰ τὸ τοῦ πάθους μέγεθος· ὁ γὰρ σφοδρῶς τυπτόμενος οὐκ ἂν εἴποι, σφοδρῶς τύπτομαι. ἀλλ᾽ οἴμοι, ἰού, ἄχ· οὐδὲ ὁ θρηνῶν φησίν, ὅτι θρηνεῖ γοερῶς, ἀλλ᾽ ὤμοιμοι, ἰώ, καὶ ἄλλας φωνάς· ἀποστάντος δ᾽ ὁπωσοῦν τοῦ πάθους, εἴποι ἄν, ἰὼ ὄλωλα, ἄχ κακοδαιμονῶ, κ. τ. λ. ἐν διηγηματικῷ λόγῳ· πῶς οὖν ταῦτα οὐκ ἐπιῤῥήματα;

Ὅτι δὲ καὶ οἱ πάλαι τῶν Στωϊκῶν, καὶ τῶν ἄλλων Γραμματικῶν εἶπον περὶ τῶν μορίων τούτων, ὅτι εἴη Ἐπιῤῥήματα, δηλοῖ ὁ Ἀπολλώνιος ἐν τῷ περὶ Ἐπιῤῥήματος, λέγων· Οὐ μόνον δὲ ῥητοῖς οὖσι τοῖς ῥήμασι κατὰ τὴν σύνταξιν τοῦ λόγου τὸ Ἐπίῤῥημα προσφέρεται, ἀλλὰ καὶ σιγωμένοις, εἴγε καὶ αἱ ἐπιφωνήσεις,

mais nos orateurs ne la présentent jamais sous une forme lyrique. Et l'exorde d'Eschine, dans son discours contre Ctésiphon, a été justement attaqué par nos critiques, comme tenant de la plainte, et comme propre plutôt à la tragédie qu'à la rhétorique.

Nous allons voir que ces particules ne sont que des adverbes; en effet, elles expriment une passion quelconque qui s'élève dans notre ame, et modifie les impressions qui agissent sur elle; dans ce cas, l'action de ces impressions sur nous, est désignée par le verbe que l'on n'exprime point, parce que l'action est réelle, et non pas seulement dans l'expression. Par conséquent, tout ce qui modifie une action ne peut être qu'un adverbe, et même, si l'adverbe existe, il n'est autre que ces mêmes particules, parce qu'elles modifient toujours une action ou une passion réelle, qui n'a pas besoin d'être exprimée par un verbe; à dire vrai, dans les grandes impressions, l'énoncer est impossible; un homme que l'on frappe fort ne s'écrierait pas : *on me frappe fort*, mais : *Ah!...*; celui qui pleure ne dirait pas non plus : *je pleure tristement*, parce que la souffrance est réelle et visible, et le verbe deviendrait inutile; ce ne serait que loin du moment qu'il dirait en forme de récit : *hélas! que je suis malheureux!* en employant le verbe.

Les stoïciens, ainsi que d'autres grammairiens, regardaient les particules interjectives comme des adverbes; Apollonius, dans son Traité sur les adverbes, en parle en ces termes : *l'adverbe modifie le verbe, non-seulement lorsqu'il est exprimé, mais encore lorsqu'il est sous-entendu, comme cela arrive dans les exclamations;*

lorsque quelqu'un écrit bien, nous lui adressons des bravos. Et plus bas : *les cris lamentables que jettent des hommes souffrans, modifient un verbe tacite ; car souffrir n'est que recevoir une action.* Comment donc les anciens Grecs se seraient-ils trompés, en les rangeant dans la classe des adverbes ?

En outre, ce ne sont pas seulement ces particules simples qui modifient les impressions de l'ame, il en est encore qui sont de véritables parties du discours : *κακοδαίμων, ἄγε, ἴθι, εὐφήμει, ἀπέπτυσο, ὤφελον, γένοιτο* ; et en français : *allons, courage*, etc. ; on pourrait citer même des phrases entières, comme dans le vers d'Homère :

Αἲ γὰρ Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον.

Cette phrase est une véritable interjection, cependant elle renferme des noms, des conjonctions, et des verbes ; par où l'on voit que ces mots appartiennent à la grammaire et non à la rhétorique.

« Le vocatif ὦ n'a aucun sens adverbial et il fut inventé pour la distinction du vocatif d'avec le nominatif, et l'on peut s'en convaincre en examinant que ὦ est nécessaire pour les nominatifs qui sont semblables au vocatif ; pour ceux qui ne le sont pas, ὦ n'est qu'un pléonasme inutile, parce que : Ἀλέξανδρε veut dire : ὦ Ἀλέξανδρος. »

Comment donc se fait-il qu'Homère ait dit : ὦ χρύση, ὦ Ἀχιλλεῦ φίλε, ὦ πάτερ ἡμέτερε, ὦ γέρον ; et non pas ὦ χρύσης, ὦ Ἀχιλλεὺς φίλος ? Comment, dans l'Il., Γ, 277, a-t-il dit ἠέλιος au vocatif, sans ὦ ? Les dialogues de Xé-

[illegible] [illegible], ἡ Ἐπιρρηματικὴ τῶν ῥημάτων [illegible] [illegible] [illegible] καὶ [illegible] [illegible] καὶ [illegible] Μὴ [illegible] δὲ καὶ [illegible] δυνάμει, ἀπὸ [illegible] [illegible] ἀνάγονται. αἱ γὰρ σχετλιάζοντες [illegible] τὸ δὲ παθεῖν [illegible] τινὰ τῶν ἐπὶ πράγμασι [illegible]λοι· πῶς οὖν οὐκ ὀρθῶς οἱ Ἕλληνες ταῦτα ἐκάλεσαν Ἐπιρρήματα, ὀρθῶς δ' οἱ Λατῖνοι παρεμβλήματα;

Καὶ μὴν οὐ μόνον διὰ τῶν μορίων τούτων ἐμφαίνεται ἡ τοιάδε Διάθεσις τῆς ψυχῆς, ἀλλὰ καὶ δι' ἄλλων μερῶν τοῦ λόγου· διὰ τά, ὦ κακόδαιμον, ἄγε, ἴθι, εὐφήμει, ἀπέπτυσο, ὤφελον, γένοιτο· καὶ παρὰ τοῖς Γάλλοις τὰ allons, courage. Μάλιστα δὲ καὶ διὰ φράσεων τελείων· ὡς,

Αἲ γὰρ Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον.

Καὶ [illegible]

καὶ τὰ λοιπὰ Ἐπιφωνήματα [illegible] Ὀνόματα [illegible], καὶ σύνδεσμοι, καὶ ῥήματα [illegible] οὐ Γραμματικῆς, ἀλλὰ ῥητορικῆς θεωρίας.

„ Τοῦτο (τὸ, ὦ) ὅτι δὲν ἔχει κάμμίαν ἐπιρρηματικὴν „ δύναμιν, ἀλλ' ἐπενοήθη εἰς διάκρισιν τῆς Κλητικῆς ἀπὸ „ τὴν ὀνομαστικήν, εὔκολα θέλει τὸ καταλάβει, ὅστις „ παρατηρήσει, ὅτι εἰς ἐκείνας μόνας τὰς κλητικὰς εἶναι „ ἀναγκαῖον, ὅσαι εἶναι ὅμοιαι τῶν ὀνομαστικῶν· εἰς τὰς „ ἀνομοιοσχήμους, ἢ δὲν τὸ μεταχειρίζονται παντάπασιν, „ ἢ τὸ μεταχειρίζονται πλεοναστικῶς, ἐπεὶ δὴ τὸ, Ἀλέξανδρε, ἰσοδυναμεῖ μὲ τό, ὦ Ἀλέξανδρος.

Καὶ πῶς ὁ Ὅμηρος ἔφη, Ὦ Χρύση, Ὦ Ἀχιλλεῦ φίλε, Ὦ [illegible], Ὦ [illegible]; ἔχρην γὰρ εἰπεῖν Ὦ Χρύσης, Ὦ Ἀχιλλεὺς φίλος; [illegible] πῶς

[illegible] Γ [illegible] Ἀλκιφρονος, [illegible] τοῦ [illegible], αἱ Διάλογοι τοῦ [illegible] καὶ [illegible] γράφουσι τῆς [illegible] Σώφρονος, ἔνθε [illegible] τοῦ Δουκιανοῦ, καὶ [illegible] Ἀλκίφρονος, [illegible], καὶ πολλαχῆ τῶν ἄλλων ποιητῶν καὶ ῥητόρων [illegible] τοιαῦτα εὕρηται;

" Ἐπλάσαν οἱ Γραμματικοὶ ἐπιῤῥήματα Διασαφήσεως, " ἔπειτα πάλιν Ἐξηγήσεως, ὡς νὰ ἦτον ἀπὸ τὴν Ἐξήγησιν " ἡ Διασάφησις πρᾶγμα διάφορον.

Εἴρηται ἐν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ σελ. 136, ὅτι Διασάφησίς ἐστι κατάφασις τοῦ ἡγουμένου, καὶ ἀπόφασις τοῦ ἑπομένου, καὶ τίνι διαφέρει Διασαφήσεως Ἐξήγησις.

" Τὸ χειρότερον, συγκατηριθμήσαν, καθὼς εἶπα, λεκτι-" κὰς προτάσεις, ἤγουν λόγους ἀπηρτισμένους, ὁποῖα εἶναι " τὸ τουτέστι, Δηλαδὴ, Δηλονότι. "

Καὶ οὐδὲν ἄτοπον· τοῖς μὲν γὰρ, Γαλλιστὶ, Ἰταλιστὶ προ-[illegible] τὸ γράφεις [illegible] δῆλον τοῖς δέγε [illegible] Δηλονότι τὸ ἐστιν. Ἡ μέντοι ἐπέλευσις τοῦ δὴ, καὶ ὅτι συνδέσμων, παραγωγὴν ἐπιῤῥηματικὴν ἐνεποίει, ὡς καὶ τὸ τὲ τῷ ἄλλοθε τὸ δὲ, τῷ οἰκόν-δε, τῷ ἀγρα-δε, τὸ ζε, τῷ Θύρα-ζε· τὸ δον, τῷ, ἀγελη-δὸν, καὶ ἐπὶ πλείστων ἄλλων· τί οὖν ξένον, εἴπερ τὰ Δηλαδὴ, καὶ Δηλονότι, εἴτ' ἐπὶ βεβαιώσεως, εἴτ' ἐπὶ ἐξηγήσεως ἐπιῤ-ῥηματικῶς εἴληπται; καί τοι τὸ παρὰ τοῖς Γάλλοις [illegible] ἐν ἐξηγηματικῷ λόγῳ ῥῆμά ἐστιν, ὁμοίως καὶ τὸ [illegible].

Στιχ. μ'. θ', ἢ [illegible] " Τοιαῦται εἶναι τὸ [illegible], " [illegible] ἐπίῤῥημα καὶ διὰ τὴν [illegible] " [illegible], ἀλλ' ὅμως σύνθετον [illegible] δύο μέρη " λόγου, τὸ Ἔτι, καὶ τὸ Ὅτι. "

nophon, et de Platon, offrent de nombreux exemples de vocatifs qui, sans être semblables aux nominatifs, sont joints à ὦ : ὦ Σώκρατες ; et dans ceux de Lucien, on lit : ὦ Ἀλέξανδρε, ὦ Τάνταλε ; tous les poëtes et les orateurs renferment des preuves de notre assertion.

« Nos grammairiens ont fabriqué des adverbes nom-
« més *déterminatifs*, et d'autres *explicatifs*, comme si le
« mot διασάφησις exprimait autre chose que ἐξήγησις. »

J'ai prouvé, dans mon Orthophonie, p. 136, que διασάφησις a rapport à l'affirmation de la phrase précédente et à la négation de la suivante ; j'y indique aussi la signification de ἐξήγησις.

« Mais une faute plus grossière, c'est d'avoir mis au
« nombre des adverbes des propositions logiques, qui
« offrent un sens complet, telles que [illegible], δηλαδὴ,
« δηλονότι. »

Il n'y a rien d'étonnant en effet, [illegible] ajouté à δῆλον, rend le sens complet : δῆλα δή ἐστι : γράφεις ajouté à γαλλιστὶ forme aussi un sens complet ; mais ajoutez δή à δῆλα, et ὅτι à δῆλον, δηλαδή et δηλονότι deviennent adverbes par analogie d'ἄλλοτε, οἴκαδε, [illegible], [illegible], ἀγεληδόν, etc., composés de τε, δε [illegible] ; ou quelle absurdité trouvez-vous à dire que δηλαδή adverbe est *affirmatif*, ou *explicatif*? est-ce que *savoir* et *c'est-à-dire* ne s'emploient-ils pas comme particules explicatives ?

Page 194, ou 8, n. 22. « Tel est encore ἐνίοτε ad-
« verbe de temps, et cependant il est composé de deux
« parties du discours : de ἐνὶ et de ὅτε. »

Est-ce donc que les adverbes ne doivent pas être composés? αὐτο-σχεδὸν ne l'est-il pas? On pourrait reconnaître toutefois que ἐνίοτε composé, exprime seulement le temps, tandis que ἔνι ὅτε analysé, veut dire: *il arrive, il est possible quelquefois*; ainsi ἔνιοι signifie *quelques uns*, tandis que ἔνι οἳ exprime: *il y en a qui*; dans cette dernière locution, la force du verbe est bien marquée. Cette distinction est aussi établie entre les pronoms accentués et les pronoms enclitiques, comme je l'ai dit dans mon Orthophonie.

La langue grecque n'est pas la seule qui renferme des adverbes composés; en latin: utinam, de uti et de nam; en français: voi-ci, voi-là, de voir-ici, voir-là; la signification du verbe voir, dans la composition, n'est que démonstratif; mais dans vois-ci, vois-là, on ordonne et l'on démontre en même temps.

« Les adverbes les plus ridicules sont ceux que les Grecs appellent [illegible], comme Ἀναγνωστέον, Γραπτέον. »

Il est bien plus ridicule d'élever une pareille accusation contre tous les grammairiens grecs, sans connaître ni leur personne, ni leurs grammaires manuscrites. Les professeurs de la Grèce savaient, du temps d'Aristote, qui, dans ses Grands éthiques, liv. II, explique la différence qui existe entre φιλητὸν et φιλητέον, βουλητέον et βουλητὸν, que ce sont des adjectifs verbaux. Ils donnaient même aux élèves, dans leurs cahiers ou *symphonies*, la raison de ce que quelques grammairiens les plaçaient parmi les adverbes: un grand nombre des adjectifs neutres se prennent adverbialement, μέγα, [illegible]

Ἀλλ' ἡ σύνθεσις οὐδὲν κωλύει τῷ εἶναι ἐπίῤῥημα· καὶ γὰρ τὸ αὐτοσχεδὸν, καὶ ἄλλα πλεῖστα σύνθετά ἐστιν. ἐπιστατέον δὲ, ὅτι τὸ ἐνίοτε καὶ ἔνιοι ἐν συνθέσει ὄντα, τὸ μὲν ἀντὶ τοῦ τινὲς, τόδὲ ἀντὶ τοῦ ὅτε ἁπλῶς λαμβάνεται· ἀναλυθέντα δὲ, ὡς τὰ εἰσὶν οἳ, ἔστιν ὅτε, τὸ τηνικαῦτα τὴν σημασίαν τοῦ ἐστὶν ἀρίδηλον ἐμφαίνει, τὸ μὲν ἐπὶ προσώπου, τὸ δ' ἐπὶ χρόνου· ὅθεν τὸ, εἰσὶν οἳ λέγουσιν, ἑτεροῖόν τι δηλοῖ τοῦ, ἔνιοι λέγουσι· τοῦθ' ἅπερ καὶ περὶ τῶν ὀρθοτονουμένων καὶ ἐγκλιτικῶν Ἀντωνυμιῶν ἐν τῇ Ὀρθοφωνίᾳ εἴρηται.

Ἰστέον δ' ὅτι τοιαῦτα Ἐπιῤῥήματα οὐ μόνον ἐν τῇ Ἑλληνικῇ, ἀλλὰ κἀν τῇ Λατινικῇ, καὶ Γαλλικῇ γλώσσῃ εὕρηται σύνθετα ἐκ ῥημάτων, ὡς τὸ utinam ἐκ τοῦ uti καὶ nam· καὶ voi-ci, voi-là, ἐκ τοῦ voir, καὶ ici, καὶ là· ὧν περ τὸ μὲν ἐπὶ εὐχῆς ἁπλῶς, τὰ δὲ ἐπὶ δείξεως λέγεται· ὅτε δὲ οἱ Γάλλοι, φέρε, ἀναλύουσι ταῦτα, λέγοντες vois ici, vois là, ὅρα ὧδε, ἢ ἐκεῖ· τότ' οὐδεῖξιν, ἀλλὰ καὶ πρόσταξιν σημαίνει.

" Τὸ γελοιότατον εἶδος, ἢ γένος τῶν Ἐπιῤῥημάτων εἶναι
" τὰ θετικὰ λεγόμενα Ἐπιῤῥήματα, Ἀναγνωστέον, Γρα-
" πτέον."

Καὶ μὴν ἐπέκεινα παντὸς Γέλωτός ἐστι, τὸν μήτε τοὺς τῆς Ἑλλάδος διδασκάλους ἐγνωκότα, μήτε τὰς χειρογράφους τινῶν αὐτῶν συντάξεις ἀναγνώσαντα, τοιάδε λέγειν· οἴδασι γὰρ ἐκεῖνοι οὐ παρὰ σοῦ, ἀλλὰ παρὰ τοῦ Ἀριστοτέλους μαθόντες, ἑρμηνεύσαντος καὶ τὸ σημαινόμενον τῆς λέξεως· ἕτερον μὲν οὖν ἐστι τὸ ΦΙΛΗΤΟΝ, καὶ τὸ ΦΙΛΗΤΕΟΝ, ὥσπερ καὶ τὸ ΒΟΥΛΗΤΟΝ καὶ τὸ ΒΟΥΛΗΤΕΟΝ (ἠθ. μεγ. Β'.) ὅτι ταῦτά ἐστιν ἐπίθετα· καὶ οἱ πλεῖστοι αὐτῶν ἐν ταῖς καλουμέναις Συμφωνίαις διεσαφήνισαν τοῖς μαθητιῶσι καὶ τὸν λόγον, δι' ὃν τινες τοῖς ἐπιῤῥήμασι ταῦτα συνηρίθμουν· πολλὰ γὰρ τῶν ἐπιθέτων ἐν οὐδετέροις ἐπιῤῥηματικῶς λαμβάνεται, ὡς τὰ, μέγα κρατέει Ἀργείων,

καὶ νέον ἐρχομενάων, εὐρὺ ῥέει, κ. τ. λ. τί οὖν ἐνταῦθα σημαίνει τὰ νέον, μέγα, εὐρύ; ἢ χρόνον καὶ ποσόν· εἰ δὲ κατὰ σὲ καὶ κατά τινας Λατινιστὰς ἐνενοεῖτό τις πρόθεσις, τί ἂν αὕτη ἄλλο ὑπέφαινε παρὰ τὸ ποσὸν καὶ τὸν χρόνον; ἀλλὰ πῶς μᾶλλον ὁ μαθητὴς ὠφεληθήσεται, μαθὼν, ὅτι ταῦτά εἰσιν ἐπίθετα, ἔχοντα πρόθεσιν νοουμένην, καὶ δηλοῦσαν χρόνον, ἢ ὅτι ἐπίθετά ἐστι χρονικῶς εἰλημμένα; καὶ ἡλίκος λαβύρινθος, ἐφ' ἑκάστην λέξιν πρόθεσιν ὑπονοεῖν, καὶ τοσαύτας σημασίας ἀποδοῦναι ταῖς προθέσεσιν; ἐδίδασκον ἐκεῖνοι τοὺς μαθητὰς, ὅτι πολλὰ τῶν Ἐπιῤῥημάτων μετενήνεκται ἀπὸ τῶν ἐν τῇ ῥητορικῇ Σχημάτων, οἷον τὰ Ἀποστάσεως, τὰ Παραβολικὰ, τὰ Ὅρκου, οὕτω καὶ τὰ Θέσεως ἀπὸ τῆς μελέτης λεγομένης Θέσεως· εἰ δ' ὅτι διὰ τὴν δυστυχίαν τῶν Ἑλλήνων τυπογραφίαι οὐχ ὑπῆρχον, ἵνα τὰ διάφορα ἐκείνων χειρόγραφα τυπωθῇ, οὐκ ἔδει σε γελᾷν ἐπὶ τῇ κοινῇ δυστυχίᾳ τοῦ γένους.

Ἐπιστάσεως δὲ κἀκεῖνο ἄξιον, ὅτι πολλὰ μὲν τῶν εἰς α Ἐπιῤῥημάτων ἀπὸ τῶν εἰ ως ἐσχημάτισται δωρικώτερον· οἷον, οὐδαμᾶ, δημοσία, σάφα, ἅτε, πυκνὰ, θαμὰ, πᾶ, κ. λ. τ. ἐκ τοῦ οὐδαμῶς, δημοσίως, ὥ τε, καὶ ὥς τε· κ. τ. λ. πολλὰ δὲ καὶ ἐκ τῶν εἰς ω ῥημάτων, ὡς τὰ ἠρέμα, μίσγα, ἄντα, μίνυνθα, σῖγα, κ. τ. λ. ἐκ τοῦ ἠρεμῶ, ἀντῶ, κ. τ. λ. ἆρ' οὖν ῥήματα ἐχρῆν καλεῖν καὶ ταῦτα, ἢ τὸ πᾶ, ἀντὶ τοῦ ποῦ, καὶ ἅτε, ἀντὶ τοῦ ὥστε, ὀνόματα;

Σελ. μγ'. στιχ. ιζ', ἢ 84. 19. " Κανεὶς βέβαια δὲν " ἀμφιβάλλει, μήδ' ἀπ' ἐκείνους, ὅσοι ἀγαποῦν τὴν ἀφι-

γέιων, *νέον ἐρχομενάων*, *εὐρὺ ῥέει*, etc. Ici *μέγα*, *νέον* marquent le *temps* et la *quantité*; et, si vous sous-entendez, d'après le système de quelques latinistes, des prépositions, quelle signification leur donnerez-vous, si ce n'est celle de *temps* et de *quantité*, qui sont exprimées par les mêmes adjectifs? quel avantage résultera-t-il pour les élèves, de savoir que ce sont les prépositions sous-entendues qui marquent le temps ou la quantité plutôt que les adjectifs? Et dans quel labyrinthe ne sera-ce pas les engager que de donner aux prépositions autant de significations qu'elles ont de régimes divers? Les professeurs de la Grèce enseignent à leurs élèves, que plusieurs adverbes reçoivent les noms des figures de rhétorique, tels que *ἀποστάσεως*, *παραβολικὰ*, *ὅρκου*, ainsi que *θέσεως* à cause de l'exercice nommé *θέσις*, dont les élèves, en Grèce, s'occupent avant de commencer les grands travaux de la rhétorique. Les malheurs de notre patrie, privée des avantages que la presse offre aux lumières, ne permettaient pas, il est vrai, aux professeurs d'imprimer et de répandre leurs manuscrits; mais était-ce à un grec d'insulter à cet état d'oppression?

Un grand nombre des adverbes en *α* sont formés doriquement des adverbes en *ως* : *οὐδαμᾶ*, *δημοσίᾳ*, *σάφα*, *ἄτε*, *πυκνὰ*, *θαμὰ*, de *ὥστε*, etc.; Il y en a aussi qui dérivent des verbes en *ω* : *ἠρέμα*, *μίσγα*, *ἄντα*, *μίνυνθα*, *σιγᾶ*, etc., de *ἠρεμῶ*, *ἀντῶ*, etc. Serait-ce une raison pour en faire des verbes, et faudrait-il aussi que *πᾶ* pour *ποῦ*, *ἄτε* pour *ὥστε* fussent regardés comme des noms?

Page *μγ'. ιζ'*, ou 84. 19. « Personne, certes, ne doute « même parmi ceux qui aiment la grammaire non phi-

« losophique, que μικροῦ, ὀλίγου dans les phrases μι-
« κροῦ δεῖν, ὀλίγου δεῖν, ne soient des génitifs qui exi-
« gent une préposition. »

Les grammairiens, que vous appelez non-philosophes, reconnaissent que μικροῦ, ὀλίγου indiquent une préposition qui les régit, tandis que les philosophes sous-entendent δεῖν; qu'ils regardent ces mots comme opposés à πολλοῦ δεῖ, et qu'ils les analysent par μικροῦ ἔνδεια, analyse qui s'applique à tous les verbes qui gouvernent le génitif.

« Celà suffit pour faire soupçonner que Ἀλλαχοῦ,
« ἐνιαχοῦ, πανταχοῦ, ποῦ, etc., sont les génitifs des
« nominatifs : Ἀλλαχὸς, πὸς, que l'on ne trouve nulle
« part, parce que nous n'avons qu'une très-petite partie
« des ouvrages des anciens. »

Observez que tout ce que M. Coray a dit des prépositions, tout ce qu'il avance ici sur les adverbes, et tout ce qu'il avancera sur les conjonctions, est tiré de la grammaire latine : *Sanctii Minerva*, où, pag. 485, dans les notes, en parlant de quis et de quod, l'auteur dit :
« Etenim prius illud est ex Græco τὶς formatum, et pos-
« terios, ex κὸς pro πὸς : neque obstat nobis, quòd
« illud κὸς ionicum, vel comumne πὸς, non reperintur
« amplius in græca lingua per omnes casus : sufficit
« enim reperiri adhuc sic quibusdam, licet sub specie
« adverborum, veluti ποῦ, πῇ, et ionice κοῦ, κῇ, nam
« veri hi sunt casus genitivi et dativi. » Mais lorsque les grammairiens grecs appellent ces mots : *adverbes nominaux sous la forme du datif, ou de l'accusatif*, comment auraient-ils ignoré que ce sont des génitifs ou des datifs ?

« λόσοφον Γραμματικὴν, ὅτι τὸ μικροῦ, ὀλίγου εἶναι
« γενικαὶ Ἐλλειπτικάι. »

Ναὶ, οἱ ἀφιλόσοφοι τῶν Γραμματικῶν λέγουσι τὸ μικροῦ, καὶ ὀλίγου ἐλλειπτικὰ προθέσεων· οἱ δὲ φιλόσοφοι τοῦ δεῖν ἐλλείποντα οἴδασιν, ἀντιπαρακείμενον ἔχοντα τὸ πολλοῦ δεῖν, καὶ ἀναλυόμενα εἰς τὰ μικροῦ ἔνδεια ἦν, καὶ πολλοῦ ἔνδεια, ὡς καὶ τὰ λοιπὰ τῶν ῥημάτων τὰ γενικὴν ἀπαιτοῦντα, ἡγεμονεύει τούτων, ἡγεμὼν ἐστι τούτων.

« Ἱκανὰ εἶναι ταῦτα νὰ βάλωσιν εἰς ὑποψίαν, ὅτι καὶ τὸ
« Ἀλλαχοῦ, ἐνιαχοῦ, πανταχοῦ, ποῦ. κ. τ. λ. εἶναι
« πτώσεις γενικαὶ, τῶν ὁποίων αἱ ὀνομαστικαὶ, Ἀλλαχὸς,
« Ἐνιαχὸς, πὸς δὲν εὑρίσκονται πούποτε, διότι ἀπὸ τὰ
« συγγράμματα τῶν παλαιῶν, δὲν σώζεται παρὰ πολλὰ
« μικρόν τι μέρος. »

Ἰστέον ὅτι τά τε περὶ Προθέσεως, καὶ τὰ ἐνταῦθα περὶ Ἐπιῤῥήματος, καὶ τὰ κατωτέρω περὶ Συνδέσμου τῷ Κοραῇ εἴληπται ἐκ τῆς Λατινικῆς Γραμματικῆς ἐπιγραφομένης **sanctii Minerva**, καὶ ὅρα ἐν τῷ περὶ Συνδέσμων, ἔνθα Ἑρμηνεύων τὰ Λατινικὰ μόρια quis, καὶ quod· « Ὧν τὸ
« μέν, φησιν, ἐκ τοῦ Ἑλληνικοῦ τὶς ἐσχημάτισται, τὸ
« δὲ ἐκ τοῦ κὸς ἀντὶ τοῦ πός· οὐδὲν δὲ τὸ κωλύον, εἰ
« τὸ κὸς Ἰωνικὸν, ἢ τὸ πὸς κοινὸν οὐχ εὕρηται ἤδη ἐν
« τοῖς Ἕλλησι δὶ ὅλων τῶν πτώσεων· ἅλις γὰρ ἔχει τὸ διά
« τινων, καίπερ ἐν εἴδει Ἐπιῤῥήματος, ποῦ, πῇ, καὶ
« Ἰωνικῶς κοῦ, κῇ ἐν γενικῇ καὶ δοτικῇ· σελ. 485. »
Ἀλλ' ἔστω καὶ ὀνόματα παλαιὰ, ὧν αἱ λοιπαὶ πτώσεις ἐξέλιπον, πῶς οὖν οὐκ ἀμαθίας λέγειν, ὅτι οἱ πάλαι τῶν Ἑλλήνων ἠγνόουν τὰ τοιαῦτά ποτε ὀνόματα ὄντα, οἵπερ καὶ ὀνοματικὰ Ἐπιῤῥήματα ἐκάλουν γενικώτερον, καὶ δοτικοφανῆ, καὶ αἰτιατικοφανῆ;

Θῶμεν οὖν ἅπαντα τὰ Ἐπιῤῥήματα ὀνόματα εἶναι παλαιὰ, τί δὲ τὸ κωλῦον ἄκλιτα μείναντα εἶναι Ἐπιῤῥήματα; ἢ τίς ποτ' ἔφη· παραχρήματος, παραχρήματι, τηνικαῦτος, τηνικαύτου, τὸ χθὲς, τοῦ χθοῦς· κατάληξιν γὰρ ἔχει ὀνόματος ὡς τὸ ἀληθές· καὶ μὴν πολλὰ μὲν τῶν παλαιῶν ἀπώλετο συγγραμμάτων, ἀλλὰ τὰ μείναντα αὐτάρκη πρὸς διδασκαλίαν τῆς φύσεως τῶν Ἐπιῤῥημάτων, καὶ μάλιστα τὰ τῶν Ἀττικῶν, οἷς τὰ τῆς Γραμματικῆς παντελῶς ἐφαρμόζεται· Ἔστω δὲ καὶ ὀνόματα κλιτὰ, τί οὖν εἴπερ καὶ Ἐπιῤῥηματικῶς λαμβάνεται, τὰ ὅ-τε, τό-τε, ὅ-που; Καί τοι οὐ μόνον ἐν τῇ Ἑλληνικῇ, ἀλλὰ καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις τῶν γλωσσῶν εὕρηται ὀνόματα Ἐπιῤῥηματικῶς λαμβανόμενα· μάλιστα δ' ἐν τῇ Γαλλικῇ τὰ πλεῖστα τῶν Ἐπιῤῥημάτων ὀνόματά εἰσιν· tout au plus, point du tout. partout, toujours, tout-à-fait, ἐν τῷ τελευταίῳ δὲ καὶ ῥῆμα τὸ faire ἐνορᾶται· ἢ τί μᾶλλον ὠφέληται ὁ μαθητεύων, μαθὼν ταῦτ' ὀνόματα εἶναι προθέσεων ἐλλειπτικὰ δηλούτων χρόνον, τόπον, ποσὸν, ποιὸν, ἢ ὀνοματικὰ ἐπιῤῥήματα ἐμφαίνοντα αὐτὰ ταῦτα, ὅπουγε τὰ κυρίως ἐλλειπτικὰ παρέλιπε τὰς προθέσεις διὰ τὸ μηδὲν πλέον τῶν ὀνομάτων δηλοῦν, λέγω τὰ, χρόνον πολὺν, τρόπον τινὰ, ἡμέρας καὶ νυκτός; ἢ τί πρὸς Θεοῦ μᾶλλον ἐσήμαινεν ἡ πρόθεσις ἐννοουμένη; ῥηθείη δ' ἂν τοῦτο καὶ περὶ τῶν μετοχῶν, χρονικῶν, εἰδικῶν, τροπολογικῶν, καὶ τῶν ἄλλων· οὐδὲν γὰρ πλέον σημανοῦσιν αἱ προθέσεις, ἢ αὗται αἱ μετοχαί.

Supposons que tous les adverbes soient des noms maintenant inusités; quelle inconvenance y aurait-il à en faire des adverbes, ces noms étant indéclinables? Quel auteur a dit : παραχρήματος, τηνικαῦτος, τηνικαύτου, τὸ χθὲς, τοῦ χθοῦς, et cependant ce dernier mot a la même désinence que l'adjectif ἀληθές? La plupart des ouvrages, il est vrai, sont perdus pour nous; mais ceux qui restent et surtout les écrivains attiques, qui offrent le type des principes de la grammaire, sont des guides suffisans pour l'emploi des adverbes. Quand on admettrait même que ces noms sont déclinables à tous les cas ὅ-τε, τό-τε, ὅ-πού, etc., il n'y aurait aucun inconvénient à les prendre adverbialement; n'en fait-on pas autant dans les autres langues? En français, les adverbes : *tout au plus, point du tout, partout, toujours, tout-à-fait,* ne sont que des noms composés; dans *tout-à-fait,* on voit même le verbe *faire.* Pour moi, je concevrais difficilement quel avantage aurait l'étudiant à apprendre que ce sont des génitifs, qui exigent une préposition expressive du *temps,* du *lieu,* de la *quantité,* de la *manière,* plutôt qu'à savoir que ce sont des adverbes qui expriment les mêmes idées. En grec, un grand nombre de noms qui sont à la vérité elliptiques, rejettent les prépositions, parce qu'elles expriment la même chose que les noms : πολὺν χρόνον, τρόπον τινὰ, ἡμέρας καὶ νυκτὸς. On en dirait autant des participes qui expriment la cause, le temps, la manière, etc., où les prépositions sont tout-à-fait inutiles.

CHAPITRE VIII.

DES CONJONCTIONS.

Page νγʹ. ηʹ, ou 90. 37. « La conjonction n'est pas non « plus exempte d'anomalies; quiconque ignore que ὅτι « et διὸ sont composés de deux parties du discours, et « que διότι l'est de trois, doit lire ce qu'en dit Apollo- « nius : ὅτι, *à la rigueur, n'est pas une conjonction,* « *mais un mot déclinable à l'accusatif.* »

Dans les écoles de la Grèce, l'on écrit souvent δἰό,τι, par conséquent on en connaît la composition; mais cela n'empêche pas les Grecs d'y voir une conjonction, en considérant ce mot comme indéclinable; car διότι κινοῦμαι, et δἰ οὗτινος κινοῦμαι n'expriment pas la même chose. Si l'on nous objectait que διότι est un mot causatif, parce qu'il se compose de διὰ, et que ὅτι seul ne peut l'être, nous rappellerions qu'exprimer la cause est le propre des conjonctions; car quel autre lien peut exister entre l'effet et le principe des actions, si ce n'est la cause; et ὅτι étant une particule qui joint la cause à l'effet, à quoi bon sous-entendre διὰ? La phrase : ὠφελῶ τὸ γένος, ὅτι ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια est identique à ὠφελῶ αὐτὸ, διότι ἀνασκευάζω ταῦτα· en outre, ὅτι dans le sens affirmatif n'a point du tout besoin de διὰ, comme : λέγω, ὅτι ἦλθεν ὁ βασιλεύς. Certes, ὅτι n'est point ici un pro-

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ Η΄.

ΠΕΡΙ ΣΥΝΔΕΣΜΩΝ.

Σελ. νγ΄. η΄, ἢ 90. 37. " Μήτε ὁ Σύνδεσμος εἶναι " ἐλεύθερος ἀπὸ τοιαύτας ἀνωμαλίας. Ὅστις δὲν ἐξεύρει, " ὅτι ἀπὸ δύο μέρη λόγου (ὅ, τι, καὶ δὶ, ὅ) ἡ χρῆσις " ἔπλασε τοὺς Συνδέσμους ὅτι καὶ Διὸ, καὶ ἀπὸ τρία (Δὶ " ὅ, τι) τὸν Διότι, ἂς ἀκούσει τί λέγει περὶ τούτου ὁ " Ἀπολλώνιος· " οὐδὲ τὸ ὅτι τῷ ὄντι Σύνδεσμός ἐστιν, " ἀλλὰ πτωτικὸν μόριον τῆς Αἰτιατικῆς πτώσεως. "

Ἀλλ' ἐν ταῖς Σχολαῖς τῆς Ἑλλάδος οἱ πλεῖστοι δὶ ὅ, τι γράφουσιν, ἢ καὶ δῆλον, ὅτι οἴδασιν αὐτὸν ἐκ τριῶν μερῶν τοῦ λόγου συγκείμενον· οὐδὲν μέντοι τὸ κωλύον καὶ σύνδεσμον αὐτὸν εἶναι διὰ τὸ ἄκλιτον μεμενηκέναι· τὸ γὰρ διότι κινοῦμαι, καὶ δὶ οὗτινος κινοῦμαι, οὐ ταὐτὸν δηλοῖ· οὕτω καὶ τὸ ὅτι γράφω ταῦτα, διενήνοχε τοῦ, οὗτινος γράφω ταῦτα· καὶ μὴν ἐκεῖνο, ἄν τις ἀντείποι, εἰ τὸ διότι αἰτιῶδη τινὰ λόγον δηλοῖ διὰ τὴν διὰ, πῶς τὸ ὅτι καθ' ἑαυτὸ αἰτιῶδες; ἆρ' οὖν ἀλλοτρία συνδέσμου ἡ αἰτία; καίτοι οὐδὲν ἄλλο αἰτίας μᾶλλον ἐννοιῶν συνδετικόν· εἰδὲ φαίημεν ἐλλείπειν τὴν διὰ ἐντῷ ὅτι, τί ἂν ἄλλο αὔτη δηλώσειεν, ἢ τὸ αἴτιον, ὅπερ καὶ τὸ ὅτι μόνον; ἐν ἴσῳ γὰρ καθέστηκε τὸ ὠφελῶ τὸ γένος, ΟΤΙ ἀνασκευάζω τὰ Σχέδια, τῷ ὠφελῶ τὸ γένος, ΔΙΟΤΙ ἀνασκευάζω ταῦτα· Ἀλλὰ μὴν βεβαιωτικὸν, ἢ δηλωτικὸν ὂν τὸ ὅτι καὶ ἀπαράδεκτόν ἐστι προθέσεως· οἷον, τὸ λέγω, ΟΤΙ ἦλθεν ὁ βασιλεύς· τίς γὰρ τῶν

προθέσων ἐλλείπει ἐνταῦθα; οὔτε γὰρ τρόπον, οὔτ' αἰτίαν ὁ λόγος ἐπιζητεῖ· ἀλλ' οὐδὲ δεῖξιν; ἵν' ἢ λέγω τοῦτο; ἦλθεν ὁ βασιλεύς· ἀοριστaίνει γὰρ τὸ ὁ διὰ τὴν ἐπέλευσιν τοῦ τὶ, καὶ διὰ τὸ ἀσύνδετον ἅμα ὁ λόγος εἰς ἀμφιβολίαν περιΐσταται· ἀλλὰ γὰρ καὶ οἱ τὸ δἰ ὅ, τι γράφοντες διότι, ὡς ἁπλοῦν σύνδεσμον, οὐκ ἀμούσου ἔχονται λόγου· οὐδέποτε γὰρ ἡ διὰ ἐν συνθέσει τὸ αἴτιον σημαίνει· πῶς οὖν ἐν μόνῳ τῷ διότι; ὅτι δὲ καὶ ἐν τούτοις τὰ ἐκ τῆς Γραμματικῆς τοῦ Σανκτίου ἐμπαρεισάγει ὁ Κοραῆς, δῆλον· διισχυρίζεται γὰρ ὁ τὰ ἐν ταύτῃ σημειώματα συνθεὶς σελ. 501 τὸ ὅτι ἐλλειπτικὸν εἶναι τῆς διά· "πολλάκις γάρ φησιν "ἀντὶ τοῦ ὅτι εὕρηται καθότι, καὶ διότι"· τὰ μέντοι ἀνωτέρω ἡμῖν προκατειλεγμένα, ἅλις παρίστησι τὸ μόριον ὅτι καὶ ἄνευ τῆς διὰ, οὐδὲν ἧττον αἰτιῶδες εἶναι.

Ἀλλὰ καὶ τὸ οὕνεκα, καὶ τούνεκα σύνδεσμοι ἂν ῥηθεῖεν ἐν συνθέσει· δῆλον γὰρ, ὅτι ἐπὶ τῶν συνθέτων τὰ τέλη ἐπικρατεῖ· ῥῆμα γὰρ τὸ ἀναβαίνω, καὶ ὄνομα τὸ ἀνάβασις, τῆς ἀνὰ συνυπαγομένης τοῖς τέλεσιν· εἴπερ οὖν τὸ ἕνεκα σύνδεσμος, πρόδηλον ὅτι καὶ τὸ οὕνεκα καὶ τούνεκα· οὐχ ἧττον δὲ σαφὲς, ὅτι τὸ, οὗ ἕνεκα ἑτεροῖόν τι ἐν παραθέσει δηλοῖ τοῦ συνθέτου οὕνεκα, ὅπερ ἐπ' αἴτιον ἄλλο ἀναφέρεται, ἤτοι προσκείμενον ἐν τῷ λόγῳ, ἢ ἐννοούμενον· οἷον,

Τούνεχ' Ἑκηβόλος ἄλγε' ἔδωκεν, οὕνεκ' ἐγώ...

Τὸ δὲ νόσον κακὴν ὦρσε θυμωθεὶς, οὕνεκα τὸν χρύσην ἠτίμησε, τὴν αἰτίαν ἐν τῷ θυμωθεὶς ἐννοουμένην ὑφηγεῖται, οὐ μέντοι τὸ οὗ ἕνεκα ταῦτα λέγω, γνώσῃ, ἀπαιτοῦν τὴν διὰ τοῦ ἐκεῖνο δεῖξιν· τὸ γὰρ πλῆρες ἦν, γνώσῃ ἐκεῖνο, οὗ ἕνεκα ταῦτα λέγω· Ἀλλ'

nom relatif à τοῦτο sous-entendu, parce que la phrase est détachée, et que τι indéfini joint à ὅ, rend le sens aussi indéfini; ὅτι n'exprime pas non plus la cause, parce que ὅτι ἦλθεν ὁ βασιλεὺς ne marque pas la cause de λέγω. On a quelque raison de regarder διότι comme une conjonction simple; car διὰ ne signifie jamais la cause dans les mots composés; pourquoi donc lui donner cette signification dans le seul διότι? Dans les notes de la grammaire *Sanctii Minerva*, on trouve les mêmes idées que M. Coray avance sur les conjonctions. On lit, pag. 501: « in ipso ὅτι subaudiendam esse præpositionem vel κατὰ « vel διὰ manifestum ex eo, quòd sæpè pro solo ὅτι le- « gatur καθότι, διότι. » Cependant ce que nous venons de dire prouve jusqu'à l'évidence que ὅτι seul est conjonction causale, ou affirmative.

Les particules ὅυνεκα, τούνεκα sont aussi des conjonctions composées; car, selon la règle: *ce sont les mots finaux qui prédominent dans leur composition*; ἀναβαίνω est un verbe, et ἀνάβασις un nom, où ἀνὰ est subordonné à βαίνω et à βάσις; si donc ἕνεκα est une conjonction, ὅυνεκα et τούνεκα le seront aussi. Il est en outre certain que οὗ ἕνεκα non-composé n'exprime pas la même idée que οὕνεκα composé, qui doit se rapporter à une autre particule causale, sous-entendue ou exprimée :

Τούνεχ' Ἑκηβόλος ἄλγε' ἔδωκεν, οὕνεκ' ἐγὼ . . .

Dans νόσον κακὴν ὦρσε θυμωθεὶς, ὅυνεκα τὸν χρύσην ἠτίμησε. La cause est sous-entendue dans θυμωθείς; mais dans οὗ ἕνεκα ταῦτα λέγω, γνώσῃ, οὗ demande le pronom ἐκεῖνο, la phrase complète étant : γνώσῃ ἐκεῖνο, οὗ ἕνεκα ταῦτα λέγω. C'est donc à tort qu'on veut, à cause du gé-

nitif qui accompagne ἕνεκα, ne pas le regarder comme une conjonction. J'ai déjà dit qu'il y a des adverbes en grec qui régissent le génitif. Ἕνεκα exprimant toujours une cause *efficiente* ou *finale* est plutôt une conjonction qu'une préposition.

Je suppose enfin que les particules ὅτι, διότι, etc., soient des cas déclinables, quel inconvénient y aurait-il à les nommer conjonctions, lorsque nous donnons ce nom à ἐστὶ quand il joint le sujet à l'attribut dans les propositions : ὁ Σωκράτης ἐστὶ σοφός ?

Je n'ai pas cru nécessaire d'étendre mes observations sur les improvisations de M. Coray, parce que tout ce qu'il avance sur la syntaxe, et sur d'autres questions grammaticales, offrant des sophismes moins habilement tissus, rend plus facile la tâche de la réfutation, et ce serait perdre son temps que de s'en occuper. Le but des réflexions que je livre au public, est l'avantage de la nation et de la jeunesse grecque. Qu'il me soit permis de répéter encore une fois, à cette jeunesse, l'espoir de la Grèce, qu'elle doit s'occuper avec ardeur de la grammaire de ses ancêtres, acquérir les connaissances qui en dépendent, et mériter le titre d'héritière de leur gloire; mais si par malheur elle en néglige l'étude dans cet âge où l'esprit est encore facile à diriger ; si elle croit qu'on peut devenir orateur et philosophe sans efforts, il arrivera un temps, où elle sentira le besoin de l'instruction, sans pouvoir ressaisir tout ce qu'elle aura laissé échapper.

FIN.

οὐ δ' ὅτι γενικῇ συντάσσεται τὸ μόριον, διὰ τοῦτο οὐ Σύνδεσμος· κατ' αἴτιον γὰρ τελικὸν, ἢ ποιητικὸν, ἅπερ ἴδια εἴρηται Συνδέσμου, τὰ τῆς συντάξεως, ἥτις καί τισι τῶν ἐπιῤῥημάτων παρείπετο, ὡς ἐν τοῖς περὶ τούτου εἴρηται.

Δεδόσθω μέντοι τὰ τοιάδε τῶν μορίων πτωτικὰ εἶναι, τὰ ὅτι, καὶ διότι, τί τὸ κωλύον καὶ συνδέσμους εἶναι, ὅπου γε καὶ ῥήματι τῷ ἐστὶ τοῦτο παρασυμβέβηκεν ἐν ταῖς προτάσεσιν, ὁ Σωκράτης ἐστὶ σοφὸς, συνδέοντι τῷ κατηγορουμένῳ τὸ ὑποκείμενον;

Ἀλλὰ ταῦτα μὲν καὶ περὶ τῶν Συνδέσμων ἱκανά. προάγειν δὲ τὴν ἐπίστασιν ἐπὶ τὰ λοιπὰ τῶν Σχεδίων, περιττὸν ἡγοῦμαι· ἀτοπώτερα γὰρ καὶ μᾶλλον τῶν ἀνεσκευασμένων ἄκριτα; τὰ περὶ συντάξεως Σχέδια καὶ ἄλλων ἐχόμενα φανήσεται, εἴτῳ βουλομένῳ ἰδεῖν περὶ αὐτῶν, οὐ φειδὼ χρόνου· ἐγὼ δὲ μετὰ παῤῥησίας ἐξελέγξας τὸν σχεδιάζοντα, τῆς τε δόξης τοῦ Ἑλληνικοῦ γένους ἐφιέμενος, καὶ τῆς τῶν νέων Ἑλλήνων ὠφελείας, βουλοίμην ἂν, καὶ πάλιν αὐτοῖς παραινέσαιμι ἀπρὶξ τῆς τῶν προγόνων ἡμῶν Γραμματικῆς ἀντέχεσθαι, εἴπερ ἐθέλουσι καὶ τῆς ἐκείνων δόξης ἀντιποιεῖσθαι, καὶ σφᾶς αὐτοὺς τὰ μέγιστα ὠφελῆσαι· εἰ δὲ γ' ἐν νεότητι καιρὸν ἔχοντες τοῦ διδαχθῆναι τὰ καλὰ, ἀμελήσουσιν, οἰόμενοι γενέσθαι καὶ ῥήτορες, καὶ φιλόσοφοι αὐτοσχεδίως καὶ ἐπιστήμονες, ἔσται καιρὸς, ὅτε στερουμένοις τῶν ἀγαθῶν τῆς σοφίας συνειδόσιν αὐτοῖς, οὐκ ἐλπὶς ἀναλήψεσθαι, ὧν οὐ δεόντως ἠμέλησαν.

ΤΕΛΟΣ.

Σελ. Pag.	Στίχ. lign.	ἀντὶ τοῦ au lieu de	ἀνάγνωθι lisez :
21	4	ἀποστέ	ἀποστρέ
22	7	Ἐλλή	Ἐλλή.
37	21	δεκαπτά	δεκαεπτά
38	20	Ἐλλη	Ελλη
53	24	λίων	λείων
69	6	Ἐλλο	Ἐλλο
73	22	ἴσθι· ὅτι	ἴσθι, ὅτι
78	23	Σvντά	Συντά
94	12	Εννοια,	Ἔννοια
95	14	Ἐννοιά	Ἔννοιά
105	14	χρήσθαι	χρῆσθαι
106	15	ἡμκτέ	ἡμετέ
109	9	τὸν	τὸν
125	14	Ἄρθροις	Ἄρθων
126	16		μόνον
130	6	μεταβάλει	μεταβάλλει
133	11	Συζν	Συζυ
140	1	*Signif.*	§ 2. *Signif.*
142	3	ὑταρ	ὕπαρ
	9	ἐδηλ	ἐδήλ
	24	τω	τῷ
146	20	πάντε	πάντα
158	19	εἰναι	εἶναι
160	5	Θέλω γράψειν,	Θέλω γράφειν,
	12	γράψειν,	γράφειν,
	14	γράψειν,	γράφειν,
162	20	ἡμὲν;	ἡμὲν,
169	18	τί δέ;	τί δαί;
182	13	δε,	δὲ,
194	15	τί δέ;	τί δαί;
202	4	τοιο ον	τοιοῦτον
205	29	προβάλει,	προβάλῃ,
221	10	φαμε	φαμεν
222	19	πληνβαί.	πλημβαί
226	14 et 15	παρα-παραλα	παραλα
233	14	πασινν	πασιν
234	7	σαφώς	σαφῶς
	24	εἶπον	εἶπον
237	16	προσκείμετον	προσκείμενον
	22	οἶκον-δε.	οἶκα-δε

